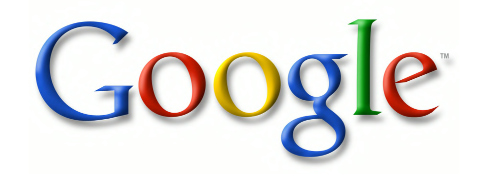
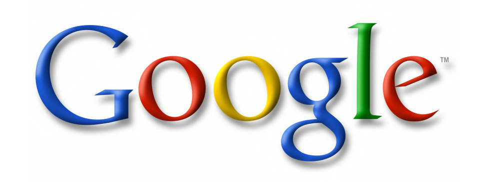





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06823132 7







Ratis

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD

ET DE SON SIÈCLE.

II.

PROPRIÉTÉ DE

Vve Poussielgue-Rusand

IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie,

Rue Garancière, 5.

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD

ET DE SON SIÈCLE

PAR

L'ABBÉ MARIE-THÉODORE RATISBONNE,

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE,

Supérieur de la Congrégation de Notre-Dame de Sion.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

Rue Saint-Sulpice, 23.

1853.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Vie scientifique de saint Bernard,

DEPUIS LES DÉBATS CONTRE LES HÉRÉTIQUES

JUSQU'A LA PRÉDICATION DE LA CROISADE.

(1140—1145.)

CHAPITRE PREMIER.

Mouvement intellectuel du moyen âge.

Les débats philosophiques, quand ils agitent profondément les esprits, ne sont jamais des querelles isolées; ils attestent la vie intellectuelle d'une époque et caractérisent sa tendance. C'est ainsi que le seul énoncé des questions soulevées au siècle de saint Bernard dément l'opinion longtemps dominante qui a fait du moyen âge une époque d'ignorance et de barbarie. Les riches et nombreux monuments que cette époque a laissés à la nôtre témoignent au contraire de sa vigueur intellectuelle; et le douzième siècle principalement se distingue par sa pensée subtile autant que par la sublimité de son idée.

L'idée philosophique et foncièrement chrétienne qui

dominait le moyen âge, c'était le principe de la foi considéré comme foyer de la science. La foi : tel était le centre commun de toutes les branches des connaissances humaines; et de ce centre vivant et harmoniquement déployé, devaient jaillir, comme d'une source intarissable, les flots de la lumière et de la vérité.

Or, le développement de cette idée coïncidait avec la période la plus critique du développement des facultés de l'esprit humain. Les peuples de l'Occident avaient atteint cet âge où l'imagination, épuisée par de prodigieux écarts, commence à s'effacer devant la raison positive; âge de nubilité intellectuelle qui, aussi bien que dans la sphère physique, a ses écueils et ses dangers. L'homme qui entre dans un plein exercice de sa raison acquiert, avec le sentiment de sa dignité, la conscience de sa liberté; il juge, compare et prévoit; il se pose en lui-même, se glorifie de sa force, et s'irrite contre les entraves. De là les égarements, non plus d'une imagination fougueuse, mais de la raison elle-même qui aspire à l'indépendance et méconnaît le joug de l'autorité.

Au douzième siècle, cette double tendance, celle de l'idée chrétienne qui éclairait la science par la foi; et celle de la pensée rationnelle qui établissait la foi par les arguments de la philosophie humaine, se prononça nettement et se sépara en deux écoles distinctes : l'une est personnifiée en saint Bernard; l'autre est représentée par le trop célèbre Abeilard.

Ces deux écoles, du reste, ont de tout temps et sous diverses formes, divisé le monde scientifique. Toujours, à côté des doctrines sacrées qui enseignaient les traditions du ciel et de la terre, se produisaient des doc-

trines subversives, des systèmes rationnels par lesquels l'esprit humain prétendait refaire la science à son gré, et la dépouiller de ses mystères. De là, l'antagonisme de la science fondée sur les principes éternels de la révélation, et de la science basée sur les prémisses muables des conceptions humaines. En effet, selon que l'homme s'ouvre à l'action divine pour recevoir d'en haut la lumière, ou qu'il s'enferme en lui-même pour la faire jaillir de son activité propre, la science sera différente et dans sa tendance et dans ses résultats; et de ces deux modes de procéder découleront deux doctrines opposées auxquelles se rattachent, en définitive, tous les systèmes philosophiques.

Il ne sera point inutile au sujet qui nous occupe, de présenter sur ces deux écoles quelques aperçus qui d'ailleurs ressortent des débats auxquels saint Bernard dut prendre une part si vive, et qui en même temps jetteront quelque clarté sur l'état intellectuel du siècle où il vécut.

Les sciences humaines étaient tombées dans une profonde décadence à l'époque où le Christianisme entra dans le monde. Ce qu'on appelait alors philosophie n'était plus qu'un mélange de systèmes, d'opinions et de doctrines hétérogènes, dont la fusion ou la confusion composait une sorte d'*éclectisme,* mot étrange qui, s'il n'exprime pas le dédain formel de la vérité, suppose au moins l'indifférence ou l'impuissance de la trouver. En effet, quand l'esprit humain ne peut plus produire aucune pensée nouvelle, quand toutes ses données et ses combinaisons sont épuisées, alors il fait un amalgame des anciens systèmes, les décompose pour les recomposer, et ainsi renverse et démolit les vieux édifices pour choisir au milieu des ruines les

matériaux d'un édifice nouveau. En d'autres termes, le génie de l'homme, amassant indistinctement le vrai et le faux dans toutes les écoles, cherche à démêler la vérité dans un chaos de principes contradictoires, et prétend la reconstituer au milieu des éléments confus de la tour de Babel.

Telle était la fameuse école d'Alexandrie, lors de la prédication de l'Évangile. Les théories les plus incompatibles, les doctrines les plus divergentes s'y rencontraient, non pas pour s'accorder et s'unir, mais pour former le plus monstrueux assemblage qu'on ait jamais vu dans les écoles de philosophie. Les traditions antiques des juifs et de la Perse se trouvaient agrégées aux idées de Platon, aux abstractions d'Aristote et des stoïciens. Il en résulta une espèce de mosaïque où les subtilités de l'esprit grec s'adaptèrent aux imaginations et aux superstitions de l'Orient, aux exagérations du mysticisme de la cabale, et aux illusions de la magie. On eût dit que la Providence, au moment où une nouvelle ère commençait pour l'humanité, voulait faire ériger par la main de l'homme un monument qui attestât aux siècles futurs la folie de la sagesse humaine, quand elle cherche la science sans Dieu et la vérité en dehors de Dieu.

C'est dans cet état que les prédicateurs de l'Évangile trouvèrent la science et la société civilisée.

La doctrine des apôtres, doctrine positive et immuable, contrastait avec les variations et les contradictions perpétuelles de la philosophie humaine. Ils enseignaient, *comme ayant autorité*; et la science, dont ils étaient les maîtres, s'appuyait sur la parole divine, sur la foi des patriarches et des prophètes.

Forts de toutes les traditions antiques, et riches des révélations chrétiennes, plus sublimes que tout ce qui avait été connu dans les siècles antérieurs, les interprètes de l'Évangile vinrent expliquer au monde la triste expérience que les hommes avaient faite de la vanité de leurs pensées, et les convaincre de l'impuissance où est l'esprit humain de s'élever par lui-même à l'évidence de la vérité. L'apôtre saint Paul, le savant docteur des nations, insiste vivement sur cette impuissance, dans ses épîtres aux fidèles de Corinthe. « Il est écrit : Je détruirai la sagesse des « sages, et je rejetterai la science des savants. Que « sont devenus les sages? que sont devenus les doc- « teurs? que sont devenus ces esprits curieux des « sciences du siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de « folie la sagesse de ce monde[1]?... Pour moi, continue « l'apôtre, quand je suis venu vous annoncer l'évangile « de Jésus-Christ, je n'ai point employé les discours « subtils d'une éloquence et d'une sagesse humaine... « je ne me suis pas servi, en vous prêchant, des moyens « persuasifs de la raison humaine, mais des effets sen- « sibles de l'Esprit et de la vertu de Dieu; afin que « votre foi ne soit pas établie sur la sagesse des hom- « mes, mais sur la puissance de Dieu[2]. »

On voit ici, à la base même des enseignements apostoliques, la différence essentielle des doctrines, selon qu'elles émanent d'en haut, de la Parole révélée; ou d'en bas, de l'activité propre de l'esprit humain.

La doctrine de la sagesse de Dieu, la vraie philosophie, qui est à la fois science et sagesse, se trouve

[1] I Cor. I, 19. — [2] Id. II, 1 et seq.

déposée en germe dans les Livres sacrés; elle révèle les mystères de Dieu, de l'homme et du monde, ainsi que les rapports de l'homme avec le monde et avec Dieu; elle enseigne la chute primitive, la dispersion des races, le développement du mal à côté du bien, la liberté humaine obligée de choisir entre l'un et l'autre; et le plan divin pour la réhabilitation de l'homme et pour la réharmonisation de la terre avec le ciel. Ce sont là les vérités-principes de toute science; elles se sont propagées de race en race, pures et intactes dans l'une des lignées de Sem; altérées, et plus ou moins dégradées, chez les autres descendants de Noé. Moïse, initié aux secrets de Dieu, fixa par l'écriture ces divines révélations; un peuple, miraculeusement élu entre tous les peuples du monde, en reçut le dépôt; il le transmit à l'Église, et l'Église offre ces trésors à toutes les nations de l'univers.

Ainsi s'est conservée et se conserve à travers les siècles, la doctrine des choses divines et humaines, la science des mystères, la vraie philosophie.

« C'est cette science, dit un philosophe contemporain, c'est cette science de Dieu et de son Verbe par lequel toutes choses ont été faites, cette science du rapport de Dieu avec l'homme et du rapport de l'homme avec Dieu, que professaient les premiers philosophes chrétiens, dont les uns, nés dans le paganisme, avaient été platoniciens; dont les autres, nés dans le sein de l'Église, mais instruits dans les lettres et les arts de la Grèce, ramenaient toutes leurs connaissances au centre de l'unité, et puisaient dans la parole divine les principes et la sanction de leur enseignement. C'est ainsi que saint Justin, Clément d'Alexandrie, Origène,

saint Athanase et tant d'autres cherchèrent à conduire les esprits à la source de la vraie science, de cette science qui a pour objet les vérités et les lois éternelles ; et pour résultat, non-seulement les délices de l'admiration et de la contemplation, mais encore le goût et la pratique du bien [1]. »

L'enseignement de ces docteurs, comme nous l'avons dit, n'était point argumentatif ; il exposait la vérité d'une manière simple, positive et dogmatique ; la fondant, non pas sur les affirmations de l'homme, mais sur la parole de Dieu. « Dieu ne nous a point envoyés, disait saint Jean Chrysostôme, pour disputer et provoquer une joute d'argumentations ; mais pour faire obéir à la foi. Il ne nous a pas envoyés pour exposer nos propres pensées, mais pour transmettre aux hommes le dépôt des vérités que Dieu nous a confiées. Les apôtres n'ont pas soumis aux arguments syllogistiques la parole de Dieu, qu'ils annonçaient ; ils l'ont prêchée simplement, sans y rien ajouter de leur esprit propre, et nous devons faire comme eux. »

D'après cette méthode apostolique, les philosophes chrétiens enseignaient le dogme avec autorité, afin de déposer dans les âmes les semences de la parole divine et y engendrer les fruits de la foi ; mais ils ne dédaignaient pas les formes scientifiques, quand ils éclairaient les intelligences et dissipaient les erreurs. Alors, ils justifiaient les dogmes par une science profonde et parlaient le langage de la sagesse aux sages et aux savants ; ils développaient la doctrine chrétienne dans son accord avec les besoins de l'homme,

[1] Bautain. Phil., vol. II. — [2] In Epist. ad Rom., II, 5.

avec les lois de la nature, avec ses puissances et ses facultés; et ils en montraient la réalisation par les faits de l'histoire. L'enseignement homélitique citait les textes de l'Écriture, en expliquait la signification conformément aux traditions, et en tirait des conséquences pratiques; et quand le dogme était compromis par les fausses interprétations des novateurs, les évêques, dépositaires et gardiens de la foi, se réunissaient sous l'autorité du Chef suprême de l'Église, pour définir les questions de doctrine, pour en déterminer le sens précis et orthodoxe, et entourer les vérités anciennes d'une nouvelle auréole de clarté. Ainsi naquit la philosophie catholique, émanation lumineuse de la Théologie : appuyée sur le roc de l'Église, elle appliquait les données dogmatiques à la science, et n'admettait les déductions rationnelles qu'autant qu'elles ressortaient des prémisses inflexibles de la foi.

Or, la rigueur de ces principes pèse à la raison orgueilleuse; et le besoin d'activité propre, la présomption de son savoir-faire, a enfanté, à côté de la science selon Dieu, une science selon l'homme. La première procède de l'amour de la Sagesse divine, d'où lui est venu le beau nom de philosophie; la seconde est un fruit de la sagesse humaine qui convoite la vérité et usurpe son nom; pour elle, la philosophie n'est pas l'amour de la vérité, mais la recherche de la vérité, par le seul génie de l'homme; c'est-à-dire, comme s'exprime saint Bernard, elle est l'art de toujours la chercher sans jamais la trouver. Cette science toute païenne s'érigea en rivale de la science véritable, et prétendit, au moyen du syllogisme, explorer les plus sublimes voies de la vérité.

Tant que la dialectique s'exerça dans la voie légitime et demeura soumise aux vérités de la foi, elle ne porta point d'ombrage à l'enseignement de l'Église; elle lui prêta, au contraire, un secours puissant. Mais, devenue l'auxiliaire de la raison insurgée contre la foi, elle dégénéra en rationalisme, en argumentations sophistiques et puériles qui compromirent la sainteté de la Doctrine chrétienne, même en voulant la soutenir. C'est ainsi que le rationalisme entra ouvertement en opposition avec la théologie positive, au douzième siècle; mais longtemps d'avance il avait préludé à son affranchissement. Les écoles fondées par Charlemagne étaient déjà l'expression de cette tendance. Ce que Charlemagne entreprit en Occident, le célèbre calife Aroun-Al-Raschid l'avait fait en Orient. De tous côtés surgirent des institutions destinées à seconder le travail de l'esprit humain. Aristote avait fixé l'attention des Arabes. Cette nation, douée de facultés fortes et actives, s'était engouée des ouvrages mal traduits de cet auteur; et, par l'intermédiaire des juifs d'Espagne, l'Occident participa aux fruits de leurs travaux[1]. Dès cette époque, la philosophie chrétienne, qui toujours avait été subordonnée à la théologie, commence à dévier, et tend à s'exercer dans une sphère distincte[2].

[1] La question de savoir si les ouvrages d'Aristote, transmis d'Orient en Occident, vinrent par Constantinople ou par l'Espagne, a été traitée à fond et parfaitement résolue en faveur de cette dernière voie, par M. Jourdain (Rech. crit. sur l'origine des traductions latines d'Aristote, et les commentaires grecs et arabes. Paris. 1719).

[2] Les Juifs jouèrent un grand rôle dans la transmission de la science des Arabes aux Occidentaux. Ils avaient, au XII[e] siècle, en Espagne ainsi qu'en France, de célèbres écoles où brillèrent Aben Esra, Jonas Ben, Maimonides, dis-

La direction que Charlemagne avait donnée aux études, l'excitation qu'il avait présentée à la raison en lui livrant une infinité de questions curieuses, produisirent des disputes plus propres à obscurcir les voies de la science qu'à seconder leurs progrès. La dialectique, quoique soumise encore à l'autorité de l'Église, visait à l'omnipotence par les déductions hardies qu'elle tirait des textes des Écritures et des Pères. Ainsi une femme prétendit avoir trouvé dans l'Apocalypse la date précise de la fin du monde; elle en fournit des preuves, et eut des partisans. Un moine de Corbie, appuyé sur quelque livre de saint Augustin, enseigna que tous les hommes n'étaient animés que d'une seule et même âme. Deux théologiens, Ratramma et Paschase, soulevèrent de longues discussions sur le mode de la présence réelle. D'autres écrivains se disputèrent sur la manière dont la sainte Vierge enfanta le divin Messie. Toutes espèces de questions graves ou puériles devinrent insensiblement les objets de l'investigation rationnelle[1]. Déjà au milieu du onzième

ciple de l'Arabe Averroès; David Kiraki, Salomon Jarcki et d'autres. C'est par ces écrivains rationalistes, interprètes hardis d'Aristote, que le judaïsme reçut sa forme moderne; et les mêmes disputations, qui avaient constitué l'œuvre semi-religieuse et semi-rationaliste du Thalmud, menacèrent d'envahir les écoles de théologie en Occident. Plus d'un écolâtre, animé de l'esprit de Maimonides, composa des recueils de questions et de solutions dignes de faire suite au Thalmud judaïque.

[1] Comme les Arabes et les Juifs, leurs maîtres, les théologiens rationalistes discutèrent gravement sur des minuties. Ainsi, ils voulurent savoir ce qui serait advenu si Adam ne s'était pas laissé séduire par Eve; si les étoiles sont des animaux; pourquoi les plantes ne pouvaient croître dans le feu; pourquoi l'homme n'avait point de cornes au front; pourquoi le nez est placé au-dessus de la bouche, etc., etc. La platitude de la plupart de ces questions ne le cède en rien à celles dont fourmille le Thalmud. (Voy. Athelhardi, Quæst. perdifficiles.)

siècle, l'autorité d'Aristote avait pris une telle prépondérance, que l'on se permettait de le citer à l'égal des Pères de l'Église; et ni les Papes ni les conciles ne purent lutter victorieusement contre son envahissement dans les écoles.

Toutefois on ne saurait disconvenir que la méthode scolastique, largement entendue, adaptée par le génie chrétien à l'enseignement de la théologie, n'ait donné un puissant essor au développement rigoureux et analytique des vérités éternelles; et si cette méthode a été presque unanimement reçue au moyen âge, si les plus illustres docteurs l'ont appliquée avec bonheur à l'exposition des diverses branches de la science chrétienne pour en faire un seul corps de doctrine, *une somme de théologie,* on doit croire qu'elle répondait à l'esprit du temps; et dès lors il faut se garder de déprécier cette méthode à cause des abus que ses partisans trop exclusifs ont pu y rattacher. D'ailleurs, comme l'enseigne un savant maître:

« La théologie est une et invariable; c'est la parole « de Dieu écrite, ou la parole de Dieu non écrite, con« servée par la tradition dans les ouvrages des Pères, « dans les conciles de l'Église, dans les constitutions « des Papes. Au moyen âge, elle a adopté une mé« thode plus rigoureuse et en quelque sorte plus géo« métrique; elle a insisté peut-être plus qu'autrefois « sur les preuves prises dans la raison, dans l'autorité « d'Aristote et des anciennes écoles païennes; mais au « fond, son objet est toujours le même, sa matière n'a « pas changé; seulement la manière de la traiter est « différente... L'enseignement des derniers siècles ne « diffère de celui des premiers âges de l'Église que

« par la forme analytique et dialectique d'Aristote ap-
« pliquée à la théologie[1]... »

« Or, continue l'auteur cité, l'esprit curieux et rai-
« sonneur sur nos mystères est trop voisin de l'erreur
« pour ne pas chanceler et tomber quelquefois dans
« un terrain si glissant; et ces scolastiques hardis,
« pour avoir osé pénétrer trop avant dans les profon-
« deurs de Dieu, furent éblouis par les rayons sortis
« de la nue où se cache la divine Majesté, et terrassés
« par l'éclat de sa gloire. Tant de censures des Papes,
« des conciles, de la faculté de théologie, d'un si grand
« nombre de propositions enfantées par l'inquiète cu-
« riosité des esprits de ce temps, attestent à la fois
« et la vigilance de l'Église sur le dépôt sacré de la
« sainte doctrine, et le danger de cette intempérance
« du raisonnement qui dépasse les bornes posées par
« la foi[2] ! »

Vers la fin du onzième siècle, les écoles, dominées de plus en plus par la passion de raisonner sur toutes choses, dégénérèrent en arènes publiques, où la vérité n'était qu'un jeu auquel s'exerçait la raison armée du syllogisme.

Un des anciens théologiens, que l'on regardait comme un sophiste, parce qu'il contestait les prétentions du rationalisme (Jean le Sophiste), posa en prin-

[1] *Défense de la Méthode d'enseignement*, etc., par M. Boyer, ancien directeur au séminaire Saint-Sulpice. — L'auteur de cet opuscule insiste sur la nécessité de distinguer nettement la scolastique et la théologie, et montre les dangers de confondre ces deux choses. — « Identifier la scolastique avec la « théologie, c'est confondre l'habit avec le soldat, l'armure avec le guerrier, la « science des lois avec les formes du barreau, etc. » (Pag. 3.)

[2] *Idem*, p. 15, nouvelle édition.

cipe que les abstractions de la raison ne pouvaient remplacer les réalités des idées; et que la science ne devait point se fonder sur des mots qui n'exprimaient que les notions de l'esprit. A cette thèse se rattache une vive et célèbre querelle qui consomma le schisme des docteurs en deux camps opposés; les uns, désignés sous le nom de docteurs surannés, parce qu'ils tenaient à l'ancienne méthode; les autres appelés novateurs (*doctores novi*), parce qu'ils avaient embrassé la méthode d'Aristote. Jean Roscelin, chanoine de Compiègne, soutenait que les idées n'étaient que des mots (*flatus vocis*) au moyen desquels nous désignons les notions de la raison; il reçut, ainsi que son école, le nom de *nominaliste*, par opposition à l'école *réaliste* qui regardait les idées comme des choses correspondant à des objets réels. L'une et l'autre école, bien qu'elles partissent d'un point de vue contraire, se défendaient par la syllogistique; désormais le rationalisme dominait l'esprit du siècle.

Ce fut Abeilard qui, personnifiant cet esprit en lui-même, se mit à la tête du mouvement et rendit populaires, en quelque sorte, tant de questions subtiles. Passionné pour la gloire, et plein de confiance en son incontestable talent, il entreprit, avec une liberté inouïe jusqu'à son époque, d'établir la vérité des dogmes sur les seules données de la raison, et d'appliquer la dialectique aux plus sublimes mystères de la théologie. Il le tenta; et sans reculer devant les conséquences d'une méthode si hardie, il dogmatisa sur toutes les matières de la foi et de la morale. Abeilard demeura soumis à l'Église; mais ses disciples, moins pieux et plus audacieux que lui, poussèrent la nouvelle méthode

en dehors de ses dernières limites, et achevèrent la séparation totale de la théologie et de la philosophie chrétienne.

La syllogistique, dont la vogue dut bientôt envahir le plus grand nombre des écoles, ne pouvait s'exercer longtemps sans enfanter des erreurs et de funestes hérésies. L'exaltation de la raison individuelle ne connut plus de frein; la science ouvrit son sanctuaire à toutes espèces de théories, et l'on vit reparaître les anciennes erreurs déjà condamnées, avec une foule de subtilités nouvelles.

Parmi les fausses doctrines dont les germes avaient plus d'une fois produit des fruits empoisonnés, dès l'enfance de l'Église, celles des Manichéens surtout se réveillèrent au douzième siècle. Il ne serait pas facile de présenter l'analyse de cette formidable hérésie qui, sous une dénomination commune, réunissait les diverses sectes des anciens gnostiques. Admettant deux principes coéternels, l'auteur du bien et l'auteur du mal, les réformateurs du manichéisme modifièrent graduellement leur système et cherchèrent à le mettre plus ou moins en harmonie avec la doctrine chrétienne. Il en résulta un mélange bizarre de sensualité et d'austérité, de mécréance et de superstition, d'éclectisme et de panthéisme, qui aboutirent à des enseignements absurdes et à des pratiques odieuses[1].

Déjà au quatrième et au cinquième siècle, les empereurs romains avaient eu recours à des mesures sévères pour exterminer ces sectes dont les assemblées

[1] Primum illorum axioma est, duo rerum esse principia : Deum malum et *Deum bonum. S. Aug.* De moribus manich.

occultes inquiétaient le pouvoir et soulevaient tous les cœurs honnêtes. Ils ne parvinrent qu'à les contenir dans le silence ; et le monde en semblait délivré, lorsque, vers l'an 660, une femme, zélée manichéenne, entreprit de raviver les erreurs dont elle était éprise. Son fils, nommé Paul, se produisit comme l'apôtre d'un christianisme purifié ; et, commençant par rompre avec la hiérarchie catholique, il dogmatisa sans mission, et chercha dans les Livres sacrés, à l'exclusion de la tradition, un nouveau symbole de la foi. Ses disciples, les Pauliciens, dignes ancêtres des hérésiarques que nous allons voir apparaître ; pères des Vaudois et des Albigeois, et précurseurs des hérétiques du seizième siècle ; les Pauliciens ne voulaient de religion que selon le texte écrit de l'Évangile, et soumettaient ce texte à la libre interprétation de leur esprit propre qui, à leurs yeux, était toujours éclairé des lumières de l'Esprit-Saint. Conséquents avec ces principes, ils nièrent successivement, comme nous le verrons plus tard, les dogmes et les mystères que leur raison ne pouvait comprendre ; et quand le sens littéral des Écritures contredisait d'une manière trop évidente leurs interprétations arbitraires, ils se sauvaient dans les vastes labyrinthes de la figure et de l'allégorie.

Au neuvième siècle, ces sectaires, aigris par les rigueurs dont ils avaient été l'objet, et enhardis par leur nombre, mêlèrent la politique à leurs croyances religieuses, et manifestèrent une opposition assez vive contre les pouvoirs sociaux. Leur conduite était logiquement d'accord avec leurs doctrines : affranchis de toute autorité dans l'ordre spirituel, ils ne tardèrent point à secouer aussi le joug de l'autorité

temporelle; telle sera toujours la marche de l'esprit humain[1]. L'Asie fut accablée pendant plus de trente ans des suites de ces soulèvements; et les nombreuses sectes du manichéisme, malgré d'horribles supplices, se perpétuèrent à travers les obstacles, et se répandirent insensiblement en Occident, où, sur différents points, ils formèrent des associations dont le but avoué était la réforme de l'Église et de l'État. La dégénération d'une grande portion du clergé et l'ignorance des peuples, la dépravation des mœurs publiques, furent les principales causes qui favorisèrent les conquêtes de ces sectaires. Tant d'éléments de passions et d'erreurs que le temps avait mûris, que les intérêts avaient multipliés, que les circonstances politiques avaient laissés trop longtemps fermenter à l'ombre, durent enfin éclater; et ce fut au siècle de saint Bernard que ce nuage chargé de foudre vint obscurcir l'horizon de l'Église. Une infinité de sectes, diverses par leurs noms et leurs enseignements, s'étaient unies dans une haine commune contre le Catholicisme; et les bornes étant franchies, il n'y eut point d'excès auxquels on ne poussât les prétentions, les mœurs et les doctrines. Le rationalisme seul était déjà une calamité pour l'Église; mais le concours de tant d'autres germes de discorde semblait accabler la Chrétienté et exiger une force plus qu'humaine pour en triompher.

[1] M. Guizot, dans l'un de ses cours, a dit cette parole remarquable: « La réforme est, pour appeler les choses par leur nom, une insurrection de l'esprit humain contre le pouvoir absolu dans l'ordre spirituel. » (Douzième leçon, publiée en juillet 1828.) Il était en effet difficile d'appeler ces choses par un nom plus exact.

Cependant, le Verbe divin, qui soutient l'Église et lui a promis une éternelle assistance, ne la laissa pas manquer de secours, aux temps difficiles. Le saint abbé de Clairvaux, comme un phare lumineux, éclairait cette mer orageuse, et signalait avec énergie les écueils et les périls qui menaçaient la foi. Qu'on ne s'étonne donc point, en considérant les témérités hardies du douzième siècle, qu'on ne s'étonne pas du zèle de Bernard, de l'acharnement même avec lequel nous le verrons combattre! Il avait en face de lui des géants d'orgueil. Abeilard et Gilbert de la Porrée attaquaient, sous la bannière de la raison, l'antique méthode de l'enseignement théologique. Pierre de Bruys et le moine Henri soulevaient les peuples contre le Saint-Siége; Herbert et Tanchelme niaient l'efficacité des sacrements et interdisaient le mariage; les cathares ou puritains rejetaient l'Ancien Testament et les écrits des saints Pères; Arnold de Brescia, plus véhément que tous les autres, réclamait l'abolition de la hiérarchie ecclésiastique; Éon de l'Étoile se faisait passer lui-même pour Jésus-Christ; une infinité d'autres sectes, plus extravagantes les unes que les autres, prêchaient partout et hautement la décadence du Catholicisme : il ne fallut pas moins, pour arrêter ce vaste débordement, que la puissance d'un saint Bernard.

CHAPITRE II.

Pierre Abeilard. — Coup d'œil sur ses doctrines. — Sa vie et ses infortunes.

Pierre Abeilard, cet homme aussi extraordinaire par l'éclat de son enseignement que par sa vie romanesque, le père de la sophistique du moyen âge et le patriarche du rationalisme moderne, semble avoir été judicieusement caractérisé par un écrivain de nos jours : « Abeilard est en théologie ce qu'il est en « philosophie ; ni tout à fait orthodoxe, ni tout à fait « hérétique ; mais beaucoup plus près de l'hérésie « que de l'orthodoxie[1]. » L'histoire de ses calamités, écrite par lui-même, et l'histoire de ses doctrines, combattues par saint Bernard, forment le plus grand épisode du douzième siècle ; épisode devenu vulgaire à force d'avoir retenti dans le monde, et qui, pendant six cents ans, a remué la science et les romans.

Il n'est sans doute rien de plus commun, dans les

[1] Cousin, ouvrages inédits d'Abeilard, introd., p. 184. — Nous devons déclarer ici, qu'après avoir longtemps étudié tout ce que nous avons pu nous procurer des ouvrages d'Abeilard, nous n'avons rien trouvé de plus lucide et de plus érudit que cette récente publication de M. Cousin. Le savant professeur est le premier qui ait mis au jour le complément des doctrines philosophiques et théologiques du chef des rationalistes ; et grâce à ses recherches laborieuses et aux appréciations qui les accompagnent, on peut aujourd'hui saisir parfaitement l'esprit de la célèbre école du XII[e] siècle.

fastes des misères humaines, que de voir notre raison et nos passions s'égarer ensemble; et sous ce rapport, les aventures d'Abeilard et d'Héloïse n'eussent assurément point mérité les honneurs de l'histoire. Mais quand l'homme que la passion entraîne et précipite a été salué, à juste titre, comme la plus forte raison de son temps; quand cet homme se déclare lui-même l'apôtre de la raison humaine et prétend asseoir sur elle les fondements de la foi; il peut être utile d'éprouver la solidité d'une telle base et de l'apprécier par les épreuves de la vie pratique. Les forces spéculatives de l'esprit humain, rapprochées de ses trop réelles faiblesses, présentent une de ces leçons significatives qui ne devraient point échapper aux philosophes!

Abeilard naquit en 1079, au bourg de Palais, près de Nantes, en Bretagne. On assure que, par un pressentiment de sa future éloquence, ses parents empruntèrent son nom à celui de l'abeille. Il semblait justifier cet augure. Sa facile élocution, jointe à une merveilleuse subtilité d'esprit et à une érudition qui lui rendait familiers les auteurs sacrés et profanes, lui assigna de bonne heure le premier rang parmi les maîtres les plus renommés de son époque. Les avantages extérieurs de sa personne ajoutaient encore à la puissance de son talent; sa taille était haute, son regard plein de finesse, sa démarche noble et fière, ses traits d'un caractère mâle et gracieux.

Il avait successivement étudié sous deux fameux maîtres, Roscelin, le nominaliste, et Guillaume de Champeaux, le réaliste. L'exposition des deux systèmes avec leurs multiples nuances n'entrerait pas ai-

sément dans notre cadre et n'offrirait d'ailleurs qu'un tableau assez monotone. Il nous suffira, pour résumer une controverse qui a rempli tout le moyen âge, de remarquer la différence tranchée des deux écoles. Le réalisme répondait à la doctrine platonicienne qui admet la *réalité* des idées, c'est-à-dire l'existence réelle et permanente des idéaux qui leur correspondent. Le nominalisme, au contraire, marchant dans les voies d'Aristote, et confondant les idées avec les notions abstraites, niait les idéaux et déclarait qu'ils n'étaient que des mots[1]. La question, réduite à sa plus simple expression, était donc de savoir si les choses invisibles, contemplées par l'œil de l'intelligence, existaient réellement sous une forme idéale; ou bien si elles n'étaient que des abstractions, des notions de notre raison, des expressions de notre langage. On le voit, cette question n'est point futile; elle soulève le plus imposant problème de la philosophie; elle intéresse la religion tout entière; et de sa solution ressortira, en dernière analyse, le spiritualisme ou le matérialisme. Sans doute les conséquences de ce problème ne sont pas toujours poussées à l'extrême; ses termes varient avec les temps et selon les diverses tendances de l'esprit; mais toujours et partout il pose le pivot autour duquel gravitent les investigations de la science humaine. Aussi, n'est-ce, à proprement dire, ni à Roscelin, ni à Guillaume de Champeaux que cette controverse commence. Son origine se mon-

[1] La maxime des réalistes était : « *Rem de re prædicari non posse, sed* « *ideam de ideis.* » Les nominalistes disaient : « *Entia non sunt multiplicanda* « *præter necessitatem.* »

tre au berceau même de l'histoire; sa racine est au cœur de l'homme déchu; et elle apparaît dès le premier âge de l'enfance, dans cette première question que l'enfant vous adresse : Est-ce que cela est vrai? L'enfant s'informe de la véracité de votre discours; il veut savoir si votre récit est véridique, si votre parole correspond à un objet réellement existant ou à une fiction de votre esprit; il recherche la vérité : il est donc philosophe; et sa question, éminemment philosophique, est la même, si vous l'élevez à un niveau supérieur, que celle qui s'agite sous diverses formes entre Platon et Aristote, entre Salomon et l'Académie, entre saint Paul et l'Aréopage, entre les réalistes et les nominalistes, entre la science qui procède de l'homme et la science révélée de Dieu; entre la philosophie rationnelle qui part d'en bas pour remonter en haut, et la philosophie divine qui descend d'en haut pour éclairer les choses d'en bas. Les philosophes de tous les temps ont pris part à ce débat, et tous continuent la discussion, malgré la solution du problème, donnée il y a dix-huit siècles, par le plus sublime des docteurs : « Nous ne contemplons « pas seulement les choses visibles, a dit saint Paul, « mais les invisibles; celles-ci sont éternelles, tandis « que les choses visibles sont temporelles[1]. »

Cette doctrine de l'apôtre est la condition de la philosophie chrétienne; par conséquent, tout ce qui s'en écarte, tout ce qui tend à l'infirmer, est hétéro-

[1] Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ enim videntur, temporalia sunt : quæ autem non videntur, æterna sunt. (II Cor., IV, 18.) Voyez aussi *Epist. ad Rom.*, I, 20.

doxe. Mais elle exige la soumission de notre esprit à la parole divine; et c'est là ce qui, dans tous les temps, a révolté l'orgueil de la science. Quoi qu'il en soit, la divergence fondamentale qui sépare les deux écoles philosophiques est facile à saisir; et si c'était ici le lieu, nous signalerions cette même divergence dans toutes les branches des sciences et des arts, dans la morale, dans la politique, dans la législation, dans tous les ordres de choses : tous les produits de l'esprit humain pouvant être considérés, comme l'homme lui-même, au point de vue de leur reflet céleste ou de leurs phénomènes terrestres. Mais le sujet qui nous occupe ne nous permet pas cette digression; nous nous bornons à montrer ici la part décisive qu'Abeilard a prise dans ce mémorable débat, et les conséquences qu'il en a tirées.

Abeilard, nourri à la fois des doctrines platoniciennes de Guillaume de Champeaux, et des doctrines péripatéticiennes de Roscelin, entreprit, après avoir combattu ses deux maîtres, de concilier leurs doctrines opposées, et de les accorder en quelque sorte dans une théorie intermédiaire. Cette tentative paraissait opportune et désirable; car la confusion régnait dans les deux camps. Les réalistes et les nominalistes ne s'entendaient plus eux-mêmes. Les premiers avaient, dans la chaleur de la discussion, perdu de vue l'*idée*, qui en effet s'échappe quand on l'abandonne à la vanité des disputes; les seconds, jouant sur les mots, confondaient les abstractions artificielles de l'esprit avec les notions véritables et naturelles. Les uns et les autres avaient à la fois raison et tort selon les différentes perspectives où ils se plaçaient. Si Abeilard,

ec des vues lucides, avait nettement distingué les *otions* et les *idées;* si, dans la doctrine des notions, avait reconnu la différence qui existe entre celles ui ont leur racine dans l'idée, et celles qui ne sont ue des généralisations, des élaborations plus ou noins arbitraires de notre raison, il aurait pu mettre d'accord, sinon les docteurs, au moins les docrines; et sans porter atteinte aux vérités d'un ordre supérieur, il pouvait conclure au *réalisme* des notions naturelles et au *nominalisme* des notions artificielles[1]. Mais c'est ce qu'Abeilard n'a point fait; et son système intermédiaire, nommé le *conceptualisme*, n'a été qu'une nouvelle opinion, sans base, livrée à la polémique des savants. Abeilard, comme la plupart des philosophes de son temps, n'admettait qu'une seule espèce de notions, et enseignait avec une apparence d'ironie qu'elles n'étaient ni des choses ni des mots. Que sont-elles donc? demandaient à la fois les nominalistes et les réalistes. Abeilard répondait par des mots et non par des choses; il enseignait que les notions étaient des *conceptions* n'existant que dans les formes de notre raison : solution évidemment analogue à la doctrine

[1] Nous appelons ici *notions naturelles*, celles qui correspondent à l'ordre naturel des choses et qui se forment spontanément dans notre esprit, comme les notions de cheval, d'arbre, etc., termes généraux renfermant tous les caractères d'un genre ou d'une généralité d'individus. Les *notions artificielles*, au contraire, sont celles qui n'ont aucun type ni dans les choses d'en haut, ni dans les choses d'en bas; telles sont les classifications factices de certaines sciences modernes qui ne subsistent que dans les nomenclatures et ne contiennent qu'un nominalisme plus ou moins arbitraire; ainsi, en botanique, par exemple, il y a telle classe de monocotylédones qui comprend à la fois le lis, le palmier, l'asperge, etc.; la famille *des chats*, en zoologie, comprend le lion, la panthère, *le tigre, le léopard*, etc. Ce sont là, si jamais il en fut, des notions *artificielles*.

des nominalistes. La plupart des ouvrages d'Abeilard attestent d'ailleurs cette tendance[1]. Abeilard est nominaliste ; et ce fut lui qui, par son talent et la forme nouvelle qu'il donna aux systèmes d'Aristote, fit prévaloir la science des mots sur la science des choses. Aussi, ne reculant devant aucune des conséquences logiques du nominalisme, il posa l'art de raisonner comme le grand pivot de la philosophie ; réduisit la recherche de la vérité à une habile dialectique, espèce de mécanique rationnelle appliquée à la science, à l'aide de laquelle il prétendait construire le système général des connaissances humaines. Il fit plus : non content de soutenir les principes de Roscelin et de les mettre en vigueur sous un nouveau nom, il les introduisit dans le domaine de la théologie, et entreprit d'expliquer les dogmes de la religion par les seules forces de la raison. Dans le système d'Abeilard, la foi n'était qu'une *estimation* (*æstimatio*, c'est le mot dont il se sert), c'est-à-dire une opinion provisoire ; à la raison humaine était dévolue la tâche de justifier cette opinion et d'en démontrer la vérité. Ainsi, discourant sur tous les dogmes, recueillant des textes et des passages de l'Écriture et des Pères, pour ou contre (*sic et non*) les thèses de théologie, il réduisit les matières de la foi en problèmes, afin de les résoudre par le syllogisme et de les revêtir d'une sanction logique[2]. Cette tentative, exécutée avec une habileté

[1] Voyez Abœl. opp. Invectiva in quemdam ignarum dialectic., p. 238. — Introd. in theologiam christianam, p. 974, etc. — Voyez surtout le *Sic et non* publié par M. Cousin, édition 1836.

[2] Voyez son ouvrage *Sic et non* cité plus haut. Cet ouvrage n'est qu'un ca-

consommée, souleva contre lui tous les théologiens orthodoxes, principalement saint Bernard ; tous déclarèrent les divins objets de la foi au-dessus et indépendants des jugements de la raison ; et ils soutinrent que les démonstrations rationnelles n'ajoutaient rien à la sanction que la parole divine porte en elle-même (*justificata in semetipsa*. Psal. 18).

On se demande, en lisant ces sèches discussions, comment des matières si ardues, surtout en philosophie, pouvaient remuer tant d'esprits, et attirer une si grande affluence de disciples ; car les contemporains le témoignent : une multitude incroyable d'auditeurs de tous pays, de tout âge, de tous rangs, marchaient à la suite du célèbre professeur, et se passionnaient pour son enseignement ; des milliers d'écoliers le suivirent successivement à Melun, à Corbeil, à Saint-Victor de Paris, à Saint-Denis, dans les bourgs, dans les déserts et sur la montagne de Sainte-Geneviève[1] ; aucune difficulté ne les arrêtait ; à peine si les hôtelleries pouvaient les contenir. Les habitants de Paris n'étaient pas les seuls qui remplissaient les vastes salles du cloître ; parmi eux se trouvaient une foule

nevas des leçons orales d'Abeilard. Il contient en germe les *Antinomies* de Kant et le *doute méthodique* de Descartes.

[1] La montagne de Sainte-Geneviève n'était pas alors comprise dans l'enceinte élevée par Louis le Gros autour des faubourgs de Paris. — Du reste, c'est une chose curieuse de lire les détails sur la vogue immense des leçons d'Abeilard. Lui-même, dans l'histoire de ses calamités, rapporte que la foule était si grande ut nec locus hospitiis nec terra sufficeret alimentis (p. 19). Nulla terrarum spatia (dit un autre écrivain), nulla montium cacumina, nulla concava vallium, etc., quominus ad te properarent, retinebat. (Epist. ad Abæl. in opp. ejusd., p. 218.) Remota Britannia... Andegavenses... Pictavi, Vascones et Hiberi ; Normania, Flandria, Teutonius et Suevus... præterea cunctos Parisiorum civitatem habitantes, etc... (Idem.)

d'Anglais, de Romains, d'Italiens, d'Allemands, de Suédois, de Danois; les hommes les plus considérables grossissaient ce nombre, et tous étaient fascinés par les doctrines de l'audacieux maître. D'où venait cette popularité? Comment des questions de subtile dialectique pouvaient-elles exciter une vogue si générale, un engouement si passionné? Cette énigme n'est pas difficile à résoudre; elle s'explique par les penchants de la nature humaine. Abeilard était l'homme de son temps; il représentait l'une des faces de son siècle, l'esprit d'indépendance qui, sous diverses formes, travaillait la multitude et secouait le joug d'une loi supérieure. Abeilard voulait le progrès par les forces humaines, comme saint Bernard le voulait par la puissance de Dieu. C'était une voie attrayante, ouverte aux présomptions de la science, que de dispenser de *croire* avant d'avoir *compris*; et l'orgueil humain trouvait quelque gloire à faire comparaître devan le tribunal de sa propre raison les dogmes révélés, afin de s'en faire juge et de les déclarer valides.

Il est vrai qu'Abeilard professa toujours un respect sincère pour l'Église, et contre-balançait les funestes abus de sa méthode par une foi vive et docile; ses erreurs étaient plus dans son langage que dans son esprit; et les propositions hétérodoxes qu'il a émises ressortaient moins de ses opinions personnelles que de ses déductions logiques. Aussi l'a-t-on accusé à la fois de toutes les hérésies, et l'a-t-on justifié sur chaque point en particulier. Mais son inexcusable faute est d'avoir soumis les vérités sacrées de la Religion au libre examen. C'est là, qu'il en eût conscience ou non, ce qui explique à la fois et la vogue et le danger de son

enseignement. Abeilard, en appliquant à la théologie une telle mesure d'appréciation, posa le principe du rationalisme qui, dans son premier développement, exerça sur la foule passionnée l'espèce de fascination que le protestantisme produisit trois siècles plus tard; et que le libéralisme a renouvelée de nos jours avec un succès non moins éclatant. Toujours l'esprit d'indépendance, de quelque forme et de quelque nom qu'il se revête, excitera les sympathies de notre nature déchue; et toute doctrine qui favorisera le triomphe de la volonté humaine sur l'autorité divine (doctrine conséquente avec la première parole d'indépendance qui pervertit l'homme dans le principe), sera sûre d'être accueillie avec enthousiasme par la multitude aveugle et insensée.

Abeilard était à l'apogée de sa fortune, et dogmatisait avec une exaltation toujours croissante, lorsqu'il se heurta, dans sa course gigantesque, contre deux pierres d'achoppement : il tomba sur l'une, et se brisa; l'autre l'écrasa de son poids. Héloïse lui fit perdre son nom de philosophe; Bernard lui ravit sa réputation de théologien.

Avant d'assister aux intéressantes luttes qui s'ouvriront tout à l'heure, achevons de dépeindre l'homme qui les fit naître. Nous l'avons vu dominer la science par le sceptre de sa raison; nous allons voir cette raison si fière et si présomptueuse éclipsée par les fragiles attraits d'une femme.

A Paris, au moment où le nom d'Abeilard était un prestige, vivait une jeune fille qui, elle-même, était une merveille de son temps. Héloïse n'avait pas encore *atteint sa dix-septième* année, que déjà il n'était bruit

à Paris que de sa rare intelligence ; elle était versée dans la philosophie, les lettres et les arts, et cultivait avec un égal succès le grec, l'hébreu et le latin. Sa beauté n'était pas moins admirable que son génie ; si bien qu'elle faisait toute la joie et l'orgueil de son oncle le chanoine Fulbert, qui l'avait élevée. Fulbert n'avait rien négligé pour accroître la brillante renommée de sa fille adoptive ; et dans ce but, il crut mettre le comble à sa sollicitude, en la confiant aux soins du plus illustre de tous les maîtres. Mais, non content d'avoir obtenu les leçons d'Abeilard, il voulut encore lui procurer les avantages de sa conversation journalière ; il prit Abeilard dans sa demeure, et lui remit entièrement l'éducation d'Héloïse. Abeilard, il faut en convenir, n'était plus dans l'âge des passions ; il avait près de quarante ans ; de plus, son titre de bénéficier, et sa perspective d'entrer dans l'état ecclésiastique, où il pouvait fournir une carrière éminente, joints à l'austérité connue du philosophe, étaient autant de titres à la confiance du chanoine.

Cependant, tous ces motifs, et d'autres plus sacrés encore, n'empêchèrent point la passion de souiller le cœur du maître et de l'élève. Il fallut que le scandale devînt public pour éveiller enfin les soupçons de Fulbert. Mais il n'était plus temps. Abeilard enleva la malheureuse Héloïse et la conduisit secrètement en Bretagne.

Bientôt il revint auprès de Fulbert, lui découvrit la triste réalité des choses, et lui offrit d'épouser Héloïse, à condition de ne point ébruiter le mariage. Fulbert consent à tout ; et les deux époux, mariés en sa présence, demeurèrent séparés, afin de laisser dans le

secret une union qui pouvait nuire à la réputation du philosophe et compromettre son avenir. Ce mystère ne put rester caché. Fulbert lui-même ne tarda point à le divulguer pour sauver l'honneur de sa nièce ; tandis que celle-ci, plus attachée à la prétendue gloire d'Abeilard qu'à son propre honneur, niait hautement le mariage. Dans ces circonstances, Abeilard, pour soustraire son épouse aux afflictions dont Fulbert l'abreuvait, lui procura un asile dans le monastère d'Argenteuil ; mais il paya cher les ressentiments d'un oncle outragé, et devint la victime d'une horrible vengeance. Une nuit, pendant qu'il dormait, cet oncle et quatre misérables s'introduisirent dans sa demeure, conduits par un valet qu'ils avaient gagné à prix d'argent. Ils pénètrent dans sa chambre, se précipitent sur lui, le lient, le bâillonnent, et ne le quittent qu'après avoir consommé sur sa personne les plus infâmes traitements. Ils fuient, et laissent leur victime baignée dans son sang. A ses cris, que la confusion rendait plus déchirants, tout Paris s'émeut et accourt. Fulbert s'est échappé ; on lui confisque ses biens, et on lui ôte ses bénéfices ; le valet d'Abeilard avec deux complices sont découverts, et subissent la peine de leur crime. Mais Abeilard, devenu insupportable à lui-même, n'ose reparaître devant ses disciples, et va cacher dans un cloître sa passion mal éteinte et son existence flétrie. Héloïse lui donna cet exemple ; elle prit le voile, plutôt pour se dévouer à Abeilard que pour s'immoler à Dieu ; et l'un et l'autre, longtemps séparés, alimentèrent, par un fréquent commerce de lettres, la terrible passion que nulle vicissitude n'avait pu affaiblir. « J'ai « cherché dans la philosophie et dans la religion, écrit

« Abeilard, des armes pour combattre cette flamme
« que nos malheurs ont allumée davantage; mais hélas!
« en m'engageant par des vœux à vous oublier, je
« n'oublie que ces vœux [1] ! »

Telles furent les tristes faiblesses du philosophe pendant les premières années de sa retraite. Mais sa carrière n'était point terminée. Sa chute, qui avait retenti dans le monde, n'avait compromis que sa personne : ses doctrines subsistaient ; elles durent tomber sous les efforts de saint Bernard.

[1] Abœl., Epist., vol. II.

CHAPITRE III.

Suite du chapitre précédent. — Lutte de saint Bernard contre Abeilard. — Concile de Sens. — Conversion et fin édifiante d'Abeilard.

Dès l'année 1121, Abeilard avait été cité devant un concile assemblé à Soissons, sous la présidence de l'archevêque de Reims, pour entendre la condamnation de son livre sur la Trinité, qu'il avait composé selon les règles d'Aristote, et qui contenait des erreurs manifestes. Il se soumit à la sentence, et brûla lui-même son ouvrage. Mais la méthode dont il usait dans les chaires de théologie le faisait chavirer sans cesse et retomber dans de nouveaux écarts. D'un autre côté, l'esprit de hardiesse qui l'animait, et la suffisance avec laquelle il maniait la dialectique, pour sonder les questions les plus profondes, attiraient constamment autour de lui une foule de ses anciens auditeurs qui le pressaient de reprendre ses leçons publiques, et lui demandaient, selon qu'il le rapporte lui-même, « des arguments philosophiques propres à satisfaire la raison [1]. » Cédant à leurs instances, il recommença ses cours, aux applaudissements d'une multitude de disciples.

[1] Abæl. Introd. ad Theol.

Il s'était fait moine à Saint-Denis; mais son esprit inquiet n'avait pu tenir dans ce monastère. Il le quitta pour s'établir dans le diocèse de Troyes, où la générosité de ses amis lui avait procuré une vaste terre qui ne tarda point à se peupler de nombreux partisans. Il y construisit un oratoire auquel il donna le nom de Paraclet; et là, entouré des jeunes hommes qui accouraient de toutes les contrées, il disserta sur la nature de Dieu, sur les mystères de l'homme, sur les plus hautes questions de métaphysique et de morale, comme faisait autrefois le philosophe de Stagyre dans les jardins de l'Académie. Rien n'égale la joie orgueilleuse que ressentait Abeilard à la vue de ses succès; il l'exprime naïvement dans une de ses lettres : « Pendant, dit-il, que mon corps est enfermé en ces lieux, « la renommée fait voler mon nom dans tout l'univers; tous les endroits par où elle passe sont autant d'échos qui le répètent[1]. »

Mais ce triomphe ne dura point.

Déjà saint Bernard, l'infatigable sentinelle de l'Église, qui depuis longtemps observait la tendance des nouvelles doctrines, la signalait aux évêques, et poussait des cris d'alarmes. Abeilard éluda par des subterfuges les remontrances du puissant abbé de Clairvaux; et dans l'espoir de se soustraire à l'orage qui grondait sur sa tête, il abandonna sa position équivoque au Paraclet, et accepta l'abbaye de Saint-Gildas qui lui fut offerte en Bretagne. Il est vrai que des motifs d'une autre nature le déterminèrent encore à ce sacrifice. Les religieuses du monastère d'Argenteuil avaient été

[1] *Id. Epist. I.*

dispersées; et la triste Héloïse, cette épouse sans époux, cette religieuse sans religion, cette âme si profondément bouleversée, se trouvait sans repos et sans asile. Abeilard n'hésita point; il lui offrit le Paraclet, et l'y établit avec plusieurs de ses compagnes. L'évêque de Troyes ratifia cette donation; et le pape Innocent II, sur les instances de Pierre le Vénérable, conféra à Héloïse le titre d'abbesse de la communauté nouvelle[1].

Quant à Abeilard, il languissait à Saint-Gildas; et quoique malade de corps et toujours dévoré de passions tumultueuses, il était impatient de reparaître sur la scène du monde, et de se rapprocher en même temps du Paraclet, où l'appelaient sans cesse les pressantes lettres d'Héloïse. Déjà il avait quitté sa retraite et repris ses leçons orales, quand saint Bernard vint le trouver pour lui désiller les yeux, et le ramener à la vérité par les voies de la douceur. Abeilard, au témoignage de Geoffroy d'Auxerre, parut touché de la démarche évangélique du saint abbé de Clairvaux, et lui promit de modifier ses doctrines; mais de nouveaux écrits, dont quelques-uns circulaient clandestinement dans les écoles[2], démentirent cette promesse, et annonçaient au contraire une plus grande audace. De plus, il prit le change; et, enhardi par le zèle de ses disciples, il se plaignit à son tour de saint Bernard, et l'accusa de calomnie.

C'est alors que le serviteur de Dieu rompit le silence, et poursuivit le novateur avec son invincible

[1] Godfr., lib. III, n. 13.

[2] Entre autres le *Sic et non*, dont saint Bernard fait mention dans son épître. 87, éd. Mabil.

vigueur. Les lettres qu'il adressa aux évêques, aux cardinaux, au Pape lui-même, dénotent sa vigilance et méritent d'être consignées. Nous en donnons ic quelques remarquables extraits :

« Frère Bernard, abbé de Clairvaux, offre ses hum « bles hommages au Pape Innocent, son très-aimabl « père.

« C'est à vous, saint Père, qu'on doit s'adresse « quand le royaume de Dieu est en péril ou souffr « quelque scandale, principalement en ce qui regard « la foi. Tel est le privilége du Siége apostolique « puisque à Pierre seul il a été dit : *J'ai prié pour « vous, afin que votre foi ne défaille point.* Il fau « donc exiger du successeur de saint Pierre ce qu « est dit ensuite : *Quand vous serez converti, for « tifiez vos frères.* Il est temps aujourd'hui d'accom « plir cette parole, d'exercer votre primauté, de si « gnaler votre zèle, d'honorer votre ministère... Il s'es « élevé en France un homme qui, d'ancien docteur « est devenu théologien nouveau ; lequel, après s'êtr « joué dès sa jeunesse dans l'art de la dialectique, dan « ses vieux jours nous débite ses rêveries sur l'Écri « ture sainte ; qui, se figurant n'ignorer rien de tou « ce qui est dans le ciel ou sur la terre, décide toute « les questions sans jamais hésiter ;..... qui, prêt « rendre raison de tout, prétend expliquer même c « qui est au-dessus de la raison, contre toutes le « règles de la foi et de la raison elle-même. Voici l « sens qu'il donne à ces paroles du sage : *Celui qu « croit légèrement est un téméraire.* Il dit que croir « légèrement, c'est faire marcher la foi avant le rai « sonnement ; quoique le sage ne parle pas de la fo

« que nous devons à Dieu, mais de la croyance trop « facile que nous accordons aux propos des hommes. « Après tout, le Pape Grégoire enseigne que la foi « divine est sans mérite, dès que la raison lui en « fournit les bases... Marie est louée parce qu'elle a « prévenu la raison par la foi ; Zacharie est puni « pour avoir cherché dans la raison les appuis de sa « foi. Notre théologien parle tout autrement... Dès les « premières lignes de son extravagante théologie, il « définit la foi une opinion (*æstimatio*, une conjecture « préalable), comme si les mystères de notre foi dé- « pendaient de la raison humaine, au lieu d'être ap- « puyés, comme ils le sont, sur les fondements inébran- « lables de la vérité ! Quoi ! vous me proposez comme « douteux ce qu'il y a au monde de plus vrai ! Saint « Augustin ne parlait point de la sorte. La foi, dit-il, « n'est point une conjecture ou une opinion qui se « forme en nous par le travail de nos réflexions ; elle « est une conviction intérieure avouée par la con- « science. Laissons donc ces théories problématiques « aux philosophes péripatéticiens qui se font une règle « de douter de tout, et qui effectivement ne savent « rien. Pour nous, tenons-nous-en à la définition du « Docteur des nations. *La foi*, dit cet apôtre, *est le* « *fondement des choses qu'on espère, et une preuve* « *certaine de celles qu'on ne voit pas*[1]. Elle est donc « un fondement, et non point une opinion, et non « point une déduction de nos vaines pensées ; elle est « une certitude, et non point une probabilité[2]... »

[1] Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. Ad Hebr. XI, 1. — [2] Bern., epist. 140.

Une autre lettre, écrite au cardinal Haimeric, chancelier de la cour romaine, n'exprime pas moins de sollicitude. « J'ai lu, dit-il, de mes propres yeux, ce que « j'avais entendu des livres et de la doctrine de Pierre « Abeilard. J'ai pesé ses expressions, et j'ai reconnu « le sens pernicieux qu'elles renferment. Ce corrupteur « des fidèles, cet esprit contagieux, propre à égarer « les âmes simples, prétend soumettre à sa raison ce « qui ne peut être saisi que par la foi vive et docile. « Le vrai fidèle croit sans argument; mais ce novateur, « non content d'avoir Dieu pour garant de sa créance, « veut que sa raison en soit l'arbitre. Au lieu que le « prophète dit : *Vous ne persévérerez pas, si vous « ne croyez*[1], notre docteur accuse de légèreté la foi « qui part du cœur, abusant de ce passage de Salomon: « *Celui qui croit légèrement est un téméraire*[2]... »

« Pierre Abeilard, écrit-il encore au Pape Innocent, « travaille à détruire le mérite de la foi, et se met en « tête qu'il peut comprendre par sa pensée tout ce « que Dieu est. Il monte jusqu'aux cieux; il descend « dans les abîmes; nulle hauteur, nulle profondeur ne « se dérobe à sa connaissance. C'est un homme grand « à ses propres yeux, disputant sur la foi contre la « foi même, enflé de sa science, s'ingérant dans les « secrets de Dieu, et nous fabriquant des hérésies[3]. »

« Je vous envoie, dit-il au cardinal Grégorius, les « écrits de Pierre Abeilard, afin de vous faire connaître « l'esprit de ce philosophe. Vous verrez qu'il suppose « des degrés dans la Trinité, comme Arius; qu'il élève

[1] Si non credideritis, non permanebitis. (Isaï, VII, 9.)
[2] Epist. 338. — [3] Epist. 144.

« le libre arbitre au-dessus de la grâce, comme Pélage; « qu'il divise Jésus-Christ, comme Nestorius..... Quoi « donc! Après avoir échappé à la gueule du lion[1], ne « devons-nous pas nous mettre en garde contre le « souffle empoisonné du dragon? Le premier n'a point « poussé sa rage au delà du tombeau; le dernier veut « perpétuer dans les siècles à venir ses pernicieuses « doctrines[2]. »

La persévérante activité de l'abbé de Clairvaux arrêta bientôt le docteur rationaliste dans le cours de ses triomphes. Mais Abeilard, qui était de bonne foi et plein de confiance en son orthodoxie, comptant d'ailleurs sur le nombre et l'influence de ses amis, protesta contre les accusations dont il était l'objet, et annonça hautement l'intention de s'en défendre dans un concile général.

C'était en 1140. En cette année même, à l'octave de la Pentecôte, une grande assemblée de prélats et de théologiens devait se réunir dans la ville de Sens. Abeilard écrivit à l'archevêque de cette métropole pour lui déclarer qu'il était prêt à justifier ses doctrines devant tout le monde, et le pria instamment de convoquer l'abbé de Clairvaux, afin de mettre un terme, par une discussion publique, aux reproches d'hérésie qui le poursuivaient. L'archevêque ne demandait pas mieux que de soumettre au jugement du concile les questions controversées; et saint Bernard fut invité à s'y rendre en même temps qu'Abeilard; mais d'abord il s'excusa. « L'archevêque de Sens, écrivit-il à Rome, « m'appelle, moi qui suis le dernier de tous, pour

[1] Allusion à l'antipape Pierre de Léon. — [2] Epist. 331.

« lutter corps à corps contre Abeilard; et il me fixe « le jour où ce docteur doit soutenir, devant l'assem- « blée des évêques, les assertions impies contre les- « quelles j'avais osé me prononcer. Je refuse d'y pa- « raître; parce que, en toute vérité, je ne suis qu'un « enfant; parce que mon adversaire s'est aguerri dans « la dispute dès sa jeunesse; et d'ailleurs je pense qu'il « est honteux de commettre avec les subtiles arguties « de la raison humaine, l'autorité de la foi fondée sur « la Parole de Dieu [1]. Ainsi je réponds qu'il ne faut « pas d'autres accusateurs que ses propres écrits. Au « surplus, cette affaire ne me regarde pas personnelle- « ment; elle appartient aux évêques qui sont les gar- « diens et les interprètes de la doctrine [2]. »

Cependant, la seule annonce d'une controverse publique entre les deux plus célèbres personnages du temps, excita au plus haut degré l'intérêt de la France entière. Il s'agissait en effet de voir aux prises, non-seulement deux hommes remarquables par leur entraînante éloquence; mais deux chefs d'école qui personnifiaient les deux tendances contraires de leur siècle; l'un représentant le principe d'autorité divine; l'autre proclamant la primauté de la raison humaine: tous deux combattant pour la cause de Dieu; l'un par la sagesse du ciel, l'autre par la science de la terre. Une telle lutte promettait un spectacle extraordinaire. Le roi lui-même et les seigneurs de la cour voulurent en être les témoins; et au jour indiqué, tout ce

[1] Abnui, tum quia puer sum, et ille vir bellator ab adolescentia, tum quia judicarem indignum rationem fidei humanis committi ratiunculis agitandam, etc.

[2] Epist. 189.

que l'État, aussi bien que l'Église, renfermait de plus illustre, accourut à Sens, et vint se réunir, dans l'enceinte sacrée, aux prélats et aux Pères du concile.

Écoutons saint Bernard :

« Il me fallut céder aux instances de mes amis. Ils « voyaient en effet que tout le monde se préparait à « cette conférence comme à une espèce de spectacle; et « ils appréhendaient que mon absence ne fût une oc- « casion de chute pour les faibles et un sujet de triom- « phe pour l'erreur. Je m'y rendis donc, quoiqu'à re- « gret, et les larmes aux yeux, sans autre préparation « que celle que recommande l'Évangile : *Ne méditez « pas ce que vous répondrez ; il vous sera donné à « l'heure même*[1] ; et cette autre parole : *Le Seigneur « est mon appui ; je ne craindrai pas ce que « l'homme pourra me faire*[2]. »

Ce fut avec ces armes, dit un chroniqueur, que le nouveau David vint au combat contre Abeilard, cet autre Goliath revêtu de la pesante armure de la science humaine, et tout chargé du formidable appareil des arguments de l'école[3].

Les deux athlètes se présentent ensemble devant l'auguste assemblée; sur eux se concentrent tous les regards. On produit les pièces; on énumère les chefs d'accusation; on attend, dans un morne silence, qu'Abeilard se disculpe et défende ses doctrines. Mais, ô confusion! il veut parler, et la parole lui manque; et, à la vue de saint Bernard, il demeure interdit!

[1] Nolite cogitare quomodo aut quid loquamini; dabitur enim vobis in illa hora quid loquamini. (Matth., x, 19.) Dominus mihi adjutor; non timebo quid faciat mihi homo. (Ps. 117.)

[2] Epist. 189. — [3] Vit. S. Bern., p. 382, n. 4, in Mab.

Le serviteur de Dieu ne profite point de cet avantage; il refuse de terrasser un adversaire déjà vaincu; il se borne à signaler, dans les écrits d'Abeilard, les erreurs les plus patentes, et lui laisse le choix ou de les rétracter ou de se défendre. Mais le philosophe reste muet. Il sort enfin du concile, en proclamant qu'il en appelait au Pape.

Ce dénoûment inattendu frappa les esprits d'une profonde stupeur. Le jugement de Dieu semblait dicter lui-même la sentence du concile. Aussi, nonobstant l'appel interjeté à Rome, la condamnation d'Abeilard fut unanimement prononcée. « J'ai vu, s'écria « saint Bernard avec David, j'ai vu l'impie aussi « élevé que les cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'était « plus ! »

Mais cet éclatant triomphe, loin d'exalter l'humble moine de Clairvaux, lui arrachait de profonds gémissements sur les misères de la vie humaine; et dans une lettre au Pape, que nous voudrions pouvoir transcrire en entier, il s'exprime d'une manière touchante : « *Il est nécessaire que le scandale arrive*[1]; mais « c'est une bien triste nécessité! Aussi le prophète s'é- « crie-t-il : « *Qui me donnera les ailes de la colombe* « *pour que je m'envole dans un lieu tranquille?* Je « voudrais être hors du monde, tant je suis abattu et « abîmé d'affliction. Insensé que j'étais! j'espérais quel- « que repos, après que la fureur du lion eut été domp- « tée, et que l'Église eut reconquis la paix. Cette paix, « elle en jouit; mais moi je n'en jouis pas. Je ne me « rappelais pas que j'habite une vallée de larmes, une

[1] Matth., XVIII.

« terre ingrate, hérissée de ronces et d'épines qui re-« naissent à mesure qu'on les coupe. Hélas! la charité « se refroidit, et l'iniquité tous les jours augmente[1]. »

Les actes du concile furent déférés à Rome; et Innocent, après avoir mûrement examiné les propositions hétérodoxes, confirma le jugement, et condamna leur auteur à un *éternel silence*[2].

Abeilard se trouvait alors sur le seuil de deux voies divergentes, dont l'une mène à la vie, et l'autre à la mort. Il pouvait, par une humble soumission à l'autorité de l'Église, éterniser son nom dans le livre de vie; ou bien, par un indocile orgueil, l'enregistrer au nombre de ces esprits superbes qui, dans leur élévation comme dans leur décadence, imitent l'antique rébellion du prince des ténèbres. La grâce toucha le cœur d'Abeilard! L'humiliation avait opéré dans ce cœur malade une large ouverture : un sentiment nouveau, une émotion semblable à un vaste tremblement s'empara de cet esprit gigantesque; et dans la profondeur de son âme était descendu le rayon victorieux de la lumière.

Abeilard publia une rétractation dont voici quelques fragments :

« A tous les enfants de l'Église sainte, Pierre Abei-« lard, le moindre de tous.

« C'est une maxime commune qu'on peut corrom-

[1] Bern., epist. 189.

[2] Le bref d'Innocent II, qui sanctionne l'arrêt du concile, se trouve parmi les épîtres de saint Bernard, sous le n° 144. Quant aux propositions condamnées, elles sont résumées en dix-neuf chefs principaux, et rapportées tout au long dans la collection de Duplessis d'Argentré. Coll. judiciorum de novis erroribus, t. I, p. 21. — On peut les lire aussi dans les œuvres d'Abeilard, réduites à quatorze articles. (Abœl., epist. 1, cap. IX. Edit. Ambos.)

« pre les meilleures choses ; et ainsi que le rapporte « saint Jérôme, écrire beaucoup de livres, c'est s'at- « tirer beaucoup de censeurs. En comparaison des « ouvrages des autres, les miens sont peu considéra- « bles. Je n'ai pu néanmoins éviter la critique, quoi- « que dans mes livres je ne trouve point mes fau- « tes, et que je ne prétende pas les soutenir, si elles « s'y trouvent. Peut-être ai-je erré en écrivant cer- « taines choses autrement qu'il ne fallait; mais j'en « atteste Dieu qui est le juge des sentiments de mon « âme, je n'ai rien dit par malice ou par une per- « versité volontaire. J'ai beaucoup parlé dans diverses « écoles publiques, et je n'ai jamais donné mes en- « seignements comme un pain caché ou comme des « eaux dérobées.... Que si dans la multitude de mes « paroles, il s'est glissé des assertions hasardées, se- « lon qu'il est écrit, qu'*en parlant beaucoup, on ne « peut éviter de pécher,* le soin de me défendre opi- « niâtrément ne m'a jamais poussé jusqu'à l'hérésie ; « et j'ai toujours été prêt, pour satisfaire aux exigen- « ces, de modifier ce que j'avais mal dit ou de le ré- « tracter entièrement. Tels sont mes sentiments, je « n'en aurai jamais d'autres[1]. »

Cet acte ne fut que le premier pas d'un retour plus complet dans les saintes voies du salut. Il avait le dessein de se rendre à Rome, aux pieds du Souverain Pontife, quand, docile à l'inspiration de Dieu, il voulut d'abord ouvrir sa conscience à Pierre le Vénérable, le savant abbé de Cluny. Son cœur s'attacha aux lieux où il retrouva la paix; il y demanda un

[1] Apol. inter opera Abeilardi.

asile; et fatigué des disputes de l'école, dégoûté des vains applaudissements qui avaient gonflé son orgueil, il détourna sérieusement son regard des choses de la terre pour établir, comme saint Paul, sa conversation au ciel. Pierre de Cluny, dont la charité tendre et pleine de délicatesse, avait préparé cette heureuse conversion, conduisit Abeilard auprès de saint Bernard, et mit le sceau à sa médiation évangélique, en réconciliant ces deux grands hommes qui, depuis lors, se donnèrent des gages réciproques d'affection et d'estime. Abeilard, savourant la douce paix que la religion lui avait rendue, vécut encore deux ans, « durant « lesquels, dit la chronique de Cluny, tout a paru divin « en lui, son esprit, ses discours, ses actions. » La mort le trouva prêt, grâce à sa profonde et salutaire pénitence; et l'humilité seule, l'humilité, toujours victorieuse dans les combats de cette vie, toujours efficace pour guérir les plaies du cœur, était parvenue à le délivrer des maux que l'exaltation lui avait attirés[1].

Inscrivons ici les dernières paroles qu'il écrivit à Héloïse; elles sont dignes d'être conservées :

« Vous avez été victime de mon amour; devenez vic-

[1] Abeilard mourut le 21 avril 1142, à l'âge de soixante-trois ans. Son corps fut porté, par les soins de l'abbé de Cluny, au Paraclet, où Héloïse elle-même fut ensevelie le 17 mai 1164. « On assure, dit une légende, que lorsqu'on ouvrit « le caveau d'Abeilard pour y descendre le corps d'Héloïse, ce fidèle époux, qui « l'attendait depuis vingt-deux ans, étendit ses bras décharnés pour la recevoir. » (Chron. Turon. in not. ad epist. Abœlardi, p. 1195.) Les dépouilles réunies de ces deux célèbres personnages subirent plusieurs translations, et les vicissitudes de leur vie semblent s'être prolongées après leur mort. Leurs ossements furent transportés à Paris, en 1800 ; et ils reposent actuellement dans une même tombe au cimetière du Père-Lachaise.

Nous trouvons dans une lettre de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, quelques détails édifiants sur les derniers moments d'Abeilard : « Je ne saurais dire

« time de ma pénitence. Accomplissez fidèlement ce « que Dieu demande de vous. Il est de sa grandeur « de ne trouver dans l'homme d'autre fondement de « sa miséricorde que la faiblesse. Gémissons de la « nôtre aux pieds de ses autels. Il n'attend de nous, « pour mettre fin à nos maux, que de voir nos cœurs « contrits et humiliés. Que notre pénitence soit aussi « publique que le furent nos crimes! Nous sommes un « triste exemple de la légère conduite de la jeunesse. « Apprenons à notre siècle et à la postérité que la ré- « paration de nos égarements en a mérité le pardon; « et faisons admirer en nous les prodiges de la grâce, « puisqu'elle a pu triompher de la tyrannie de nos pas- « sions. Ne vous découragez pas de quelques retours « de tendresse; c'est un exercice de vertu que de les « combattre et de les vaincre. Que la connaissance des « infirmités humaines vous apprenne à supporter les « défauts de vos compagnes.....

« Si j'ai corrompu votre esprit, compromis votre

« en peu de lignes les exemples d'humilité et de sainteté qu'il nous a donnés, « et dont notre monastère tout entier pourrait rendre témoignage. Il se refusait « tout, excepté le nécessaire; sa parole et sa conduite étaient sévères pour lui « comme pour les autres. Il lisait continuellement, priait souvent, ne parlait « jamais, à moins qu'il n'y fût engagé dans les conférences familières. Dans « ces saints exercices, la mort, cette messagère évangélique, vint le visiter; « elle ne le surprit point endormi comme tant d'autres; mais elle le trouva de- « bout et bien préparé. Alors avec quelle piété, quelle dévotion, quelle ardeur « catholique, ne fit-il pas d'abord sa profession de foi; puis la confession de ses « péchés! avec quelle vive tendresse et avidité de cœur ne reçut-il pas le Saint- « Viatique, gage de la vie éternelle! Ainsi finit le docte Pierre Abeilard: ainsi « trépassa dans le sein du Sauveur, j'en ai la ferme espérance, cet homme qui « était connu dans l'univers entier par les merveilles de sa science et de son « enseignement, et qui était devenu, sous la discipline de J.-C., doux et simple « *comme un enfant*. » Pierre le Vénérable composa lui-même l'épitaphe d'Abei- lard, en envoyant le corps de cet illustre défunt au Paraclet.

« salut, terni votre réputation, perdu votre honneur, « pardonnez-moi, et rappelez-vous la miséricorde « chrétienne pour oublier le mal que je vous ai fait. « La Providence veut nous sauver; ne l'en empêchons « pas, Héloïse; ne m'écrivez plus. Voici la dernière « lettre que vous aurez de moi. Mais en quelque lieu « que je meure, j'ordonnerai que mon corps soit porté « au Paraclet. Ce seront des prières alors, et non plus « des larmes, dont j'aurai besoin : alors aussi vous me « reverrez pour fortifier votre piété; et mon cadavre, « plus éloquent que moi, vous dira ce qu'on aime « quand on aime un homme! »

CHAPITRE IV.

Application des doctrines rationalistes à la politique. — Arnold de Brescia. — Révolution à Rome.

C'est une vérité certaine, et l'histoire du monde l'atteste, que toute idée nouvelle, déposée dans l'esprit humain, se manifeste tôt ou tard, comme les semences de la terre, par ses fruits, par des œuvres salutaires ou funestes; et l'homme grave qui contemple son époque peut, en pénétrant d'un regard lucide les germes contenus dans une idée dominante, prévoir et prédire tels événements qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, se produiront successivement dans tous les cercles de la vie sociale. Cette prévision, élevée à un degré supérieur, constitue le *voyant* ou le prophète: Dieu illumine l'œil interne, et lui découvre, dans le mystère d'un principe initial, toute la série des conséquences qu'il renferme, et qui se manifesteront dans leur temps. Mais une fois que ce principe est entré dans le domaine de l'enseignement philosophique, ses conséquences nécessaires peuvent être aperçues à l'œil nu de l'intelligence; et la raison elle-même, à l'aide d'une logique rigoureuse, devient capable de prévoir les résultats positifs et les applications lointaines qui en de-

vront sortir[1]. C'est ainsi que saint Bernard, doué à la fois de la vision prophétique et de la prévision humaine, a le premier protesté contre les doctrines d'Abeilard, et prédit, avec une assurance qui paraissait exagérée, tant elle était vive, les hérésies et les bouleversements qu'elles enfanteraient dans les siècles à venir[2]. Quelques contemporains lui ont reproché ses rigueurs; les siècles modernes, et surtout le nôtre, l'ont accusé d'avoir déployé contre Abeilard un acharnement peu digne d'une âme noble et sainte; mais l'histoire a justifié sa conduite; et d'ailleurs, n'est-ce pas le sort commun des hommes qui veillent sur la montagne, d'être méconnus et incompris par ceux qui dorment dans les ombres de la nuit?

Cependant, entre les révolutions du douzième siècle et les principes qui les firent éclore, il ne s'écoula point un long intervalle. La condamnation d'Abeilard était à peine prononcée, que déjà ses disciples, plus hardis que le maître, introduisaient dans les affaires politiques la méthode du libre examen qu'il avait transporté du sein de la philosophie dans les questions religieuses : le rationalisme théorique et pratique offrait un appât aux esprits inquiets et mécontents; il mettait en question les principes de l'ordre social, comme il avait mis en doute les principes de la science; et au même moment où l'esprit d'indépendance s'insurgeait contre l'autorité de l'Église, un mouvement analogue

[1] Si, à l'appui de cette assertion, on veut des exemples récents, qu'on ouvre les livres de M. de Maistre, écrits au commencement de notre siècle, et l'on y trouvera la prédiction claire de ce qui se passe de nos jours.

[2] Voy. l'épître 331, citée dans le chapitre précédent.

se produisait dans la politique, et menaçait d'ébranler les bases de la société.

Ce fut à Rome, autour du Siége même de la plus haute des puissances, que s'agitèrent tout d'abord les doctrines nouvelles. Des hommes influents, bien qu'isolés encore, revendiquaient pour la raison le droit de faire en politique ce qu'elle avait essayé en religion; et, remuant les passions fébriles de la multitude, ils exaltaient la liberté aux dépens de l'autorité. De Rome, l'esprit d'émancipation se propagea dans le reste de l'Italie, dans la plupart des villes d'Allemagne et dans plusieurs provinces de France. C'était une sorte de rénovation universelle, partant d'une même impulsion qui sans doute, dans les desseins de la Providence, devait se développer selon le cours lent et régulier des choses; mais qui, poussée au delà de toutes bornes, et séparée des principes immuables d'ordre et de durée, menaçait de manquer son but, et d'avorter, par une naissance violente et prématurée. L'ère de la liberté politique avait commencé; elle ne pouvait, elle ne devait point être comprimée; mais l'Église, la céleste tutrice des peuples, voulut en diriger l'essor, en déterminer les limites. Les grandes communes s'étaient formées en France; le clergé secondait ce mouvement d'affranchissement quand il s'opérait dans les voies de l'unité et sous l'influence de l'autorité légitime; il s'y opposait au contraire, là où l'activité propre de l'homme, impatiente des lenteurs de la Providence, devançait en quelque sorte la maturité des peuples, et réclamait l'exercice des nouveaux droits par les voies de la rébellion et de la violence. Le moment était critique et d'une gravité extrême. Il s'agissait de conserver

l'unité de l'Église dans la diversité des constitutions politiques, et de consacrer la liberté sans renverser l'autorité. C'était là le délicat problème qui, en théorie comme dans la pratique, dominait le siècle, et que les événements allaient résoudre.

A Rome, les esprits étaient disposés, plus que partout ailleurs, à mettre en œuvre les doctrines rationalistes. Les guerres d'Italie, les longues querelles de la papauté et de l'empire, le schisme qui, même après son extinction, avait encore ses partisans; tous ces éléments de discussion et de discorde en pleine effervescence, tendaient à se produire sous la forme d'une doctrine positive. Les questions politiques, tranchées plus d'une fois par le sort des armes, étaient restées spéculativement indécises : elles eurent un terrible retentissement quand la raison humaine s'offrit à les résoudre. Ce fut Arnold de Brescia, zélateur des théories d'Abeilard, qui fit éclore au douzième siècle le rationalisme politique, dont les principes agitèrent de nouveau le monde au seizième siècle pour enfanter le protestantisme; et se formulèrent, au dix-huitième et au dix-neuvième, sous le nom de libéralisme, de communisme et de socialisme. C'est le même esprit d'orgueil, en opposition avec le principe d'autorité, qui toujours et partout produit les mêmes phénomènes, en philosophie, en religion et en politique. Il y a identité entre le droit que s'arroge la raison humaine de mettre en question d'abord le principe de la science, puis le principe de la foi, et enfin le principe de l'ordre social. La protestation contre l'autorité, dans cette triple sphère de l'activité humaine, se trouve au fond de toutes les doctrines subversives et des calamités qui en

ressortent, comme cette espèce de saveur pareille qu'on reconnaît dans les divers poisons de la nature.

L'histoire moderne a peut-être exagéré le rôle joué par Arnold dans les événements de son siècle; mais il n'en reste pas moins un personnage très-curieux, en ce qu'il continua le mouvement philosophique commencé par Abeilard; et que, logicien passionné, il le précipita jusqu'aux dernières conséquences.

Arnold était un moine dont on ignore les antécédents; il avait étudié sous Abeilard, et avait été témoin de sa défaite au concile de Sens [1]. Esprit enthousiaste et téméraire, d'une imagination bouillante, et d'une volonté active et opiniâtre, il nourrissait, sous les dehors de l'austérité, un immense orgueil. Les vices de son siècle aigrirent son caractère; la condamnation de son maître égara son zèle; la rancune, l'esprit d'opposition, la passion, enflammèrent son éloquence. Nouvel Oza, il prétendait soutenir de sa main débile l'édifice de l'Église, parce que, comme dit l'Écriture, *les bœufs qui conduisaient l'arche de Dieu regimbaient et la faisaient chanceler* [2]. Il ne se contentait point de signaler les abus; il se donna la mission de les poursuivre, de les extirper; et sans calculer la portée de ses provocations, il excita l'animosité des peuples contre les richesses et le pouvoir. Comme ces imprudents ouvriers dont le Sauveur blâme le zèle, il se mit à arracher le bon grain avec l'ivraie, pour nettoyer le

[1] Ann. Cist., p. 390, n° 1.

[2] Extendit Oza manum ad arcam Dei, et tenuit eam, quoniam calcitrabant boves et declinaverunt eam. Iratusque est indignatione Dominus contra Ozam, et percussit eum super temeritate. (II Reg., VI, 6, 7.)

champ du père de famille ; et plutôt que de ménager un abus, il attaquait les plus saintes institutions auxquelles ces abus se trouvaient attachés. Sa pensée, spécieuse au premier abord, et séduisante dans son expression, mais vide de sens, était de ramener l'Église à son état primitif, c'est-à-dire, aux conditions et aux proportions de son berceau ; et, travaillant dans ce but, il aspirait à faire table rase, à renverser ce que les siècles avaient fondé, à recommencer l'œuvre des apôtres, à reconstituer la société chrétienne sur le plan de ce qu'elle fut à sa naissance ; en un mot, méconnaissant les véritables lois du progrès et les faits accomplis ; essayant, pour ainsi dire, de faire rentrer l'arbre dans son germe, il prêchait une réforme disciplinaire qui ne tendait à rien moins qu'à replacer l'Église dans les langes de l'enfance. Cette tentative dut avoir le sort de toute révolution *anachronique* : elle échoua, mais non sans produire de lamentables désordres. Arnold prêcha d'abord dans sa propre patrie ; il demanda que le clergé fût réduit à la pauvreté, que les évêques ne pussent avoir des biens ; que le Pape lui-même renonçât à ses possessions et à sa souveraineté temporelle[1]. Le premier effet de cette théorie fut une révolte du peuple de Brescia contre l'évêque de la province. Arnold, réfugié à Rome, y trouva une sphère plus vaste pour la propagation de ses doctrines. Il déclama, dans les ténèbres, contre les vices et le luxe du clergé, contre la dégradation de la puissance

[1] Dicebat enim nec clericos proprietatem, nec episcopos regalia, nec monachos possessiones habentes, aliqua ratione salvari posse, etc. (Otto Frising. Gest. Frid. II, cap. XX.)

pontificale, contre la cupidité des grands et des riches auxquels il attribuait l'asservissement du peuple. Dan ses discours éloquents, le fougueux apôtre invoquai tour à tour les maximes de Tite-Live et celles de sain Paul, les noms de Caton, de Fabius, et ceux des Père de l'Église; il rappelait aux Romains leur ancienne li berté, les splendeurs de la république, la dignité de l vieille Rome, oubliant que cette illustration n'appar tenait, sous le règne du paganisme, qu'à un peti nombre de patrices; que la multitude était déshérité de tous ces avantages; et que les esclaves qui peu plaient la république, loin d'être des citoyens, n'étaien pas même regardés comme des hommes.

Cependant à force de flatter toutes les passions e toutes les convoitises, il parvint à se former une nom breuse clientèle; lorsque, recherché par les ordres d Pape, il fut obligé, pour se soustraire aux poursuites de quitter l'Italie; et, semant sur sa route les funeste semences de sa parole, il traversa la France, passa e Suisse, et s'établit enfin à Zurich, où il demeura quel que temps en assurance. Mais tandis que l'épiscopa semblait tranquille sur les entreprises ultérieures d'Ar nold, un homme, du fond de sa solitude, jetait des cris d'alarme : cet homme était saint Bernard. « Ignorez« vous, écrivit-il à l'évêque de Constance, que le voleur « est entré de nuit, non pas dans votre maison, mais « dans celle du Seigneur dont vous êtes le gardien? « Serait-il possible que vous ne sussiez pas ce qui se « passe chez vous, quand déjà le bruit s'en est répandu « jusqu'à nous qui sommes si éloignés? Doutez-vous « encore de qui je parle? Je voudrais que la doctrine « *d'Arnold* fût aussi saine que sa vie est austère. C'est

« un homme qui ne mange ni ne boit; qui n'est altéré,
« comme le démon, que du sang des âmes. Il est du
« nombre de ces gens dont parle l'apôtre, qui ont les
« formes de la piété sans en avoir l'esprit; de ceux
« dont le Seigneur lui-même a dit : *Ils viendront à*
« *vous sous une peau de brebis; mais au dedans ce*
« *sont des loups ravissants*[1]. Partout où cet homme
« a demeuré, il a laissé de si affreuses traces de son
« séjour, qu'il n'a plus osé y reparaître. Sa patrie
« même, agitée par sa présence, a été contrainte de le
« renvoyer... Banni de France, il soutient chez vous les
« erreurs d'Abeilard avec une chaleur et une opiniâtreté
« qui surpasse celle de son maître.... Hélas! si l'Écri-
« ture veut qu'on *prenne les petits renards qui ra-*
« *vagent la vigne du Seigneur*[2], à plus forte raison
« devrait-on lier et enchaîner un loup cruel prêt à fon-
« dre sur la bergerie de Jésus-Christ[3]. »

Cette lettre, et le respect qu'inspirait l'autorité de l'abbé de Clairvaux, vint mettre un terme aux prédications de Zurich ; mais le novateur, menacé en Suisse, trouva un asile plus sûr auprès du légat du Pape lui-même, qui avait été, comme Arnold, un des auditeurs d'Abeilard. Ce fut encore saint Bernard qui, par ses énergiques avertissements, le troubla dans cette nouvelle retraite. Il s'adresse directement et sans préambule au légat apostolique : « Arnold de Brescia, lui « mande-t-il, est un homme d'une conversation douce

[1] Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. (Matth., VII, 15.)

[2] Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas. (Cant. II, 15.)

[3] Epist. 195.

« et captieuse; mais sa doctrine est empoisonnée; il « a une tête de colombe et une queue de scorpion, « créature monstrueuse que la ville de Brescia a pro- « duite, ou plutôt vomie; que Rome a rejetée, que la « France a repoussée, que l'Allemagne déteste, que « l'Italie ne veut plus recevoir; et l'on dit que c'est « vous qui lui donnez asile! Prenez garde, je vous en « conjure, que votre protection ne l'encourage à faire « plus de mal encore..... Hé quoi! ne voyez-vous pas « dans tous les lieux où il a séjourné les déplorables ves- « tiges de son passage? Est-ce sans raison que le Saint- « Siége l'a forcé de fuire à travers les Alpes? Protéger « un tel homme, c'est être infidèle au Pape, ou plutôt « à Dieu lui-même[1]. »

L'active et sévère vigilance de saint Bernard débusqua de rechef Arnold et le poursuivit dans tous ses retranchements. Mais pendant qu'il échappait aux condamnations prononcées contre lui, ses doctrines, répétées par de nombreux échos, retentirent partout, et produisirent, principalement à Rome, une fermentation croissante.

Les peuples de Rome et de Tivoli se faisaient à cette époque une guerre acharnée; leurs perpétuelles rivalités s'étaient tellement envenimées dans les combats, que le Souverain Pontife, après avoir vaincu ceux de Tivoli, fut obligé de les défendre contre la fureur des Romains, pour éviter un massacre général et empêcher que la ville ne fût entièrement saccagée. La clémence du Pape irrita les Romains et fut l'occasion d'un soulèvement[2]. Au signal donné, la multitude se

[1] Epist. 196. — [2] Otto Frising. Chron., VII, 27.

précipite sur le vieux Capitole ; et dominés par les souvenirs irréfléchis du paganisme, ces peuples insensés forment une ligue et ne prétendent rien moins que de ressusciter l'ancienne république. Ils se hâtent de former un sénat qui, depuis le temps de Charlemagne, avait disparu de la ville ; ils l'investissent du gouvernement des choses temporelles, laissant entre les mains du Pape désarmé le soin du spirituel. Cette subite révolution ne s'opéra point sans effusion de sang ; le peuple, enhardi par son triomphe, et indomptable dans ses débordements, souilla les premiers actes de son émancipation par le meurtre et le pillage ; plusieurs édifices furent renversés ; un cardinal fut tué dans la rue. Innocent II, déjà fort avancé en âge et fatigué d'un laborieux pontificat, n'avait opposé que des voies de conciliation aux exigences populaires. Consumé par le chagrin, ses maux s'accrurent avec les calamités publiques, et il mourut, rassasié d'amertumes, le 22 septembre 1143. Dès le lendemain, un nouveau Pontife, Célestin II, fut élevé sur le Siége apostolique ; mais peu de mois après son exaltation, il reposait déjà dans la tombe ; et Lucius II, son successeur, ne monta sur le trône de saint Pierre que pour payer de sa vie le zèle qu'il déploya contre les excès d'une population égarée [1].

Ces sinistres événements donnèrent de nouvelles sollicitudes à saint Bernard et redoublèrent en quelque sorte ses forces, consacrées aux besoins de l'Église [2].

[1] L'annaliste Baronius assure que ce Pape mourut des suites d'un coup de pierre qu'il reçut dans une émeute.

[2] C'est à cette occasion que saint Bernard écrivit son épître aux Romains

Il voyait dans Arnold de Brescia l'auteur de tous ces maux, et recommandait instamment qu'on l'enfermât pour lui ôter la possibilité de souffler le feu qu'il avait attisé. « Hélas! s'écriait-il, n'y a-t-il donc personne « assez zélée pour rendre ce bon office à l'Église[1]? » Mais Arnold, sorti des ténèbres où la vigilance de saint Bernard l'avait forcé de se cacher, se rendit furtivement à Rome; et là, se montrant tout à coup au milieu du peuple dont il était l'idole, il ralluma par sa parole véhémente les passions de la multitude, pour exécuter les plans qu'il avait conçus. Il fit nommer, dans le sein du sénat, un patrice pour administrer la chose publique; renouvela les anciennes formes, les anciens noms, les dignités, les magistratures, les lois républicaines, et parodia autant que possible les institutions de la vieille Rome. On alla, dans le délire de ces folles réminiscences, jusqu'à rétablir la chevalerie; et l'on reconstruisit le Capitole, comme si le prestige de cette illustre ruine pouvait ressusciter la valeur de l'antique peuple romain[2]! La présence d'Arnold avait imprimé à ce mouvement une formidable énergie. C'était principalement la souveraineté temporelle du Saint-Siége qu'il voulait abattre. Mais cette souveraineté, auxiliaire nécessaire de la papauté, était un fait trop vivant, trop inhérent aux mœurs,

il leur dit entre autres : « Du temps de vos pères, l'univers vous était soumis; « et aujourd'hui vous rendez votre ville la fable de l'univers. Les cardinaux, les « évêques, les ministres sacrés ont été par vos mains chassés de la ville et dé- « pouillés de leurs biens, etc. » (Voyez Epit. 242, in Mabil.)

[1] Epist. 195.

[2] Otto Frising. Gesta Frid. II, cap. XX. — Quare reædificandum Capitolium, renovandam dignitatem senatoriam, reformandum equestrem ordinem docuit (Arnold). Otto Frising., l. c.

aux besoins, aux intérêts, aux institutions de la Chrétienté, pour qu'elle pût être sérieusement contestée; et ce fut une monstrueuse tentative que de s'attaquer au double sceptre qui tenait en équilibre les peuples et les rois, qui présidait tout ensemble à l'unité religieuse et à l'union sociale, et dirigeait la civilisation du monde. Aussi, cette pensée sacrilége ne put-elle échapper, pas plus que les autres, à une sorte de réprobation visible de Dieu qui frappe d'impuissance tout ce qui tend à compromettre la dignité du siége de saint Pierre[1].

La révolution romaine, tramée en dehors des voies de la Providence, ne put avoir ni durée ni consistance; et selon qu'il arrive d'ordinaire, ceux qui l'avaient embrassée avec le plus d'ardeur s'en dégoûtèrent les premiers et en devinrent aussi les premières victimes. Le peuple lui-même se lassa de bouleverser la ville

[1] La force de la vérité arrache quelquefois des aveux remarquables aux hommes les plus prévenus contre la vérité. Voici deux témoignages que les protestants ne récuseront pas. « Dans le moyen âge, dit M. Ancillon, où il n'y « avait point d'ordre social, la papauté sauva *peut-être* l'Europe d'une entière « barbarie. Elle créa des rapports entre les nations les plus éloignées; elle fut « un centre commun, un point de ralliement pour les Etats isolés; ce fut un « tribunal suprême, élevé au milieu de l'anarchie universelle, et dont les arrêts « furent quelquefois aussi respectables que respectés : elle prévint et arrêta le « despotisme des empereurs, remplaça le défaut d'équilibre, et diminua les in- « convénients du régime féodal.... » (Ancillon, Tabl. des Révol. du syst. polit. de l'Europe, t. I, Intr., p. 133.)

« Le pouvoir papal, dit un autre écrivain protestant, le pouvoir papal, en « disposant des couronnes, empêchait le despotisme de devenir atroce. Aussi, « dans ce temps de ténèbres, ne voyons-nous aucun exemple de tyrannie com- « parable à celle de Domitien à Rome. Un Tibère était impossible; Rome l'eût « écrasé. Les grands despotismes arrivent quand les rois se persuadent qu'il « n'y a rien au-dessus d'eux : c'est alors que l'ivresse d'un pouvoir illimité en- « fante les plus atroces forfaits. » (Coquerel, Essai sur l'Hist. du christ., p. 75.)

éternelle, et d'ensevelir sous les mêmes décombres les choses sacrées et profanes. Le génie de la destruction se refroidit en même temps que la fièvre d'un enthousiasme factice; et l'on n'attendit point l'arrivée de Conrad, qui avait succédé à l'empereur Lothaire, pour rouvrir au Souverain Pontife les portes de Rome.

Dès l'année 1145, cette courte, mais sanglante révolte se trouvait apaisée. Les troubles néanmoins, et les causes qui les avaient fait naître, se propagèrent au loin : les nouvelles théories n'avaient désenchanté que ceux qui en avaient expérimenté les tristes résultats; elles continuèrent à rallier les esprits inquiets et les idéologues qui les regardaient comme les plus pures dictées de la raison.

Arnold de Brescia, retiré en Toscane, loin d'abandonner ses projets, les poursuivait au contraire avec plus de tenacité; mais avec les précautions que lui imposait le soin de son existence. Ce ne fut que dix ans après les séditions d'Italie, en 1155, que l'empereur d'Allemagne le fit enlever et conduire à Rome. Condamné à périr sur un bûcher, il subit son châtiment sous les yeux du peuple qui, après l'avoir exalté comme un saint et comme un héros, le traita comme un insensé et applaudit à sa mort[1].

[1] Voyez, pour toutes les circonstances rapportées dans ce chapitre, Annal. Baronii et Muratorii ad ann. 1137-1146.

CHAPITRE V.

Nouvelles sollicitudes de saint Bernard au sujet de l'élection d'Eugène III. — Le livre de la *Considération*.

L'Esprit-Saint qui veille sur les destinées de l'Église, semble attendre, dans certaines grandes vicissitudes, que toutes les ressources humaines soient épuisées, pour signaler d'un doigt visible son incessante assistance. C'est surtout dans le choix des Souverains Pontifes que l'intervention supérieure se manifeste parfois d'une manière étonnante. Alors que toutes les choses sont à l'extrémité, et que l'espérance même commence à défaillir, on voit apparaître soudainement l'homme que la main de Dieu amène pour maîtriser la tempête et diriger avec une admirable puissance le cours des événements. A l'époque dont nous parlons, où la Chrétienté était si profondément ravagée par les schismes, les erreurs, les passions, les ressentiments, et les vices de toute espèce qui la travaillaient au dedans, et l'enveloppaient en dehors comme d'un vêtement souillé, sa situation était d'autant plus critique qu'au milieu des révolutions de Rome, elle avait perdu successivement trois Papes; et ainsi, attaquée dans le principe même de sa hiérarchie, elle était encore privée du Chef visible qui personnifiait ce principe. Dans ces sombres jours, il

eût fallu, selon la sagesse humaine, à la tête de l'Église, un personnage puissant en œuvres et en paroles, un nom éclatant, capable d'en imposer au monde; et comme dit l'Écriture, un de ces chariots redoutables *armés de cornes d'airain et de pointes de fer,* pour réduire en poudre les montagnes et les collines. Mais, dans les voies de la Providence, le secours vient du côté d'où on l'attendait le moins; et pour animer la foi, pour confondre la raison présomptueuse, pour dompter toutes les oppositions, l'Esprit de Dieu va choisir ce qu'il y a de plus faible : un homme, un enfant, un pauvre sans nom, sans naissance, sans lettres, sans autorité, est tiré du fond d'un cloître pour présider aux destinées de la terre.

L'histoire des siècles chrétiens est pleine de ces faits merveilleux; mais l'exaltation d'Eugène III sur le trône pontifical est particulièrement mémorable.

Le Pape Lucius était mort le 25 février 1145. C'était au moment où le peuple égaré, dans l'ivresse de son triomphe, renversait à Rome tout ce qui lui portait ombrage. Les sénateurs prétendaient dicter le choix d'un nouveau Pontife; les cardinaux dispersés avaient peine à s'entendre; l'ambition de plusieurs d'entre eux, et l'intrigue des plus influents, compliquaient les embarras. Cependant tout retard pouvait amener un nouveau schisme avec les désastres des guerres civiles et religieuses.

Dans ces terribles conjonctures, un moine de Clairvaux apprend tout à coup que les cardinaux, d'une voix unanime, lui ont décerné la triple couronne du Prince des apôtres! Ce moine n'appartenait ni au corps épiscopal ni au collége des cardinaux; c'était le timide

Bernard de Pise, disciple de saint Bernard, que ce dernier avait envoyé cinq ans auparavant à Rome, pour y fonder le monastère cistercien de Saint-Anastase. Encore cette mission semblait-elle au-dessus de ses forces; car ses fonctions à Clairvaux avaient consisté *à soigner le chauffoir et à faire du feu aux religieux qui étaient transis de froid après matines, parce qu'ils étaient peu vêtus*[1]. Se trouvant donc, malgré lui, abbé du couvent de Saint-Anastase, il eut à subir tant de vexations et de calomnies de la part d'un faux frère, qu'il craignait de devenir, selon ses propres expressions, *la risée et la fable de la ville*[2]. Dans sa douleur, il avait instamment sollicité son rappel à Clairvaux : « O mon père, écrivait-il à saint Bernard, de-« puis que je suis éloigné de vous, ma vie se consume « dans l'affliction, et mes jours s'écoulent dans les gé-« missements. Malheureux que je suis! je n'entends « plus votre voix douce qui charmait si délicieusement « mes oreilles; je ne vois plus ce visage qui m'était « si cher et si désirable... Que ferai-je donc, accablé « comme je le suis?... Souffrez, ô mon révérend père, « que je m'en aille chercher du repos; et plaise à Dieu « que le monde nous rejette de telle manière qu'il nous « oblige par ses persécutions à demeurer dans la soli-« tude et à nous réfugier dans les montagnes et les « cavernes[3]!... »

Ce fut ce moine si faible et si humble, auquel pe-

[1] Ann. Cist., p. 393, n. 10. Voyez aussi, pour ce qui concerne l'histoire d'Eugène III, l'Histoire de Cîteaux, vol. VI, p. 194. Les auteurs contemporains s'accordent en général à le représenter comme un homme sans études et sans talents. Baronius seul est d'un avis contraire.

[2] Epist. Eug. III, n. 438, inter epist. S. Bern., ed. Mabil.

[3] Epist. 343 et 344, inter epist. S. Bern., edit Mabil. « Utinam et mundus

sait même la charge d'un seul monastère, qui se subitement élevé au faîte suprême de la Catholici « Mais, dit l'annaliste de Cîteaux, par un secours traordinaire de Celui qui l'appelait à ce poste émine l'abbé de Saint-Anastase éprouva quelque chose de qui était arrivé à l'apôtre que Jésus-Christ établit C de l'Église : car comme cet apôtre, avant l'effusion Saint-Esprit, n'avait ni science ni lumière, et qu'il çut au jour de la Pentecôte tous les dons nécessai à sa haute vocation, ainsi le pieux abbé reçut en instant des grâces si abondantes, qu'il fut chang comme le premier des apôtres, en un nouvel homm de façon que tout le monde fut surpris, dès d'abo de sa prudence et de sa ferme conduite[1]. »

Immédiatement après son élection, les cardina vinrent le tirer de sa cellule et l'amenèrent en to hâte au palais de Latran, selon les usages du Sié apostolique, où le nouveau Pape fut reconnu et p clamé sous le nom d'Eugène III.

A cette nouvelle inattendue, Rome s'émeut; le pe ple s'assemble tumultueusement, et réclame. M Eugène, accompagné des cardinaux, quitte la vi durant la nuit, et se retire dans un monastère for fié, où il reçoit la consécration épiscopale, le 24 ma de la même année 1145.

Ces faits s'étaient si rapidement, si spontaném accomplis, que la Chrétienté en demeura longtem

« nos abjiciat et repellat in solitudinibus errantes, in montibus et speluı « et cavernis terræ ! »

[1] Ann. Cist., t. II, p. 1, n. 4 et seq. — On pourrait expliquer de la mê manière l'histoire de Sixte V, si étrangement interprétée par l'esprit du mon *Mais l'esprit* du monde ne comprend rien aux choses de Dieu.

étonnée. Mais quand le bruit s'en répandit dans les déserts de Clairvaux, saint Bernard, frappé de stupeur, éprouva toutes les anxiétés d'une mère éplorée. Il redoutait pour son fils spirituel cette élévation éblouissante; et dans les premiers moments de sa sollicitude, il écrivit aux cardinaux une lettre dont le désordre même exprime les sentiments divers qui agitaient son âme. Il commence sans préambule :

« Que Dieu vous pardonne, qu'avez-vous donc fait[1]? « Vous avez rappelé sur la terre un homme qui était « déjà dans le tombeau; vous avez derechef embar- « rassé de soins et d'affaires celui qui ne voulait avoir « ni soins ni affaires; et vous l'avez obligé de se mê- « ler parmi les peuples et de paraître sur la scène du « monde! Vous faites monter à la première place ce- « lui qui ne pensait qu'à la dernière. Mais hélas! son « nouvel état est bien autrement périlleux que son « ancien état. Vous contraignez un moine qui était « crucifié au monde, de revivre dans le monde! Lui « qui voulait demeurer au-dessous de ses frères dans « la maison de son Dieu, vous le choisissez pour le « mettre au-dessus de tous! Pourquoi avez-vous ren- « versé les desseins du pauvre?... D'où vous est venue « la pensée d'environner d'épines et de ronces les « sentiers dans lesquels il marchait, de le détourner « de son chemin et d'entraver ses progrès?... Qui donc « vous a donné la volonté de vous saisir tout à coup « d'un homme simple et sans lettres, qui s'était ense- « veli dans un cloître, et de le porter sur le trône « de saint Pierre? Quoi! n'y avait-il pas de sages parmi

1 Parcat vobis Deus! quid fecistis?... etc.

« vous? N'y avait-il personne qui fût capable, plus « qu'Eugène, des fonctions de la papauté? Certes, « c'est une chose tout à fait ridicule de prendre un « pauvre petit homme couvert de lambeaux[1] pour en « faire le Maître des princes, des évêques, des royau- « mes et des empires. Mais que dis-je quand je dis « que c'est une chose ridicule? N'est-ce pas plutôt une « chose admirable? Oui, c'est l'un ou l'autre; je ne le « nie pas. Je ne rejette pas la pensée que cela n'ait « été l'ouvrage de Dieu, qui seul fait des choses ad- « mirables... alors surtout que j'entends de tous côtés « et par toutes les bouches que le Seigneur lui-même « a fait cette élection. Je n'ai pas oublié d'ailleurs la « conduite de Dieu dans les temps antiques où notam- « ment il choisit David, son serviteur, et le tira du « milieu des troupeaux... Mais j'éprouve des craintes « à l'égard de notre Eugène; car il est fort tendre « et délicat, plein de pudeur et de retenue, plus « accoutumé au silence et à la contemplation qu'au « maniement des affaires; en sorte que j'appréhende « qu'il n'ait point les qualités nécessaires à la place « auguste où vous l'avez élevé. Quelles émotions « croyez-vous que doive éprouver un homme qui « passe, sans transition, de la solitude et des mystères « d'une vie toute intérieure, dans le tumulte du monde, « et qui se voit traité comme un enfant qu'on arrache « au sein de sa mère? Hélas! si le Seigneur ne lui « prête la main, il faudra nécessairement qu'il suc- « combe; et il sera accablé sous le poids d'un far- « deau qui surpasse ses forces[2]! »

[1] Ridiculum profecto videtur pannosum homuncionem assumi, etc.

[2] *Epist.* 237.

Cette lettre caractérise à la fois Bernard et Eugène. Mais en voici une autre, adressée à Eugène lui-même, où les accords du respect, de la tendresse et de l'humilité produisent une touchante harmonie.

« Bernard, abbé de Clairvaux, offre ses très-hum-
« bles respects à son très-aimable père et seigneur
« Eugène, par la grâce de Dieu, Souverain Pontife.

« La nouvelle de votre exaltation s'est répandue « dans ce pays. Attentif à tout ce que j'entendais dire, « je différais de vous en féliciter, dans la pensée que « vous me l'apprendriez vous-même. J'attendais que « quelque fidèle messager vînt de votre part me com- « muniquer le détail de ce qui s'était passé; j'espérais « que l'un de mes enfants viendrait me dire pour « adoucir ma douleur : *Joseph, votre fils, est en* « *santé, et il règne sur toute l'Égypte*[1]! C'est donc « en quelque sorte forcément que je vous écris... Mais « puisque j'ai commencé, je parlerai à mon seigneur. « Je n'ose plus vous nommer mon fils; car le fils est « devenu père, et le père est devenu fils... Vous êtes « au-dessus de moi; mais c'est par moi que vous êtes. « Oui, il faut me permettre de le dire, je vous ai en- « gendré par l'Évangile; vous êtes devant Dieu mon « espérance, ma joie et ma couronne : *un fils sage* « *est la gloire de son père*[2]. Il est vrai que désor- « mais je ne vous nommerai plus mon fils : *le Sei-* « *gneur vous a donné un nom nouveau*[3]. C'est la « main du Très-Haut qui a fait ce changement. Car « de même qu'autrefois Abram reçut le nom d'Abra- « ham, Jacob celui d'Israël; et pour citer de préférence

[1] Gen., XLV, 6. — [2] *Prov.*, X, 1. — [3] Isaï., LXII, 2.

« quelques-uns de vos prédécesseurs, de même que « Simon fut appelé Pierre, que Saul fut appelé Paul; « de même aujourd'hui, par un changement que je « me plais à croire heureux et favorable, mon fils « Bernard est devenu mon père Eugène!.... Après « ce changement, il vous reste à faire changer de « nom à l'Église que Dieu vous confie, en sorte « qu'elle se nomme Sara, au lieu qu'elle se nommait « *Saraï*[1]. Comprenez cette énigme; j'espère que Dieu « vous en donnera l'intelligence. Si vous êtes ami de « l'Époux, n'appelez pas son épouse *votre* princesse, « mais *la* princesse. Au lieu de vous approprier ce « qui est à elle, soyez prêt à lui donner ce qui est à « vous, votre propre vie... Serai-je le seul qui n'aurai « pas de joie de votre exaltation? Oui, j'en ressens; « mais ma joie, je l'avoue, est tempérée par la crainte; « mon cœur est combattu par ces deux sentiments à « la fois. Quoique j'aie perdu le titre de père à votre « égard, j'en conserve le cœur et la tendresse; je « contemple votre élévation, et je tremble aux dan- « gers d'une chute. Je suis ébloui de l'éclat de votre « dignité, et je frémis à la vue des périls qui vous « environnent. C'est la place de Pierre, du prince des « apôtres, de celui que le Seigneur a établi le chef « et le maître de sa maison. Les cendres de son tom- « beau se soulèveraient contre vous, si vous ne sui- « viez son esprit et ses exemples... Ses mains étaient « pures, son cœur était désintéressé. Il disait avec « assurance : *Je n'ai ni or ni argent*[2]. Je n'en dis « pas davantage... Vous êtes établi le maître des na-

[1] *Gen., XVII*, 5. — XXXII, 28. — [2] Act., III, 6.

« tions et des empires, pour arracher et détruire, « pour édifier et planter... Cependant, souvenez-vous « que vous êtes homme; ne perdez jamais de vue ce « Dieu qui renverse les grands de la terre. Combien « de Papes sont morts en peu de temps sous vos yeux! « Leur règne a été bien court; il en sera de même « du vôtre. Au milieu des pompes passagères, méditez « sans cesse votre fin, et pensez que bientôt vous irez « rejoindre dans le sépulcre ceux dont vous occupez « la place sur le Siége apostolique[1]. »

Eugène, après son sacre, alla résider à Viterbe jusqu'à la pacification de Rome. Il s'y trouvait encore, quand il reçut une députation des évêques d'Arménie qui vinrent soumettre à sa décision leurs différends avec les Grecs. L'un de ces évêques témoigna devant la cour romaine que, lors de la célébration du saint sacrifice, il avait vu sur la tête du Pontife deux colombes environnées de lumière[2]. Cette merveille fut regardée comme le présage d'un pontificat glorieux. En effet, durant huit années qu'il occupa le Saint-Siége, Eugène III déploya dans sa conduite tant de sagesse et de vigueur, que, par l'ascendant de sa parole, il triompha successivement de toutes les inimitiés aussi bien que des obstacles matériels. Il présenta aux esprits impétueux une dérivation nécessaire, en les animant aux exploits d'une nouvelle croisade; et pendant qu'il tournait vers l'Orient l'activité européenne, il travailla, au foyer même de la Catholicité, par des réformes successives, à une rénovation générale. Il est vrai qu'Eugène avait pour guide saint

[1] Epist. 258. — [2] Otto *Frising. Chron.* VII, cap. XXXV.

Bernard : c'était là sa lumière; et le mérite de ce grand Pape, comme sa gloire, fut de suivre un tel guide et de lui demeurer fidèle.

Le recueil des instructions écrites, que le saint abbé de Clairvaux lui envoya, à différentes reprises, compose le célèbre livre connu sous le nom de *Livre de la Considération*[1]; ouvrage sublime qui, se plaçant avec le Pape au centre même de l'édifice catholique, lui fait envisager sous toutes les faces le plan immense de l'Église et ses vastes dimensions. L'idée de cet ouvrage a pour objet l'édification de l'Église par le développement des forces internes et vivifiantes de la papauté. Saint Bernard comprenait ce que cette institution divine renferme de ressources pour guérir, pour réparer, pour restaurer foncièrement les formes défaillantes des sociétés chrétiennes; et sous la corruption de ces formes, au sein même de la mort, il apercevait le principe toujours subsistant et le germe indestructible de la vie nouvelle et immortelle. Aussi, selon saint Bernard, la céleste cure de l'Église doit tout à la fois commencer et finir par le Pape. « Il faut, dit-il, que votre « *considération* commence par vous et se termine à « vous. Vous devez premièrement vous considérer « vous-même; ensuite ce qui est au-dessous de vous; « puis ce qui est à l'entour de vous; enfin, ce qui est « au-dessus de vous[2]. »

Ces quatre grandes perspectives embrassent, comme on le voit, l'univers tout entier; et elles indiquent les

[1] Libri quinque de Consideratione ad Eugenium Papam.

[2] *A te tua consideratio incohet, sed et in te finiatur*, etc., lib. II, cap. IV, p. 418.

principales divisions du livre : nous devons y jeter un coup d'œil.

Dans la première partie, saint Bernard, envisageant la personne du Pape, distingue nettement l'homme et le pontife. « Qu'êtes-vous? Vous êtes ce « que vous étiez naguère; et la dignité dont vous êtes « revêtu ne vous a pas dépouillé de votre nature hu- « maine. Vous êtes homme; et bien qu'on vous ait « fait évêque, vous êtes toujours homme. Otez le « voile qui vous enveloppe, et vous vous trouverez « homme nu, pauvre, misérable, né pour le travail « et non pour les honneurs; né d'une femme et conçu « dans le péché[1].

« Mais, devenu Pape, qui êtes-vous? Quel rang « tenez-vous dans l'Église de Dieu?

« Vous êtes, répond Bernard, le grand-prêtre et le « Souverain Pontife, le prince des évêques et le suc- « cesseur des apôtres; vous avez la primauté d'Abel, « le gouvernement de Noé, le patriarcat d'Abraham, « l'ordre de Melchisédech, la dignité d'Aaron, l'auto- « rité de Moïse, la juridiction de Samuel, la puis- « sance de Pierre, l'onction de Jésus-Christ. Vous « êtes celui à qui les clefs ont été données, à qui les « brebis ont été confiées. Il y en a d'autres qui sont « portiers du ciel, d'autres qui sont pasteurs de trou- « peaux; mais vous êtes à la fois pasteur et portier, « avec d'autant plus de gloire, que vous avez reçu ce « double titre d'une manière différente des autres. « Chacun d'eux n'a qu'une portion du troupeau; mais « tous les troupeaux ensemble ont été commis à votre

[1] En quis es?... Cap. IX, p. 422.

« garde. Vous êtes pasteur, non-seulement des bre-
« bis, mais pasteur des pasteurs; les autres partagent
« vos soins; à vous appartient la plénitude de la
« sollicitude..... Leur pouvoir est restreint dans cer-
« taines limites; le vôtre domine ceux-là mêmes qui
« ont reçu pouvoir sur les autres..... Voilà ce que
« vous êtes[1]. »

Après cette magnifique énumération des prérogatives du Chef suprême de l'Église, Bernard met en parallèle les deux éléments, divin et humain, qui constituent le Pontife, et en fait ressortir les contrastes.

« Un homme insensé sur le trône n'est qu'un singe
« sur un toit... Écoutez ce que j'ai à vous dire à ce
« sujet. C'est une chose monstrueuse qu'une dignité
« éminente et un esprit étroit; un poste glorieux et
« une conduite ignoble; une langue diserte et une
« main inutile; un discours éloquent et des actions
« stériles; un visage grave et une vie légère; une
« autorité souveraine et une résolution chancelante.
« Je vous présente le miroir, afin que vous recon-
« naissiez vos difformités... afin que vous acquériez
« ce qui vous manque. Or tout manque à celui qui ne
« croit manquer de rien... Partant, cherchez à com-
« pléter ce qui vous manque, et n'ayez pas honte de
« confesser vos manquements[2]..... »

[1] .... Quis sit, Papa vel summus Pontifex, etc. cap. VII, p. 421 et seq. — Un des prétendus réformateurs modernes, Calvin, au livre IV de ses Institutions, dit, en parlant du *Livre de la Considération*, que c'est la vérité elle-même qui l'a dicté. *Bernardus abbas in Libris de Consideratione ita loquitur, ut veritas ipsa loqui videatur.* Si donc Bernard a énoncé la vérité, pourquoi le calvinisme enseigne-t-il le contraire ? Il est évident, qu'en louant saint Bernard, Calvin a prononcé sa propre condamnation. — [2] Lib. II, cap. VII.

De cette première considération, Bernard passe à la seconde, qui a pour objet la chose qui est au-dessous du Pape : cette chose, c'est le monde entier, subordonné au Pontife romain, non pour le dominer, non pour le posséder ; mais pour le gouverner avec sagesse : « car, dit-il, il n'y a ni poison ni fer que « je craigne tant pour vous que la passion de domi-« ner[1]. » Il veut que le Pape étende sa sollicitude sur tous, sans acception de personne, parce qu'il se doit à tous, aux sages et aux insensés, aux fidèles et aux infidèles, aux juifs, aux grecs, aux gentils. Il est de son ministère de travailler à la conversion de ceux qui n'ont pas la foi, d'empêcher ceux qui ont la foi de la perdre. Le saint part de là pour sonder les plaies de l'Église ; il déplore le défaut de zèle dans les uns, un zèle trop âcre dans les autres ; il signale l'ambition et la cupidité comme les deux sources empoisonnées, d'où naissent les plus déplorables fléaux. A ce sujet, il demande qu'on réforme l'abus des appels trop fréquents et trop faciles. « On en appelle à « vous de toutes les parties du monde : c'est un pri-« vilége de votre primauté..... Quoi de plus beau en « effet que de voir les faibles à couvert de l'oppres-« sion, dès qu'ils se couvrent de votre nom ? Mais « quel renversement de voir au contraire celui qui a « fait le mal se réjouir !... Éveillez-vous, homme de « Dieu, lorsque cela arrive[2]..... » Cependant il reconnaît hautement la nécessité de maintenir le droit des appellations, pourvu qu'on évite les excès abusifs

[1] Nam nullum tibi venenum, nullum gladium plus formido, quam libid[illegible] dominandi. (Lib. III, cap. I, p. 425, n. 2.) — [2] Lib. III, cap. II, p. [illegible]

qui dénaturent ce droit. Il condamne ensuite un autre abus, celui des exemptions trop nombreuses, qui troublait la hiérarchie des juridictions. « C'est un « murmure général des églises, dit-il; elles se plai- « gnent qu'on les tronque et qu'on les démembre. « Vous demandez pourquoi? C'est qu'on soustrait les « abbés à la juridiction des évêques; on soustrait les « évêques aux archevêques et aux métropolitains. Cela « est-il dans l'ordre et peut-on l'excuser? Vous le fai- « tes, parce que vous le pouvez; mais la question est « de savoir si vous devez le faire[1]. » Ici le saint docteur indique les moyens les plus capables de ramener la circulation de la séve vitale dans toutes les parties de l'Église; il veut que le Pape veille à ce que chacun reste à sa place et remplisse les devoirs de sa position; que la subordination soit maintenue dans le clergé, la discipline dans les monastères, le bon ordre dans les divers rangs de la société; et ainsi, tout en respectant les institutions anciennes, il veut qu'on les dégage des entraves qui en paralysent le développement et qu'on régénère les traditions tombées en désuétude[2].

Dans la troisième partie, saint Bernard propose au Pape la considération des choses qui sont autour de sa personne, c'est-à-dire la cour pontificale, les cardinaux, le clergé et le peuple romain. Le saint témoigne quelque embarras de s'expliquer sur des points si délicats, parce qu'on lui opposera la coutume; et que ce qu'il dira, quoique pratiqué autrefois, sera regardé comme nouveau, et déplaira peut-être aux *satrapes*

[1] Lib. III, cap. IV, p. 431. — [2] Idem, cap. V, p. 434.

auxquels la majesté convient plus que la vérité[1]. Cependant, dit-il à Eugène, il y a eu des pasteurs avant vous qui se donnaient tout entiers au soin du bercail; des pasteurs de nom et d'effet, qui ne regardaient rien comme indigne d'eux, excepté ce qui pouvait nuire au salut de leurs brebis; qui sacrifiaient leur temps, leurs biens, leur existence, sans autre vue que de former pour le ciel un peuple parfait. « Qu'est devenue cette cou« tume? s'écrie le saint... Vous voyez le zèle de certains « ecclésiastiques se borner à la conservation de leur « honneur. Ils accordent tout à la dignité, et rien ou peu « à la sainteté[2]. Si quelque circonstance vous invite à « vous abaisser, à vous rendre plus accessible, on vient « aussitôt vous dire que cela ne sied pas à votre carac« tère, que cela ne convient pas à votre rang, à votre « personnage. La dernière chose dont on s'occupe, c'est « de savoir ce qui convient à Dieu[3]. »

Le saint passe en revue et signale avec douleur les faiblesses et les taches qui, de son temps, ternissaient l'éclat de la cour romaine. Il revient ensuite au Pape et lui adresse cette hardie apostrophe : « Quoi donc ! « ne vous dégagerez-vous pas du milieu des filets de « la mort dont on vous environne? J'éprouve pour vous « une extrême émulation; et Dieu veuille qu'elle soit « efficace pour vous, comme elle est ardente en moi ! « Je sais quelle est votre demeure : des incrédules et « des flatteurs se mêlent à votre compagnie. Ce sont

[1] Quia non placebit satrapis, plus majestati quam veritati faventibus. (Lib. IV, cap. II, p. 3.)

[2] Honori totum datur; sanctitati nihil, aut parum. (Lib. IV, cap. II, n. 5.)

[3] De placito Dei ultima mentio est. (Id.)

« des loups et non des brebis ; et toutefois vous en ête
« le pasteur... Vous ne pouvez le nier ; autrement celu
« dont vous tenez la place vous renierait lui-même
« Je parle de saint Pierre : mais nous ne voyons pa
« qu'il ait jamais paru en public chargé d'or et d
« pierreries, vêtu de soie, porté sur une haquenée blan
« che, entouré de soldats, et suivi d'un bruyant cor
« tége. Certes, sans cet appareil, Pierre a cru pouvoi
« accomplir le commandement du Seigneur : *Paisse*
« *mes agneaux, paissez mes brebis*[1]. A voir la pomp
« qui vous environne, on vous prendrait plutôt pou
« le successeur de Constantin que pour le successeu
« de Pierre. Je vous conseille toutefois de tolérer ce
« usages pour un temps, mais non pas de les exige
« comme des nécessités essentielles[2]. »

Ce conseil, qui termine la série des griefs, caractéris
la prudence de l'homme de Dieu, et marque en même
temps la limite qui le sépare des modernes réforma
teurs dont le zèle sans mission s'est butté contre de
formes temporaires, il est vrai, mais nécessaires. Sem-
blables aux insensés qui couperaient un arbre pour le
dépouiller des insectes qui s'attachent à son écorce,
ils ont prétendu purifier l'Église en abattant la pa-
pauté. Est-ce donc par l'abus qu'on corrige les abus?
Jamais le mal ne le cède à un plus grand mal ; mai
au contraire, selon la parole de l'Écriture, c'est pa
le bien qu'il faut vaincre le mal. Aussi Bernard, aprè
une sévère investigation des vices qui s'étaient glissés
avec les penchants et les fragilités humaines, dans le

[1] Pasce agnos meos... pasce oves meas. (Joan., XXI, 15, 16, 17.)
[2] Lib. IV, cap. III, p. 439.

plus saintes institutions, indique, comme les véritables remèdes à ces vices, les vertus qui leur sont contraires; et il résume, dans un admirable tableau, celles qui doivent décorer le Pontife suprême: « Considérez « avant toutes choses, dit-il, que l'Église de Rome, « dont Dieu vous a établi le chef, est la mère et non « la dominatrice des autres églises; que vous êtes, non « le souverain des évêques, mais l'un d'entre eux, le « frère de ceux qui aiment Dieu, et le compagnon de « ceux qui le craignent. Considérez que vous devez « être une règle vivante de la justice, un miroir de « sainteté, un modèle de dévotion, le conservateur de « la vérité, le défenseur de la foi, le docteur des na- « tions, le protecteur des chrétiens, l'ami de l'époux, « le guide de l'épouse, le directeur du clergé, le pas- « teur des peuples, le précepteur des ignorants, le re- « fuge des opprimés, l'avocat des pauvres, l'espérance « des malheureux, le tuteur des orphelins, le soutien « des veuves, l'œil des aveugles, la langue des muets, « le bâton des vieillards, le vengeur des crimes, la ter- « reur des méchants, la gloire des justes, la verge des « puissants, le fléau des tyrans, le père des rois, le « modérateur des lois, le régulateur des canons, le « sel de la terre, la lumière du monde, le pontife du « Très-Haut, le vicaire du Sauveur, le christ du Sei- « gneur, le Dieu de Pharaon [1] ! »

Voilà l'idée de la Papauté! Est-il, parmi les réalités humaines, quelque chose de plus sublime?

[1] Lib. IV, cap. VII, p. 434.

CHAPITRE VI.

Suite du précédent. — Idée générale de la philosophie et de la théologie mystique de saint Bernard.

Dans le livre de la Considération, comme dans ses autres écrits, saint Bernard envisage simultanément, et jamais l'une sans l'autre, la voie active et la voie contemplative, la foi et les œuvres, l'amour et ses fruits, la charité et ses prodiges. Le but final de ses enseignements est le même que celui de sa vie : union avec Dieu par la contemplation et l'amour ; union avec les hommes par l'action et la charité. C'est ainsi que dans les instructions adressées à Eugène, après avoir déterminé les rapports du Pontife avec les choses de ce monde, il le transporte dans le monde invisible, dans la sphère des idéaux divins ; et lui expose la science qui s'acquiert, non par le travail de l'esprit, mais par l'acte visuel d'un cœur pur qui contemple la Vérité elle-même [1].

Ici le saint docteur, d'un vol hardi, s'élève et plane en quelque sorte dans les régions célestes. Il considère d'abord les anges ; il explique leurs noms, leurs di-

[1] Quæ enim supra sunt, actu non indigent, sed inspectu. (De Consid., lib. V, cap. 1.)

verses hiérarchies, leurs prérogatives, leurs fonctions augustes ; puis, abordant les plus éminents objets de la théologie, il contemple la Majesté divine, le mystère de la Trinité, les perfections ineffables de Dieu ; et développe le dogme, si fécond en applications, de l'union du Verbe divin avec la nature humaine. Bernard, comme tous les écrivains ascétiques, fonde la science sur l'amour, et cherche à initier l'homme aux mystères de l'éternelle vérité, bien moins par les spéculations abstraites de la raison humaine, que par la pureté du cœur et la pratique des vertus. « Les choses « qui sont au-dessus de nous, dit-il, ne sont point en- « seignées par la parole ; elles sont révélées par l'Es- « prit : il faut que la contemplation recherche, que la « prière demande, que la sainteté obtienne ce que la « parole ne saurait expliquer[1]. « *Heureux ceux qui sont purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu*[2] ! Or, Dieu est la Vérité même. Donc pour contempler la Vérité au sein de ses mystérieux abîmes, il faut épurer le cœur, et par conséquent dépouiller l'homme de tout ce qui fait interstice entre lui et la vérité, entre son œil ténébreux et la céleste lumière.

A ce caractère profondément chrétien, on reconnaît l'école de philosophie pratique à laquelle appartenait saint Bernard, aussi bien que Hugues et Richard de Saint-Victor ; école qui, dédaignant les spéculations abstraites, mettait la science en rapport avec les besoins réels et intimes de l'âme. Dans les œuvres de saint Bernard on ne trouve point un ensemble de doctrines

[1] De Consid., lib. V, cap. I. — [2] Matth., V, 8.

scientifiques; mais elles contiennent des idées éparses, des traits de lumière, des perspectives sublimes qui éclairent et dominent toute la philosophie.

Partant de l'amour, comme du foyer d'où jaillit la science, il établit que la pureté de l'âme, condition de la science pure, est en raison de l'amour des choses divines; comme l'impureté de l'âme, cause de toute erreur, est en raison de l'amour des choses terrestres et charnelles. De là plusieurs sortes d'amour, qui, selon leur degré de purification, rapprochent graduellement l'homme de son Dieu. Saint Bernard en trace la voie ascendante : il faut que l'âme passe à la fois de vertu en vertu et de clarté en clarté. A mesure que le feu de l'amour la dilate, son regard s'étend et s'illumine; elle aime et contemple : elle contemple ce qu'elle aime; elle aime ce qu'elle contemple; et ces deux actes, l'acte de la volonté qui aime, et l'acte de l'intelligence qui contemple, se confondront dans l'éternité en un seul et même acte qui nous unit à Dieu[1].

L'homme n'est homme que parce qu'il aime et connaît; et celui qui aime le plus purement connaît le plus parfaitement. Or, pour connaître l'objet éternel de l'amour, il faut être assez épuré pour sentir l'action divine et la présence de Dieu. Ce sentiment est comme l'aurore du soleil spirituel qui se lève dans l'âme et lui découvre les sublimes horizons du monde invisible; moment solennel et indéfinissable, dont nulle parole ne saurait exprimer le mystère. « Quand je l'aurais « moi-même éprouvé, dit humblement saint Bernard, « croyez-vous que je pourrais parler d'une chose qui

[1] *Voyez Serm. in Cant.* cantic. passim.

« est ineffable ! Ce n'est pas la langue, c'est l'onction « de la grâce qui enseigne ces choses : elles sont ca- « chées aux grands et aux sages du siècle ; mais Dieu « les révèle aux petits[1]. »

Toutefois, la marque sensible et assurée du réveil de l'esprit est la force interne qui nous porte à la pratique du bien, et une certaine connaissance de soi-même qui précède de plus vastes contemplations. C'est ce que Bernard explique par sa propre expérience : « Vous me demandez comment j'ai pu reconnaître que « le Verbe était proche ?... Le voulez-vous savoir ? C'est « qu'il est vivant et efficace ; et du moment qu'il est « entré dans mon âme, il l'a réveillée de son sommeil ; « il a ému, attendri, blessé mon cœur qui est dur, « pierreux et malade. Il a commencé à arracher et à « détruire, à édifier et à planter, à arroser ma séche- « resse, à éclairer mes ténèbres, à ouvrir ce qui était « fermé, à embraser ce qui était glacé..... C'est ainsi « que, pénétrant dans ma profondeur, le Verbe-Époux « ne m'a jamais fait connaître sa présence par des mar- « ques extraordinaires, ni par la voix ni par des for- « mes... J'ai seulement senti son action par le mou- « vement de mon cœur ; et j'ai éprouvé l'efficacité de « sa puissance par l'amendement de mes vices, par « l'amortissement des passions charnelles, par les re- « proches de mes fautes, le renouvellement de ma vie, « par la vue générale des choses qui m'ont fait admirer « ses perfections[2]. »

L'âme qui aspire à cette divine lumière doit d'abord, et de toutes manières, chercher à plaire à Celui qui

[1] Serm. 85, in Cant. — [2] Serm. 74, in Cant.

règne dans la Cité céleste. Il faut que longtemps elle vive d'une foi obscure, laquelle, se développant peu à peu, s'exhale en œuvres généreuses. Recueillie en elle-même, et attirant la lumière par tous les désirs du cœur, dans son foyer le plus intime, elle devient lumineuse; elle darde les rayons d'un feu sacré, et s'épanouit devant Dieu, avec la chaleur d'une ardente charité. « A ce degré, dit saint Bernard, il faut néces-« sairement que l'âme se manifeste au dehors, comme « une lampe qui était sous le boisseau, et qui ne peut plus « y demeurer cachée... Le corps même, image de l'âme, « participe à cette lumière et la reflette par ses orga-« nes; elle resplendit dans ses actions, dans ses paroles, « dans ses regards, dans sa démarche, dans son sourire « toujours suave et doux... La beauté visible de la vertu « est le signe de la nubilité de l'âme, et la rend « propre au mariage spirituel avec le Verbe divin[1]. »

Ce mariage, cette céleste alliance est, comme nous l'avons vu, le terme où viennent aboutir tous les enseignements de saint Bernard : l'union de l'âme avec Dieu est le grand objet de la vie ascétique et de la philosophie chrétienne; elle commence en cette vie et se consomme dans l'éternité. Le saint docteur revient infatigablement à cette même idée; il l'envisage sous toutes ses faces, et s'applique à en dégager tout ce qui pourrait la ternir. D'abord il démontre la possibilité de cette alliance : « Qu'on ne pense pas, dit-il, que l'inéga-« lité des deux termes la rende défectueuse ou entrave « sa consommation. L'amour supplée à tout, remplit tous « les vides, comble tous les abîmes; il forme un nœud

[1] *Serm.* 85, *id.*

« indissoluble, et rend parfait le mariage spirituel[1]. »

Il explique ce mariage et en dévoile les glorieux mystères : « C'est un amour saint et chaste, suave et « fort, intime et vif, qui de deux n'en fait qu'un, selon « le témoignage de saint Paul : *celui qui adhère à « Dieu ne fait plus qu'un même esprit avec lui*[2]... « Heureuse l'âme qui se lie par un tel amour ! Eh ! « comment l'épouse de l'Amour n'aimerait-elle pas l'é- « poux ? Comment l'Amour qui est époux ne serait-il « pas aimé de l'épouse[3] ? »

La possibilité, les conditions et le but de cette union étant posés, Bernard aborde un autre point non moins délicat. Il admet, avec tous les ascètes[4], la transformation de l'homme en Dieu ; mais il en écarte soigneusement toute identification panthéistique, par la distinction nette et précise des deux substances, la substance créée et la substance incréée, qui ne peuvent se confondre ; et ainsi il évite l'écueil contre lequel tant de philosophes ont échoué. Le sermon 71, du Cantique des cantiques, contient sur cette épineuse question des enseignements clairs et formels : « L'union « de l'homme avec Dieu consiste, non pas dans la « confusion des natures, mais dans la conformité des « volontés... Entre les trois personnes divines, il y a « unité d'essence et de substance ; entre l'âme et Dieu, il « y a unité d'affection et de sentiment[5]. » Cette même vé-

[1] Serm. 83. — [2] I Cor., VI, 17. — [3] Serm. 83.

[4] Voyez entre autres saint Jean de la Croix, à presque toutes les pages de ses écrits.

[5] ... Non confusio naturarum, sed voluntatum consensio... Per charitatem homo in Deo, et Deus in homine est, dicente Joanne, quia *qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo*... Atqui Deum et hominem, quia propriis

rité est répétée ailleurs sous une forme plus didactique : « Dieu, dit-il en prévoyant l'objection du panthéisme, « Dieu est l'être de toutes choses, non que toutes choses « soient la même chose que lui ; mais elles sont de « lui, en lui et par lui. Celui-là donc qui a créé toutes « choses est l'être même des choses qu'il a créées ; mais « il est de telle sorte l'être des êtres, qu'il en est le « principe et non la matière[1]. »

Saint Bernard, dans ses discussions avec Abeilard et Gilbert de la Porrée, insiste sur la nécessité d'exposer avec une prudente exactitude le dogme sacré de la Trinité, qu'il regarde, avec tous les pères de l'Église, comme la base et la sauvegarde de la philosophie chrétienne. Ce dogme, révélant dans le Un absolu trois personnes distinctes, donne l'idée complète de la Divinité.

En effet, on peut considérer Dieu, selon l'Écriture, comme étant l'être, la lumière et l'amour. Comme *Être,* le Père est l'abîme infini et absolu de tout être ; le Fils, la manifestation infinie et absolue de l'être ; le Saint-Esprit, la vie absolue et infinie de l'être. Considéré comme *lumière,* le Père est l'objet éternellement connaissant ; le Fils est le sujet éternellement connu ; le Saint-Esprit est le rapport vivant et éternel de l'objet et du sujet. Enfin, le Père, considéré comme *amour éternel,* aime éternellement ; le

exstant ac distant et voluntatibus et substantiis, longe aliter in se alterutrum manere sentimus, id est, non substantiis confusos, sed voluntatibus consentaneos. Et hæc unio ipsis communio voluntatum, et consensus in charitate. Felix unio, si experiaris : nulla, si comparaveris, etc., etc. (In Cant. 71.)

[1] Sane esse omnium dixerim Deum, non quia illa sunt quod est ille, sed quia ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia. Esse est ergo omnium quæ facta sunt ipse factor eorum ; sed causale, non materiale. (In Cant. 4.)

Fils est le terme éternellement aimé, et qui de toute éternité répond à cet amour; l'Esprit saint est le rapport substantiel entre le Père et le Fils, l'amour procédant de l'un et de l'autre. Ainsi le dogme de la Trinité, impliquant la parfaite plénitude de Dieu, si l'on peut s'exprimer de la sorte, exclut par cela même *la nécessité* de la création pour compléter ou développer la Divinité; il évite par conséquent toute confusion subtile entre le fini et l'infini. En dehors de l'orthodoxie de cette doctrine, la création ne se distingue point, aux yeux des philosophes, de la substance increéée; et de là les erreurs anciennes et modernes du dualisme, du panthéisme et du polythéisme. Saint Bernard, appuyé sur cet inébranlable mystère, ne craint point de sonder tout ce qui se rapporte à l'origine des choses créées. Il reproduit et développe, sur ces profondes questions, les pensées de saint Augustin, admettant comme lui et comme la plupart des théologiens mystiques, la préexistence de la créature dans la Sagesse divine : « Où placer la raison « des choses, disait saint Augustin, sinon dans l'in« telligence même du Créateur? Car il ne contemplait « hors de lui aucun modèle dont la création pût être « une copie. Or, il n'y a rien dans l'intelligence di« vine qui ne soit éternel et immuable. Donc les prin« cipes des choses, que Platon appelle *idées,* ne sont « pas seulement des idées; mais leur être est l'être « vrai; puisqu'elles sont immuables et éternelles, et « que tout ce qui est, de quelque manière qu'il soit, « n'arrive à existence que par leur participation[1]. »

[1] De Quæst. octogint. tribus. Quæst. 46.

Origène enseignait « que la raison des choses, exis-« tant dans la Sagesse par qui tout a été fait, il s'en-« suit qu'il a existé là aussi un monde plus beau, « plus orné, plus grand que le monde sensible, de « toute la supériorité de la raison pure sur les réa-« lités matérialisées[1]. »

Telle est exactement la doctrine de saint Bernard. Selon lui, les prototypes des choses d'en bas se trouvent en haut; et c'est en haut qu'il contemple, d'une manière plus sublime que Platon, les célestes idéaux qui préexistent dans la Sagesse divine. « La créature « du ciel, dit-il, a toujours devant les yeux le mi-« roir dans lequel elle voit clairement toutes choses. « Elle voit le Verbe, et dans le Verbe ce qui a été « fait par le Verbe; de sorte qu'elle n'a nul besoin « d'emprunter des créatures la connaissance du Créa-« teur. Elle n'a même pas besoin, pour connaître les « créatures, de descendre parmi elles; car elle les « voit dans un lieu où elles sont d'une manière plus « excellente qu'en elles-mêmes[2]. »

Bernard donne le nom de prédestination à la préexistence de ces idées : « La prédestination, dit-il, « n'a pas commencé avec la naissance de l'Église; « elle n'a pas même commencé avec la création du « monde, ni avec quelque autre temps que ce soit; « elle a devancé tous les siècles... L'assemblée des « élus a toujours été en Dieu, selon la prédestination; « elle lui a toujours été présente; elle a toujours été « aimée. Car, ajoute-t-il en empruntant les paroles de « l'apôtre saint Paul, Dieu nous a comblés en Jésus-

[1] *Origen. in* Evang. Joan. — [2] De Consid., lib. v.

« Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles « pour le ciel, ainsi qu'il nous a élus en lui avant la « création du monde, par l'amour qu'il nous a porté, « afin que nous fussions saints et irrépréhensibles à « ses yeux[1]. »

Le saint docteur voyait donc l'homme à la fois dans le monde divin et dans le monde terrestre : entre ces deux mondes, il admettait des communications et des participations nécessaires; et c'est en ce sens qu'il disait : « que les mêmes choses qui sont en nous par « la subtilité de leur nature spirituelle, sont aussi au-« dessus de nous par la sublimité de leur être[2]. »

Aux mystères de la création il rattache l'œuvre de l'incarnation de Jésus-Christ. Ces deux idées primordiales ne s'expliquent que par l'amour[3]. L'une et l'autre, conçues dans la Sagesse divine, avaient pour fin la réalisation du mariage spirituel de la créature avec le Verbe. De là les mystérieux symboles du Cantique des cantiques; ils expriment les divers degrés par lesquels l'âme, embrasée, transfigurée par le Verbe divin, est en quelque sorte *déifiée* avec lui[4]. Saint Bernard développe ce magnifique point de vue par des analogies naturelles, et en déduit toute la doctrine de la sanctification. « Ainsi, dit-il, une petite

[1] Serm. 78, in Cant. — *Benedixit nos* (inquit Paulus, in Eph., 1, 3, 6) *in omni benedictione spirituali, in cœlestibus in Christo, sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate;* et addit: *Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipso, secundum propositum voluntatis suæ, in laudem gratiæ suæ, in qua gratificavit nos in dilecto Filio suo.*

[2] De Precept. et disp., cap. XX.

[3] Voyez Liber de diligendo Deo, cap VII et seq.

[4] Sic affici, deificari est. (*Lib.* de dilig. Deo, cap. X, n. 28.)

« goutte d'eau, lorsqu'elle tombe dans un vase plein « de vin, semble cesser d'être ce qu'elle était, en « prenant la couleur et le goût du vin; ainsi le fer, « échauffé par le feu, rougit et devient semblable au « feu lui-même, en perdant son ancienne forme; ainsi « l'air, pénétré par la lumière du soleil, est en quel- « que sorte transformé, et devient lumineux comme « cet astre. Voilà comment, dans les saints, il faudra « que toute affection charnelle se purifie, cesse d'être « elle-même, se transforme d'une manière ineffable, « et s'abîme totalement dans la volonté de Dieu... « La substance humaine, à la vérité, subsistera; mais « sous une autre forme, avec une autre gloire, avec « une autre puissance[1]. »

La réascension de l'humanité, opérée par l'incarnation du Fils de Dieu, suppose une chute antérieure; mystère qui soulève le problème de l'origine du mal, de sa coexistence avec le souverain Bien; de sa propagation dans le monde; du mode même de sa transmission. Bernard, sans traiter spécialement ces hautes questions, les touche néanmoins dans plusieurs de ses écrits; sa doctrine est celle des pères de l'Église. Il établit, notamment dans son livre sur *la grâce et le libre arbitre*, que le mal, dans sa racine, comme à tous les actes qui le reproduisent et le perpétuent, est toujours l'effet de la liberté de l'être créé. Et cette vérité est si énergiquement exprimée par le saint docteur, que même, à ses yeux, la persistance du démon dans le mal résulte de sa volonté propre, tou-

[1] ... Atque in Dei penitus transfundi voluntatem, etc. (Lib. de dilig. Deo, *cap. x.)*

jours pervertie : « Ce n'est pas, dit-il, une force « étrangère et violente, mais l'opiniâtreté volontaire « et la volonté opiniâtre du démon qui le fixe dans « le mal, et l'empêche de se porter au bien[1]. »

Quant à la nature même du mal, difficilement on peut la saisir ; car, selon saint Bernard comme selon saint Augustin, tout ce qui *est*, est bon ; et le mal ne saurait avoir une substance propre : « Si le mal était « une substance, cette substance serait bonne... Ce « qui est mal, dit également le saint évêque d'Hip- « pone, c'est la diminution ou la privation du bien[2]. »

Une autre question mystérieuse, qui se rattache aux précédentes, est celle de la transmission du mal à travers les générations humaines. Saint Bernard énonce sur ce sujet des opinions assez positives : « La « naissance terrestre, dit-il, me perd ; c'est la nais- « sance spirituelle qui me sauve[3]. »

« Le péché, ajoute-t-il dans le même écrit, nous « est communiqué par la génération charnelle ; et la

[1] De Grat. et lib. arb., cap. VI, VIII et X. « ... Nec caret (Diabolus) libero arbitrio... quodque is non valet in bonum respirare, non aliena facit violenta oppressio, sed sua ipsius in malo obstinata voluntas ac voluntaria obstinatio, etc.

Ce point de doctrine, qui jette un si grand jour sur le dogme des peines éternelles, a été amplement développé par M. Bautain, dans sa *Philosophie*, vol. II, ch. 37. « L'ange des ténèbres, dit-il, a préféré vivre de sa vie propre, « et il préférera toujours l'indépendance à la subordination... C'est bien elle « (cette créature) qui a voulu cet état violent si contraire à sa nature, à sa loi... « Elle est dans les tourments ; mais la cause de ses tourments est en elle, et « non en Dieu ; c'est l'énergie de son opposition, l'ardeur de son vouloir pro- « pre ; et son tourment durera tant qu'elle voudra ce qui est contraire à sa loi ; « et elle le voudra toujours, puisque l'amour infini n'a pu la porter à se renon- « cer dans son orgueil, à reconnaître sa dépendance... »

[2] S. Aug. Confess., lib. VII, cap. XII, et Enchir., cap. XII.

[3] Terrena nativitas perdit me ; et non multo magis generatio cœlestis conservat me. (De err. Abæl., cap. VI.)

« rédemption nous vient par la génération spirituelle « que Jésus-Christ nous donne par sa croix et sa « mort. »

Il explique sa pensée dans un autre ouvrage : « On « comprend, dit-il, que nous ayons tous contracté « le péché d'Adam, puisque nous avons tous péché « en lui ; puisque nous étions tous en lui lorsqu'il a « péché, et que nous avons tous pris naissance de sa « chair par la *concupiscence de la chair*. Mais la « naissance selon l'esprit, que nous avons reçue de « Dieu, nous est bien plus intime que celle que nous « avons tirée d'Adam selon la chair ; attendu que « nous avons été en Jésus-Christ, selon l'esprit, « bien plus que nous n'avons été en notre père Adam « selon la chair[1]... »

C'est ainsi que dans toutes les questions philosophiques, le saint remonte à l'idéal primitif des choses. Il envisage cet idéal sous le double aspect de la science et de la pratique ; car la science, pour être vraie, doit en reproduire le reflet et le caractère ; et de même, la pratique ou la vie réelle doit se conformer à ce divin idéal, qui est à la fois le modèle et la loi vivante de l'homme.

Appliquant ces vues à l'ensemble des actes de la Rédemption, il y trouve la réalisation d'une seule et même idée qui contient en germe tout le développement du monde et de l'humanité. Trois phases distinguent ce plan conçu dans la Sagesse divine ; et saint Bernard semble les rattacher à l'action personnelle des trois termes de la Sainte-Trinité. Il explique de cette

[1] *Tract.* de laude nov. mil., cap. XI.

sorte le triple nœud de l'alliance contractée entre Dieu et l'homme. La première alliance a été faite par le Père ; la seconde, opérée par le Fils, est le complément de la première ; la troisième, consacrée par le Saint-Esprit, sera la perfection des deux. La première a été gravée sur des tables de pierre, afin qu'elle fût, pour ainsi dire, posée en face de l'homme ; la seconde a été implantée en l'homme lui-même, pour le lier substantiellement à Dieu ; la troisième sera exprimée, manifestée par la vie des élus.

« La création et la réconciliation, dit-il, regardent « le temps présent ; mais la confirmation regarde le « siècle à venir. Le Père a créé le monde au com- « mencement des temps ; le Fils l'a réconcilié dans la « plénitude des temps ; le Saint-Esprit opérera sa « consommation après le temps présent. Le Fils a « dit du Père : Mon Père a agi jusqu'à présent. Et, « parlant de soi-même, il ajoute : Pour moi, j'agis « présentement. Mais le Saint-Esprit pourra dire à la « consommation des siècles : Le Père et le Fils ont agi « jusqu'à présent, et moi je commence à agir ; c'est-à- « dire, lorsqu'il aura glorifié notre corps ; que notre « chair sera attachée à l'esprit, et l'esprit à Dieu. « L'ancien Testament nous apprend la création du « monde et nous promet la réconciliation ; le Nouveau « accomplit cette réconciliation, et nous en promet « l'accomplissement[1]. »

Concluons ce chapitre, où d'ailleurs nous n'avons pu indiquer que sommairement les éléments partiels d'une haute philosophie, en remarquant la liberté large

[1] Serm. 92.

et entière avec laquelle saint Bernard aborde les plus intéressantes questions de la science. L'école contemplative à laquelle il appartenait, autrement appelée l'école mystique, avait pour base la foi, et pour fin l'amour : entre ces deux termes, les spéculations philosophiques pouvaient se déployer librement, sous l'œil toujours ouvert de l'Église.

L'autorité qui veille sur le dépôt des traditions sacrées, semblable au père de famille qui tire du trésor de son cœur des choses nouvelles et anciennes [1], n'entrave jamais la production des fruits de lumière. Elle encourage au contraire, elle protége, elle provoque toutes les investigations de l'esprit, tous les élans de la pensée, tous les travaux de l'intelligence ; mais elle maintient l'activité intellectuelle dans la voie tracée par la parole divine, et ne livre point cette parole elle-même aux interprétations arbitraires de l'homme. De même que le glaive de l'autorité civile ne fait trembler que les méchants, l'autorité de l'Église n'enchaîne que l'erreur et l'hérésie ; et autant elle se dresse inflexible, inexorable, en face des esprits superbes que l'orgueil entraîne en dehors de la foi orthodoxe, autant elle se montre confiante et tutélaire envers le génie qui lui demeure fidèle.

[1] Ideo omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est homini patrifamilias qui profert de thesauro suo nova et vetera. (Matth., XIII, 52.)

CHAPITRE VII.

Écrits ascétiques de saint Bernard. — Traité de l'amour de Dieu. — Perfection chrétienne.

Le regard du saint docteur, en s'élevant aux plus hautes régions des mystères de Dieu, contemple avec clarté la voie sainte qui conduit l'homme à travers les sentiers de son exil jusqu'à la lumière de la céleste patrie. Il n'a point, comme d'autres pères de l'Église, composé des ouvrages complets sur la vie ascétique; mais on trouve dans ses sermons, dans ses lettres spirituelles, surtout dans ses interprétations du Cantique des cantiques, les enseignements d'une sublime perfection. De même que par l'amour il explique les dogmes, de même par l'amour il enseigne la prière et trace les règles de la direction morale : l'amour, la divine charité, mobile de toute sa conduite et de ses œuvres, est aussi l'objet de sa doctrine spéculative.

Un cœur qui aime ne sait pas se taire; il faut qu'il parle de son amour; c'est une flamme qui ne peut rester cachée; ses ardeurs ne souffrent point la contrainte. Ainsi l'apôtre saint Paul, brûlant de ce feu sacré, crie aux Corinthiens : *Ma bouche s'ouvre et mon cœur se dilate par l'affection que je vous porte*[1] ! Il exhale ce sentiment en tout lieu, en tout

[1] II Cor. VI, 7.

temps, à toutes les pages de ses épîtres. Tel notre saint docteur; sa langue ne peut suffire à épancher sa plénitude; et après avoir cherché partout des cœurs pour les associer à sa vie, il les excite et les réchauffe par ses écrits et ses discours.

Que n'est-il possible de retracer ici les magnifiques instructions qui abondent dans ses œuvres comme dans des mines inépuisables! Nous devons nous borner à des extraits, pour en saisir la pensée fondamentale et la transmettre à nos lecteurs.

« Dieu étant notre Seigneur et notre Juge, nous devons le craindre; mais il est aussi notre Père; à ce titre, nous devons l'honorer; et enfin il est Époux, et comme tel, nous devons l'aimer.

« Or, continue saint Bernard, de ces trois sentiments, lequel est le plus noble? N'est-ce point l'amour? Sans l'amour, la crainte est servile et l'honneur est inutile.

« Oui, la crainte est toujours servile, quand l'amour ne l'affranchit pas; l'honneur qui ne procède point de l'amour, n'est pas un hommage, mais une flatterie. Sans doute, l'honneur et la crainte respectueuse doivent être rendus à Dieu; mais Dieu ne les accepte qu'autant que l'un et l'autre sont accompagnés d'amour. L'amour suffit par lui-même; il plaît par soi-même; il est à la fois le mérite et la récompense du mérite; il ne demande d'autre cause et d'autre effet que lui-même; son principe et son fruit sont identiques. J'aime parce que j'aime; et j'aime pour aimer...

« L'amour est quelque chose de grand et d'héroïque s'il se tourne vers son principe éternel, s'il tend vers *sa source et* son foyer, s'il s'alimente perpétuellement

là où perpétuellement il découle. De toutes les actions, de toutes les affections, de tous les hommages, l'amour est le seul par lequel on puisse, quoique inégalement, s'acquitter envers le Créateur et le payer de retour. De toute autre façon, ce commerce réciproque de la créature avec son Auteur n'est pas possible. Ainsi, par exemple, quand Dieu est irrité contre moi et me menace, lui rendrai-je colère pour colère? Non sans doute; mais je tremblerai et je le supplierai de me pardonner. Quand il me juge, je ne le jugerai point, mais je l'adorerai. Mais quand Dieu aime, il veut que je l'aime de retour, et il sait que cet amour fait le bonheur de ceux qui aiment[1]. »

Or, ce lien sacré ne se forme, ne subsiste, ne se déploie que par une communication incessante : l'amour cherche la présence de l'objet aimé; l'amour veut la connaissance de ce qu'il aime; l'amour veut de la conversation et de l'intimité. Tout cela ne s'éprouve à l'égard de Dieu que dans la profondeur de l'âme : il faut donc vivre de la vie intérieure pour aimer Dieu en esprit et en vérité. Vouloir aimer Dieu, sans apprendre à vivre intérieurement avec lui, c'est vouloir aimer un objet qu'on n'a jamais goûté, ni senti, ni connu. Donc, pour que Dieu soit l'objet de notre amour, il faut le chercher au dedans de nous, et tourner vers lui toutes les forces, toutes les affections et toutes les puissances de notre cœur. Alors il se fait sentir d'une manière ineffable; et la paix qu'il donne est plus douce, plus délicate, plus délicieuse que tout ce que le monde et les créatures peuvent offrir; et l'âme, en-

[1] In Cant. Mabill., p. 1558.

traînée vers l'éternité, s'exhale naturellement en belles œuvres qui sont comme un concert de la foi, comme la splendeur du feu sacré, sublimes extases de l'amour.

Après de pieuses et vives exhortations par lesquelles saint Bernard invite tous les cœurs chrétiens à goûter ces ravissantes vérités, il s'arrête au saint nom de Jésus-Christ, et contemple dans ce nom le foyer jaillissant de toutes les grâces.

« Qu'est-ce qui a répandu la lumière dans le monde, si ce n'est l'annonce bienheureuse du nom de Jésus-Christ? L'apôtre reçut l'ordre de porter le nom de Jésus-Christ devant les rois et les peuples, et devant les enfants d'Israël; c'était là le fanal qu'il allumait au milieu des nations en leur criant : *La nuit est avancée, et le jour va paraître. Quittons donc les œuvres de ténèbres, revêtons-nous des œuvres de lumière*[1]; et annonçons en tous lieux le nom de Jésus crucifié.

« Comment cette lumière a-t-elle triomphé parmi nous? Par quel véhicule vint-elle frapper nos regards, alors que, sortant de la bouche de saint Pierre, comme un éclair éblouissant, elle guérit le boiteux du temple et éclaira une foule d'aveugles? Par le nom de Jésus-Christ. Voilà le nom qui féconde les saintes pensées, qui remplit l'âme de généreux sentiments, qui fortifie la vertu, fait germer les bonnes œuvres, alimente les affections chastes. Toute nourriture laisse notre âme affamée, quand elle n'a point cette huile qui la pénètre, ce sel qui l'assaisonne. Si donc vous prenez la plume en main, écrivez le nom de Jésus;

[1] *Rom.* III, 12.

car si vous faites des livres et que je n'y trouve le nom de Jésus, vous êtes pour moi sans goût et sans saveur. Soit que vous interrogiez, soit que vous répondiez, si le nom de Jésus-Christ ne sort point de vos lèvres, vous êtes sans onction et sans charme. Oui, il faut le reconnaître : le nom de Jésus est un miel à la bouche, une lumière à nos yeux, une flamme à nos cœurs. Ce nom est un remède à toutes les maladies de l'âme. Êtes-vous triste, pensez à Jésus, proférez le nom sacré du Christ, et les nuages se dissipent, la paix redescend du ciel. Êtes-vous tombé dans le péché, et craignez-vous, dans votre désespoir, les piéges de la mort; invoquez le nom de Jésus, et bientôt vous vous sentirez renaître à la vie. Point d'endurcissement, point de langueur, point de froideur qui résiste à ce saint nom; point de cœur fermé qui ne s'ouvre aux larmes et ne s'attendrisse au nom de Jésus-Christ. Au sein des périls et de l'abattement, invoquez le nom de Jésus : vos terreurs s'évanouiront. Jamais homme, dans les nécessités pressantes et sur le point de succomber, n'a imploré ce nom salutaire, sans en retirer un secours fortifiant. C'est qu'il nous a été donné pour guérir tous nos maux; il réprime la fougue des emportements, le feu des concupiscences, les mouvements de l'orgueil, les déchirements de nos plaies, la soif de l'avarice, les saillies de nos passions, les appétits des voluptés grossières.

« Aussi, le seul souvenir du nom de Jésus, quand nous le rappelons pieusement à notre mémoire, nous représente le cœur le plus humble et le plus doux, nous retrace l'idée de la compassion la plus tendre et la plus charitable qui fut jamais. Le nom de Jésus!

Le plus pur et le plus saint, le plus noble et le plus indulgent de tous les hommes, un homme-Dieu, la sainteté même, le nom de toutes les grâces et de toutes les vertus! Penser à Jésus-Christ, c'est penser au Dieu infiniment grand qui, en nous donnant sa vie pour être le modèle de la nôtre, nous transmet en même temps les grâces, les forces et les assistances nécessaires pour l'imiter et le suivre, par nos pensées, par nos aspirations, par nos actions et nos œuvres. Le nom de Jésus, quand il darde au fond de notre cœur, y dépose la vertu d'en haut[1]. »

Telles sont les chaudes effusions de cette âme enflammée de l'amour de Dieu! A entendre ce langage vivifiant, ne croirait-on pas assister aux prédications du disciple bien-aimé qui reposa sur le cœur du divin Maître?

Saint Bernard énumère les magnificences par lesquelles Dieu a rendu visibles sur la terre ses grandeurs et ses miséricordes innombrables; puis il revient encore une fois sur la loi d'amour, et rappelle à tout homme l'obligation d'aimer Celui qui a créé l'âme aimante. Voici comment il s'exprime :

« Pour commencer ce discours par les paroles du grand maître de l'amour, disons : *Quiconque n'aime point le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème!* En effet, je suis obligé d'aimer de toutes manières Celui qui est le principe de mon être, de ma vie et de mon intelligence. Ne point aimer, c'est me rendre indigne de tant de faveurs. Mais, ô Seigneur Jésus! le chrétien est tout à fait digne de mort, et il est déjà vé-

[1] *In Cant. Mabill.*, pag. 1311.

ritablement mort, quand il refuse de vivre pour vous; et l'homme qui veut être au monde pour un autre que pour vous, y est pour le néant, et n'est lui-même qu'un néant. C'est pour vous-même, ô mon Dieu! que vous avez fait toutes choses; et celui qui veut être à soi, et non à vous, commence à n'être rien au milieu de toutes choses. *Craignez Dieu,* dit le sage, *et observez ses commandements; car c'est là tout l'homme.* Donc, si c'est là tout l'homme, sans cela tout l'homme n'est rien[1]. »

Cette énergique conclusion reparaît, sous diverses formes, dans la plupart des discours de saint Bernard; et comme l'amour est la vie même, on ne se fatigue point de lire ses fertiles développements, comme on ne se lassait point d'entendre ses expressions abondantes et intarissables. Quel que fût le texte que le saint entreprît de traiter, il revenait toujours à ce même sujet, et il y revenait par toutes les voies et tous les chemins; on eût dit que le mouvement naturel de son cœur, comme l'attraction de l'aiguille aimantée, le portait, forcément en quelque sorte, vers le terme sublime de l'amour, où seul il trouvait son repos central et son complément.

Aussi bien, il ne lui suffisait point de s'épancher tous les jours, dans ses prédications monastiques. De même que David s'inspire de sa harpe et lui communique ses émotions ardentes, Bernard décharge son cœur trop plein dans ses écrits, et compose un livre complet sur *l'amour de Dieu*. Il l'adresse au cardinal Haimeric, chancelier de l'Église romaine,

[1] Serm. XX, in Cant.

qui peut-être le lui avait demandé. Nous ne ferons point l'analyse de cet opuscule; car ses principales divisions sont celles que nous avons déjà remarquées dans une lettre que le saint écrivit aux chartreux de Grenoble. Mais nous citerons ici le passage qui, au milieu de tant d'autres beautés, nous a paru le plus beau :

« Vous voulez donc apprendre de moi, dit-il au cardinal, pourquoi et comment on doit aimer Dieu. Je réponds : La cause d'aimer Dieu est Dieu même; et la mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure[1]. Pourquoi faut-il aimer Dieu? Parce que la justice et la reconnaissance le commandent. L'infidèle lui-même, l'esprit aveugle qui ne connaît pas Jésus-Christ, n'a pas moins sujet d'aimer Dieu : il suffit de se connaître soi-même. Il y a au fond de tous les cœurs un sentiment inné de justice qui crie à chaque homme d'aimer Celui auquel on est redevable de tout... Mais si je me dois tout entier à Dieu, comme à mon Créateur, que ne lui dois-je pas comme étant mon Rédempteur? Et quel Rédempteur! Que rendrai-je au Seigneur pour les dons qu'il m'a faits? Que lui rendrai-je surtout pour le don qu'il m'a fait de lui-même? Quand je pourrais mille fois me donner à lui, que serait-ce, et quelle proportion entre ses dons et les miens?.... L'amour qui s'élève à Dieu tend à l'immense et à l'infini; car l'infini, l'immensité, c'est Dieu.... O amour, saint amour, amour chaste et désintéressé!

[1] *Causa diligendi Deum, Deus est; modus, sine modo diligere.* — Cette belle parole se trouve aussi dans saint Augustin qui, comme saint Bernard, était l'apôtre de l'amour. Peut-être est-elle sortie primitivement de la bouche de saint Jean?

sentiment doux et plein de délices, où il n'entre aucun alliage de volonté propre, où tout est divin, que vous êtes désirable! Aimer de la sorte, c'est s'unir à Dieu, c'est se perdre dans l'amour[1]. »

Comme l'infatigable abeille qui recueille le suc de toutes les fleurs pour composer le miel, Bernard puise dans les Livres sacrés une abondance de douceurs pour en nourrir les âmes aimantes et les introduire dans les tabernacles éternels. Il répétait à tous une sublime parole : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*[2]. « Or, pour gravir les degrés de cette perfection, il ne faut pas, dit-il, que notre âme se contente de s'abstenir du mal et des actions réputées criminelles; il faut surtout qu'elle porte une vigilance attentive sur ses sentiments intérieurs, sur ses intentions et affections les plus intimes, jusqu'à ce que la charité devienne parfaite. Si l'entreprise est grande, le secours est puissant. Dieu nous donne la main, la grâce nous assiste ; l'onction du Saint-Esprit nous enseigne au dedans de nous, en même temps qu'elle seconde nos efforts; et ainsi tout chrétien doit dire avec saint Paul : Courage, mon âme, je puis tout en celui qui me fortifie! »

Le saint docteur, après avoir montré à l'âme fidèle le but supérieur où elle doit tendre, et la voie qui mène à ce but, lui trace le tableau des périls qui entourent cette voie royale, et marque la conduite qu'elle doit tenir pour échapper aux écueils. C'est le sujet qu'il développe dans ce texte du Cantique des cantiques : *Tel qu'est le lis au milieu des épines,*

[1] In Mabill., p. 583. — [2] Matth. v, 48.

telle est ma bien-aimée entre les filles. « Prenez garde, ô vous qui aspirez à la blancheur du lis, prenez garde aux infidèles et aux corrupteurs de votre pureté! Considérez de quelle manière vous marcherez avec assurance parmi tant de ronces et d'épines qui ne se trouvent pas seulement dans le monde visible, mais dans les airs et dans votre propre chair. Or, la possibilité de marcher sans cesse au milieu de ces épines sans en être blessé, résulte, non de votre force, mais de la puissance de Dieu qui vous ordonne de mettre en lui votre confiance, parce qu'il a vaincu le monde. Donc, bien qu'environné de toutes espèces de tentations, ne vous découragez pas; ne vous laissez pas troubler; convaincus comme nous le sommes, que la tentation produit la patience, que la patience produit l'espérance, et qu'une telle espérance ne saurait être confondue. Contemplez les lis des champs, et voyez comme ils croissent et brillent au milieu des ronces qui les entourent! Si Dieu garde de la sorte une simple fleur, combien ne gardera-t-il pas avec plus de soin l'âme bien-aimée, son épouse, qui lui est si chère! Relisons donc : *Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles.* Et ce n'est pas une faible vertu que d'être bon parmi les méchants, de conserver la candeur de l'innocence parmi les ruses du serpent, une conduite douce au milieu de ceux qui cherchent à nuire, et de donner des témoignages d'amitié à ceux-là même qui se déclarent contre nous[1]. »

Le saint, reprenant ailleurs le même sujet, insiste

[1] In Cant. p. 1452. Mab.

sur les conditions qui sauvegardent la vie pure, et il les résume en deux mots, qu'il emprunte à l'Évangile : *Veillez et priez!* La vigilance nous détache de la terre, la prière nous élève à Dieu; la vigilance retranche le mal, la prière nous unit au bien.

Voici ses propres paroles, dignes d'être méditées : « Quel homme a tellement retranché tout ce qu'il avait de superflu en lui, qu'il puisse se flatter de n'avoir plus rien à retrancher? Croyez-moi : ce qu'on a coupé repousse; ce qu'on a chassé revient; ce qu'on a éteint se rallume; ce qu'on a endormi se réveille. Il ne suffit pas d'avoir coupé une fois; il faut couper souvent, il faut couper toujours, parce qu'il y a toujours à couper, si on veut être vrai. Quelque progrès qu'on ait pu faire, ce serait une erreur de croire que pendant cette vie les vices soient morts; ils ne sont que paralysés. Bon gré, mal gré, le Jébuséen habite parmi vous; on peut le dompter, mais non l'exterminer. *Je sais*, dit l'apôtre, *que le bien n'est point dans ma chair*[1]. Il avoue de plus que le mal s'y trouve... Ainsi, vous avez besoin de couper, et de couper tout à l'entour, parce que la vertu est entourée de vices. Autrement vous devez craindre que les vices qui entourent la vertu ne prennent le dessus et ne l'étouffent. Point d'autre remède contre un si grand péril que d'être toujours sur ses gardes; et de couper, avec une prompte rigueur, les têtes de ces vices, dès qu'elles commencent à paraître. Il faut veiller sur soi, pour les empêcher de croître, si on veut que la vertu se fortifie. Otez le mal, afin que le bien s'implante; tout

[1] Scio quia non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum. Rom. VII, 18

ce que vous retranchez à la nature cupide tourne à votre véritable avantage[1].... »

« Mais, poursuit le saint, à la vigilance, première condition de la vie chrétienne, doit se joindre la prière continuelle qui n'est, pour ainsi dire, qu'une douce et incessante exhalaison de l'encens allumé au fond de l'âme; prière tout intérieure, onction toute divine, vivant holocauste représenté par la graisse des anciennes victimes que l'on nourrissait autrefois pour être offertes en sacrifice...

« Aussi, dans la méditation, quand le fidèle prie devant l'image sacrée de Jésus-Christ naissant, ou prenant le lait de sa sainte mère, ou instruisant les peuples, ou mourant sur une croix, il sent son cœur excité à l'amour des vertus évangéliques et à la haine des vices.... et graduellement il s'élève de clarté en clarté, sur l'échelle de Jacob, jusqu'à la plénitude d'un amour tout spirituel[2]. »

Nous voudrions transcrire toutes les paroles sorties de cette bouche sanctifiée; mais il faut terminer par un passage qui résume en peu de mots l'économie de la charité chrétienne.

« Montrez-moi un homme qui aime Dieu de tout son cœur et qui le préfère à toutes choses; qui aime son prochain en Dieu, et ses ennemis autant qu'eux-mêmes pourraient aimer Dieu; qui aime ses parents selon la chair, à cause des lois de la nature; et ses parents selon l'esprit, avec plus d'abondance encore, à cause de l'excellence des grâces qu'il a reçues par leur organe; qui embrasse ainsi, avec un amour ré-

[1] In Cant. p. 1467. — [2] Idem, p. 1325.

glé par la vérité, tous les autres objets de la charité; qui méprise les choses de la terre et tourne ses regards vers le ciel; qui use de ce monde comme n'en usant pas, et qui distingue par un certain tact intérieur les objets dont il peut jouir, de ceux dont il faut se servir; qui ne s'applique aux choses passagères que passagèrement, qu'autant qu'il le faut, dans les vues qu'il faut, et parce qu'il le faut; mais qui demeure attaché aux choses éternelles par un amour stable et éternel : montrez-moi, dis-je, un homme dans ces dispositions, et je n'hésiterai point à le proclamer *sage*, puisqu'il discerne toutes choses selon ce qu'elles sont; et qu'il peut dire de lui-même, que *Dieu a organisé en lui la charité*[1]... »

« O Vérité, patrie des exilés et fin dernière de leur exil! je vous aperçois bien, mais je ne saurais entrer en vous, retenu comme je le suis par mes péchés qui me rendent indigne de pénétrer jusque dans votre auguste sanctuaire[2]! »

[1] Cant. 2, 4. — [2] Ordinavit in me charitatem. Cant. 2, p. 1440. In Mab.

———•○•———

CHAPITRE VIII.

Écrits et discours de saint Bernard sur la très-sainte Vierge Marie.

Parmi les vertus qui abondaient dans le cœur si pieux de Bernard, il en est une qui domine toutes les autres : c'est la piété filiale ; fleur délicate éclose dans son enfance, et qui s'était gracieusement épanouie aux rayons d'amour d'une mère pleine de tendresse. Mais quand cette mère lui fut enlevée, son image ne le quitta point ; elle plana devant ses yeux comme le reflet d'un idéal dont le type sublime était au ciel. Il aimait sa mère ; et l'amour de sa mère terrestre lui fit mieux comprendre, mieux goûter, mieux aimer la mère divine ; et ce sentiment, si naturel aux âmes bien nées, se dilatant de plus en plus à mesure qu'il se purifiait davantage, s'éleva dans saint Bernard jusqu'à la plus haute puissance.

La vénération filiale pour Marie, la céleste mère des chrétiens, caractérise d'ailleurs la piété des plus grands serviteurs de Dieu, ceux-là surtout qui, à l'instar de saint Jean l'Évangéliste, entrent dans une union plus étroite avec Jésus-Christ, et sont admis dans sa familiarité, dans sa vie intime.

Comment en effet serait-il possible d'aimer le *Seigneur*, sans aimer l'auguste Vierge sa mère ? Com-

ment ne point éprouver pour elle les plus vifs sentiments de respect, de confiance, de gratitude, et des affections tendres et religieuses que nul mot ne saurait exprimer, quand on considère ce que fut Marie, ce qu'elle est devant Dieu et devant l'homme? Oh! que les apôtres et les disciples durent la vénérer profondément et l'entourer d'hommages, quand ils conversèrent avec le divin Rédempteur que la Vierge avait conçu, enfanté, allaité de son lait virginal; à laquelle il avait été soumis pendant les trente premières années de sa vie, et qu'il honorait jusqu'à attendre son intercession, en quelque sorte, pour commencer le cours de ses miracles!

Il n'y a point de mots, avons-nous dit, pour rendre le culte que l'âme chrétienne porte à Marie. Ce n'est point une adoration, ni un culte divin; ce n'est pas la prière et le sacrifice que l'homme offre à son Créateur ; car ces actes ne vont qu'à Dieu. Ce n'est pas non plus de l'amour, de l'admiration, des louanges, de la reconnaissance, des bénédictions, de l'enthousiasme : c'est tout cela ensemble; c'est plus que tout cela. Le Christianisme a mis deux nouvelles affections dans les entrailles de l'homme régénéré : l'une est l'amour de nos frères, et s'appelle charité; l'autre est l'amour d'une mère, et n'a pas de nom.

Déjà au IV[e] siècle, l'éloquent Augustin se plaignait de ne point trouver d'expressions pour parler de Marie : « Vierge sainte, s'écriait-il, nous ne savons de quels termes nous servir pour vous louer dignement[1]! » Et saint Bernard, qui ne se lassait point de contem-

[1] *Quibus te laudibus efferam nescio!* (S. Aug. super Magnif. in Off. B. V.)

pler les grâces de la mère de Dieu, avoue « qu'il ne « peut ni se taire sur un tel sujet, ni produire une « parole qui en fût digne[1]. »

« Quelle est, dit-il, quelle est celle qui, au milieu « d'une vallée où l'on ne rencontre que travail, dou- « leur et misère, apparaît sous le soleil avec tant de « majesté dans l'abondance de ses délices?... Pourquoi « me taire? Je le dirai; sa prérogative singulière con- « siste dans l'honneur de sa virginité joint à la gloire « de sa maternité et aux insignes de son humilité, « aux effusions de sa vertu douce comme du miel, et « à la plénitude de ses grâces..... Mais à la pensée « de Marie, je déclare mon insuffisance et je ne « la cache point..... Rien ne me plaît, mais rien « ne m'épouvante comme un discours sur la Vierge; « car, sans parler de ses priviléges et de ses ineffa- « bles mérites, il faut considérer que tous ont une « telle affection pour elle, que tous l'aiment et la vé- « nèrent à tant de titres, que les choses qu'on peut « en dire, par cela seul qu'on a pu les dire, sont « moins dignes, moins pures, moins élevées que la « réalité. Pourquoi l'esprit de l'homme possède-t-il à « un si faible degré le sentiment de ce qu'il peut ex- « primer d'une gloire incompréhensible?... La chas- « teté virginale unie à la fécondité maternelle consti- « tue une prérogative unique, au-dessus de toute « parole! Que serait-ce si, à ce privilége, vous rat- « tachiez encore la qualité de Celui dont elle fut la « mère? Quelle langue, fût-ce la langue des anges, « pourrait célébrer dignement la Vierge devenue mère,

[1] *In Assumpt.* B. V. Serm. II.

« non pas mère d'un homme, mais la Mère de Dieu!
« Double merveille! Et ce n'est pas assez; car ce
« n'est point en cela seul que Marie est sans égale.
« Les vertus qui l'enrichissent se trouvent peut-être
« aussi dans d'autres âmes; mais en elle, ces vertus
« ont quelque chose d'extraordinaire et de surprenant.
« Quelle pureté sera jamais comparable à celle qui
« mérita de devenir le temple de l'Esprit-Saint, le
« sanctuaire du Fils de Dieu! quelle innocence fut ja-
« mais associée à une grâce plus parfaite! quelle
« gloire jointe à une humilité plus délicate, à une
« conscience plus chaste[1]! »

La voix de saint Bernard n'est ici qu'un mélodieux retentissement des concerts de louanges qui, dès l'origine, ont célébré Marie : le premier de ces hommages frappa les oreilles de Jésus-Christ lui-même, encore vivant sur la terre, et en présence de Marie : *Beatus venter qui te portavit!* Heureuse la mère qui vous a enfanté! s'écriait la femme de l'Évangile; et ce cri, répété par les échos de la terre et du ciel, éclate dans tous les cœurs, à travers les espaces et les temps; et l'Église catholique, depuis dix-neuf siècles, redit avec le même transport : *Heureuses les entrailles de la Vierge Marie qui ont porté le Fils de l'Éternel! Heureuses les mamelles qui ont nourri le Christ, Notre-Seigneur!* C'est ainsi que se réalise magnifiquement la prédiction de Marie elle-même : *Voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse*[2]!

Comment se fait-il donc, ô mon Dieu! que tant de

[1] In Assumpt. M. V. Serm. II. — [2] Luc. II.

chrétiens rachetés par le sang de Jésus-Christ, refusent leurs dévotions à la Vierge dont le cœur a fourni ce sang adorable? Comment se peut-il que ces hommes, si attachés en apparence à la lettre de l'Écriture sainte, excluent Marie toute seule du précepte de l'Écriture qui commande à tous les enfants des hommes d'*honorer leur mère*[1]! Pourquoi en agissent-ils de la sorte? Ils craignent, disent-ils, d'enlever au fils ce qu'ils donneraient à la mère; ils craignent de rendre à Marie les honneurs qu'ils doivent à Jésus-Christ. Mais cette crainte est-elle raisonnable? est-elle chrétienne? est-elle naturelle? Voit-on dans la nature humaine qu'un fils soit jaloux de la gloire de sa mère? Le fils se croit-il plus honoré quand, pour lui rendre à lui seul tout l'honneur, on déshonore sa mère? Jésus-Christ eût-il supporté que ses disciples fussent indifférents et froids à l'égard de cette mère qu'il chérissait lui-même avec une tendresse toute filiale et toute divine? Refuserez-vous au divin Maître, en ne considérant que son humanité, le premier de tous les sentiments, l'amour filial? Et en le considérant comme le Verbe de Dieu qui a créé toutes choses, lui contesterez-vous la plus simple des qualités qu'il a mises dans les instincts de la dernière des créatures?

Toute l'Écriture sainte rend à Marie un perpétuel tribut d'honneur.

L'Ancien Testament nous montre la déférence que Salomon, dans sa gloire, témoigna à sa mère Bethsabée[2]. L'humble Esther, autre figure de Marie, est

[1] Honorem habebis matri tuæ. — Memor esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te. (Tob. IV.) — [2] III Reg. I.

appelée à partager le trône et le diadème du plus magnifique des rois[1]. Judith, victorieuse des ennemis de son peuple, ne donne point d'ombrage aux grands prêtres d'Israël, quand elle reçoit les bénédictions de la piété reconnaissante : *Vous êtes la gloire de Jérusalem! Vous êtes la joie d'Israël! Vous êtes l'honneur de votre peuple*[2].

Or ces illustres femmes n'étaient que les types et les vivantes prophéties de celle que la Genèse annonce au commencement des siècles, comme devant *écraser la tête du serpent*[3]; de celle que les patriarches attendent comme l'aurore du salut; de celle que le prophète Isaïe désigne au monde en termes positifs : *Une vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel (c'est-à-dire Dieu avec nous)*[4].

« Il me semble voir, dit saint Bernard, une semence « divine, tombée du ciel sur la terre, dans les pro« messes faites d'en haut à nos ancêtres, à Abraham, à « Isaac, à Jacob. Elle fleurit dans les prodiges qui « éclatèrent à la sortie d'Égypte, dans toutes les ac« tions symboliques, sur le chemin du désert jusqu'à « la Terre-Sainte; puis dans les visions, dans les « prédictions des prophètes, et enfin dans la succes« sion de la royauté et du sacerdoce, jusqu'au Christ. « Le Sauveur du monde est le fruit de cette semence, « selon la parole de David : *Le Seigneur a répandu « sa bénédiction, et la terre a porté son fruit*[5]. »

[1] Esth., cap. 2. « Le roi l'aima plus que toute autre femme, dit le texte « sacré; et elle s'acquit dans son esprit et dans son cœur un crédit plus grand « que toutes les autres. Il lui mit sur la tête le diadème royal, etc., etc. »

[2] Judith. XV, 10. — [3] *Ipsa conteret caput tuum*. Genes. 3, 15.

[4] Isaï. VII, 14. — [5] S. Bern. super *missus est*, I Hom.

Rien n'est plus saisissant, plus significatif, que les symboles sous lesquels l'Esprit de Dieu nous représente Marie. Elle est, selon l'interprétation de saint Bernard, ce rejeton précieux de la tige de Jessé, d'où naît, comme une divine fleur, le Sauveur des hommes; elle est la terre promise sur laquelle descend la rosée du ciel, et où germe le Messie; elle est le buisson incombustible où Dieu se révèle au milieu des flammes[1]; elle est la verge d'amandier qui fleurit spontanément et produit un fruit merveilleux; elle est la toison de Gédéon qui se couvre d'une mystérieuse rosée au milieu d'une aire desséchée; elle est l'arche sainte qui renferme le gage de l'alliance de Dieu avec les fils d'Adam[2]; elle est le tabernacle dans lequel Dieu lui-même habite au milieu de nous[3]; elle est le vase d'or où se conserve, parmi les enfants d'Israël, la manne du ciel[4]; elle est la nuée qui répand sur la terre altérée une pluie féconde; elle est le délicieux encens qui brûle sur l'autel des parfums sacrés; elle est la porte orientale décrite par le prophète Ézéchiel; elle est la céleste épouse, objet des prévenances de son Dieu, la reine des saints, la mère du Saint des saints et du Roi des rois, saluée par les princes de la milice angélique, entourée des splendeurs de la gloire.

« Car, dit saint Bernard, dans ses chastes entrailles « a été formé *le froment des élus* et *le vin qui fait* « *germer les vierges*. Dans son sein virginal a com- « mencé le salut de l'univers; là, le Fils de Dieu s'est « revêtu de la beauté humaine, courant au-devant « de l'Église, son épouse, parée de vêtements d'une écla-

[1] Exod. 3, 2. — [2] Nombres, x. — [3] Exod. 15, 8. — [4] Id. xvi, 33.

« tante pureté ; il a reçu le baiser de paix si long-
« temps désiré ; et, vierge lui-même, il a célébré avec
« la Vierge les noces sacrées. C'est là que le mur
« d'inimitié, élevé par la faute de l'homme entre le
« ciel et la terre, a été renversé ; là, le temps et l'éter-
« nité ont fait alliance, quand la divinité et l'humanité
« se sont réunies dans une seule et même personne ;
« là, le prophète Élisée s'est rapetissé à la taille de
« l'enfant qu'il voulait ressusciter..... A quoi pourrai-je
« vous comparer, ô Mère de la Beauté éternelle ? Vous
« êtes le véritable Éden ; vous nous avez présenté le
« fruit de vie ; et celui qui mangera de ce fruit vivra
« éternellement. La source de vie qui est sortie de la
« bouche du Très-Haut, a jailli du milieu de votre
« cœur ; et se partageant en quatre fleuves de grâces,
« elle a coulé pour arroser la terre et combler de joie
« la cité de Dieu [1]. »

Comment, nous le demandons encore une fois, comment un si doux mystère, si hautement promulgué, si fortement inculqué dans les fastes du genre humain, pouvait-il être méconnu par des hommes qui se déclarent disciples du Christ ? Chose inconcevable ! ils prétendent aller à Jésus-Christ ; et pour le trouver plus sûrement, ils quittent Marie ! et pour mieux aimer le fils, ils cessent d'aimer la mère ! Comme si l'amour de Jésus était incompatible avec l'amour de Marie ; comme si Jésus-Christ ne nous commandait d'aimer nos frères ; comme si la Vierge, fille de Dieu et mère de Jésus-Christ, n'était pas la sœur et la mère des hommes !

Selon les protestants les plus modérés, Marie n'est

[1] S. Bern. Serm. panegyr.

qu'une femme simple, une femme ordinaire, « qui n'a « pu être la confidente des desseins du Christ; une « femme sur laquelle il faut garder le silence, *comme* « *les auteurs sacrés,* pour prévenir toute supersti- « tion; une femme enfin dont l'exemple ne pouvait « servir à personne[1]. »

Oh Marie! que notre langue se dessèche si jamais nous nous taisons sur vos mérites, vos bienfaits et vos grandeurs!

Quoi! les auteurs sacrés gardent le silence! Mais au contraire, l'Évangile est plein de Marie. Si vous craignez que son culte ne porte ombrage au Fils de Dieu, et ne vous égare dans des voies superstitieuses, ne lisez point la salutation de l'archange : *Salut, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes*[2]! N'écoutez pas sainte Élisabeth quand à son tour, elle s'écrie: *Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni!* et quand elle ajoute ces autres paroles également inscrites dans l'Évangile : *D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne me visiter*[3]? Effacez aussi du Livre sacré le texte qui témoigne la soumission que Jésus-Christ professait pour sa mère : *Il leur était soumis*[4]. Et vous, bergers de Bethléem, et vous, rois d'Orient, qui cherchez le Messie, détournez votre tête! car, selon le texte de l'Évangile, vous trouverez *l'Enfant avec Marie sa mère*[5].

[1] Ces paroles sont extraites d'un article sur Marie, par M. Coquerel, pasteur de Paris. *Biographie sacrée*, 2e éd. in-8°. Paris, 1837.

[2] Luc. I, 28. — [3] Id. I, 43. — [4] *Erat subditus illis*. Luc. 2, 51.

[5] *Et intrantes domum, invenerunt Puerum cum Maria matre ejus. Matth.* 2, 11.

Que les époux de Cana, après avoir invité à leurs noces Marie avec Jésus, se gardent bien d'exposer leur indigence à la Mère; car elle demanderait à son Fils de leur donner du vin! Qu'ils ferment leurs oreilles, de peur d'entendre le conseil de Marie: *Faites tout ce qu'il vous dira*[1]. Qu'ils ferment aussi leur cœur pour n'en point laisser échapper une parole de reconnaissance, quand le Seigneur, aux prières de Marie, accomplit son premier miracle. Qu'ils se gardent bien de lire dans l'Évangile la touchante exclamation de cette femme d'Israël qui, pour honorer le divin Messie, bénit sa Mère: *Bienheureuse la mère qui vous a enfanté! Bienheureuses les mamelles qui vous ont nourri*[2]! Et enfin qu'ils retranchent du Nouveau Testament le cantique de Marie où, dans une divine extase, la Vierge elle-même prophétise ses destinées futures, en annonçant qu'elle serait l'objet des bénédictions de tous les siècles[3].

Ces textes sacrés ne sont pas les seuls qui justifient, encouragent et commandent le culte de Marie; car nous avons beau nous représenter le divin Sauveur, dans l'histoire évangélique, nous le trouvons sans cesse avec sa Mère; elle partage ses souffrances et ses fatigues; elle recueille ses paroles dans son cœur; elle le suit dans la voie douloureuse; elle est debout au pied de la croix! Et quand, après la consommation de tous les mystères, l'Esprit-Saint épanche ses flammes divines sur les élus du cénacle, elle est encore là, comme une Reine, au milieu du collége apostolique.

[1] Joan. 2, 5. — [2] Luc. XI, 27. — [3] Luc. I, 48.

Donc il faut déchirer l'Évangile, ou tomber aux pieds de Marie.

Oh! que ceux qui ont prétendu réformer la religion connaissaient peu le cœur de Dieu et le cœur de l'homme! Le cœur de l'homme réclamait une mère; et le cœur de Dieu créa Marie! « En elle, dit saint Bernard, « la justice et la paix s'embrassent; en elle se con- « fondent la tendresse d'une mère et la miséricorde « d'un Dieu[1]. »

Et ce nom de mère n'est assurément point une simple figure, une expression allégorique, une exagération pieuse des enfants de l'Église: ce nom exprime un fait, une réalité, une inébranlable vérité. Écoutons l'ange Gabriel et saint Bernard:

« *Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur* « *est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes!* « Ce que nous disons à la gloire de la Mère, nous le « disons à la gloire du Fils; et quand nous honorons « le Fils, nous honorons la Mère; car si, d'après l'Écri- « ture, *le fils sage est la gloire de son père*[2], quelle « doit être la gloire de celle qui est la mère de la Sa- « gesse même? Or, continue l'ange: *Ne craignez* « *point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant* « *Dieu!* Quelle grâce? La destruction de la mort, la « réparation de la vie, la paix entre Dieu et l'homme. « *Vous concevrez dans votre sein, et vous enfan-* « *terez un fils à qui vous donnerez le nom de* « *Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du* « *Très-Haut.* Le Fils du Très-Haut, descendu dans

[1] Mater Unigeniti; nihil sic potest potestatis ejus magnitudinem commendare, etc. (Serm. in Pentec.) — [2] Prov. x.

« vos chastes entrailles et joint à votre être, sera votre « fils; celui qui est engendré avant tous les siècles, « sera votre fils; celui qui est né du Père devient votre « fils; celui que vous donnez au monde est le Fils de « Dieu : c'est pourquoi le Fils qui naîtra de vous sera « appelé le Fils du Très-Haut[1]. »

« Oui, reprend le saint dans une autre homélie, oui, « le Seigneur est avec vous! Le Père est avec vous : il « vous donne son Fils. Le Fils est avec vous : il forme « en vous un admirable sacrement. Le Saint-Esprit est « avec vous : il vous confirme avec le Père et le Fils... « Ève était nommée la *mère des vivants*, quoiqu'elle « n'enfantât que des morts; mais en Marie se trouve « l'interprétation du nom et l'accomplissement du mys- « tère; car, type et mère de l'Église, elle est la mère « de tous ceux qui renaissent à la vie; elle est la mère « de la Vie même, de la vie qui fait revivre tous ceux « qui vivent : son fils est *la vie, la voie* et *la vérité*; et « par ce fils, nous sommes tous vivifiés. Comme donc « nous étions tous en Adam, dans le principe, quant à « la semence de la génération charnelle, nous sommes « tous en Jésus-Christ par la semence de la génération « spirituelle. Ainsi, la Mère du Christ est la mère des « chrétiens, non pas seulement à cause de son affec- « tion, mais à cause du mystère en lui-même..... Par « vous, ô Vierge sainte, nous participons au fruit de « vie, au banquet des sacrements; et par ce fruit de « vie, nous avons part aux joies de l'éternité[2]. »

[1] De Laud. B. V. 4e serm.

[2] *Per te fructum vitæ communicavimus in mensa præsentium sacramentorum*, etc. (In Assumpt. B. V. Serm. IV.)

Voilà, selon l'exposition lumineuse de saint Bernard, les titres de la maternité de Marie. Elle est notre mère sans doute par la mission qu'elle a reçue du haut de la croix; elle est notre mère par les sentiments de son cœur maternel; elle est notre mère par la tendresse et la sollicitude qu'elle nous porte; mais elle est mère bien plus encore par le mystère de notre génération spirituelle; car sa substance, unie à celle du Fils de Dieu, constitue le sacrement de la régénération, sacrement qui nous unit à Jésus-Christ et nous donne la vie. Et quand les évangélistes écrivent qu'elle enfanta *son fils premier-né*[1], ils contemplaient les prémices des innombrables enfants de l'Église, entés sur le Fils de Marie, greffés en Jésus-Christ[2], devenus les frères de Jésus-Christ, ses cohéritiers, *les membres de son corps, la chair de sa chair, les os de ses os*[3], participant à son sang, à sa vie, à son esprit. Or, si les membres ne font qu'un avec le chef, s'ils sont incorporés à sa substance, comme s'exprime saint Jean-Chrysostôme; s'ils font *un* avec lui, selon l'Évangile, il faut nécessairement qu'ils reconnaissent pour mère la mère du chef: ils lui sont unis par les liens de la grâce et par les liens du sang, du sang de Jésus-Christ, liens mille fois plus intimes, plus sacrés, plus durables, que les liens de la parenté naturelle.

De là une simple conclusion: le chrétien est enfant de Marie, ou n'est pas chrétien.

Saint Bernard, le digne, le tendre, le pieux serviteur de Marie, lui applique ces paroles du prophète: *vos enfants habiteront en vous*[4]; « car, dit-il, nous habitons

[1] Luc. 2, 7. — [2] Coloss. 2, 7. — [3] Eph. V, 30. — I Corinth. XII, 12, 13, 27.
[4] *Filii tui habitabunt in te.* Isaï. 62.

« à l'ombre de ses ailes, et nous nous réchauffons aux « ardeurs de son âme [1]. » Et de là encore l'exclamation, si souvent répétée, que l'Église emprunte à David : *Nous demeurons en vous, ô sainte Mère de Dieu, comme des enfants pleins de joie* [2] !

La maternité de la Vierge n'est donc pas une conséquence accessoire, une déduction lointaine de la doctrine évangélique ; elle a été divinement instituée ; elle est le complément de toute l'économie du christianisme ; elle a été proclamée par le Christ mourant sur la croix : *Ecce Mater tua !* Voici votre Mère ! parole qui jaillit de la bouche de Jésus, avec la voix de son sang, et que le disciple de l'amour reçoit au nom de tous les autres disciples, parce que seul il avait reposé sur le cœur de Jésus, et que le cœur seul est capable de sentir et de comprendre le mystère de la tendresse maternelle. Le don d'une mère ! tel fut le dernier acte du testament de Jésus-Christ. Il avait donné la grâce, la lumière et la parole de vie ; il donna encore ses mérites, ses expiations et ses souffrances pour le salut du monde. Et comme il aimait les siens, autant qu'un Dieu peut aimer, il leur légua, dans un ineffable sacrement, la substance même de son amour et de sa personne ; et enfin, mettant le comble aux largesses d'une bonté infinie, il donna sa Mère : *Voici votre Mère !* dernier mot de l'amour, dernier don d'une sollicitude toute divine, dernier gage d'une indissoluble union, et de tous les trésors du ciel.

[1] *In sinu ipsius confovebimur.* In Assump. B. V. Serm. 1.

[2] *Sicut lætantium omnium nostrum habitatio est in te, sancta Dei Genitrix !* (Psal. 86, et in Off. B. M. V.)

Ceux qui, pour leur malheur, sont devenus étrangers à l'Église, ne peuvent comprendre les sentiments des vrais disciples de Jésus-Christ; ils ne comprennent pas le culte de Marie, qui n'est autre chose que le culte filial rendu par Jésus-Christ lui-même à sa Mère, et qu'il a transmis à ses membres, lesquels ne forment avec lui qu'un corps et qu'un esprit. De là vient que les hérétiques ne participent point à ces sentiments; leur cœur est sec; ils n'éprouvent rien de filial, rien de suave, rien d'affectueux pour la mère des chrétiens; ils ne comprennent pas que ce culte est un besoin du cœur, un instinct en quelque sorte naturel; et que, par notre union avec Jésus-Christ, étant devenus enfants de Dieu et enfants de Marie, l'esprit de Jésus-Christ qui nous fait crier : *abba Pater!* nous arrache aussi cet autre cri : *alma Mater!*

Ceux-là donc qui n'étudient le Christianisme qu'avec leur froide raison, ne comprennent pas ces choses. Ils demandent si Marie était nécessaire à l'œuvre de la Rédemption!

Saint Bernard leur répond, avec les docteurs de l'Église, que le genre humain, tombé par l'abus de sa liberté, ne pouvait être relevé sans l'acquiescement de cette liberté pervertie; que la volonté de l'homme, dans l'œuvre du salut, devait adhérer à la volonté de Dieu; qu'ainsi il fallait que l'humanité présentât à Dieu une capacité pure, une volonté humble et docile, une âme parfaite, où la grâce pût se rendre accessible, où l'alliance pût se rétablir, où l'union pût se renouer, où la divine harmonie pût recommencer entre le ciel et la terre. Aussi l'univers entier attendait la Vierge, comme la créature chaste et immaculée, dont le consentement

dût amener l'accomplissement des desseins de Dieu. Écoutez saint Bernard, quand il décrit le moment solennel où Marie va répondre au message du Tout-Puissant. « O Vierge bienheureuse ! vous avez entendu la nouvelle « salutaire ; dites donc les paroles que nous désirons, « afin que nos os humiliés tressaillent d'allégresse. L'ar- « change les attend ; il faut qu'il retourne à Dieu. O « Mère des miséricordes ! nous les attendons aussi, nous, « malheureux, qui gémissons sous l'anathème. Le prix « de notre salut est entre vos mains ; nous sommes sau- « vés si vous daignez consentir. Créatures de la parole « de Dieu, nous mourons ; et une parole de votre bou- « che nous rappelle à la vie. Adam et sa triste postérité, « condamnés à l'exil, Abraham, David, le monde entier, « vous supplient de consentir ! De vous dépend la conso- « lation des affligés, la rédemption des captifs, la déli- « vrance des coupables, le salut des fils d'Adam, vos « frères ! Dites cette parole si désirée, si attendue par « la terre et le ciel, et par les enfers eux-mêmes. « Celui auquel vous avez plu, et devant lequel vous « avez trouvé grâce, va manifester son amour. L'en- « tendez-vous du haut des cieux qui s'écrie : *O vous, la « belle entre toutes les femmes, que j'entende votre « voix*[1] ! Répondez à l'ange ; et par l'organe de l'ange, « à votre Créateur. Recevez sa parole, et prononcez « la vôtre ! Que la Parole éternelle descende dans vo- « tre sein, et que la vôtre éclate dans l'éternité ! Di- « latez votre cœur, ô Vierge pure, ouvrez votre « sein, mille fois béni, et recevez en vous le Verbe « divin, la parole de vie[2] ! »

[1] Cant. cant. 2, 14. — [2] De Laud. B. M. V. Serm. IV.

Ailleurs saint Bernard revient à la même vérité, et l'exprime avec la même chaleur d'âme. Il se réjouit d'apercevoir, au milieu des débris du genre humain bouleversé, une pierre demeurée intacte. Cette pierre sera choisie pour servir de base au nouvel édifice. Mais il faut que la Vierge immaculée consente à un ministère infiniment douloureux : « O vous qui « avez échappé à la malédiction universelle ! Vierge « sage, Vierge pieuse, qui avez trouvé grâce devant « le Seigneur votre Dieu ! où donc avez-vous ap- « pris que Dieu aimait la chasteté virginale ? Quelle « loi, quelle page de l'Ancien Testament vous avait « enseigné à vivre de la vie des anges dans un corps « mortel ? Où aviez-vous lu que *les vierges seules* « *chantent le cantique nouveau et qu'elles suivent* « *l'agneau partout où il va* [1] ? Pour vous, point de « commandement, point de conseil, point d'exemple « antérieur. L'onction divine vous a tout fait com- « prendre. La parole de Dieu elle-même, vivante, « opérante, vous avait éclairée avant de se revêtir de « votre chair et de s'appeler votre fils.... Préparez « donc votre sein ; ouvrez votre cœur ! *Celui qui* « *est tout-puissant va accomplir en vous de gran-* « *des choses* [2]. Vous ferez cesser l'anathème qui « pèse sur votre peuple ; et au lieu de tristes gé- « missements, on entendra *les générations vous* « *proclamer bienheureuse !*..... Ne craignez point, « Marie ; n'hésitez point d'accepter le titre de mère ! « Vous concevrez, il est vrai ; mais vous concevrez « sans péché, et vous ne connaîtrez point d'hommes.

[1] *Apocal.* XIV, 4. — [2] Luc. I, 48.

« La lumière éternelle sera le fruit de vos entrailles; « l'amour éternel de Dieu sera le gage de votre chasteté. Vierge féconde, épouse immaculée, virginale « mère!..... *Vous êtes bénie entre toutes les fem-* « *mes, et le fruit de vos entrailles est béni*[1]. »

La Vierge a compris le mystère; elle a consenti; le *oui* est prononcé : *Fiat!* Et ce Fiat, sublime comme le *Fiat Lux* qui créa la lumière du monde, appelle le Soleil des esprits et dissipe les ombres de la mort. *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole!* Elle a dit; et les vertus des cieux tressaillent, les divines miséricordes descendent sur la terre : *Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous.* Et les anges, les célestes amis de l'homme, célèbrent les merveilles de la réconciliation, et chantent leurs extases : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*[2]! Ainsi au *Fiat* de la création prononcé par Dieu, répond le *Fiat* de la rédemption qui sort de la bouche de Marie!

Saint Bernard déploie avec magnificence la chaîne de grâces qui désormais va relier l'homme à son Dieu, chaîne sacrée dont Marie est le premier anneau.

« La vie éternelle jaillit d'une source qui enivre « le ciel : elle épanche les eaux vives qui retom« bent avec impétuosité sur le Liban. Quelle est « cette source de vie? C'est le Seigneur Jésus-Christ... « Les eaux sont venues jusqu'à nous; elles ont ar-

[1] De Laud. B. V. 3e serm. — [2] Luc. II, 14.

« rosé les places publiques, bien que l'étranger ne « s'y désaltère point. Un canal nous les amène du « ciel, et les grâces en découlent selon la mesure « de nos soupirs, pour rafraîchir nos cœurs altérés... « Vous avez déjà compris ma pensée; vous savez « quelle est celle qui a reçu cette parole : *Salut, « pleine de grâce!* Si les courants de la grâce ont « manqué trop longtemps au genre humain, c'est « que la Vierge appelée par tant de vœux, n'était « pas là encore et n'intercédait point pour nous..... « Comment Marie est-elle arrivée à cette source? « Par la véhémence de ses désirs, par la ferveur de « sa piété, par la pureté de sa prière; car, dit l'É- « criture, *la prière du juste pénètre dans les « cieux.* Or, qui donc est juste, si Marie ne l'est « pas? Marie du sein de laquelle s'est levé le So- « leil de justice! Marie à qui les anges ont dit : *Vous « avez trouvé grâce devant Dieu!...* Oui, un pré- « cieux parfum a été répandu sur Marie; mais avec « une telle plénitude qu'il déborde de toutes parts « avec la plus grande profusion. Déjà nous le goû- « tons; déjà nos visages se dilatent sous les flots « de cette huile sacrée; déjà nous nous écrions : *Votre « nom s'étend de génération en génération; il est « comme une huile répandue* [1]!

« O hommes, contemplez le dessein de Dieu, le des- « sein de la sagesse, le dessein de la piété. Voulant « arroser l'aire, il verse d'abord la rosée sur la toison; « et devant racheter le genre humain, il dépose le « prix de la rédemption entre les mains de Marie.

[1] *Cant. cant.* I.

« Pourquoi cela? Peut-être est-ce pour apaiser la « plainte de l'homme, et pour que la faute de la pre- « mière femme fût réparée par cette autre femme. « Mais considérez plus attentivement l'honneur et l'a- « mour que nous devons à Marie, le Seigneur ayant « placé en elle tout bien, afin que, si nous trouvons « en nous quelque vertu, quelque grâce, nous recon- « naissions en être redevables à celle dont la sura- « bondance est venue jusqu'à nous.... Aussi, du fond « le plus intime de notre cœur, de toutes les affec- « tions de nos entrailles, de tous nos vœux les plus « ardents, célébrons la gloire de Marie : telle est « la volonté de Celui qui veut que nous obtenions « tout par Marie. En tout et partout, devenue notre « providence, elle pacifie nos alarmes, elle excite no- « tre foi, stimule notre confiance, chasse le désespoir, « relève notre courage. Que la crainte soit bannie! « La Vierge nous a donné Jésus pour médiateur. Re- « douteriez-vous d'aller à lui? Il est votre frère, il « est votre chair; il a passé par toutes les tentations, « excepté par le péché, afin d'exercer sa miséricorde. « Si vous tremblez devant sa Majesté divine, parce « que, tout en se faisant homme, il est resté Dieu; « et si vous cherchez une protection auprès de lui, « recourez à Marie. Le fils exaucera la mère; le père « exaucera le fils. Mes bien-aimés! c'est là l'échelle « des pécheurs; c'est là ma confiance, le fondement « de mon espérance : *Vous avez trouvé grâce de- « vant Dieu,* dit l'archange. Oui, voilà le sujet de « notre joie! Elle a trouvé grâce, et toujours elle « trouvera grâce, et nous n'avons besoin que de la « grâce. La Vierge sage ne demande point la sagesse

« comme Salomon, ni les richesses, ni les honneurs, « ni la puissance; elle demande la grâce, et c'est la « grâce qui nous sauve[1]. »

On peut saisir dans ces ravissantes pages la pensée qui domine saint Bernard. Marie, dépositaire de la grâce divine, la répand sur tous ceux qui l'invoquent. Elle en possède la *plénitude;* car, dit l'Évangile, elle est *pleine de grâce.* Or, cette plénitude n'est point pour la Vierge toute seule; mais de son cœur elle efflue et se déverse avec abondance sur ses enfants. C'est ce que le saint docteur ne se lasse point de redire dans toutes ses suaves homélies. Nous ne pouvons résister à les citer encore.

« Qu'on ne parle plus de votre bonté miséricor« dieuse, ô Marie, si un seul homme peut se souve« nir de vous avoir invoquée dans ses afflictions, sans « avoir été exaucé[2]! Nous nous réjouissons de toutes « vos vertus; mais votre extrême tendresse est ce « qui touche le plus vos enfants. Nous célébrons vo« tre virginité; nous exaltons votre humilité; mais « votre charité compatissante a quelque chose de plus « consolant pour ceux qui souffrent; nous y pensons « avec plus d'amour, nous l'implorons avec plus de « confiance. C'est elle qui a obtenu la rénovation du « monde, le salut des hommes. Qui donc, ô femme « bénie, pourra jamais sonder l'étendue, la latitude,

[1] In B. V., Deipar.

[2] *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est, qui invocatam te in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse*, etc. C'est dans cette homélie que se trouvent éparses les paroles dont on a composé la salutaire invocation de saint Bernard, devenue célèbre et à jamais mémorable sous le titre de *Memorare.*

« la sublimité, la profondeur de cette charité miséri-
« cordieuse? Son étendue : elle s'étend sur tous ceux
« qui l'invoquent; sa latitude : elle remplit l'univers;
« sa sublimité : elle monte dans la cité de Dieu; sa
« profondeur : elle descend parmi ceux qui dorment
« dans les ténèbres pour les éclairer. Par votre cha-
« rité, ô Vierge incomparable, le ciel se peuple, l'en-
« fer se vide, les ruines de Jérusalem se réparent,
« la vie est rendue aux morts qui l'attendent..... Que
« notre âme, dévorée de soif, se hâte donc de puiser
« à cette source! Que notre misère s'adresse à cette
« grande miséricorde.... Que votre charité, ô Marie,
« daigne faire connaître au monde la grâce que vous
« avez trouvée devant Dieu, en obtenant par vos sain-
« tes prières le pardon des coupables et la délivrance
« de ceux qui se débattent au milieu des périls. Qu'en
« ce jour de solennité et de joie, vos humbles servi-
« teurs, invoquant votre doux nom de Marie, ô reine
« clémente! reçoivent par votre entremise, la grâce
« de Jésus-Christ, votre Fils, notre Seigneur, béni
« dans tous les siècles[1]. »

La noble vierge de Sion, devenue l'objet des amours de Dieu et des hommes, a dû représenter, dans sa forme terrestre, le type d'une beauté parfaite[2]. En elle ne se trouvait aucune des causes qui flétrissent la nature humaine et la rendent difforme. Elle possédait au contraire, avec la pureté d'une vie sans tache, ces vertus intérieures d'où naissent les grâces du visage et les reflets du ciel. L'auréole qui rayonnait

[1] S. Bern. in Assumpt. B. M., Serm. v.

[2] *Tota pulchra es*, dit le Cantique des cant., IV, 7.

sur son front virginal, la douceur pénétrante de ses regards, la bonté, la bienveillance maternelle et suave répandue sur sa physionomie; la candeur, la divine humilité, la sainteté, les perfections surhumaines qui respirent dans toute sa personne, et jusqu'à l'expression de ses mains vivifiantes qui distillent la grâce et la lumière, tous ces traits, tous ces aspects ravissent l'âme qui contemple Marie. A la pensée d'une beauté si majestueuse, la terre n'a plus de charmes, les scènes du monde s'évanouissent, et toutes les autres beautés s'effacent comme les astres de la nuit à l'apparition de l'aurore et au lever du roi des astres.

Les témoignages de ceux qui ont eu recours à Marie proclament les miséricordes qui leur ont été faites; d'autres témoignages, non moins irrécusables, racontent les effets surprenants de l'intervention visible de la Mère des chrétiens; mais les uns n'ont point de termes pour exprimer leur gratitude; les autres n'ont point de mots pour dire leur admiration. Saint Bernard, à qui la Vierge s'était révélée dans une vision extatique, en conserva une émotion si forte qu'elle éclate dans tous ses discours. Pour en donner une idée, il faudrait transcrire ici les méditations sur le *Salve Regina*[1], plus onctueuses que tout ce qui jamais a été dit et écrit sur Marie; il faudrait traduire encore les panégyriques et les louanges prononcés en l'honneur de la Mère de Dieu. Mais, li-

[1] L'auteur a ajouté à cette quatrième édition, la traduction des méditations sur le *Salve Regina;* ainsi que les méditations sur la *Connaissance de soi-même.* Mais pour ne pas tenir trop longtemps en suspend la partie historique de l'ouvrage, on a inséré ces méditations dans l'Appendice, à la fin du volume.
(*Note de l'éditeur.*)

mité par le cadre de cet ouvrage, nous nous bornerons à quelques fragments extraits des homélies sur la fête de l'Assomption.

« Aujourd'hui la glorieuse Vierge, quittant la terre, « comble de joie les heureux habitants du ciel. En « effet, si l'âme d'un enfant qui n'avait point encore « paru au jour, s'est dilatée d'allégresse à la voix « de Marie, quel dut être le tressaillement des es- « prits célestes quand ils purent entendre ses accents, « contempler son visage, jouir de sa présence! L'as- « pect de Marie enchante l'univers; et la divine patrie « elle-même brille d'un nouvel éclat, à la lumière de « ce flambeau virginal.... Notre Reine nous a précé- « dés; elle est montée pour nous préparer une de- « meure; elle est notre avocate : comme mère de « notre juge et mère de notre miséricorde, elle plai- « dera avec une irrésistible puissance les intérêts de « notre salut..... Aujourd'hui nous présentons au Sei- « gneur un don précieux, afin que par ce gage d'al- « liance, offert et accepté, l'humanité soit unie à la « Divinité, la terre au ciel, la faiblesse à la force « toute-puissante. Du fond de notre vallée, un fruit « excellent s'est élevé vers les cieux, d'où descendent « les dons parfaits : arrivée au port, la Vierge répan- « dra ces dons sur les hommes. Comment supposer « un refus? Le pouvoir ne saurait lui manquer, ni « la volonté. Elle est la reine des anges; elle est com- « patissante; elle est la mère du Fils de Dieu. Rien « ne peut donner une plus haute idée de son in- « comparable suprématie que ce dernier titre : car « on ne peut douter des égards du fils pour la « mère, ni de la charité tendre d'une mère au s

« de laquelle l'Amour lui-même s'est incorporé et re-
« posé personnellement....

« Oui, Celui qu'elle avait reçu à son entrée dans le
« monde, la reçoit aujourd'hui à son entrée au ciel.
« Mais avec quel honneur! avec quelle magnificence!
« Sur la terre, nul lieu n'était plus digne du Fils de
« Dieu que le temple du sein virginal; au ciel, au-
« cune place n'est plus digne de la Vierge sacrée que
« le trône où le Fils de Dieu l'a fait monter en ce
« jour.... Comment nous serait-il possible de nous re-
« présenter la gloire splendide où s'est élevée la Mère
« du Sauveur des hommes? Comment parler de l'em-
« pressement pieux et de la jubilation des légions an-
« géliques, venant à sa rencontre et la conduisant,
« au milieu des célestes concerts, jusqu'au trône de
« la Royauté! Qui comprendra les hommages, les em-
« brassements avec lesquels elle fut accueillie par son
« Fils, et comment elle a été exaltée au-dessus de
« toutes les créatures, selon la distinction qui conve-
« nait à une telle Mère, et la majesté qui convenait
« à un tel Fils!.... Plus les grâces dont elle avait été
« comblée sur la terre étaient abondantes, plus sa
« grandeur au ciel est sublime. *Si l'œil n'a point*
« *vu, si l'oreille n'a point entendu, si l'esprit de*
« *l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu a pré-*
« *paré à ceux qui l'aiment,* qui dira ce qu'il a pré-
« paré à Marie, sa mère qui l'aima plus que tous? Oui,
« bienheureuse, éternellement bienheureuse, la Vierge
« Marie, soit qu'elle conçoive le Fils de Dieu sur la
« terre, soit que le Fils de Dieu la reçoive au ciel[1]. »

[1] *In Assumpt. B. V.*, Serm. I.

Ces contemplations, si vivement exprimées, remplissaient saint Bernard d'une confiance sans bornes dans la protection de Marie. Au seul nom de Marie, son cœur s'émeut, son espérance vole vers le ciel; il invoque, il supplie, il expose tous ses vœux et les besoins de tous les hommes. Encore une citation, et nous terminerons ce chapitre.

« *Glorieuses sont les choses qui ont été dites de* « *vous*[1], ô cité, Mère de Dieu!... Non, il n'est point « de langue, point de paroles chez aucune des na- « tions qui vivent sous le soleil, qui puissent raconter « les magnificences de votre élévation. O pieuse, ô « majestueuse, ô tout aimable Marie! vous ne pouvez « être nommée sans enflammer d'amour. La pensée « ne peut se porter vers vous sans que le cœur qui « vous aime, n'éprouve un redoublement de tendresse; « jamais vous ne venez à notre mémoire sans nous « donner quelque chose de cette sainte joie dont vous « êtes remplie. Et maintenant, ô notre souveraine! « nous crions vers vous de toutes les forces de notre « âme : Aidez notre faiblesse! enlevez notre opprobre! « Voyez cette tunique qui nous enveloppe : c'est la « robe d'Ève, notre mère; elle nous l'a transmise pour « notre malheur; elle a recouvert de sa confusion la « chair de ses fils, comme d'un vêtement; elle a fait « germer ici-bas la semence d'un double mal; elle a « déposé l'injustice dans notre âme et l'iniquité dans « notre corps, et la mort partout. O funeste héritage! « déplorable misère de la nature humaine!... Qui donc « nous délivrera de la corruption de ce vêtement? La

[1] *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* Psal. 86.

« grâce de notre Sauveur Jésus-Christ, votre Fils, ô « Marie! Lui qui, pour guérir nos infirmités, s'est « fait infirme; qui, pour donner la mort à notre mort, « a livré, à nous pécheurs, sa vie innocente. C'est « vous, ô bienheureuse Vierge! qui parlerez au cœur « de Jésus-Christ, vous qui reposez au milieu des se- « crets embrassements de ce Fils bien-aimé et qui « jouissez si pleinement de ses familiers entretiens! « Parlez; votre Fils vous écoute; il exaucera toutes « vos demandes. Invoquez son saint nom sur nous, « afin que nous soyons guéris de l'ancienne lèpre du « corps et de l'âme. Qu'à votre prière, notre jeunesse se « renouvelle comme la jeunesse de l'aigle; et que d'une « voix nouvelle, mêlés à de nouveaux frères dans ces « lieux où tout est nouveau, nous chantions sur les « cymbales de la jubilation le cantique nouveau, le « cantique de l'immortelle joie! Que le voile tombe de « nos yeux, et que nous contemplions la gloire de « notre Sauveur, absorbés dans l'immense océan de « la lumière divine; afin qu'unis à l'esprit du Seigneur « par les liens de l'amour, nous ne fassions qu'un avec « lui. O Marie! obtenez-nous cette grâce par votre in- « tercession auprès de votre Fils, Jésus-Christ Notre- « Seigneur, à qui louanges, gloire, actions de grâce, « dans les siècles des siècles[1]! »

[1] S. Bern. Serm. panegyr. in Mabill.

CHAPITRE IX.

Suite des écrits sur la très-sainte Vierge. Harmonie de ces écrits avec ceux des Pères de l'Église.

Saint Bernard, dans une courte préface ajoutée à ses homélies sur la mission de l'archange auprès de la royale Vierge de Nazareth, déclare qu'il n'a point prétendu écrire des choses nouvelles, mais qu'il s'est contenté de reproduire les sentiments des saints Pères[1].

Ne semble-t-il point que cette déclaration soit dictée par l'Esprit de Dieu pour répondre à ceux qui, quelques siècles plus tard, soutiendront que le culte de Marie a commencé au moyen âge, et que l'abbé de Clairvaux en a été le principal promoteur?

Notre but, dans ce chapitre, est de vérifier l'assertion de notre saint, en montrant l'accord de ses écrits avec ceux des plus anciens et des plus illustres docteurs de l'Église. Que si la critique nous reprochait ici quelques longueurs, nous donnerions pour excuse les paroles mêmes de Bernard, tirées de la préface que nous venons de citer. « Ceux, dit-il, qui m'accusent « d'avoir fait un travail superflu, sauront que je l'ai « entrepris, moins pour interpréter l'Évangile que pour « saisir l'occasion de parler de ce que j'aime. Si je suis

[1] Hom. super *Missus est*.

« coupable de satisfaire en ce point à ma dévotion par-« ticulière, plutôt que de rechercher l'avantage com-« mun, la douce Vierge sera assez puissante auprès de « son Fils miséricordieux pour obtenir mon pardon. »

Sans doute l'âme pieuse et fidèle, nourrie de la séve de l'Évangile, et instruite au dedans d'elle-même par l'onction de l'Esprit saint, n'a pas besoin de démonstration pour justifier le culte qu'elle rend à la Mère du Seigneur. Lors même que l'Évangile eût gardé le silence sur ce culte filial, les cœurs chrétiens l'eussent deviné : car l'amour de Marie naît au cœur en même temps que la foi en Jésus-Christ; et cet amour ne s'enseigne point, pas plus qu'on n'enseigne aux enfants à aimer leur mère.

Il ne faut donc pas demander aux siècles primitifs de l'Église un enseignement doctrinal sur la dévotion des fidèles envers l'auguste Marie. On ne se doutait point, aux heureux jours où la religion était dans la vie pratique, plus que dans la polémique et dans les livres, qu'il fût nécessaire de soutenir par des arguments, la plus simple de toutes les vérités.

Mais si le culte de la Vierge n'a point été systématiquement formulé, toujours cependant il a existé; les monuments de la plus haute antiquité le proclament; les plus anciennes liturgies du monde chrétien en font foi[1]; et il n'est pas un seul Père de l'Église, pas un seul docteur, à quelque siècle qu'on remonte, qui,

[1] Dans toutes les liturgies du premier âge, la Vierge est nommée, invoquée au saint sacrifice. On peut consulter la liturgie attribuée à saint Jacques, celle de saint Jean-Chrysostôme, celle des Ethiopiens, et celle des Grecs encore en *usage aujourd'hui.*

dans ses discours ou dans ses écrits, ne laisse échapper des aspirations ardentes au souvenir de cette fille d'Israël, bénie entre toutes les femmes.

Nous lisons dans les œuvres de saint Denys l'Aréopagite des choses remarquables sur la beauté de la Vierge bien-aimée. L'heureux disciple de saint Paul l'avait vue durant qu'elle vivait encore sur la terre : « A son aspect tout divin, écrit-il, je me sentis comme environné d'une splendeur étincelante ; et mon âme se trouva pénétrée d'une clarté si pure, inondée d'un si doux parfum de vertus, que ni mon corps, ni mon esprit stupéfait, ne purent soutenir une si vive émotion. Toutes mes facultés et les puissances de mon âme succombèrent, à la vue de cette incomparable majesté. Dieu, qui résidait dans la fille de David, m'est témoin que si je n'avais été instruit par l'Évangile, je l'aurais prise pour une divinité ; et je ne puis concevoir, même dans les bienheureux du ciel, un plus grand bonheur que celui qui m'enivrait à ces moments fortunés, tout indigne que je suis [1]. »

Le seul titre de *Mère de Dieu,* donné à Marie dès l'origine de l'Église, atteste l'honneur et la singulière vénération dont elle était l'objet au milieu des chrétiens. Cette divine qualification, à laquelle on ne sau-

[1] Voici en quels termes les anciens historiens grecs du XIII[e] siècle rapportent les paroles de saint Denys : « *Unde Dionysius cum ad eam videndam introductus fuisset, vidit tantum splendorem, et angelorum multitudinem innumerabiliter super eam, et propriam Virginem (ipsam Virginem) tanta luce fulgere, ut dixisse referatur, quod eam, ut Deum, adorasset præ magnitudine gloriæ, quam videbat, nisi evangelica fuisset fide coactus.* » (In op. sancti Dionys. Ed. Venetiis, 1756. Tom. 2, p. 118.) Les mêmes paroles sont rapportées dans les commentaires de Rickelius, cap. 3. *De Divinis nominibus*, art. 16.

12

rait assigner aucune date postérieure aux temps
toliques, se trouve d'ailleurs dans les écrits de
Ignace d'Antioche[1], le héros de la foi primitive;
les œuvres de saint Irénée et dans celles du
saint Athanase. Julien l'apostat reproche éternell
aux chrétiens de donner ce titre à Marie, pré
reproche qui fera éternellement la gloire de l'Ég
Au cinquième siècle, quand les évêques de la c
licité, réunis au grand Concile d'Éphèse, sous la
sidence de saint Cyrille d'Alexandrie, rendirent
voix unanime un solennel témoignage à la mat
divine, les acclamations de joie, poussées par le p
d'Éphèse, et répétées jusqu'aux extrémités du m
étouffèrent les voix discordantes qui, pour la pre
fois, avait élevé un doute sur ce dogme sacré.

Saint Irénée, l'apôtre des Gaules, enseignait h
ment au second siècle ce que saint Bernard éc
au douzième :

« La Vierge qui porta le Créateur dans son sein
anéantir, par son obéissance parfaite, aux pie
l'arbre de la croix, la sentence de mort que la dés
sance d'Ève avait attirée sur nous, au sujet de l'
de la science du bien et du mal. Ève s'était lais
duire par un ange pour s'éloigner de son Dieu e
cher contre son Verbe; Marie se laissa instruir
un ange et apprit de sa bouche qu'elle s'unirait à
en obéissant à son Verbe..... Si donc le genre hu
tout entier s'est perdu par Ève, encore vierge,
le voyons aujourd'hui sauvé par une autre Vier
soumission de l'une ayant servi d'antidote et de c

[1] *Ad Ephes.* — [2] Voy. la Bletterie, Vie de Julien l'Apost., pag. 371,

poids à l'insubordination de l'autre... La prudence du serpent fut vaincue par la simplicité de la colombe; et ainsi tombèrent les chaînes qui nous attachaient à la mort par une funeste nécessité [1]. »

Les rapprochements et les contrastes entre Ève et Marie avaient frappé aussi saint Épiphane, au quatrième siècle. Il se demande, en expliquant la Genèse, pourquoi Ève, la coupable, est appelée la mère des vivants : « Qu'est-ce à dire? Ève n'avait pas reçu ce titre quand elle habitait le paradis, et on l'appelle mère des vivants après qu'elle est condamnée à n'enfanter que des générations mortes! C'est qu'elle fut ainsi nommée mystérieusement à cause de Marie, dont elle est la figure; Marie étant véritablement la mère des vivants, puisqu'elle est la mère de tous les hommes auxquels son enfantement a donné la vie [2]. »

Tertullien apporte, dans l'interprétation de ce mystère, son énergie habituelle : « De même que dans Ève encore vierge, la parole du démon avait produit des fruits de mort, de même la parole de Dieu, dans une autre vierge, produit des fruits de vie; et ainsi le sexe qui a commencé nos malheurs est appelé à les réparer et à devenir l'instrument de notre salut [3]. »

Dans les touchantes poésies de saint Éphrem, les docteurs de la Syrie, nous trouvons les mêmes inspirations, les mêmes élévations qui se retrouvent huit siècles après, dans les homélies de saint Bernard. Il contemple avec transport la gloire éminente de la Vierge élevée au-dessus de toutes les créatures, et la

[1] S. Iren. lib. V, cap. 19. — [2] S. Epiph. *Advers. hæres.*, tom. VII, 38.
[3] Tertul. De carne Jesu-Christi, cap. 21.

saluant avec l'archange, il lui dit : « O Vierge sainte et immaculée ! ô Marie, mère de mon Dieu ! vous êtes la Reine des cieux et de la terre, l'espérance des affligés, notre protectrice pleine de grâce, pleine de gloire et de vertus ; vous êtes entourée d'une auréole plus radieuse que le soleil ; vous êtes couronnée de plus d'honneur que les chérubins, de plus de sainteté que les séraphins, et vous êtes plus élevée que toutes les dominations célestes ; vous avez été l'unique espérance de nos pères, la joie des prophètes, la consolation des apôtres, la gloire des martyrs, l'honneur de tous les saints... O Vierge qui apportez aux hommes la lumière ! ô puissante consolatrice ! la plus sainte et la plus accomplie des créatures ! a quoi vous comparerai-je ? C'est vous qui êtes cet encensoir d'or d'où s'exhalaient les nuages odorants ! Vous êtes la lampe qui, nuit et jour, éclairait le sanctuaire ; vous êtes l'urne qui renfermait la manne du ciel ; la table sur laquelle était écrite la loi de Dieu ; vous êtes l'arche de la nouvelle alliance ; vous êtes le buisson ardent qui brûlait sans se consumer ; vous êtes la tige de Jessé qui porte la plus belle de toutes les fleurs ; et cette fleur, c'est votre Fils. Ce Fils est à la fois Dieu et homme ; et vous, Marie, vous êtes sa mère !... »

Éphrem continue : « C'est par vous, ô Vierge mère, que nous avons été réconciliés avec notre Dieu ; vous êtes l'espérance des pécheurs et la ressource de ceux qui manquent de secours ; vous êtes le port où les malheureux naufragés abordent avec sûreté ; vous êtes la consolation du monde, l'asile des orphelins, la rançon des captifs, le soulagement des malades, le baume des infirmes, le salut de tous. En vous le solitaire se re-

pose en paix ; en vous l'homme du monde retrouve lumière et refuge. Nous accourons donc, ô sainte Mère de Dieu ! sous les ailes de votre protection ; couvrez-nous de votre miséricorde ; ayez pitié de nous ! Oui, les yeux baignés de larmes, nous vous supplions d'intercéder pour nous, afin que votre Fils, notre clément Sauveur, ne nous rejette point à cause de nos péchés, et ne nous retranche point de sa vigne comme des branches stériles[1].... »

« La divine incarnation, dit ailleurs saint Éphrem, a fait du sein de Marie un ciel où réside la divinité... Seule, entre toutes les femmes, elle a été choisie pour être l'instrument de notre salut. A Marie viennent aboutir tous les oracles des justes et des prophètes. C'est de son sein qu'est sorti l'astre lumineux qui a éclairé les hommes plongés dans les ténèbres de la mort. Nous pouvons appeler Marie le sanctuaire du Fils de Dieu, nouveau ciel dont il est parlé dans l'Apocalypse, où le Roi des rois établit sa demeure ; une vigne d'où s'épanche un suc délicieux ; une source vive d'où se répandent les eaux du ciel[2]... »

Un autre écrivain des premiers siècles, saint Méthodius, nous a laissé des pages admirables sur la souveraine des anges. Il la loue, il la bénit, il l'implore avec l'accent d'une âme profondément touchée : « Comment pourrai-je célébrer votre magnificence, ô Mère vierge et Vierge mère ? Ah ! vous êtes trop élevée au-dessus des hommes pour que la langue des hommes puisse chanter des louanges dignes de vous ! O fille

[1] S. Eph., serm. de laud. B. V.
[2] Id. Tom. III, *p. 607 et 629 passim*. Ed. Rom. ex typog. Vatic.

de David, mère de mon Seigneur et de mon Dieu, je veux du moins vous louer dans la langue de vos pères; je n'emploierai que des pensées et des images empruntées aux livres sacrés. Bienheureuse tige de Jessé! le Seigneur est avec vous, *car en vous il a placé son tabernacle.* C'est en vous, ô Marie, que toutes les promesses, toutes les espérances de nos ancêtres, ont eu leur accomplissement; c'est en vous que le Seigneur s'est fait *Emmanuel,* c'est-à-dire, *Dieu avec nous*... Oui, le Très-Haut, qui se suffit éternellement à lui-même, a néanmoins reçu quelque chose de vous; il a reçu de vous un cœur semblable au nôtre; et c'est de vous que le Tout-Puissant, pour accomplir ses desseins, a tiré tout ce qui lui fallait pour se faire homme. Quoi de plus sublime! Quoi de plus merveilleux! Oui, c'est vous qui lui avez fourni ce corps adorable au moyen duquel mes yeux ont pu contempler mon Dieu. Salut, ô salut, mère et servante de Dieu, la seule créature à qui Dieu ait voulu être en quelque sorte redevable! Il nous dit: *Honorez votre père et votre mère.* Et lui-même, qui nous donne ce précepte, ne l'observera-t-il pas envers celle dont il a reçu la naissance, envers celle qu'il a élevée au plus haut des cieux par la gloire dont il l'a entourée?

« O vous qui êtes le temple du Très-Haut, le sanctuaire vraiment auguste où Dieu lui-même est venu habiter, nous ne vous offrons point de vaines louanges, et ce ne sont point de futiles éloges que nous prononçons en votre honneur; les faits eux-mêmes sont les titres de votre gloire: vous avez nourri notre Sauveur de votre lait virginal, après avoir revêtu sa Divinité d'un corps formé de la substance du vôtre. Com-

ment serait-il possible de vous honorer autant que vous le méritez [1] ?... »

Écoutons maintenant l'austère saint Jérôme, qui exalte les grandeurs de Marie, et se réjouit des fêtes dont elle est l'objet dans toutes les églises du monde :

« Qui pourrait douter que la Vierge choisie pour recevoir dans son sein le prix de notre rédemption, ne soit assez puissante pour nous obtenir le bienfait de notre délivrance? C'est donc à bien des titres que nous la célébrons dans nos assemblées, puisque nous lui sommes redevables de l'heureux commerce du ciel avec la terre....

« O Mère de mon Dieu! quelle gloire est la vôtre! Vous avez conçu, dans votre sein virginal, l'auteur de la vie; vous avez couvert de vos maternels baisers les lèvres de Jésus encore teintes de votre lait; et quoiqu'il fût votre créateur et votre maître, vous l'avez vu sous la forme d'un enfant s'attacher à vous en essayant ses premiers pas, et remplir votre cœur d'une joie ineffable. O heureux enfantement! tu as fait l'allégresse des anges, l'attente de tous les saints. Le genre humain tout entier, enveloppé dans une même réprobation, avait besoin de toi pour être déchargé du poids de cet anathème. »

Saint Jérôme, après avoir épuisé les mâles accents de son éloquence pour exprimer les émotions dont son âme était pleine, cherche dans la nature de suaves harmonies et des images poétiques pour

[1] S. Methodius, *in Purif. B. V.* — Ce saint évêque, auteur d'un livre intitulé : *Banquet des vierges*, devint un des plus illustres martyrs de la persécution de Dioclétien.

offrir à la fille d'Abraham un tribut de louanges : « C'est vous, reine des grâces, qui faites accourir les chœurs des vierges auprès de la source des eaux vives, à travers les chemins semés de lis blancs comme la neige, et parés de toutes les richesses du printemps. Dans les régions sublimes où demeurent les bienheureux, vous êtes assise à la première place, au milieu de fleurs humectées d'une rosée divine, comblée des ineffables délices du paradis où vos mains bénies se plaisent à cueillir des fleurs qui ne se flétriront jamais. Votre voix, unie aux chants des anges et aux hymnes des archanges, ne cesse de répéter avec eux : Saint, saint, saint!... Mais, que fais-je? Comment célébrer Marie? Si je vous appelle la mère des nations, ce n'est pas assez; si je vous appelle la vive image de Dieu, je n'énonce qu'un fait; si je vous appelle la nourrice d'un Dieu, je ne dis rien que la simple vérité. O bienheureuse mère! nourrissez donc Celui qui est notre nourriture; nourrissez celui qui fait les délices des anges.... Ah! souvenons-nous qu'en mettant au monde celui qui est notre frère, Marie est devenue véritablement notre mère; et qu'ainsi, plus elle est élevée en puissance et en gloire, plus nous devons ressentir les effets de ses maternelles sollicitudes [1].

Les sollicitudes de ce cœur de mère se montrent, en effet, dans toute l'histoire évangélique; et comme le répète fréquemment saint Bernard, la grâce dont Marie est pleine, a débordé dans tous les siècles; la miséricorde, dont elle est l'inépuisable canal, *se ré-*

[1] *S. Hieron. in* Assump. B. V. *passim.*

pand de race en race, de génération en génération, élevant les petits et les humbles, abaissant les grands et les superbes, rassasiant ceux qui sont affamés, et renvoyant vides ceux qui sont dans l'abondance, selon la promesse que le Seigneur a faite à Abraham [1].

L'illustre saint Athanase a exprimé les mêmes sentiments avec une grande énergie :

« L'Esprit saint, dit-il, pénétra dans le sein de la « Vierge, avec toutes les vertus inséparables de sa « divine essence, la remplissant, l'imprégnant pour « ainsi dire tout entière de sa grâce, *gratia plena,* « et la comblant de perfections; ce qui est signifié par « ces mots : *La vertu du Très-Haut vous couvrira* « *de son ombre.* Que cette vertu toute-puissante soit « demeurée unie à elle, depuis sa conception et après « son enfantement et tout le temps de sa vie, c'est de « quoi nous sommes persuadés; car je ne saurais « croire que cette plénitude de grâces n'ait été que « passagère dans la sainte Vierge; non, mais cette « grâce lui a été communiquée pour tous les temps. « De même, ce n'est pas seulement pour une seule fois « que la vertu du Très-Haut l'a couverte de son ombre; « mais cette vertu l'environne encore maintenant et « toujours; en sorte que, par la présence du Saint-Es- « prit, elle est éternellement pleine de grâces [2]. »

Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui, en l'année 431, alléguait l'autorité de saint Athanase en faveur du culte de la mère de Dieu, termine un de ses discours par cette sublime invocation :

[1] Luc. I. — [2] S. Athan. *De sanctiss. Deipara*, in op. 1698.

« Je vous salue, Marie, mère de Dieu, trésor de « l'univers! Je vous salue, vous qui, dans votre sein « virginal, avez renfermé l'incompréhensible; vous, « par qui la Divinité a été glorifiée et adorée; vous « par qui le nom sacré du Sauveur est exalté sur « toute la terre; vous par qui le ciel triomphe, les « anges se réjouissent, les démons sont mis en fuite, « le tentateur est vaincu, la créature coupable éle- « vée jusqu'au ciel; vous par qui les fidèles obtien- « nent le baptême et sont oints d'une huile de joie; « vous par qui toutes les églises du monde on été fon- « dées; vous enfin par qui le Fils unique de Dieu, vraie « lumière du monde, a éclairé ceux qui étaient enseve- « lis dans les ombres de la mort... Est-il possible de « louer dignement l'incomparable Marie [1]? »

Tels étaient les hommages, tels sont les fervents témoignages que les docteurs des temps primitifs rendaient à Marie! Encore n'avons-nous pu qu'effleurer les archives des siècles; car il faudrait plusieurs volumes pour transcrire les invocations, les ardentes supplications, les actions de grâces, les panégyriques, les homélies pleines de douceur et de lumière, qui se trouvent dans saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jean Damascène, saint Fulgence, dans toutes les œuvres des écrivains et des orateurs catholiques. Comment les prédicateurs de l'Évangile eussent-ils gardé le silence sur Marie, en prêchant la naissance de Jésus-Christ? Comment leur eût-il été possible de contempler le divin Agneau, expirant pour les péchés du

[1] S. Cyrill., in opera, tome III.

monde, sans parler de la Vierge vénérable qui était là, comme Abraham, sacrifiant son fils unique? Elle était debout, aux pieds de la croix, dans l'attitude du pontife qui offre la victime, obéissant comme son fils, et obéissant jusqu'à la mort! Comment exposer ces douloureux mystères sans donner une larme à la mère des douleurs? Se pourrait-il qu'il y eût des églises, portant le nom d'églises chrétiennes, ou Marie fût oubliée? Peut-on oublier une mère?

Cependant ce que nous avons cité semble suffire au but que nous nous sommes proposé : le culte de la Mère de Dieu n'est point une dévotion née au moyen âge; il a existé dans tous les âges chrétiens; il existera jusqu'à la fin des temps et au delà; saint Bernard n'a rien ajouté à la foi de l'Église. Mais ce que nous ne voulons point contester à notre saint, c'est sa tendre piété. Jamais, ni avant ni après lui, personne n'a dit de Marie des choses plus aimables, plus suaves, plus onctueuses; nul mieux que lui ne célébra les prérogatives de la Vierge et les tendresses de la Mère.

Nous terminerons donc par un dernier fragment de saint Bernard, qui résume tous ces pieux sentiments dans l'explication du nom de Marie, et qui surpasse les autres écrits par la magnificence du langage. Ce n'est point un discours, c'est une prière, une hymne, un chant, un concert de soupirs; c'est une poésie pleine de grâce et de vérité.

« *Et le nom de la Vierge était Marie*. Quelques « mots sur ce nom de Marie, dont la signification dé« signe l'étoile de la mer... Elle est en effet la noble « étoile de Jacob qui brille dans les cieux, rayonne « dans les enfers, illumine le monde, échauffe les âmes

« plus que les corps, consume les vices et enflamme « les vertus. Elle est belle, admirable, cette étoile « qui domine l'Océan; qui étincelle de qualités, qui « instruit par ses clartés. O vous qui flottez au milieu « du flux et du reflux de la vaste mer, et qui ramez, « plutôt que vous ne marchez, au milieu des orages et « des tempêtes, regardez cette étoile, fixez-la si vous « ne voulez être submergé sous les flots. Quand les fu« reurs de la tentation se déchaîneront contre vous, « quand vous serez environné de tribulations et d'é« cueils, regardez Marie, appelez Marie. Quand vous « gémirez dans la tourmente de l'orgueil, de la médi« sance, de la jalousie, criez Marie!.... Si, accablé par « l'énormité de vos crimes, confus des plaies hideuses « de votre cœur, épouvanté par la crainte des châti« ments, vous vous sentez enveloppé dans les nuages « d'une sombre tristesse, prêt à tomber dans l'abîme « qui s'ouvre à vos pieds, appelez Marie, regardez Ma« rie. Dans les périls, dans les angoisses, dans les per« plexités, appelez Marie; dites : Marie! Que ce doux « nom ne soit jamais loin de votre bouche, jamais loin « de votre cœur; et pour obtenir une part à la grâce « qu'il renferme, n'oubliez pas les exemples qu'il vous « rappelle. En suivant Marie, on ne s'égare pas, on « ne désespère pas. Si vous lui tendez la main, elle « vous soutiendra, elle vous protégera, et vous ne chan« cellerez pas. Sous sa conduite, point de fatigue; « sous ses auspices, point de naufrage. Comprenez « Marie, et vous verrez pourquoi il est écrit : *Le nom* « *de la Vierge était Marie*[1]. »

[1] Super *Missus est.* 2 Hom.

CHAPITRE X.

Coup d'œil sur les hérésies du temps de saint Bernard.

Il est écrit au Livre d'Esdras que le peuple de Dieu travaillait d'une main à l'édification de Jérusalem; et de l'autre, il tenait le glaive, toujours prêt au combat[1]. De même l'Église, placée entre la vérité qu'elle édifie, et les ténèbres qu'elle repousse, exerce incessamment son labeur et sa vigilance. Si d'une part, elle s'applique à éclairer la cité de Dieu par les œuvres de la science et de la piété; d'une autre part, nous la voyons lutter avec une infatigable et sévère énergie contre toute entreprise opposée au règne de la divine vérité. Les doctrines subversives que l'esprit d'orgueil a enfantées dans tous les siècles prouvent la nécessité de cette perpétuelle sollicitude.

Ce serait un travail inutile, et peut-être impossible, que de retracer toutes les espèces d'aberrations de la raison humaine; car il n'est point d'erreur si absurde qu'elle n'embrasse, quand, dédaignant les traditions plus hautes, elle suit ses propres lumières dans la recherche de la vérité : tentative monstrueuse qui ne reste jamais stérile; elle descend de la région abstraite dans les applications à la vie positive; elle aboutit à tous les désordres. La diversité des

[1] II Esdras., IV, 17.

vices logiques pourrait être, en quelque sorte, posée en équation avec les nuances infinies des vices moraux ; et ceux-ci, à leur tour, considérés sous le point de vue psychologique et physiologique, trouveraient sans doute leurs types dégradés dans la multiplicité des maux corporels. Cette triple manifestation du mal part originairement d'une même souche, et aboutit, chacune selon son espèce, à un fruit de mort.

Chose remarquable! une époque d'immoralité amène ordinairement une période d'erreurs; et à la suite des égarements de l'esprit viennent les fléaux et les maladies corporelles. Ces trois séries de maux tiennent l'une à l'autre plus qu'on ne pense, et se produisent l'une l'autre : les mœurs règlent l'esprit; l'esprit dirige le corps; et en définitive la santé publique dépend des doctrines, comme les doctrines dépendent de la moralité. Il serait peut-être intéressant de partir de ce point de vue pour caractériser chaque siècle par la nature du mal qui le domine, et constater la transformation successive des influences qui s'insinuent dans le monde. Mais, sans vouloir insister sur cette observation, et pour nous en tenir au temps qui nous occupe, il est manifeste que le mal qui caractérise le douzième siècle, c'est la déviation de la philosophie humaine et la tendance hétérodoxe des spéculations de l'esprit. Cette tendance avait été préparée par la prédominance des mœurs barbares dans le siècle précédent : elle eut pour conséquence, un siècle plus tard, des calamités physiques de tous genres et une ère de mortalité effrayante[1].

[1] *On connaît* les étranges et nombreuses maladies qui éclatèrent à la fin du

Ici nous nous bornerons à exposer les principales hérésies qui se produisirent au temps de saint Bernard; plus tard nous verrons saint Bernard aux prises avec elles.

La méthode d'Aristote, comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent, fut le grand instrument à l'aide duquel tous les novateurs entreprirent de justifier leurs doctrines excentriques. L'espèce de fanatisme que l'étude des philosophes grecs avait fait naître dans les écoles du moyen âge, poussait jusqu'à l'absurde les docteurs rationalistes. Les uns, entraînés par les séductions manichéennes, posaient en face de Dieu une nature primitive, coéternelle avec Dieu; assujettie dans son développement, aussi bien que Dieu lui-même, à des lois nécessaires et absolues[1]. D'autres, reproduisant les rêveries des Indiens et des gymnosophistes, voyaient dans la création l'objet éternel de l'amour divin, et enseignaient que tous les êtres créés étaient consubstantiels avec Dieu; panthéisme grossier qui confondait ensemble Dieu, l'homme et la nature[2].

D'autres, et c'était la tendance la plus générale de l'esprit du siècle, portaient dans la théologie chrétienne le goût des disputes et l'esprit de curiosité que

treizième siècle. Ce fut surtout sous le règne des Valois que les populations en furent décimées.

[1] Voyez d'Argentré, Collect. judic., t. I.

[2] S. Bern., in Cant., serm. 71. — Le panthéisme allemand, surtout l'école de Hegel, ne semble être qu'une filiation de ces anciennes erreurs. Il faut lire, sur cette question, le remarquable ouvrage de M. l'abbé H. Maret, publié récemment sous le titre d'*Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes*, [illegible] — Voyez aussi une savante dissertation sur le même sujet, par M. [illegible] Goschler, directeur du collége Stanislas, à Paris.

la dialectique avait rendu plus subtil; de manière que, discourant sur les dogmes, ils les mutilaient, pour ainsi dire, afin de les adapter à des catégories préconçues et de les soumettre aux étroites classifications de l'école.

Enfin des novateurs fougueux et austères, sous le prétexte de purifier les mœurs, entreprirent de réformer la doctrine; et arrachant tout ensemble du champ de l'Église les plantes de la terre et les plantes du ciel, ils composèrent un nouveau christianisme qui se brisa en mille fragments sous leurs mains téméraires.

Ces diverses hérésies, longtemps couvées dans les ténèbres, déployèrent ouvertement leurs symboles, à l'époque où Arnold de Brescia se flattait d'avoir abattu le Chef de l'Église. Ce fut dans le Languedoc que s'organisa la première propagande; la Provence et plusieurs diocèses de la France méridionale en furent bientôt infectés. Ces contrées semblaient plus accessibles que d'autres aux entreprises des novateurs. Outre l'espèce de charme qu'exerçait sur des imaginations vives le mysticisme oriental, elles subissaient encore les influences d'un clergé rude et ignorant. Les vices, les scandales publics, dont un grand nombre de clercs offraient le révoltant spectacle, ne prêtaient que trop d'armes aux propagateurs des nouvelles doctrines. Ceux-ci n'attaquèrent d'abord que le clergé; mais, du clergé, ils passèrent à la hiérarchie ecclésiastique; de la hiérarchie, à l'autorité centrale de l'Église; et cette digue une fois rompue, les erreurs pénétrèrent par torrents dans toutes les écoles schismatiques. Chacune de ces écoles se posait

comme la seule et véritable Église, sous un nom emprunté soit à son chef, soit à la ville où elle venait de naître[1]. C'est ainsi qu'on vit apparaître presque simultanément les différentes sectes manichéennes qui, favorisées par Roger, comte d'Albi, se rendirent dans la suite si redoutables sous leur nouveau nom d'Albigeois[2]. Les Pétrobrusiens, disciples de Pierre de Bruys, avaient été leurs prédécesseurs. Ils se divisèrent; et de leur sein sortirent les Henriciens, plus hardis que leurs devanciers. Tanchelme et ses partisans, connus dans le douzième siècle sous le nom d'hérétiques de Cologne, mitigèrent les doctrines du moine Henri, et les propagèrent en Flandre, à Cologne, à Utrecht, en Hollande. Les Apostoliques de Périgueux, les Cathares d'Italie, les Patarins ou Parfaits d'Allemagne, les Pauliciens, les Passagiens, les Bons-Hommes, les Arnoldistes, les Publicains, et une foule d'autres, se signalaient par la singularité de leurs dogmes, et par leur commune révolte contre l'Église catholique[3]. Le manichéisme des Albigeois, ainsi que le témoignent les monuments contemporains, n'était pas, à la vérité, la même doctrine que celle de Manès. Ils enseignaient que Dieu avait créé Lucifer; que celui-ci, s'étant révolté contre Dieu, fut chassé du ciel avec ses anges; et que, banni des régions invisibles, il avait produit le monde visible sur

[1] En retraçant ces faits, on croirait écrire l'histoire de la réforme du seizième siècle, tant il est vrai que les mêmes errements conduisent toujours aux mêmes résultats !

[2] Dupin, Hist. des controv., douzième siècle, p. 356.

[3] Consultez sur ces différentes hérésies, Dupin, Hist. des controv. au douzième siècle, et le Dictionn. des hérésies.

lequel il régnait. Dieu, pour rétablir l'ordre, avait alors créé le Christ, qui, aussi bien que Lucifer, n'était par conséquent qu'*une créature de Dieu*. Sur ce dernier point, les Albigeois s'accordaient avec les Ariens. Ces sectaires, pleins de ressentiments contre le clergé, à cause des rigueurs dont ils avaient été l'objet, attaquèrent principalement tout ce qui, dans la religion, se lie au sacerdoce. Ils rejetèrent la doctrine des sacrements, les cérémonies du culte, les prérogatives des pontifes; et condamnèrent surtout la dîme, en même temps que la possession des biens ecclésiastiques. L'appât de ces biens donna quelque poids à leur influence, et attira à leur parti les peuples mécontents, ainsi que de cupides seigneurs impatients d'envahir les domaines de l'Église. Saint Bernard, appelé à les combattre, fait un hideux tableau des dogmes et de la morale de cette opiniâtre hérésie. Il les accuse de mener une vie dissolue sous des apparences trompeuses, et fait ressortir en particulier leurs enseignements touchant le mariage, le baptême des enfants, l'abstinence des viandes, le purgatoire, et la prière pour les morts[1].

Parmi ces hérésiarques, Pierre de Bruys se signalait par son audace. Il dogmatisait en Languedoc et en Provence, tandis que son disciple, Henri, prêchait à Lausanne et dans différentes contrées en France[2]. Le premier était laïque; le second était un moine renégat. Tous deux enseignaient que les enfants encore privés de l'usage de leur raison ne pou-

[1] Voyez ses serm. in Cant. 64, 65, 66, où ces erreurs sont longuement exposées. — [2] *S. Bern.*, epist. 241.

vaient recevoir efficacement le baptême; et ils rebaptisaient les adultes qui entraient dans leur secte. Outre cette nouveauté, ils professaient une foule d'erreurs non moins pernicieuses, que le vénérable abbé de Cluny a réduites à cinq chefs : 1° Ils condamnaient l'usage des édifices sacrés, des temples et des autels, et les faisaient abattre; 2° ils rejetaient le culte de la croix; 3° ils défendaient la célébration du saint sacrifice, regardant la messe comme inutile ou superstitieuse; 4° ils enseignaient que la prière et les bonnes œuvres, non plus que la messe, ne pouvaient contribuer au soulagement des défunts; 5° ils éliminaient du canon des Saintes Écritures plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Ces diverses hérésies avaient infecté beaucoup d'esprits, et fomentaient de lamentables désordres. On ne voyait en Provence que des chrétiens rebaptisés, des temples profanés, des autels renversés, des croix abattues. « Les églises sont désertes, s'écrie Bernard en « contemplant sur les lieux mêmes les ravages de « l'ennemi de Dieu; les églises sont désertes, les basiliques sans peuples, les peuples sans prêtres, les « prêtres sans honneur, et les chrétiens sans Christ! « On dépouille nos temples comme des synagogues; « on ôte aux sacrements tout ce qu'ils ont de sacré; « on enlève à nos fêtes solennelles leur auguste solennité! Les hommes meurent dans leurs péchés, et « les âmes passent, hélas! de cette vie au redoutable « tribunal de Dieu, sans avoir été réconciliées par le « sacrement de la pénitence, ni munies de la sainte « communion. Les petits enfants sont exclus de la vie, « puisqu'on leur refuse la grâce du baptême, et qu'on

« les empêche d'approcher de Celui qui cependant a « dit assez hautement : Laissez venir à moi les petits « enfants[1] !... »

Oh! que ce langage exprime bien la vraie sollicitude qu'inspire le salut des âmes! Saint Bernard, en cette occasion, ne perd pas son temps à réfuter des doctrines : il est trop pressé de sauver les âmes. Il n'envisage ces doctrines que dans leur action mortelle sur les âmes; il les touche au vif; il en indique les conséquences effrayantes; et nous le verrons bientôt accourir, non pour disputer ni pour discourir, mais pour instruire et guérir[2]!

Tandis que les Henriciens se fortifiaient à Toulouse, où l'abbé de Clairvaux ne tarda point à se rendre, d'autres hérétiques, exaltés par Tanchelme, propageaient en Flandre, à Cologne et dans une partie de la Hollande, des théories plus funestes et plus extravagantes encore. Tanchelme ou Tanchelin n'était, comme Pierre de Bruys, qu'un simple laïque. Il prétendait avoir la mission de réformer la discipline et l'enseignement de l'Église. Ainsi que les autres reformateurs de son temps, il déclama d'abord contre le Pape, contre l'épiscopat, contre les usurpations du clergé; puis il interpréta à sa manière le sacrement de l'autel; et ces premières tentatives ne furent que

[1] Basilicæ sine plebibus, plebes sine sacerdotibus, sacerdotes sine debita reverentia sunt, et sine Christo denique christiani. Ecclesiæ synagogæ reputantur, sacramenta non sacra censentur; dies festivis frustrantur solemniis, etc. (Epist. 241.)

[2] Saint Bernard empêcha le triomphe de l'hérésie au douzième siècle. Que serait-il advenu s'il y avait eu un saint Bernard au seizième siècle? Que serait-ce si de nos jours nous avions un saint Bernard?

les préliminaires de son nouveau système de religion. Cependant ces doctrines insensées trouvèrent des partisans. Tanchelme, exalté par le succès de ses prédications, ne se crut plus seulement un apôtre : il se présenta comme le Fils de Dieu lui-même; soutenant que Jésus-Christ n'était Dieu que parce que le Saint-Esprit s'était posé sur lui; et par conséquent, lui, Tanchelme, ayant reçu comme Jésus-Christ la plénitude du Saint-Esprit, il n'était point inférieur à Jésus-Christ. Le peuple le crut; et Tanchelme fut honoré comme un homme-Dieu. On assure même, et Abeilard entre autres le témoigne, qu'il permit qu'on élevât un temple en son honneur, tandis qu'il renversait les temples consacrés à Jésus-Christ! Cet hérésiarque avait commencé sa carrière par protester contre le déréglement des mœurs cléricales; il la finit par sanctionner les mêmes désordres; et donna des scandales bien autrement monstrueux que ceux contre lesquels il s'était élevé. La fascination de ses disciples était telle, qu'ils se glorifiaient des ignobles faveurs que l'*homme divin* avait accordées à leurs femmes et à leurs filles[1].

Quelques sectes, issues de celle de Cologne, étaient arrivées par une autre voie, sinon aux mêmes extravagances, du moins à une sorte de christianisme non moins dénué de vie et de vérité. Ils enseignaient, écrit le prévot de l'église de Cologne à saint Bernard, que les seuls *parfaits* composaient la vraie Église, et que le reste des chrétiens était abandonné à la superstition.

[1] Voyez son histoire et sa doctrine dans Dupin, Hist. des controv. au douzième siècle. — Voyez aussi Dict. des hérésies, article *Tanchelin* ou *Tanchelme*.

Leur pierre d'achoppement avait été le dogme du purgatoire; ils ne voulurent point l'admettre; et prétendaient que les âmes, au sortir du corps, passaient immédiatement en leur lieu, soit au ciel, soit en enfer. « Demandez-leur donc, s'écrie saint Bernard, demandez-leur qu'ils vous expliquent ce que Jésus-Christ « veut dire, quand il parle d'un péché qui ne sera « remis ni en ce monde ni en l'autre. Pourquoi Jésus-« Christ aurait-il tenu ce langage, s'il n'y avait en « l'autre vie ni rémission ni purgation possible[1]? » Du reste, la rupture de ce seul chaînon des enseignements de l'Église fit crouler pour ces hérétiques tout l'ensemble de la doctrine chrétienne. Apres avoir nié le purgatoire, conséquents avec leur principe négatif, ils nièrent l'efficacité de la prière pour les morts. Mais cette prière étant un des plus anciens usages consacrés par la tradition, il fallut, pour y échapper, nier la tradition; puis, le même usage se trouvant encore textuellement consacré par certains livres de l'Écriture Sainte, il fallut aussi rejeter ces livres; enfin, les Pères des premiers siècles, notamment saint Augustin, priaient pour les morts; et l'Église, dans tous les temps, dans tous les offices, dans toute la liturgie, fait la commémoration des morts. Donc, répondent les hérétiques, saint Augustin et les Docteurs suivaient en ces points les rêveries du paganisme; et l'Église tout entière, dès les premiers siècles, donnait dans la superstition et l'idolâtrie. Ainsi tombaient une à une, sous la hache d'une superbe logique, toutes les colonnes de l'antiquité chrétienne.

[1] In Cant., serm. 66.

Le néo-christianisme, dépouillé de ses dogmes fondamentaux, de ses traditions, de son culte, de ses monuments séculaires, et de toutes les garanties de son intégrité, ne tarda point à se mélanger avec les doctrines d'un faux mysticisme qui, rejetant les formes pour ne garder que l'esprit, abandonna l'homme à la vanité de ses pensées. Les Cathares, ainsi appelés à cause du témoignage qu'ils se rendaient à eux-mêmes, comme formant une église d'une indéfectible pureté, ouvraient la porte aux plus étranges croyances, tandis qu'ils la fermaient aux témoignages de l'Église. Selon ces hérétiques, le démon est le créateur des éléments matériels : c'est lui qui a formé le corps d'Adam du limon de la terre, dans lequel un ange de lumière fut incarné. Il fit ensuite la femme ; et ayant cohabité avec elle, Caïn naquit de leur union. Ève, à son tour, séduisit l'homme ; et le fruit défendu, dont parle l'Écriture, n'est autre chose que le symbole de leur commerce[1]. Ils enseignaient en outre, dit un historien grave, que le soleil est le diable, que la lune c'est Ève, que les étoiles sont des démons, et qu'enfin personne ne peut être sauvé s'il n'est de leur secte[2]. Ce même auteur parle encore d'une autre hérésie qui, prenant le contre-pied de celles qui rejetaient les Saintes

[1] Mulier ad Adamum ivit, et qualiter cum ipso coïret ostendit et suasit. — Credere debemus quod lignum, quod est in medio paradisi, est vulva muliebris. (Voyez Fusslin, I, p. 92.) — Les thalmudistes enseignent, au sujet du péché originel, que le démon, sous la forme du serpent, connut charnellement Ève, et communiqua à son sang un *poison d'impureté*, qu'elle transmit à sa postérité. Le Zohar, ainsi que les autres docteurs juifs, ajoutent que ce venin ne sera extirpé qu'à la *venue du Messie*. (Voy. le Zohar sur la Genèse, colonne 70, et les autres autorités citées par M. Drach, Lettr. 3e.)

[2] Dupin, Hist. des contr. eccl., douz. siècle.

Écritures, donnait dans l'excès contraire. Les Passagiens, ne tenant aucun compte de l'enseignement traditionel de l'Église, aspiraient à une sainteté pharisaïque, par l'observation littérale de la loi ancienne. Ils soutenaient que Jésus-Christ n'avait point aboli les cérémonies de cette loi; et que pour être sauvé, il fallait revenir au sabbat, à la circoncision, et aux autres observances de la synagogue[1].

Enfin les Arnoldistes, disciples d'Arnold de Brescia, avaient de leur côté formulé un christianisme à leur guise, après avoir rompu avec le Saint-Siége. Leur prédication se dirigeait principalement contre le Pape; et ils voyaient l'Église partout, excepté là où résidait visiblement le successeur de saint Pierre. Trente de ces fanatiques passèrent en Angleterre pour y semer leur doctrine; mais ils y furent exterminés avant d'avoir pu commencer leur propagande. L'histoire ne leur accorde qu'une seule prosélyte, encore n'était-ce qu'une vieille femme; elle seule seconda les novateurs et reçut la semence de l'hérésie[2]. Guillaume de Newbrige, historien presque contemporain, rapporte leur interrogatoire et leur supplice : tous protestèrent jusqu'au dernier soupir contre l'autorité du Pape et l'enseignement de l'Église.

Il y eut dans le même temps un fanatique dont nous ne ferons mention ici que pour compléter ce triste

[1] Dup., Hist. des controv., ch. VI, p. 349.

[2] Je regarde cette femme du douzième siècle comme la mère de l'anglicanisme; du moins l'a-t-elle conçu dans ses flancs : une autre femme a pu l'enfanter quelques siècles plus tard. En fait de doctrines, le temps de la gestation est plus ou moins long; et entre un principe posé et ses conséquences réalisées, il s'écoule souvent des siècles.

ableau. C'était un noble breton, Éon de l'Étoile, qui, dans le délire de son exaltation, s'annonçait comme l'envoyé de Dieu, chargé de juger les vivants et les morts. *Éon* avait, dit-on, été frappé de la formule finale de certaines prières qu'il ne comprenait pas : *Per Eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*. Il se persuada que c'était lui qui était désigné dans ces paroles ; et il le persuada aux autres. Ses prétendues révélations sur la fin du monde et sur le jugement dernier frappèrent les peuples ; et ce ne fut pas sans une forte résistance qu'on parvint à le dompter. Le Pape Eugène regarda sa doctrine comme une folie, et non comme une hérésie. Il condamna l'insensé à une réclusion perpétuelle ; mais ses disciples, plus fanatiques que lui, aimèrent mieux subir le supplice des flammes que de renoncer au culte de leur maître[1].

Telles furent les principales sectes qui se propagèrent au douzième siècle, et ourdirent contre la foi catholique une conspiration qui fit jeter un long cri de terreur à toutes les sentinelles avancées de l'Église[2].

Nous ne parlons point ici des erreurs de l'évêque Gilbert de la Porée, sur lesquelles d'ailleurs nous aurons

[1] Éon ('Εὼν) signifie l'être. Les gnostiques appelaient *Éons* de prétendues incarnations de l'Être suprême qui, suivant eux, se manifestaient de temps en temps sur la terre. Il est probable qu'une vague tradition de cette science occulte ne fut point étrangère à la folie d'Eon de l'Étoile.

[2] L'histoire des Albigeois et les terribles catastrophes qui s'y rattachent, appartiennent au treizième siècle, et n'entrent pas dans le plan de cet ouvrage. La matière dont nous n'avons indiqué que les premiers éléments se trouve traitée à fond dans l'ouvrage de M. Hurter, *Vie d'Innocent III et de son siècle*. — *La Vie de saint Dominique*, par le R. P. Lacordaire, ouvrage si plein de substance et de lumière, complète l'histoire de cette grande époque.

à revenir. Ces erreurs provenaient plutôt des abus logiques en matière doctrinale, que d'une opposition voulue à l'enseignement de l'Église. Gilbert de la Porée n'osa point soutenir, en présence de saint Bernard, les propositions qu'il avait hasardées ; et il s'empressa de signer humblement la profession de foi dont ce dernier avait dressé la formule [1].

Il fallait, selon la parole de l'Évangile, que les semences de tant d'erreurs se manifestassent par leurs fruits, avant d'arracher les plantes que le Père céleste n'avait pas plantées. Maintenant ces fruits étaient mûrs ; et l'abbé de Clairvaux, chargé par le Souverain Pontife de prêcher la croisade, profita de cette mission pour travailler à l'extirpation de l'hérésie : c'est par la sainte folie de la croix qu'il allait confondre les doctrines de la sagesse humaine.

L'ordre chronologique de cette double série de faits embrasse, dans la vie de saint Bernard, une nouvelle période qui sera l'objet de la dernière partie de cet ouvrage.

[1] Voyez, sur la doctrine de Gilbert de la Porée, le P. Perrone. S. J. Prælect. Theolog., vol. II, p. 94.

———

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Vie apostolique de saint Bernard,

DEPUIS LA PRÉDICATION DE LA CROISADE JUSQU'A SA MORT.

(1145—1153.)

CHAPITRE PREMIER.

Idée des croisades. — Situation de la chrétienté d'Orient.

Terre-Sainte! Terre des misères humaines et des divines miséricordes, je te salue! Terre prophétique, patrie de Dieu et de l'homme, c'est toi maintenant qui appelles nos regards; et à ton seul nom une irrésistible émotion nous fait tressaillir, et les accents du chantre royal retentissent au fond de notre âme : O Jérusalem! si jamais je t'oublie, que ma langue se dessèche, que ma droite soit mise en oubli!

Mais, pour parler dignement de Jérusalem, il faut emprunter le langage de saint Bernard : « Je te salue « donc, Cité sainte, Cité du Fils de Dieu, choisie et « sanctifiée pour être la source du salut! Je te salue, « demeure du grand Roi, d'où émanent les prodiges « anciens et nouveaux qui réjouissent le monde! Sou-

« veraine des nations, capitale des empires, métropole « des patriarches, mère des apôtres et des prophètes, « foyer primitif de notre foi, la gloire et la bénédic- « tion du peuple chrétien ! Je te salue, terre de pro- « mission où coulaient autrefois le lait et le miel en « faveur de tes premiers enfants; et qui as produit, « pour les siècles futurs, les aliments de la vie et les « remèdes de l'immortalité. Oui, Cité de Dieu, de « grandes choses ont été dites de toi[1]. »

Jérusalem, quoique morte et pétrifiée, semble, comme les ossements du prophète, avoir conservé la vertu de ressusciter les morts qui touchent à ses antiques dépouilles. Son nom, à l'instar du nom de Dieu d'où il tire son origine, renferme une force cachée qui, à certains intervalles, se manifeste au monde comme l'étincelle électrique, et propage en tous lieux une commotion sacrée; et quand le monde s'égare, ou s'épuise, ou s'endort mollement à l'ombre de la mort, ce nom vivifiant le réveille; l'ange qui descend dans la piscine, remue les sources de la grâce et ranime l'esprit de vie dans les veines de l'humanité.

Il n'est pas de grande idée, pas de principe initial, pas d'impulsion venant du ciel, qui, pour se répandre dans le monde, n'ait passé par la Terre-Sainte. C'est là que jaillirent, au commencement, les larmes et le sang de l'homme coupable; là reposent, sous la montagne du Crâne[2], les dépouilles d'Adam et de la mère

[1] S. Bern., ad milites Templi, p. 39.

[2] Le Calvaire, *lieu du crâne*, sur lequel fut plantée la croix du Sauveur, renferme, dit-on, les ossements d'Adam et d'Ève. — Cette croyance est fondée sur une des plus anciennes et des plus respectables traditions. « Le lieu où la « croix de Jésus-Christ fut plantée, écrit saint Ambroise, répondait directement

des vivants. Melchisédech y vint offrir le sacrifice de la réconciliation future; et sous les pas du Prêtre, selon l'ordre éternel, naquit Salem, la ville de la paix. Les trois races de l'humanité, les descendants de Sem, de Cham et de Japhet, vinrent tour à tour mêler leurs cendres à celles du père des hommes. Ainsi se forma, autour de la première tombe humaine, autel primitif de la Miséricorde, le champ sacré de la mort; vaste cimetière, dont l'enceinte dut graduellement se dilater jusqu'aux extrémités du monde. Le sang des animaux, le sang de l'homme, le sang de Dieu, inonda successivement cet autel mystique; et du sommet de cet autel, sur la montagne sainte où le Christ consomma son sacrifice, la grâce divine alla répandre ses flots sur les morts, et arroser en tous lieux la poussière d'homme qui doit refleurir un jour. Toutes les nations semblent avoir quelques droits sur la Terre-Sainte; du moins a-t-elle été possédée ou occupée tour à tour par les principaux peuples antiques et modernes. De période en période, elle réclame des tribus nouvelles; et c'est dans le flux et le reflux de leur sang que Jérusalem, véritable cœur de la terre, alimente les pulsations de sa mystérieuse existence. Nul doute que les croisades, ce grand acte de l'histoire évangélique, ne se rattachent aux anneaux de cette longue chaîne de mystères. N'apercevoir dans cet acte que l'enthousiasme de quelques guerriers qui courent à la déli-

« à la sépulture d'Adam, selon que les Juifs l'assurent. Et il convenait en effet « que les prémices de notre vie fussent placées là même où avaient été posées « les prémices de notre mort. » (S. Ambr., p. 1525, ed. Bened.). [redacted] *note à la fin du volume.*

vrance d'un sépulcre, ce serait dépouiller l'histoire de son idée vivifiante; ce serait méconnaître le dessein providentiel dans les plus magnifiques développements de l'œuvre du Christianisme.

Nous l'avons dit ailleurs[1], il y a dans les faits de l'histoire humaine un ordre de choses invisibles où les origines et les conséquences dernières des événements échappent à nos investigations. Nous ne pouvons saisir ici-bas que les reflets et les effets secondaires des causes cachées; et selon la doctrine de l'apôtre, c'est aux réalités supérieures et permanentes, bien plus qu'aux phénomènes passagers, que doit tendre la science chrétienne. Toutefois, à ne considérer les croisades que dans leurs résultats connus, il est impossible de leur contester une sublime idée, une nécessité divine en quelque sorte, qui seule a pu produire de si grandes choses.

Le plan que nous suivons ne nous permet point d'aborder les détails de cette phase de notre histoire. D'autres ont raconté les exploits des héros chrétiens, leurs travaux, leurs conquêtes, leurs éclatantes vicissitudes; mais nous devons constater, à l'entrée de la sphère que nous allons parcourir, l'esprit qui animait les guerres saintes, et l'immense influence qu'elles ont exercée sur la civilisation chrétienne.

Reconnaissons d'abord que la question tranchée par les croisades n'était pas de savoir si le Saint Sépulcre appartiendrait aux disciples du Christ ou aux disciples de Mahomet : il s'agissait de décider lequel de ces deux peuples posséderait la domination du monde.

[redacted] *ntroduction.*

Cette question capitale fut portée devant le tribunal de la Ville sainte.

La formidable race des Turcs avait étendu son empire sur tout l'Orient; de là elle menaçait d'envahir l'Occident : les nations européennes, affaiblies par le morcellement du territoire et par leurs dissensions intestines, tremblaient à l'approche des flots de cette mer impétueuse. Quelle digue eût été capable d'arrêter le torrent, de le refouler, sinon la digue formée par le rassemblement de tous les peuples chrétiens? Mais un tel concours, un soulèvement si universel, ne pouvait se réaliser, comme toutes les grandes choses, que sous l'action d'une idée religieuse. Le divin souffle de la religion possède seul la puissance d'exciter en tous les hommes un sentiment analogue, de les unir dans une même pensée, dans une même volonté, et d'allumer partout la flamme active d'un généreux enthousiasme.

L'esprit humain ne comprit pas alors sans doute les ramifications hautes et vastes de cette idée : l'homme est presque toujours l'instrument d'une œuvre qu'il ne connaît pas; la semence qu'il a semée ne se révèle que par son fruit. L'ardeur guerrière des croisés n'aspirait qu'à la délivrance d'un tombeau, et elle délivra le monde. Il fallait, pour frapper les esprits et se rendre accessible à tous, que l'inspiration supérieure des croisades se formulât nettement et simplement. Il s'agissait donc d'arracher au démon la possession de cette Terre sacrée, au-dessus de laquelle le ciel s'était ouvert pour rendre témoignage au Fils de Dieu. Voilà ce qui fut compris par tous; et la divine magie de cette idée *réveilla la foi et* captiva la chrétienté tout [illegible]

tière. Il en résulta, comme première conséquence, un subit rapprochement des peuples, une soudaine concordance de sentiments, d'intérêts et de sympathies, qui, d'une manière imprévue, mit fin aux discordes religieuses, aux troubles politiques, aux dissensions et aux guerres civiles.

Un autre résultat des croisades, non moins admirable, fut le nouveau relief qu'elles donnèrent à la Papauté, qui reparaît inévitablement au faîte des choses humaines, toutes les fois qu'un besoin d'union se fait sentir parmi les peuples. Jamais aucune doctrine, aucune nécessité politique, aucun triomphe d'armes ou de paroles, ne laissa au Saint-Siége plus de poids et d'influence dans les affaires du monde que le seul fait des croisades; et cette influence centrale, cette haute prépondérance, était la condition du développement du moyen âge et des âges futurs.

Qui n'admirerait la force qui a pu appeler et réunir cent peuples comme une seule famille de frères? A peine si, un siècle auparavant, on parvenait à rassembler une armée de cinq ou six mille hommes! Ce fut au sein de la grande armée chrétienne que l'action du Chef de l'Église reprit son ascendant sur l'unité catholique. Que si on joint à cette considération les vertus magnanimes que les guerres saintes firent éclore; si même, en prenant l'extrême opposé, on songe à la foule de chrétiens oisifs et dégénérés que l'Occident dégorgea sur l'Orient, et à la purification salutaire qui en résulta pour l'Église, on découvrira dans les croisades une nouvelle série de hautes appréciations.

Cette purification si opportune, si essentielle, ne se fit pas sentir seulement dans le monde moral et ma-

tériel; elle s'opéra également dans la sphère intellectuelle. Nous avons vu dans les chapitres précédents quelle fermentation régnait partout dans les esprits. Le dévergondage de la pensée humaine débordait de toutes parts : et si, à cette époque, l'énergique activité de la raison n'avait été subjuguée par un attrait supérieur, elle eût dévoré la civilisation naissante, et l'Europe serait retombée dans les ténèbres de la barbarie. On aperçoit ici, au point de vue intellectuel, un des effets les plus immédiats et les plus merveilleux des croisades. Le nom de Jésus-Christ, prêché partout avec l'autorité de la foi, imposa silence à la raison discoureuse. Au souvenir des Lieux saints où s'étaient accomplis les mystères de la Rédemption du monde, la piété reprit son empire sur les esprits ; les larmes de la componction remplacèrent de stériles discussions ; et aux vaines disputes, partage des temps insipides, succédèrent l'action et les œuvres, caractères distinctifs des âges de la foi.

Il serait difficile de se représenter quel eût été le sort de l'Europe chrétienne, si les expéditions sacrées n'avaient ouvert un nouveau cours au développement intellectuel du siècle. La civilisation se trouvait bien plus compromise par la déviation de la raison que par les incursions des barbares ; et l'on ne saurait préciser quel eût été le plus grand malheur pour le monde catholique, ou le triomphe de Mahomet ou le triomphe de l'hérésie. Ces deux adversaires de l'Église cherchaient en même temps à prévaloir contre elle : ils furent l'un et l'autre maîtrisés par les croisades ; et l'instinct de cette double mission animait si bien les prédicateurs des guerres saintes, que leurs paroles se-

dirigeaient à la fois contre les hérétiques et contre les infidèles; les croisés eux-mêmes tournaient spontanément leurs armes contre les uns et contre les autres. Sans doute la justice, la charité, la vérité, l'esprit de Dieu, ne guidèrent pas toujours la masse des soldats de la croix : nous ne prétendons pas justifier les excès qui trop souvent souillèrent leurs victoires. Mais, nous le répétons, il faut, sans attacher trop d'importance aux misères inséparables de la nature humaine, s'élever jusqu'à la pensée providentielle qui plane sur ces hautes questions. C'est cette pensée qu'il faut saisir; et c'est à cette lumière d'en haut, bien plus que d'après les faits accomplis, qu'il faut également envisager l'homme de Dieu dont la chaleureuse intervention provoqua si puissamment le mouvement des croisades.

Un demi-siècle s'était à peine écoulé depuis la conquête de la Terre-Sainte, par Godefroy de Bouillon. La conservation du nouveau royaume, sous la garde d'une poignée de chrétiens, semblait plus miraculeuse que la conquête elle-même. En effet, nulle tentative des redoutables ennemis qui l'entouraient n'avait pu l'ébranler. Les Francs orientaux, confiants dans leurs droits acquis, et pleins de foi en l'avenir, vivaient au jour le jour, sans s'inquiéter des préparatifs hostiles qui se tramaient dans le camp des Sarrasins. Il leur semblait humainement impossible de perdre cette terre chérie, achetée par tant de sacrifices, et consacrée, pour ainsi dire, par une si abondante effusion de sang chrétien. Cependant, vers la fin de l'année 1144, un désastre funeste vint tout à coup troubler leur sécurité et renverser leurs espérances. La ville d'Édesse,

principal boulevard de la chrétienté d'Orient ; Édesse qui, selon une antique tradition, était la plus ancienne des villes chrétiennes, puisque son roi avait, dit-on, été converti par Jésus-Christ lui-même ; Édesse retomba au pouvoir des Musulmans. Sa chute fit trembler Antioche, et laissait sans défense la triste Jérusalem, gouvernée alors par une femme[1]. Dans ce péril extrême, l'Orient jeta un cri d'alarme qui retentit en Occident. Les malheurs de la Terre-Sainte excitèrent une affliction générale ; mais nulle part ils ne trouvèrent une plus vive sympathie qu'en France. C'était la France qui avait conquis et fondé le nouveau royaume ; des princes français en étaient les feudataires ; un Français était assis sur le trône de Jérusalem. Aussi, quoique tous les États chrétiens fussent intéressés à la conservation de la colonie orientale, à cause des ressources immenses qu'elle avait procurées au commerce, à la navigation, aussi bien qu'à la piété des pèlerins ; la France, liée plus étroitement aux princes de la Terre-Sainte, y attachait en quelque sorte son propre honneur.

La nouvelle de la prise d'Édesse était arrivée en Europe au commencement de l'année 1145. Aussitôt la pensée de voler au secours des chrétiens d'Orient monta au cœur de Louis VII. Ce jeune roi, tourmenté dans sa conscience, espérait qu'une si sainte campagne effacerait ses fautes, et lui offrirait en même temps

[1] La ville d'Edesse était la capitale de la principauté fondée en Mésopotamie par Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon. Elle fut prise, après un horrible massacre, par le sultan de Bagdad, en 1144. A cette époque, le trône de Jérusalem était occupé par Mélisende, veuve du roi Foulques d'Anjou, en qualité de régente, durant la minorité de son fils Baudouin III.

l'occasion de signaler sa valeur. Le souvenir de ses injustes démêlés avec le Saint-Siége, les regrets que lui causaient ses exactions en Champagne, et surtout l'horrible catastrophe de *Vitry-le-Brûlé*, tourmentaient incessamment son âme; et à ces motifs déjà puissants, se joignait encore celui d'acquitter le vœu de son frère aîné, qui était mort avant d'avoir pu, selon sa promesse, faire le pèlerinage de Jérusalem.

Cependant, malgré ces considérations, Louis VII n'osa donner suite à sa généreuse pensée; et soit que les difficultés de l'entreprise lui parussent insurmontables, soit que les remontrances de Suger, son ministre, eussent affaibli son zèle, plusieurs mois s'écoulèrent sans que la compassion publique ne s'exprimât autrement que par des larmes et de stériles complaintes.

Il appartenait au Pontife romain, au Père commun des fidèles d'Orient et d'Occident, de rendre plus efficace le sentiment qu'inspirait à tous le sort de Jérusalem. Il tourna ses regards vers la France, d'où étaient sortis, quarante-cinq ans auparavant, les illustres héros qui avaient conquis le Saint-Sépulcre. Il exhorta leurs fils à défendre cette glorieuse conquête, et offrit à Louis VII l'honneur de l'initiative. Les paroles du Pontife trouvèrent un écho sympathique dans la conscience du roi; et celui-ci n'attendait plus qu'une occasion solennelle pour manifester publiquement les pieux desseins qu'il avait conçus[1].

[1] La lettre d'Eugène III n'est pas seulement adressée au roi, mais à tous les Français : Dilectos filios, principes et universos Dei fideles per Galliam constitutos. (Voy. Otto Frising., De Gest. Frid., lib. I, cap. XXXV.)

« L'an du Verbe incarné 1145, le jour de la Nativité, dit un annaliste, Louis, roi des Français et duc des Aquitains, tenant sa cour plénière à Bourges, convoqua plus universellement que de coutume les évêques et les grands du royaume, pour leur confier les secrets de son cœur.

« Après lui, Godefroi, évêque de Langres, homme de grande piété, parla en termes convenables de la destruction de la ville d'Édesse, et du joug honteux que les infidèles faisaient porter aux chrétiens. Il tira beaucoup de larmes de l'auditoire, en traitant un sujet si lamentable; puis il invita la noble assemblée de s'unir au roi pour prêter main-forte et assistance à leurs frères.

« Or, les paroles de l'évêque et l'exemple du roi ne furent alors qu'une semence dont la moisson dut être récoltée plus tard. On décida qu'une assemblée plus nombreuse se réunirait à Vézelay, dans le comté de Nivernais (en Bourgogne), à l'époque des fêtes de Pâques; afin que, le jour même de la Résurrection du Seigneur, tous ceux qui seraient touchés de la grâce concourussent à exalter la croix et à combattre pour la cause de Jésus-Christ.

« Le roi, plein de sollicitude, envoya des députés au pape Eugène, chargés de l'informer de ces choses. Les ambassadeurs, accueillis joyeusement, et joyeusement renvoyés, rapportèrent des lettres apostoliques qui enjoignirent à chacun d'obéir au roi dans la guerre sainte, réglant la forme des armes et des vêtements qui distingueraient les soldats de la croix, et promettant à ceux qui s'engageraient sous le joug du Christ, rémission de leurs péchés, et

protection pour leurs femmes et leurs enfants[1]. »

Une nouvelle croisade fut donc décidée en principe; on crut seulement devoir en ajourner l'exécution. Personne, sans doute, n'avait osé ouvertement blâmer les résolutions du roi; mais les embarras politiques et les hasards d'une expédition lointaine comprimaient l'essor de l'enthousiasme : à tous les matériaux d'un vaste embrasement il manquait encore l'étincelle qui dût y porter la flamme. La situation n'était d'ailleurs plus la même que lors de la première croisade : la connaissance des lieux et des obstacles, le souvenir des maux qu'avaient endurés les compagnons de Godefroy, et enfin l'expérience des vieillards, avaient rendu plus calme l'ardeur des guerriers. L'abbé Suger surtout, le prudent conseiller de Louis VII, dominé par les vues d'une politique toute positive, n'approuvait point le projet de la guerre sainte, et cherchait, sans succès, à en détourner l'esprit du roi[2]. Fort de ses raisons et de sa conscience, il n'hésita point, dans cette importante conjoncture, à s'en rapporter à la sagesse du saint abbé de Clairvaux. Celui-ci fut donc mandé à Bourges; et Suger, en lui soumettant la décision d'une si grave question, était bien loin de prévoir que ce serait lui, saint Bernard, qui embrasserait la croisade avec le plus de chaleur,

[1] Odo de Diogilo. De expedit. Lud. VII in Orientem. lib. 1.
« *Nuntii lætantes remissi sunt, litteras referentes... Regi obedientiam,*
« *armis modum et vestibus imponentes*, etc. »
On voit ici l'origine de l'uniforme; et nous pouvons remarquer aussi la haute sanction que le Pape donnait à la discipline militaire. Les temps modernes dédaignèrent cette sanction, et l'on y suppléa par le Code pénal. La dignité humaine a-t-elle gagné à ce changement

[2] *Vita Sugerii a Willh. de S. Dionys.*

t renouvellerait, au sein de la Chrétienté, le pro-
ige de Pierre l'Ermite.

Bernard cependant ne voulut pas se prononcer avant 'arrivée des lettres apostoliques; et ce fut même d'a-rès son conseil, au rapport de plusieurs historiens[1], ue les ambassadeurs de Louis VII se rendirent à Rome. Mais les lettres particulières que saint Bernard écrivit en cette occasion à Eugène III mettent à jour son sentiment personnel, et les vues qu'il fit partager au Saint-Siége. « La grande nouvelle d'Orient, dit-il, « ne saurait être indifférente à personne : elle est « triste et grave; elle ne peut réjouir que nos enne-« mis. Dans une cause commune à toute la Chrétienté, « la sollicitude doit être commune aussi... J'ai lu quel-« que part que l'homme de cœur sent son courage aug-« menter avec les difficultés; j'ajoute que l'homme de « bien grandit dans l'adversité. Jésus-Christ est vive-« ment persécuté; il est frappé, si j'ose le dire, dans « la prunelle de l'œil; il souffre dans les lieux mêmes « où il a souffert autrefois. Saint Père, il est temps « de tirer vos deux glaives! Qui le fera, sinon vous « qui êtes le successeur de celui à qui ces glaives fu-« rent confiés? L'un et l'autre appartiennent à Pierre; « ils doivent être tirés du fourreau, selon que la né-« cessité le commande : l'un par votre ordre, l'autre « par votre propre main. Il fut dit à saint Pierre : « *Remettez votre glaive dans le fourreau* (Joan. 18). « Donc ce glaive lui appartenait, aussi bien que l'au-

[1] Il y a ici un point chronologique différemment rapporté par Vilken, Geschichte der *Kreutzuge, 3 Buch.*; et par Luden, Geschichte des Teutschen Volkes, *vol. X, p. 506, n. 10. Nous* avons suivi la version des plus anciens annalistes.

« tre glaive : seulement il y en avait un dont il ne « devait pas se servir de sa propre main[1].

« Aujourd'hui, dis-je, le moment est venu de vous « servir de l'un et de l'autre. Vous devez, dans les « circonstances présentes, imiter le zèle de celui dont « vous tenez la place. J'entends une voix qui s'écrie : « Je vais à Jérusalem pour y être crucifié de nouveau ! « Que les uns soient sourds à cette voix, que d'au- « tres l'écoutent avec indolence ; pour vous, succes- « seur de saint Pierre, vous ne pouvez fermer l'oreille, « et vous devez dire : *Lors même que tous seraient* « *scandalisés, moi je ne le serai jamais!* Ne nous « laissons pas rebuter par d'anciennes défaites ; cher- « chons plutôt à les réparer. Dieu fait ce qu'il veut ; « est-ce à dire que l'homme est dispensé de faire ce « qu'il doit?... Il est vrai que, selon le langage de « l'Écriture, nous avons mangé un pain de douleur, « nous avons été abreuvés d'un vin amer. Mais pour- « quoi vous décourager, ami de l'Époux? Peut-être « que cet Époux aimable vous a réservé le bon vin « jusqu'à ce jour! Peut-être que Dieu, touché de nos

[1] « Petri uterque est ; alter suo nutu, alter sua manu, quoties necesse est « evaginandus. » — Saint Bernard s'exprime ailleurs plus catégoriquement encore sur la signification des deux glaives :

« Si l'épée ne vous appartenait en aucune manière, écrit-il au Pape, le Sei- « gneur n'aurait pas répondu aux apôtres : C'est assez ! quand ceux-ci lui dirent « qu'ils avaient deux épées. (*Domine, ecce duo gladii hic. At ille dixit eis :* « *Satis est.* Luc., 22, 38.) Mais il aurait répondu : C'est trop ! Il est donc vrai « que les deux épées, la spirituelle et la matérielle, appartiennent à l'Eglise : « l'une doit être tirée pour la défense de l'Eglise, l'autre par l'autorité de l'E- « glise ; la spirituelle par la bouche du prêtre, la matérielle par la main du « soldat ; et cela, selon l'ordre de l'Eglise et le commandement de l'empereur. » (*De Consid., lib.* IV, cap. III.) — Voy. aussi Exhort. ad milites Templi, cap. 2.

« misères, nous sera désormais plus favorable! C'est « ainsi, vous le savez, qu'il a coutume d'en agir avec « les hommes : les grâces les plus signalées sont or- « dinairement précédées de quelque grande disgrâce. « Le péril est imminent; il demande de prompts se- « cours. Le zèle qui m'anime me fait parler avec con- « fiance et hardiesse[1]..... »

Ces accents persuasifs excitèrent toute l'attention du Siége apostolique; mais, ainsi que nous allons le dire, il en advint pour saint Bernard des suites qu'il était loin de prévoir.

[1] Epist. 256, Ad Eug. P. P.

CHAPITRE II.

Le Saint reçoit la mission de prêcher la croisade. — Difficultés de cette mission. — Assemblée de Vézelay.

Eugène III avait tellement pris à cœur les intérêts de l'Église d'Orient, qu'il eût désiré, à l'exemple du Pape Urbain II, se rendre en France et emboucher lui-même, selon son expression, la trompette évangélique, pour appeler tous les braves et intrépides guerriers du royaume très-chrétien à la défense du Saint-Tombeau[1]. Mais les récentes révolutions de Rome le retenaient au delà des Alpes, et l'empêchaient de présider en personne l'assemblée de Vézelay. Il délégua, pour remplir cette mission apostolique, l'homme dont l'ascendant surpassait, en quelque sorte, celle du Pontife lui-même : confier à saint Bernard la prédication de la croisade, c'était en assurer d'avance le succès.

Les ordres du Saint-Siége accablèrent de frayeur l'humble moine de Clairvaux. Il avait atteint, à cette époque, la cinquante-quatrième année de son âge;

[1] Voy. Bull. du Pape Eugène III pour la seconde croisade. *In Bullarium romanum novissimum.* — « Optabat ipse (dit Odon de Deuil) tam sancto operi manum primam præsens imponere; sed tyrannida Romanorum præpeditus, *non potuit.* » *(Odo de Diog.*, p. 12.)

mais son existence semblait un permanent miracle, tellement son corps amaigri et brisé par les austérités, épuisé par de longues souffrances, était frêle, pâle et languissant. A peine pouvait-il se tenir debout; et depuis trois ans, il n'était sorti de son monastère que pour les affaires les plus urgentes de sa congrégation : encore s'en excusait-il souvent; car, dit un chroniqueur, il était presque mort, et vous eussiez assuré qu'il allait rendre le dernier soupir[1]. Et pourtant ce corps fragile et délicat retrouvait des forces surhumaines toutes les fois qu'il était appelé à servir d'organe à l'esprit de Dieu. Alors il s'animait graduellement, rapporte un de ses contemporains; et la parole sortait onctueuse de sa bouche, comme un fleuve de lait et de miel, en même temps qu'elle surgissait de sa poitrine comme d'une fournaise d'amour.

Le moine Wilbold, abbé du Mont-Cassin, qui avait vu saint Bernard peu d'années auparavant, et qui avait été frappé de son éloquence, s'exprime ainsi à son sujet : « Cet homme vénérable, amorti par les jeûnes et les rigueurs du désert, est extrêmement pâle; il porte des traces si profondes d'humilité, de componction et de pénitence; il respire une si parfaite sainteté, qu'il persuade en se montrant et bien avant que de faire entendre sa voix. Il est doué d'un excellent génie et de qualités extraordinaires; il parle avec simplicité; son élocution est claire, lucide et forte; son action toujours facile et naturelle, son geste plein de

[1] « Corpus tenue et pene præmortuum. » (Od. de Diog., p. 12.)
« Tractus sum viribus, écrivait saint Bernard lui-même en 1143, et legi-« timam habeo excusationem ut jam non possim discurrere ut solebam. » (Epist. 228.)

grâce et d'énergie. La vue de ce grand homme vous touche; ses discours vous édifient, ses exemples vous portent à la vertu[1]. »

Ainsi la haute capacité de Bernard et les dons précieux dont il était doué avaient fait oublier au Pontife les infirmités corporelles de celui qui était son père en Jésus-Christ. Il le chargea solennellement de prêcher la guerre sainte, et lui adjoignit d'autres hommes de renom pour coopérer à ce ministère; mais, ajoute la chronique de Guillaume de Tyr, « parmi ceux qui « furent choisis pour remplir ces missions agréables « au Seigneur, le premier et principal délégué fut le « sieur Bernard, abbé de Clairvaux, homme de sainte « conversation, et en tout et partout d'immortelle re« cordation[2]. » La volonté formelle du Saint-Siége prévalut sur toute excuse; et Bernard, plein de zèle pour l'Église, plein de déférence pour son Chef, embrassa courageusement le fardeau de cette mission laborieuse.

Cependant les hommes du siècle au milieu desquels l'abbé de Clairvaux allait se rendre pour les arracher à leurs foyers et les précipiter sur l'Asie, ne se trouvaient plus dans les conditions favorables qui avaient existé au temps de la prédication de Pierre l'Ermite. Nous avons déjà indiqué plusieurs des causes qui changèrent les dispositions des esprits. Mais il en est une autre qu'il ne faut point omettre, parce qu'elle augmenta de toutes manières les difficultés que saint Bernard eut à vaincre. La prédication de la deuxième croisade coïncidait précisément avec l'époque où la ferveur chrétienne se manifestait sous d'autres formes

[1] *Vilbaldi abb.*, Epist. 147. — [2] Guill. Tyr., l. XVI, § 18.

et par des œuvres nouvelles qui s'accordaient tout à la fois avec les mœurs du siècle et avec les dictées de la conscience. L'édification des basiliques, élevées à la gloire de Dieu et dédiées à la vierge Marie, était alors le grand objet de la dévotion populaire. De vastes confréries, qui mettaient en commun leurs efforts et leurs trésors, s'étaient formées en divers lieux pour payer à l'Église la dette de leur reconnaissance, et laisser, en passant sur cette terre d'exil, des monuments de leur piété. Ces confréries étaient admirablement organisées; les hommes et les femmes, riches et pauvres, nobles et bourgeois, aspiraient à l'honneur d'en faire partie; et nul n'y était admis, s'il ne s'était, par une humble confession, réconcilié avec Dieu; si en même temps, il ne faisait vœu d'obéir au supérieur de la congrégation, et de secourir, selon les règles de la charité, les frères malades. Rien n'était beau comme la discipline religieuse qui coordonnait dans une même hiérarchie la multitude des travailleurs. Ils marchaient, bannière déployée, *par monts et par vaux,* sous la conduite d'un prêtre, et se mouvaient tous ensemble comme un seul homme. Nous lisons à ce sujet des détails curieux dans une lettre écrite en 1145 par le supérieur d'un monastère en Normandie, qui vit surgir une cathédrale magnifique à l'emplacement de sa modeste église : « On n'a jamais ouï, s'écrie l'abbé de Saint-Pierre, on n'a jamais vu tant de princes, des seigneurs puissants dans le siècle, des hommes d'armes et des femmes infirmes plier leur cou sous le joug; et s'y laisser attacher comme des bêtes de somme, pour charrier de lourds fardeaux. On les rencontre par milliers traînant parfois une seule

machine, tellement elle est pesante; et transportant à de grandes distances, du froment, du vin, de l'huile, de la chaux, des pierres et autres matériaux pour les ouvriers! Rien ne les arrête, ni monts, ni vaux, ni même les rivières; ils les traversent comme autrefois le peuple de Dieu. Mais la merveille est que ces troupes innombrables marchent sans désordre et sans bruit..... Leurs voix ne se font entendre qu'au signal donné; alors ils chantent des cantiques ou implorent merci pour leurs péchés... Arrivés à leur destination, les confrères environnent l'église; ils se tiennent autour de leurs chars comme des soldats dans leur camp. A la nuit tombante, on allume des cierges, on entonne la prière, on porte l'offrande sur les reliques sacrées; puis les prêtres, les clercs et les fidèles s'en retournent avec grande édification, chacun dans son foyer, cheminant avec ordre, et psalmodiant et priant pour les malades et les affligés [1]. »

Telle était, au douzième siècle, l'expression la plus vulgaire de la dévotion : elle fixait l'imagination active des peuples du moyen âge, tout en coopérant d'une manière efficace au travail interne de l'esprit catholique qui toujours, et sous toutes les formes, tend à unir les hommes dans une œuvre commune. Ainsi apparurent sur le sol de la chrétienté, les impérissables chefs-d'œuvre du monde moderne, témoignages magnifiques de la fécondité des associations, quand elles ont pour principe la foi, et pour règle la piété chrétienne!

On le conçoit; ces travaux pleins de charmes durent

[1] Haimo Abb. S. Petri super divam. (Voy. Mabill., Ann. ord. S. Bened., *tome VI, p. 392.)*

susciter plus d'une entrave aux hérauts de la guerre sainte. Il en coûtait infiniment de laisser là le monument sacré pour courir les chances d'une expédition lointaine, lorsque d'ailleurs on pouvait, sans quitter le foyer domestique, travailler à la gloire de l'Église, et participer encore aux indulgences abondantes que les Souverains Pontifes avaient accordées à ces confréries ouvrières. De telles excuses, d'ailleurs légitimes, jointes aux appréhensions que la prudence humaine avait répandues sur l'issue douteuse d'une croisade, paralysèrent les sentiments belliqueux et enlevèrent tout prestige aux résolutions de Bourges. Néanmoins, dès qu'on apprit que l'abbé de Clairvaux avait embrassé cette cause et se préparait à la prêcher au nom du Pape, toutes les considérations se turent, et l'on n'attendait plus que les oracles de l'homme de Dieu.

L'assemblée de Vézelay avait été ajournée à la semaine sainte de l'an 1146. C'était à cette époque seulement que saint Bernard devait commencer sa mission. Mais dans l'intervalle, il ne demeurait pas oisif; sa correspondance témoigne du zèle qui le consumait; et ses paroles écrites peuvent nous faire pressentir la chaleur des discours qu'il prononça d'abondance, discours dont il ne reste malheureusement aucune trace dans les annales contemporaines[1].

Voulant tout d'abord poser le fondement qui attire la grâce du ciel, il adressa une lettre au patriarche de

[1] Les discours que M. Michaud mét dans la bouche de saint Bernard (Hist. des Croisades, 2e vol.) ont été composés par cet auteur sur les matériaux puisés dans les épîtres. Cette sorte de transformation ne nous semble pas convenir à la véracité du style historique, et nous n'avons pas cru pouvoir nous la permettre.

Jérusalem pour lui recommander l'humilité, vertu sans laquelle toutes les autres vertus échouent, et qui seule remplace toutes les autres. Cette lettre est pleine d'une onction grave et touchante : « Quand il a plu au Très-« Haut de découvrir la profondeur de ses décrets sur « le salut du genre humain, il manifesta de telle sorte « son amour aux hommes, qu'il leur livra son Fils in-« créé ; et ce Fils, s'étant fait homme pour sauver les « hommes, appela à sa suite ceux qu'il choisit, et il « choisit ceux qu'il aima [1]. Mais parmi ces derniers, il « en était un qu'il chérissait particulièrement ; c'était « le bien-aimé entre les bien-aimés, l'élu entre les « élus ; et il lui confia, à l'heure suprême du sacrifice, « sa propre mère, la vierge Marie... A quoi tend ce « préambule? Où veux-je en venir? Écoutez attenti-« vement. Le Seigneur en a choisi plusieurs qu'il a « revêtus de la dignité sacerdotale ; il a établi plusieurs « princes sur son peuple ; mais entre tous les évêques « du monde, vous êtes le seul préposé à la maison « de David, le seul qui avez reçu en dépôt cette terre « heureuse où a germé le fruit de vie, où est née la « fleur du mystère, le lis des vallées..... *Otez vos sou-« liers,* disait autrefois le Seigneur à Moïse ; *car le « lieu où vous êtes est saint* [2]. Et vous aussi, qui ha-« bitez ce même lieu, dépouillez-vous de toute attache « terrestre... Oh ! que ce lieu est redoutable, où le Soleil « des miséricordes est descendu d'en haut pour nous « visiter ! Oh ! que ce lieu est redoutable où le père « de famille est allé au-devant de son enfant prodi-

[1] De filiis hominum vocabit ad se quos voluit ; et electos de cæteris est [illegible]ectos *præ cæteris.* — [2] Exod., III, 1.

« gue et s'est jeté à son cou pour le revêtir d'un vête-
« ment de gloire; où le Sauveur du monde, si doux et « si aimant, a versé sur nos plaies de l'huile et du vin; « où le Dieu de toute consolation a formé avec nous le « pacte d'une éternelle alliance..... Oh! lieu saint et « sacré, où notre divin Rédempteur n'est pas entré « seulement avec l'eau, mais avec l'eau et le sang[1]; « lieu où il a daigné vivre et mourir! Qui sera digne « d'y monter après lui? Celui-là seul qui a appris de « Jésus-Christ à être doux et humble de cœur. Sans « l'humilité, on risque de s'y perdre. Voulez-vous donc « un appui solide, inébranlable? Fondez-vous sur l'hu- « milité... Elle seule vous rendra digne du poste que « vous occupez; elle vous attirera les faveurs de Dieu « qui, tout grand qu'il est, jette ses regards sur ce « qu'il y a de plus infime dans le ciel et sur la terre[2]. »

Les relations que le saint entretenait depuis un grand nombre d'années avec les plus illustres personnages de son temps, relations que la Providence elle-même avait formées et multipliées, prirent toutes une nouvelle importance dès le moment où la croisade fut annoncée. Il les fit admirablement servir au succès de son ministère; et ainsi, avant même de soulever par la force de sa parole tous les peuples de l'Occident, son influence moins manifeste, mais plus pénétrante, allait remuer les sommités sociales sur une multitude de points à la fois. Il dirigeait la conscience des princes et des pontifes, et par l'ascendant de ses lumières, il était le directeur de tout son siècle.

Parmi les âmes qu'il conduisait dans les voies de

[1] S. Jean., v, 6. — [2] S. Bern., Epist. 393.

Dieu et qui, plus que les autres, réclamaient, en cette occasion, les conseils du serviteur de Dieu, citons encore la reine de Jérusalem. Depuis longtemps, et malgré la distance qui les séparait, Mélizende entretenait avec saint Bernard un fréquent commerce de lettres [1]. Elle était veuve ; elle était régente : à ces deux titres, elle avait droit à une sollicitude particulière. Mais saint Bernard, qui écrivait des lettres de douze pages au moindre des pauvres et au dernier des moines, n'avait que des réponses de peu de lignes à donner aux rois et aux puissants du monde : « Recevez, dit-il « à Mélizende, recevez ce peu de paroles que je vous « envoie comme une semence d'un pays éloigné, afin « qu'elle produise une riche moisson dans votre cœur... « Vous venez de perdre le roi votre mari ; et le roi « votre fils est un enfant trop faible encore pour porter « le poids d'une couronne. Le monde a les yeux tournés « vers vous. Dans cette situation, armez-vous de cou- « rage ; montrez dans une femme la vigueur d'un hom- « me. Réglez toutes choses avec tant de modération et « de prudence, que nul de vos sujets ne s'aperçoive de « la mort du roi, ne fasse de distinction entre le souve- « rain qu'ils ont perdu et la souveraine qui le rem- « place. — Je ne le puis, direz-vous ; cela dépasse mes

[1] Nous fondons cette assertion sur le passage suivant d'une épître de saint Bernard à Mélizende : « Je renouvelle le premier notre ancien commerce de « lettres, dans l'espérance d'une prompte réponse, etc., etc. » (Ep. 289.) Voy. aussi les Ep. 206, 351 et 352, les seules qui se trouvent dans la collection ; mais elles en supposent d'autres qui n'existent plus. Leur style est celui d'un père qui écrit familièrement à sa fille spirituelle. Guillaume de Tyr dit en parlant de Mélizende : « Cette femme, douée de sagesse et de prudence, porte en « *son sein* un cœur d'homme ; elle est non moins éclairée que le prince le « *plus éclairé.* » Cet éloge fait l'éloge de saint Bernard.

« forces et ma capacité ; je ne suis qu'une femme fai-
« ble, chancelante, novice dans l'art de gouverner. —
« Oui, ma fille, ces difficultés sont réelles, et je les
« connais. Mais quelque effrayants que soient les flots
« de la mer, sachez que Dieu est tout-puissant pour
« les calmer : rien ne résiste à son pouvoir[1]. »

Ailleurs il lui adresse ces belles paroles : « Pour « régner avec dignité sur les hommes, il est nécessaire, « ma chère fille, que Dieu règne sur vous. La reine du « Midi vint à Jérusalem pour entendre la sagesse de « Salomon ; elle voulut devenir l'écolière de ce grand « prince pour apprendre à gouverner ses États. Mais « Celui que je vous propose pour maître est plus grand « que Salomon ; c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ cru« cifié. Apprenez à son école, en votre qualité de veuve, « à être douce et humble de cœur ; en votre qualité de « reine, à aimer la justice et à protéger l'innocence[2]. »

Le serviteur de Dieu, soit par sa correspondance, soit par différentes courses apostoliques, préparait les voies à la croisade, et ne négligeait aucun moyen d'exciter le zèle des princes et des peuples.

Enfin, arrivèrent les jours de Pâques de l'année 1146. La renommée de l'orateur sacré avait attiré à Vézelay une population immense. Le roi et ses grands vassaux, la reine Éléonore, un nombre considérable de prélats, de chevaliers et d'hommes d'armes de toutes conditions, se réunirent sur le penchant d'une colline qui, à défaut d'autre place assez vaste, avait été désignée pour la tenue du *parlement*[3]. « Car, dit une chroni-

[1] Epist. 351. — [2] Epist. 289.
[3] *C'est le mot dont se sert un chroniqueur*, magnum parlamentum. (Voy.

que contemporaine, ni la grande église, ni la place publique, ni le château, ne pouvaient contenir la foule qui accourait de toutes parts. C'est pourquoi on construisit au dehors, sur le flanc de la montagne qui domine la plaine de Vézelay, une *machine* en bois (*vastam machinam,* dit Odon de Deuil; sans doute une espèce de tribune), afin que l'abbé de Clairvaux pût parler d'en haut à l'assemblée[1]. »

« Saint Bernard, *fort de l'autorité apostolique et de sa propre sainteté,* monta donc sur l'estrade, ayant à son côté le jeune Louis VII, déjà orné de la croix; et lorsque l'orateur du ciel commença, selon sa coutume, à répandre la rosée de la parole divine, un cri général l'interrompit : La croix! la croix[2]! »

Le prédicateur ne put achever la lecture de la lettre encyclique du Pape. Alors, élevant sa voix avec force, il fit entendre les accents plaintifs de la Ville sainte, et conjura les princes des Gaules et les peuples chrétiens de s'armer pour la défense du tombeau de Jésus-Christ. « Dieu le veut! Dieu le veut! » s'écria d'une seule voix l'immense assemblée. Le roi, vivement ému, se jette, en présence de tout le peuple, aux pieds de saint Bernard, et s'engage solennellement à marcher au secours de la Terre-Sainte. Revêtu du signe sacré de la rédemption, il parle à son tour et annonce au

Gest. Lud. VII dans les Mém. sur l'Hist. de France, vol. IV, p. 329.) — Un autre historien, Odon de Deuil, donne à cette assemblée le nom de *magnum colloquium.* (Voy. Od. de Diog., l. I, p. 92.)

[1] Id., loc. cit.

[2] « Ascendit S. B. vastam machinam cum rege cruce ornato... et cum cœ« leste organum more suo divini verbi rorem fudisset, cœperunt undique « clamando, cruces! cruces! expetere. » (Od. de Diog., loc. cit., p. 12.)

peuple les heureuses déterminations que Dieu lui a inspirées ; il stimule l'ardeur des guerriers, et leur représente en termes énergiques l'impie Philistin versant l'opprobre et le blasphème sur la maison de David[1]. Les paroles du monarque, entrecoupées de sanglots, achèvent d'électriser les cœurs ; le vaste auditoire fond en larmes, et les collines environnantes retentissent des cris d'enthousiasme de la multitude. A l'exemple de Louis le Jeune, la reine sa femme demande et reçoit, des mains de l'abbé de Clairvaux, la croix des pèlerins. Plusieurs évêques se décorent du même signe. Après eux, un nombre considérable de seigneurs et de barons se pressent autour de la tribune, et réclament la croix. Parmi les plus illustres, l'histoire cite le brave Robert de Dreux, frère du roi ; Henri, fils du comte de Champagne ; Théodoric d'Alsace qui, dans l'âge avancé de la vie, conservait l'intrépide vigueur de la jeunesse ; le preux Enguerrand de Coucy ; Archambauld, sire de Bourbon ; Hugues de Lusignan, et une *infinité d'autres valeureux gens d'armes, chevaliers et hommes du petit peuple.* La provision de croix qu'on avait préparée ne put suffire au grand nombre de pèlerins : saint Bernard, pour contenter leur pieuse impatience, déchira ses propres vêtements et en fit des croix. Couvert de lambeaux, il continua jusqu'au soir à *semer plutôt qu'à distribuer* ces glorieux symboles de la foi chrétienne[2]. Les jours suivants, l'affluence ne dis-

[1] Voy. Biblioth. des Crois., t. I, p. 210, où les discours de Louis VII sont rapportés dans la chronique de Marigny.

[2] Et cum earum fascem præparatum seminasset potius quam dedisset, coactus est vestes suas in cruces scindere et seminare. (Odo de Diog. loc. cit.)

continua point, et l'enthousiasme ne fit qu'accroître. La sainte allégresse des croisés se communiqua rapidement de proche en proche, et l'entraînement de l'exemple propagea au loin l'effet de la parole.

L'impulsion était donnée ; l'esprit de Dieu avait prévalu et triomphé. Aussi, à la perspective de cette croisade, les haines et les vengeances particulières s'évanouirent ; des traités de paix scellèrent la réconciliation des princes ; partout on déposait les armes pour les réserver à de plus dignes exploits. Louis VII, docile aux conseils de saint Bernard, prit d'avance des mesures pour régler les mouvements stratégiques de l'armée chrétienne. Il envoya des ambassadeurs à Roger, roi de Sicile, afin d'obtenir des vivres et des vaisseaux ; il écrivit à l'empereur Conrad et au roi des Hongres pour leur demander un libre passage sur les terres de la Germanie et de la Hongrie ; enfin, se conduisant en chef plein de prudence, il envoya encore des députés à Manuel Comnène, empereur de Constantinople, pour lui communiquer ses desseins et le faire entrer dans la sainte ligue, sous l'étendard de la croix.

Toutes les dispositions étant prises, on fixa le départ de l'expédition au printemps de l'année suivante ; et on congédia les croisés. « Or, ajoute un chroniqueur, tous s'en retournèrent allègrement chez eux ; et quant à l'abbé de Clairvaux, il vola de tous côtés pour prêcher la croisade au nom du Dieu des batailles. »

CHAPITRE III.

Persécution des Juifs en Allemagne, à l'occasion de la croisade. — Le Saint prend leur défense.

A l'issue des journées de Vézelay, saint Bernard parcourut les principales villes de la Bourgogne et des provinces voisines pour enrôler les milices sous la bannière sacrée. L'éclat de ses prédications se confondit avec le bruit de ses miracles, et bientôt la France entière s'enflamma au souffle de l'homme de Dieu. On le regardait comme un autre Moïse, comme le messager du ciel, chargé d'introduire le peuple de Dieu dans la Terre promise.

De nouvelles assemblées furent convoquées à Laon, à Chartres et dans plusieurs autres villes, pour hâter les préparatifs de la guerre et aviser aux intérêts des pèlerins. Bernard assista aux plus importantes de ces assemblées; et là où il ne pouvait se rendre en personne, il envoya des lettres, ou se fit représenter par des religieux pénétrés de son esprit et capables de reproduire ses paroles. A Chartres, on délibéra sur le choix du général qui, par son génie militaire, pût commander en chef la grande armée. « Hélas ! dit un annaliste, ce qui paraîtra sans doute étonnant à toute la terre, c'est que, d'une voix unanime, l'abbé Bernard

fut promu au commandement de l'expédition, pour marcher en tête des officiers et des soldats [1]. »

Le saint récusa avec effroi ce poste d'honneur; mais comme on le pressait vivement de toutes parts, il se hâta d'en référer au Pape, le suppliant de ne pas l'abandonner *à la fantaisie des hommes*. « Je ne sais, lui « mande-t-il, par quel bizarre jugement ils m'ont dési« gné dans cette assemblée comme le chef et le prince « de la milice. Pour moi, je déclare qu'une telle charge « n'était ni dans ma pensée, ni dans mes désirs, ni « même dans les bornes de ce qui m'est possible. Au« tant que je puis estimer mes forces, je ne parvien« drais jamais jusqu'à ces régions lointaines. D'ailleurs « que suis-je pour ranger une armée en bataille, pour « commander la manœuvre des troupes? Quoi de plus « contraire à ma profession, lors même que j'en aurais « la force, ou que l'habileté ne me manquerait pas [2]?...» Les croisés, en donnant leur suffrage à saint Bernard, croyaient se rendre invulnérables, tant était grande la confiance qu'il inspirait. Ils pensaient attacher la victoire aux pas de l'armée, en mettant l'armée elle-même entre les mains d'un homme qui participait en quelque sorte à la toute-puissance de Dieu. Mais cet homme demeura inébranlable; et le Pape approuva sa juste détermination.

Or, pendant qu'il parcourait, en prêchant avec un admirable succès, diverses contrées de la France, on commettait en Allemagne des violences qui excitèrent au plus haut point sa sollicitude. L'enthousiasme populaire, quand même il procède d'un bon principe, dé-

[1] *Baronius*, ad ann. 1146. — [2] Epist. 256.

passe presque toujours le but qui lui est proposé ; trop souvent la passion s'y mêle ; et alors, égaré par le délire, le peuple devient cruel et réclame des victimes.

Dès la première croisade, le zèle impétueux des soldats de la croix s'était allumé contre les juifs, sous prétexte de ne pas laisser dans leurs propres foyers les ennemis du Christ qu'ils allaient combattre dans les pays lointains. A chaque nouvelle expédition se renouvelaient des scènes de carnage ; et la deuxième croisade était à peine proclamée, qu'une persécution du même genre éclata dans plusieurs villes qui longent le cours du Rhin. Un moine allemand, nommé Rodolphe, avait quitté de son propre chef la cellule de son monastère, pour conjurer les peuples d'exterminer à la fois les Juifs et les Sarrasins ; ses véhémentes provocations ne trouvèrent que trop de sympathie au milieu des populations ignorantes et fascinées. A Cologne, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, les cris de mort contre les juifs se confondirent avec les cris de guerre des croisés ; partout de sanglants excès faillirent compromettre la cause de la Terre Sainte [1].

Ces tristes nouvelles pénétrèrent de douleur tous les hommes animés du véritable esprit de l'Évangile ; mais personne plus que saint Bernard ne déploya, en cette circonstance, le zèle d'une compassion vive et d'une puissante charité. Il écrivit aussitôt en Allemagne pour arrêter les prédications du furibond apôtre ; et grâce à son intervention, les juifs trouvèrent des protecteurs. Ce furent particulièrement les évêques qui prirent leur défense. A Mayence, l'archevêque Henri leur ouvrit

[1] Voy. Baronius, Ann. ad ann. 1146, et les autres annalistes du même temps.

sa propre maison ; il les recueillit et les couvrit de son égide. Toutefois au sein même de cet asile, ils ne purent échapper à la fureur qui les poursuivait ; et plusieurs d'entre eux tombèrent percés de coups aux pieds du charitable prélat[1].

Il existe sur cette persécution une intéressante chronique, écrite par un juif contemporain, qui voulut transmettre à la postérité le souvenir des afflictions d'Israël et la reconnaissance de sa nation envers saint Bernard. L'écrivain avait treize ans à l'époque de la croisade ; il assista, encore enfant, aux scènes douloureuses qu'il raconte. Sa touchante narration se lie trop au sujet qui nous occupe pour n'en point donner ici quelques extraits. Elle commence ainsi[2] :

« Moi, Jeschua Ben-Meïr, je suis né au mois de Tebeth 5257. Ma famille appartient à la race d'Aaron ; et mon père, chassé du royaume d'Espagne, alla s'établir dans la ville d'Avignon, en Provence, baignée par le Rhône. De là nous allâmes à Gênes, où nous demeurâmes jusque vers ces temps-ci....

« Lors donc que les Occidentaux apprirent que les Turcs avaient renversé la ville d'Édesse, ainsi que d'autres terres de Juda, conquises autrefois par les incirconcis, le Pape Eugène envoya de tous côtés des messagers pour dire aux grands et aux petits : Que

[1] Les protestants eux-mêmes rendent témoignage, en cette occasion, à ce qu'ils appellent l'*humanité* des évêques (*menschlichkeit und erbarmen*). Voy. Luden. t. x, Buch 21, cap. x, p. 228.

[2] L'original de ce document, écrit en hébreu, a été imprimé d'abord à Venise, en 1554 ; puis à Amsterdam, chez Proops, en 1730. Nous n'en connaissons point de traduction française ; mais l'historien Vilken en a publié de nombreux fragments en allemand, qui ont servi à notre version. (Voy. *Beilage zur Geschichte der Kreuzzüge* ; Band 3 ; p. 12.)

faites-vous? Les calamités sont à leur comble, et vous n'en êtes pas émus? Courage! Partez pour la terre d'Israël; volez, exterminez les Turcs, et retranchez-les du nombre des nations! Alors le prêtre Bernard alla de ville en ville, et fit entendre en tous lieux les lamentations des incirconcis d'Orient....

« Mais ce temps-là fut pour la maison de Jacob un temps de tristesse et de deuil. Elle fut accablée de maux extrêmes et frappée de plaies; ses genoux fléchirent; sa douleur cria dans les entrailles; son visage devint pâle d'angoisses et de frayeur; car un prêtre, nommé Rodolphe, vint en Allemagne, afin de marquer d'un sceau particulier tous ceux qui s'engageraient à combattre pour Jérusalem. Ce méchant homme excita le peuple, par des discours furieux, à exterminer ceux d'entre nous que les anciennes persécutions avaient épargnés. Il leur criait : Allons! En avant! Le temps de ces pervers est venu; il faut en finir; il faut les égorger jusqu'au dernier!

« Ce prêtre prêcha dans beaucoup de villes, séduisant partout les chiens (les chrétiens), et remontrant qu'il fallait avant tout massacrer les juifs; puis aller combattre en Palestine. Les juifs étaient en proie à des terreurs semblables à celles d'une femme qui ressent les premières étreintes de l'enfantement. Ils tremblaient et frémissaient, ne trouvant nulle part ni refuge ni espérance. Alors ils crièrent vers Dieu : O Dieu, Adonaï, disaient-ils, jette sur nous un regard de pitié! Il n'y a pas cinquante ans que notre sang a été répandu comme de l'eau, et que nous avons été mis à mort pour la confession de ton saint nom; et voilà que nous recevons coup sur coup de nouveaux châtiments! Nous as-tu

donc rejetés pour toujours, ô Dieu, Rédempteur d'Israël? Ne feras-tu plus rien en notre faveur pour la gloire de ton nom puissant et redoutable?...

« Le Seigneur Dieu se laissa fléchir par les gémissements de son peuple; il se ressouvint de son alliance, et usa de nouveau de ses grandes miséricordes. Il suscita contre Bélial un sage nommé Bernard, de Clairvaux, ville de France. Ce religieux (selon leur manière de parler) les apaisa et leur dit : Marchez sur Sion; défendez le sépulcre de notre Christ! Mais ne touchez pas aux juifs; et ne leur parlez qu'avec bienveillance; car ils sont la chair et les os du Messie; et si vous les molestez, vous risquez de blesser le Seigneur dans la prunelle de son œil! Non, le cruel Rodolphe n'a point prêché selon l'esprit de vérité; car la vérité a dit par la bouche du Psalmiste : *Ne les faites pas mourir, de peur qu'on oublie tout à fait mon peuple*[1]...

« Ainsi parlait le sage; et sa voix était puissante; car il était aimé et respecté de tous. Ils l'écoutèrent donc; et le feu de leur colère se refroidit; et ils n'accomplirent pas tout le mal qu'ils avaient dessein de faire. Le prêtre Bernard n'avait reçu cependant ni argent ni rançon de la part des juifs; c'était son cœur qui le portait à les aimer, et qui lui suggérait de bonnes paroles pour Israël. Je te bénis, ô mon Dieu; car nous avions allumé ton courroux, et tu nous as épargnés et consolés en suscitant ce juste, sans lequel nul d'entre nous n'aurait conservé sa vie. Grâces en soient rendues à celui qui sauve et qui console! Amen. »

L'écrivain, après ce préambule, rapporte une foule

[1] *Psal.*, 58, 11.

d'actes de cruauté qui souillèrent plusieurs localités, bien que la persécution cessât d'être générale. A différentes reprises, les Juifs furent contraints de quitter leurs demeures, et de chercher un asile *dans les grottes et les cavernes*. A Cologne, l'archevêque les fit enfermer dans le fort de Falkenberg pour les soustraire à leurs implacables ennemis. Deux jeunes Israélites, étant sortis de ce château, furent assassinés sur la montagne; leur malheureux père brava tous les dangers pour découvrir le meurtrier; il le trouva, et le traîna de force chez l'archevêque en demandant avec larmes justice et vengeance. Le coupable fut condamné à perdre les yeux, et mourut après ce supplice. « Qu'ainsi périssent, s'écrie le chroniqueur, tous les ennemis du nom d'Israël! » A Wurtzbourg, le bruit se répandit tout à coup qu'un chrétien avait été noyé dans le fleuve. On accusa les Juifs de ce crime; aussitôt la populace s'ameute contre eux, et les massacre en grand nombre. « Rabbi Isaac, dit le même écrivain, fut tué sur son livre, avec vingt et un de ses disciples qui l'entouraient. Une jeune fille, la sœur de l'un de ces derniers, ayant été prise, on l'entraîna malgré ses cris, dans la *maison du mensonge;* et comme elle eut le courage de cracher sur l'idole, on l'accabla de coups, et elle resta sans connaissance sur le marbre du parvis. Elle feignit d'être morte, *ne remuant ni le pied ni la main,* de peur de s'attirer de nouveaux châtiments; mais vers minuit, après que tout le monde eut quitté l'église, il vint une chrétienne qui aborda la juive avec compassion, la cacha chez elle pour la guérir, et la rendit ensuite à son père. Que le nom de Dieu soit béni éternellement! Amen. »

Ces faits, et beaucoup d'autres actes non moins odieux qui se renouvelaient tous les jours, troublèrent la sainte joie et l'espérance que la croisade avait données à Bernard. Le serviteur de Dieu écrivit de rechef à l'archevêque de Mayence; et dans sa lettre éclate l'indignation que lui inspirait la conduite de Rodolphe : « ... Je n'ignore pas, dit-il, cette sentence que le Sei« gneur lui-même a prononcée : *Il est nécessaire que « le scandale arrive; mais malheur à celui par « qui il arrive*[1] ! L'homme dont vous me parlez n'a « reçu sa mission ni de Dieu, ni des hommes, ni par « l'homme[2]. Que s'il prétend avoir le droit de prêcher, « par cela seul qu'il est moine ou ermite, apprenez-lui « que l'office d'un moine n'est pas de parler, mais de « pleurer; que pour un ermite, le grand monde de« vrait être une prison, et le désert un paradis. Mais « celui-ci au contraire regarde comme une prison sa « solitude, et comme un paradis le grand monde! O « homme sans cœur! O homme sans pudeur, dont la « folie s'est produite au grand jour, afin qu'elle appa« raisse aux yeux de tous les hommes! Je lui reproche « trois choses : d'abord d'avoir usurpé le ministère de

[1] Necesse est enim ut veniant scandala; verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit! (Matth. XVIII, 7.)

[2] ... *Neque ab homine, neque per hominem, sed neque a Deo missus venit.* — M. Michaud, dans son Hist. des croisades, v. II, p. 158, dit, en parlant de Rodolphe, que ce moine *était chargé* de prêcher la croisade. D'autres historiens s'expriment dans les mêmes termes. On voit, par la lettre de saint Bernard, que cette assertion est erronée; et nous tenons d'autant plus à la rectifier, que dans une foule d'ouvrages modernes, on attribue avec une coupable légèreté aux chefs de l'Eglise les méfaits de quelques ministres inférieurs. Par ce procédé, si commun au dix-huitième siècle, on semble rendre la Religion elle-même responsable des scandales de certains hommes sans mission dont elle désavoue les actes et condamne les paroles.

« la prédication; ensuite, d'avoir bravé l'autorité des « évêques; en troisième lieu, d'avoir approuvé l'homi-« cide... Quoi donc! l'Église ne triomphe-t-elle pas plus « heureusement des Juifs par la persuasion et par la « force de la vérité que par le tranchant du glaive? « Est-ce en vain qu'elle demande, par une prière in-« cessante[1], que le Seigneur, notre Dieu, délivre cette « nation perfide du voile qui lui couvre les yeux et lui « dérobe la lumière de la vérité? La prière de l'Église « n'aurait point de sens, si elle désespérait de ramener « à la foi ceux qui maintenant sont incrédules Elle « prie, parce qu'elle connaît les vues miséricordieuses « de Celui qui rend le bien pour le mal, l'amour pour « la haine. Que dit l'Écriture? *Ne les tuez pas*[2]. Et « encore? *Quand la plénitude des nations sera en-« trée, tout Israël se convertira .... car il est écrit : « de Sion viendra Celui qui les sauvera et effacera « l'impiété de Jacob*[3]. Et encore? *Quand le Seigneur « rétablira Jérusalem, il rassemblera les enfants « dispersés d'Israël*[4]. Voilà ce que proclame l'Écri-« ture. Et toi, tu prétends faire mentir les prophètes et « les apôtres! tu prétends rendre inutiles les trésors de « miséricorde réservés dans le cœur de Jésus-Christ! « Non, la doctrine que tu prêches n'est pas ta doctrine;

[1] « ... Illa universalis oratio quæ offertur pro perfidis Judæis a solis or u « usque ad occasum ut Deus et Dominus noster auferat velamen, etc. »

[2] Deus ostendet mihi super inimicos meos, ne occidas eos : nequando obli-viscantur populi mei. (Psal. LVIII, 12.)

[3] ... Donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israel salvus fieret, sicut scriptum est : Veniet ex Sion qui eripiat, et avertat impietatem a Jacob. (Rom., XI, 25, 26.)

[4] Ædificans Jerusalem Dominus : dispersiones Israelis congregabit. (Psal. CXLVI, 2.)

« c'est la doctrine de l'esprit de ténèbres, du père du « mensonge qui t'a envoyé; tu répètes les leçons de ton « maître, de celui qui fut *homicide dès le commence-* « *ment*[1]; de celui qui aima le mensonge et en accom- « plit les œuvres. O doctrine détestable! O mon- « strueuse et infernale sagesse, opposée à celle des « apôtres et des prophètes, ennemie de la grâce et de « la piété! doctrine sacrilége qui a été conçue par « l'impiété et qui enfante l'iniquité... Je me borne à « ces mots, je ne puis en dire davantage[2]. »

Sans doute, un terrible anathème pèse sur les Juifs. Ils ont méconnu le divin Messie; ils ont repoussé la grâce; *ils ont blasphémé le saint d'Israël*[3], comme le prophétisait Isaïe; et c'est pour cela que, les yeux fermés au soleil de la vérité, ils traînent à travers le monde, depuis près de deux mille ans, le poids d'une visible réprobation. Leurs prophètes avaient prédit cette destinée; mais les mêmes prophètes en prédisent aussi la fin. « Les enfants d'Israël, dit l'un d'eux, « seront pendant un long temps sans roi, sans prince, « sans sacrifice, sans autel, sans éphod et sans tera- « phims. Mais après ce temps, ils reviendront; ils « chercheront le Seigneur leur Dieu et David leur « roi; et dans les derniers jours, ils recevront avec « une frayeur respectueuse le Seigneur et les grâces « qu'il leur prodiguera[4]. »

Une infinité d'autres textes sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament annoncent avec évidence la conversion des Juifs; et l'enseignement unanime des Pères

[1] Joan., VIII, 44. — [2] Epist. 365. Ad Henric. Moguntin. arch.
[3] *Isai. I*, 4. — [4] Osée., cap. III.

et des Docteurs de l'Église consacre magnifiquement ces mêmes espérances.

Aussi la charité que saint Bernard déploie en faveur des restes d'Israël n'est-elle point un sentiment nouveau. Cette charité est la même que celle qui brûlait le cœur du grand apôtre de la gentilité ; et l'épître de saint Bernard n'est qu'un écho fidèle des paroles que saint Paul écrivait aux Romains :

« Est-ce que Dieu a rejeté son peuple ? Non, certes ; « car je suis moi-même Israélite, de la race d'Abra- « ham et de la tribu de Benjamin. Que dirai-je donc ? « Les Juifs sont-ils tombés de telle sorte que leur « chute soit sans remède ? A Dieu ne plaise ! mais « leur chute est devenue une occasion de salut aux « Gentils, afin que l'exemple des Gentils leur donnât « de l'émulation. Que si leur chute a été la richesse « du monde, combien leur plénitude enrichira-t-elle « le monde encore davantage ! Et si leur perte est de- « venue la réconciliation du monde, que sera leur « salut, sinon un retour de la mort à la vie ? Que si « les prémices des Juifs ont été saintes, la masse « l'est aussi ; et si la racine est sainte, les rameaux « le sont aussi....

« Or, si quelques-unes des branches ont été retran- « chées ; et si vous, qui n'étiez qu'un olivier sauvage, « avez été enté parmi celles qui sont demeurées sur « l'olivier franc, et avez été rendu participant de la « séve et du suc qui sort de la racine, n'ayez pas la « présomption de vous élever contre les branches na- « turelles. Car si vous pensez vous élever au-dessus « d'elles, sachez que ce n'est pas vous qui portez la « racine, mais que c'est la racine qui vous porte.

« Mais, direz-vous, ces branches naturelles ont été « rompues, afin que je fusse enté à leur place! Cela « est vrai : elles ont été rompues à cause de leur in- « crédulité; et pour vous, vous êtes demeurés fermes « dans la foi.

« Cependant prenez garde de ne vous pas élever, « et tenez-vous dans la crainte; car si Dieu n'a point « épargné les branches naturelles, vous devez crain- « dre qu'il ne vous épargne pas non plus.

« Que si eux-mêmes ne demeurent pas dans leur in- « crédulité, ils seront de nouveau entés sur leur tige, « puisque Dieu est tout-puissant pour les enter en- « core. Et si vous-mêmes avez été coupés de l'olivier « sauvage, qui était votre tige naturelle, pour être « entés contre votre nature sur l'olivier franc, à com- « bien plus forte raison les branches naturelles de l'o- « livier seront-elles entées sur leur propre tronc! »

L'apôtre continue : « Je veux bien, mes frères, vous « découvrir ce mystère et ce secret, afin que vous ne « soyez point sages à vos propres yeux : c'est qu'une « partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement jus- « qu'à ce que la multitude des nations entràt dans « l'Église; et qu'ainsi tout Israël soit sauvé, selon « qu'il est écrit : Il sortira de Sion un Libérateur qui « bannira l'impiété de Jacob.

« Et c'est là l'alliance que je ferai avec eux, lors- « que j'aurai effacé leurs péchés.

« Ainsi, quant à l'Évangile, ils sont maintenant en- « nemis à cause de vous; mais quant à l'élection, ils « sont aimés à cause de leurs pères. Car les dons et « la vocation de Dieu sont immuables, et il ne s'en « *repent point.*

« Comme donc autrefois vous ne croyiez point en « Dieu, et que vous avez ensuite obtenu miséricorde « à cause de l'incrédulité des Juifs : ainsi les Juifs « n'ont pas cru que Dieu voulût vous faire miséri- « corde, afin que la miséricorde qui vous a été faite « leur serve à obtenir miséricorde à leur tour.

« O profondeur des trésors de la sagesse et de la « science de Dieu! Que ses jugements sont impéné- « trables et ses voies incompréhensibles[1]! »

[1] Rom. XI.

CHAPITRE IV.

Épître de saint Bernard aux peuples de la Germanie. — Son voyage en Allemagne.

Le saint abbé de Clairvaux, en portant son regard sur l'Allemagne, ne s'affligeait pas seulement des désordres qui s'y commettaient au nom de la croix ; il déplorait encore l'état général de ce pays qui, depuis un grand nombre d'années, était en proie à de violentes convulsions politiques. L'un et l'autre pouvoir, à la suite des querelles de l'empire et de la papauté, s'étaient affaiblis, et leur action sur les peuples était presque entièrement paralysée. Les ressentiments des Guelfes et des Gibelins, toujours irréconciliables, suscitaient tous les jours de nouveaux obstacles au développement de l'ordre public ; et Conrad III, à peine assis sur le trône de Lothaire, ne tenait les passions en équilibre qu'à force de concessions.

Dans cette situation des choses, il fallait à l'Allemagne, plus encore qu'aux autres États européens, une diversion puissante, capable de rallier, du moins momentanément, les esprits divisés, en les appelant à une œuvre commune. La guerre sainte correspondait à ce besoin universel ; elle devait briser les étroites complications de la politique contemporaine : c'était la pensée de saint Bernard, comprise par la plupart des hommes

d'état de son temps. Les Allemands, comme nation, n'avaient d'ailleurs pas pris part à la première croisade; ils étaient restés en dehors du mouvement expansif et progressif de la civilisation; de plus, l'esprit d'hostilité qui les animait contre le Chef de l'Église les avait privés du principe *unitif* qui préside à la constitution des nations chrétiennes. Le concours de ces diverses circonstances fut pour la Germanie une source de discordes. L'empire s'affaissait sous le poids de son ancienne magnificence; et les peuples qui le composaient, divisés entre eux, luttaient vainement contre les éléments hétérogènes qui dissolvaient leur nationalité, ou plutôt qui empêchaient cette nationalité de se former et de prendre consistance. Une grande œuvre pouvait sauver l'Allemagne; et cette œuvre, saint Bernard en conçut le projet. Déjà il en avait conféré avec le Pape : la persécution des Juifs lui fournit l'occasion de s'en expliquer ouvertement. Il se disposa dès lors à se rendre en Allemagne; mais selon son usage, il se fit précéder d'une lettre dans laquelle, plus que dans tout autre écrit, il manifeste ses hautes vues sur les croisades. Les historiens de Clairvaux ont consigné dans leurs annales cette mémorable épître; et nous ne craindrons pas d'être trop long en citant ici les principaux passages de ce document.

« A nos seigneurs et très-honorés pères, les arche-« vêques, évêques, tout le clergé et les peuples francs « de la Germanie et de la Bavière, Bernard, abbé de « Clairvaux, qui leur souhaite d'abonder de plus en « plus dans le Saint-Esprit.

« L'objet pour lequel je vous écris regarde Jésus-« Christ et intéresse notre commun salut. Pardonnez-

« donc à l'indignité de celui qui vous parle, en faveur « de celui dont il est l'interprète. Je suis peu de chose, « il est vrai ; mais ce qui n'est pas peu de chose, c'est « le zèle dont Jésus-Christ me remplit pour votre « bien.... Voici, mes frères, un temps favorable, un « temps de grâce et de salut ! Le monde chrétien est « dans le trouble, la terre est effrayée ; car le Dieu « du ciel a commencé à perdre le pays où il s'est rendu « visible, où il a conversé avec les hommes pendant « plus de trente ans ; un pays qu'il a illustré par ses « miracles, consacré par son sang, vivifié par les pré- « mices de la résurrection. Et maintenant cette terre « de promesse est saccagée, à cause de nos péchés, « par un peuple sacrilége et ennemi de la croix ! Bien- « tôt, hélas ! si l'on ne résiste vigoureusement à leur « fureur, la Cité sainte sera renversée ; les monuments « sacrés de notre rédemption et les lieux où ruissela « le sang de l'Agneau sans tache, seront livrés à la pro- « fanation et au scandale ! Que faites-vous, braves sol- « dats ? Que faites-vous, serviteurs de la croix ? Aban- « donnerez-vous le *Saint aux chiens ;* laisserez-vous « fouler les pierres précieuses aux pieds des pour- « ceaux ? Combien de pécheurs sont allés en ces lieux « pour y implorer la miséricorde divine, après avoir « confessé leurs péchés avec larmes, depuis le temps « où la sainte bravoure de nos pères en a banni l'im- « piété ! L'ennemi l'a vu, et en a frémi de rage ; il « grince les dents et sèche d'envie ; il excite ses sup- « pôts, tous les enfants de perdition, à ruiner cette « terre, à n'y laisser aucun vestige de la religion. Cette « perte irréparable serait pour les siècles à venir le « sujet d'une éternelle douleur, et pour le nôtre un

« opprobre et une confusion sans bornes..... Pécheurs !
« admirez les ressorts immenses de la bonté de Dieu !
« admirez les abîmes de sa miséricorde ! Quelle espérance de salut plus digne de la sagesse divine que celle qui se présente à des chrétiens infidèles, homicides, ravisseurs, adultères, parjures, ensevelis dans toutes sortes de crimes, en daignant les rendre ministres et coopérateurs de ses desseins !
« Grand sujet de confiance pour vous, pécheurs. S'il voulait vous punir, il rejetterait vos services, au lieu que maintenant il les réclame. Je vous le répète, pensez sérieusement aux trésors de sa miséricorde.
« Il ménage si bien les conjonctures, qu'il ne semble demander votre secours que pour avoir l'occasion de vous secourir. Il veut être regardé comme votre débiteur, afin de vous rétribuer, de vous accorder son pardon et la gloire éternelle[1]... Hâtez-vous donc de signaler votre zèle, de prendre les armes pour la défense du nom chrétien, vous dont les provinces abondent en jeunes et vaillants guerriers, si j'en crois ce que publie la renommée ! Relevez votre milice ; mais bannissez votre malice[2] ; malice déplorable qui jusqu'à ce jour, vous armait les uns contre les autres et vous faisait périr de vos propres mains. Quelle fureur de plonger votre épée dans le sein de votre frère, de lui ravir peut-être d'un seul coup la vie de l'âme et celle du corps ! O douleur ! Votre victoire

[1] Teneri vult debitor, ut militantibus sibi stipendia reddat indulgentiam delictorum, et gloriam sempiternam.

[2] Cesset pristina non militia, sed plane malitia, etc.
Nous n'avons pas réussi à rendre en français l'énergique originalité du texte latin.

« vous est mortelle : vous succombez de la blessure « que vous faites à votre frère. Non, ce n'est pas là « du courage; ce n'est ni de la magnanimité ni de la « bravoure; c'est une folie, c'est une rage qui vous fait « courir de tels hasards. Je vous offre, belliqueuse na- « tion, une plus digne occasion de vous battre sans « péril, de vaincre avec gloire, de mourir avec hon- « heur... Heureux celui qui arbore la croix! Heureux « celui qui se décore avec empressement de ce bou- « clier sacré!... Après tout, mes frères, je vous donne « avis, au nom de l'apôtre, de ne croire point à tout « esprit. J'ai de la joie d'apprendre votre zèle pour la « religion; mais il faut qu'il soit tempéré par la science. « Bien loin de maltraiter les juifs, vous devez les épar- « gner; il vous est même défendu par l'Écriture de « les chasser de vos terres. Écoutez ce que l'Église en « dit par la bouche de David : *Le Seigneur m'a fait « connaître, touchant ses ennemis, que vous ne « devez pas les tuer, de peur que l'on n'oublie mon « peuple*[1]. Les juifs sont comme les figures et les ca- « ractères vivants qui nous rappellent la passion et « les souffrances du Sauveur. Ils sont dispersés dans « tout l'univers, afin que la juste peine de leur crime « serve de témoignage à notre foi. C'est pourquoi « l'Église ajoute dans le même psaume : *Dispersez- « les par votre puissance; humiliez-les, ô Dieu, « mon protecteur*[2]! Cette parole prophétique s'est ac- « complie : ils sont dispersés, humiliés, réduits à une « dure condition. Cependant ils se convertiront un jour,

[1] Ps. LVIII.
[2] *Disperge illos* in virtute tua; et depone eos, Protector meus Domine. (Id.)

« et Dieu jettera sur eux un regard propice. *Quand « la plénitude des nations aura reçu l'Évangile, « tout Israël sera sauvé*[1]. Si l'on exterminait le peu- « ple juif, cette espérance serait vaine. Lors même « qu'ils seraient idolâtres, il faudrait encore les sup- « porter et non point les tuer. S'ils vous font quelque « violence, il y a des magistrats établis pour les ré- « primer et les punir. La justice chrétienne résiste aux « rebelles ; mais elle épargne ceux qui sont soumis, « ceux principalement qui sont les dépositaires de la « loi et des promesses, *de qui les patriarches sont « les pères ; desquels est sorti, selon la chair, Jésus- « Christ lui-même qui est Dieu élevé au-dessus « de tout et béni dans tous les siècles*[2]...

« Il sera nécessaire de donner le commandement de « l'armée à des capitaines habiles, à des chefs expéri- « mentés ; et de faire marcher les diverses troupes en « un seul corps, afin de les mettre plus à couvert. Vous « savez sans doute les malheurs de Pierre[3], dans la « première croisade. Cet homme s'étant mis à la tête « de l'armée, qui s'était fiée à sa conduite, l'exposa à « tant de périls que nul, pour ainsi dire, n'échappa à « la mort, soit par la faim, soit par le fer. Je crain- « drais pour vous les mêmes échecs, si vous suiviez « les mêmes errements. Je prie le Seigneur de vous « en préserver. Amen[4]. »

Cette lettre pathétique produisit une impression vive

[1] Rom. XI.

[2] Qui sunt Israelitæ, quorum adoptio est filiorum, et gloria, et testamentum, et legislatio, et obsequium, et promissa. Quorum patres, et ex quibus est Christus, secundum carnem, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. Amen. Rom., IX, 4, 5. — [3] Pierre l'Ermite. — [4] Epist. 366.

sur les belliqueuses populations des bords du Rhin, déjà stimulées par l'exemple de la France. De toutes parts, les croisés se multiplièrent, non-seulement en Allemagne, mais en Hongrie, en Angleterre, en Italie, dans toutes les contrées où retentirent les accents du héraut de la croisade.

L'enthousiasme, comme le fluide électrique, courait avec rapidité, et se propageait partout; l'impulsion était puissante; l'agitation devint générale. Mais ce mouvement, mal dirigé en dehors de la France, n'aboutissait à aucun résultat positif là où nul habile capitaine ne se présentait pour le dominer et le conduire. Le saint comprit l'urgence de remédier à ces dangers, bien qu'à la distance où il se trouvait, ce n'était pas chose facile de faire prévaloir l'esprit d'ordre et de subordination au milieu de tant d'éléments contradictoires. Les épîtres qu'il adressa aux Lombards et aux autres peuples d'Italie réveillèrent leur zèle, mais ne parvinrent point à organiser leurs forces, à mettre de l'ensemble dans leurs dispositions. En Angleterre les difficultés semblaient encore plus grandes qu'ailleurs. Jamais ce malheureux pays, depuis l'invasion des Danois, n'avait présenté des scènes de misère comparables à celles qui le désolaient sous le règne du faible Étienne. L'esprit d'opposition qui fermentait dans les autres pays, s'était en quelque sorte naturalisé en Angleterre avec les chefs normands qui l'avaient conquise. Le peuple était esclave; et les seigneurs, retranchés dans leurs forteresses, visaient à l'indépendance et se provoquaient journellement à de sanglants combats. La couronne *elle-même*, disputée par la reine Mathilde, était un *brandon* de discorde jeté au milieu des passions popu-

laires [1]. Une telle situation ne pouvait offrir aucune chance de succès aux prédicateurs de la croisade. On vit bien un certain nombre de chevaliers s'engager isolément sous la bannière de la croix; mais la masse de la nation, comme les flots de la mer qui l'environnent, était en proie à de trop violentes secousses pour qu'il fût possible de la maîtriser. Il fallait laisser à la fureur des partis le temps de s'épuiser par ses propres excès; car les crises de la vie sociale, comme celles des individus, ne peuvent être apaisées que lorsqu'elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Saint Bernard, renonçant donc à l'espérance d'unir simultanément tous les peuples chrétiens dans la grande idée de la croisade, concentra ses regards sur la France et sur l'Allemagne, les deux nations qui, par leur intelligence et leurs forces, marchaient à la tête des États européens.

C'était déjà une assez vaste tentative que de rapprocher les Francs Gaulois et les Francs de la Germanie, pour les confondre ensemble dans la sainte cause de la foi. D'ailleurs la situation de l'empire offrait, à tous égards, plus de ressources que l'Angleterre. En Allemagne, la crise politique touchait à sa période de décroissance; les partis, quoique toujours subsistants, étaient moins morcelés et moins animés les uns contre les autres. Ces peuples, naturellement portés aux aventures héroïques, manifestaient de plus une pieuse compassion pour les infortunes de Jérusalem; et depuis longtemps ils n'attendaient qu'un chef digne et capable de se

[1] On peut lire les détails de cette triste époque de l'histoire d'Angleterre, dans Lingard, vol. II, ch. IV.

mettre à leur tête. Mais ce chef ne se montrait pas. L'empereur Conrad III, élu par l'influence des gibelins, avait en face de lui les redoutables guelfes, qui le tenaient en échec. Leurs inimitiés invétérées n'allaient point, il est vrai, jusqu'à des démonstrations ouvertes ; mais elles couvaient une réciproque méfiance, une opposition sourde et toujours menaçante qui n'était jamais loin d'un éclat. Nul prince allemand, ni gibelin, ni guelfe, n'eût osé dans ces conjonctures, quitter ses foyers pour une expédition d'outre-mer ; et ainsi avortaient les généreux élans du peuple germanique.

Bernard se sentait intérieurement poussé à évangéliser ces *vaillants Teutons* si renommés par leurs exploits, afin de les enrôler au service de Jésus-Christ. Il prévoyait sans doute une moisson abondante ; mais il ne s'attendait point, en partant, à un succès qui dépasserait celui qu'il avait obtenu en France. L'entraînement de son zèle ne lui permit aucun retard. Il ne tint compte ni des rigueurs de la saison, ni des fatigues, ni des infirmités qui l'accablaient sans relâche ; et dès la fin de l'automne de la même année 1146, peu de temps après l'assemblée de Chartres, il se mit en route, accompagné de trois religieux de Clairvaux, Philippe, Gérard, et Godefroy le biographe.

CHAPITRE V.

Entrevues avec l'empereur Conrad. — Manifestation extraordinaire du don des miracles.

Le voyage de saint Bernard en Allemagne se rattache à une longue suite de travaux et de merveilles, que les compagnons du saint moine ont enregistrés jour par jour ; que l'histoire contemporaine atteste hautement ; que le douzième siècle, d'une voix unanime, raconte à la postérité étonnée ; et que même les écrivains les plus incrédules ont dû admettre sans les comprendre[1]. Godefroy, l'un des secrétaires du servi-

[1] Au nombre des imposants témoignages que nous pourrions citer ici, nous ne voulons nous prévaloir que d'un seul, celui d'un protestant, Luden, historien grave, mais qui en général se laisse dominer par l'esprit de sa secte et se montre peu favorable à saint Bernard. « Il est absolument impossible, dit-il, « de mettre en doute l'authenticité des miracles de saint Bernard (*durchaus « nicht in zweifel zu ziehen*) ; car on ne saurait supposer la fraude ni de la « part de ceux qui les rapportent, ni de la part de celui qui les a opérés. »

L'historien allemand, après avoir rappelé, à l'appui de son témoignage, les circonstances au milieu desquelles le saint rendit la parole à un sourd-muet de naissance, termine sa note par cette remarque judicieuse : « Si les angoisses de « la piété filiale ont pu rendre subitement la parole au fils muet de Crésus qui, « à la vue du péril de son père, s'écria : Homme ! ne tue pas mon père ! Si la « crainte, dis-je, a pu délier la langue d'un muet, pourquoi la foi ne serait-elle « pas capable de produire le même effet ? » (Luden, Gesch. der Teutschen, buch. XXI, cap. X, vol. X, nota 12.)

L'observation est juste ; mais n'eût-elle pas été plus lucide et surtout plus chrétienne, si elle avait envisagé la puissance de l'homme comme une participation à la toute-puissance divine, comme un don de Dieu, accordé à la sainteté de l'homme régénéré ?

teur de Dieu, pendant ce voyage, consolait les religieux de Clairvaux, en leur transmettant le récit fidèle des œuvres accomplies en Allemagne; et cet écrivain, dont la parole est si naïve et si respectable, assure que sa plume ne peut suffire à tant de choses. « Notre révérend père, dit-il, a plus de facilité à faire des miracles que nous n'en avons à les écrire. » Il semblait que de sa personne jaillissaient les vertus divines qui autrefois caractérisaient la mission des premiers apôtres de Jésus-Christ. Son souffle, sa bénédiction, son contact, sa prière, sa seule présence, opéraient d'étonnants prodiges. Les maladies les plus invétérées disparaissaient subitement à la voix de l'homme de Dieu; des populations entières, dans plusieurs villes différentes, publiaient avec enthousiasme les miracles dont elles avaient été les témoins; partout, sur son passage, on admirait de soudaines guérisons; des aveugles recouvraient la vue; les sourds et les muets parlaient et entendaient; les paralytiques ranimaient leurs membres; des possédés, des frénétiques, des énergumènes se virent délivrés des esprits qui les obsédaient. Mais le plus grand des miracles était la conversion des cœurs endurcis, et la pénitence qu'embrassaient les pécheurs publics[1].

Saint Bernard s'était rendu directement à Mayence, parce que c'était là que dogmatisait encore le fougueux Rodolphe; et, toujours ému du sort des Juifs, il lui tardait de mettre fin aux cruelles persécutions

[1] M. de Sismondi (Hist. des Franç., vol. v), ne pouvant récuser des faits si généralement attestés, les explique, à la façon de Voltaire, en les attribuant au fanatisme. Il faut assurément aux incrédules une bonne dose de crédulité, pour *croire que le fanatisme puisse rendre la vue à un aveugle !*

'dont ils étaient les victimes. Son ministère de paix faillit, en cette circonstance, lui devenir funeste; car les haines de la populace étaient implacables, et l'on n'eut pas plutôt appris que l'abbé de Clairvaux intervenait en faveur des Juifs, qu'on proféra contre lui des murmures et des menaces. Il ne fallut pas moins que l'autorité de saint Bernard lui-même pour apaiser la sédition[1]. Quoi qu'il en soit, il dut s'abstenir d'affronter ouvertement le moine Rodolphe, pour ne pas soulever toute la ville, tant était grande la prépondérance que ce dernier s'était acquise. Il essaya, par les voies de la douceur, ce que les évêques et les magistrats avaient vainement tenté par les voies de la force; il le prit à part, lui montra la responsabilité qu'il assumait sur sa tête, et le détermina, à la suite d'un grave entretien, à rentrer dans son cloître. Ainsi disparut de la scène du monde, au seul aspect du serviteur de Dieu, le faux prophète qui faillit compromettre la noble cause des croisades par des prédications insensées.

L'ordre se trouvant rétabli à Mayence, Bernard se remit en route, et continua le cours de ses travaux apostoliques. Il passa par Worms, où *il enrôla un peuple innombrable dans la milice chrétienne*[2]; mais ce qui lui importait le plus, c'était de rejoindre l'Empereur, qui tenait alors *sa cour plénière* dans la ville de Francfort-sur-le-Mein[3]. Il connaissait per-

[1] Otto Frising., lib. I, cap. XXXIX... Populo graviter indignante et nisi ipsius sanctitatis consideratione revocaretur, etiam seditione movere volente.

[2] Transierat per Wormatiam... et innumerabilem populum ibi signaverat signaculo militiæ christianæ. Godf., de Mirac. S. B., p. 1192, in Mab.

[3] Occurrit Franckewoert super Mogum, in territorio Moguntino. (Id., 1192.)

sonnellement Conrad III; et les services qu'il lui avait rendus treize ans auparavant, lorsqu'il réconcilia la maison de Hohenstauffen avec Lothaire, ne pouvaient être oubliés. Aussi espérait-il, dans cette nouvelle situation des affaires, d'intéresser le monarque au grand objet de son voyage. Il reçut en effet un brillant accueil; mais rien ne semblait justifier l'espérance qu'il avait conçue. Aucun des princes allemands ne se montrait disposé en faveur de la sainte expédition; et l'Empereur, avec lequel il eut plusieurs conférences, loin d'abonder dans ses vues, récusa toute participation personnelle à une entreprise si vaste et si chanceuse. Une fois même, répondant sèchement aux instances réitérées du saint, il lui dit que la pensée d'une croisade était tout à fait éloignée de son esprit. Bernard n'insista pas davantage, *promettant avec une extrême mansuétude qu'il se garderait désormais d'importuner la majesté royale*[1]. Il pensa même à reprendre le chemin de Clairvaux; car sa mission en Allemagne lui semblait tristement terminée. D'ailleurs, ajoute un chroniqueur, il était impatient de revoir les siens; *car cette mère tendre ne pouvait oublier les enfants qu'elle avait enfantés, et qui, depuis près d'une année entière, étaient éloignés du sein maternel*[2]. Il avait donc hâte de quitter; mais l'Empereur, dans la crainte d'avoir affligé l'homme de Dieu, mit tout

[1] Tacuit vir mansuetissimus dicens, non esse parvitatis suæ importunius instare regiæ majestati. (Phil. de Claravalle, lib. VI, cap. IV.)

[2] Neque enim filiorum uteri sui mater poterat oblivisci, sed toto fere anno *avelli a se viscera* sua gravissime querebatur. (Id., cap. I, p. 1182.)

en œuvre pour le retenir encore quelques jours. Au fond, Conrad était troublé dans sa conscience; il ne s'était jamais ouvert à saint Bernard, et se gardait de manifester au dehors les sentiments qui ébranlaient ses résolutions; mais tout en se faisant illusion à lui-même, ses agitations trahissaient de secrètes inquiétudes, et les égards qu'il témoignait au héraut de la croisade, les marques de singulière vénération qu'il lui prodiguait devant tout le monde, prouvaient, sinon quelque sympathie pour sa mission, du moins la crainte religieuse de lui susciter des entraves.

Un jour une foule immense se pressait dans l'église pour contempler les traits du saint moine. Il venait de guérir subitement un vieillard frappé de paralysie, dont les pauvres de la ville proclamaient les aumônes. Ce miracle, ainsi que plusieurs autres, non moins éclatants, était l'objet des cris d'admiration de la multitude; et l'église les célébrait au son des cloches. L'affluence était telle que nulle force ne pouvait contenir les flots du peuple courant impétueusement dans la basilique. Saint Bernard, pressé, investi de toutes parts, allait étouffer sous le poids de la foule, quand l'Empereur, se dépouillant de son manteau, le prit dans ses bras, l'éleva en l'air et le porta jusqu'au fond d'une chapelle de Marie [1].

Dans la même ville, le comte Adelphe, un des sei-

[1] Un chroniqueur raconte qu'au moment où l'Empereur déposa le saint aux pieds d'une statue miraculeuse de la Vierge, celle-ci, d'une voix douce, fit entendre ces paroles en langue romane : *Ben venia, mi fra Bernharde !* A quoi le saint répondit : *Gran merce, mi Domnra.* (Hermann Cornerus, chron. ad ann. 1140.) Cette légende, diversement rapportée, appartient à la monographie de Spire. Voyez der Kaiser-Dom in Speyer, par Mgr. Geissel, p. 95.

gneurs de la suite de l'Empereur, voulut éprouver par lui-même les effets de la puissance du saint. Il lui amena un enfant aveugle et boiteux, dont la guérison lui semblait absolument impossible. Le thaumaturge le bénit ; et à l'instant même l'enfant redresse ses membres perclus, voit la lumière, et s'en retourne parfaitement guéri[1].

On conçoit les émotions que durent causer ces merveilles, et l'influence qu'elles exercèrent sur la mission de celui qui les opérait. Les peuples demandaient des croix ; mais les princes de l'empire, toujours arrêtés par des considérations politiques, flottaient dans une incessante perplexité.

Saint Bernard pouvait pressentir dès lors les développements de son œuvre. Pourtant il crut devoir, comme le sage laboureur, abandonner pour un temps la terre qu'il avait cultivée, et laisser à la grâce divine le soin de féconder les semences de sa parole. Il se disposait donc à quitter les rives du Rhin, pour rentrer dans son monastère, où le rappelaient sans cesse le souvenir et les vœux de ses enfants, lorsqu'un nouveau sacrifice lui fut demandé ; et son abnégation l'emporta encore une fois sur le repos après lequel il soupirait. L'évêque de Constance, Hermann, était venu le solliciter instamment d'édifier son vaste diocèse par la prédication de la croisade. Bernard résista longtemps ; mais enfin, *vaincu par la constance de Monseigneur de Constance*[2], il s'embarqua avec lui et remonta le

[1] Annal. Cisterc., t. II, p. 39.

[2] Vicit tamen constantia Domini Constantiensis. (Philip. Claravalle, in Op. *S. Bern. ad Mab.*, pag. 1182.)

cours du Rhin. Ils s'arrêtèrent dans les villes et bourgs situés aux bords du fleuve, prêchant partout et recueillant pour la croisade des fruits innombrables. Ce voyage était une espèce de marche triomphale. Une suite nombreuse accompagnait saint Bernard. Outre les trois moines de Clairvaux qui lui servaient de secrétaires, « il y avait avec nous, rapporte l'un d'eux, plusieurs personnages[1] : » d'abord, l'évêque de Constance et son chapelain Eberhard; l'abbé Baudoin (Baldvinus) et Frovin, ancien religieux d'Einsidlen et depuis supérieur du couvent d'Engelberg à Untervalten; puis trois prêtres séculiers : Philippe, archidiacre de Liége, qui se fit moine à Clairvaux[2]; Otto et Franco, auxquels s'était joint encore le célèbre Alexandre de Cologne, qui devint un des hommes les plus éminents de l'ordre de Cîteaux[3]. Ce dernier s'en allait à Rome, lorsque, sur sa route, il rencontra le saint, et fut témoin de ses miracles. A l'heure même, il s'attacha à lui pour ne plus le quitter jamais. Le cortége se composait donc de onze compagnons de voyage, non compris Bernard, qui tous consignaient chaque soir, dans un journal itinéraire, les glorieuses actions qui se passaient sous leurs yeux; encore ne pouvaient-ils pas tout écrire; *car il faudrait des volumes pour raconter ce que nous avons vu,* dit l'un d'eux; *mais si nous nous taisions, les*

[1] Eramus autem cum eo, ego, Hermanus, Constant. episcopus, etc. (Philip. Clarav., sup. cit.)

[2] C'est celui-là même qui nous fournit ces détails. Il dit, en parlant de lui, cette chaude et naïve parole : *Ego autem intravi scholam Jesu, et vale dixi sæculo in sæculum, et in sæculum sæculi.* « Je suis entré à l'école de Jésus-Christ, et j'ai dit adieu au siècle dans le siècle, et dans les siècles des siècles. » (Id., p. 1182.) — [3] Voyez de Viris illust. ord. Cisterc., cap. XXVII.

pierres parleraient[1]. Philippe de Clairvaux envoya à l'archevêque de Reims un extrait de son journal qui est demeuré intact; et ce curieux document, d'accord avec plusieurs autres chroniques du même temps, permet au lecteur de suivre pas à pas les courses de l'infatigable missionnaire apostolique[2].

Ce fut dans les derniers jours de novembre (1146) que la sainte compagnie se mit en route pour Constance. Ils passèrent le dimanche, 1er décembre, à Kintzingen, et les deux jours suivants à Fribourg en Brisgau. Laissons parler un instant les voyageurs. « *L'évêque Hermann* : Le premier jour il n'y eut à Fribourg que des pauvres et *menues gens* qui demandèrent la croix. Le saint abbé fit prier pour que les riches vinssent aussi entendre la parole. Cette prière était à peine achevée, *que les plus riches, et même les plus mauvais*[3], accoururent pour recevoir la croix de sa propre main. — *Philippe :* Notons ici de quelle manière il rendit la vue à un vieillard aveugle, une vertu étant sortie de notre saint père; non pas de lui toutefois, mais de la parole et du signe de la vie... — *Hermann :* Ce matin, quatrième férie, après la messe, je lui ai présenté une fille qui avait la main desséchée; il la guérit à la minute. — *Philippe :* Je

[1] ... Plurima inde volumina conficerentur... et si nos tacuerimus, lapides clamabunt. (Phil. Clarav., p. 1182.)

[2] Le journal de Philippe ne contient l'itinéraire que de Francfort à Constance, et de Constance à Spire. Il est suivi d'une autre relation, envoyée de Clairvaux au chapitre de Cologne; et enfin d'une troisième, que le moine Godefroy adresse à Hermann, évêque de Constance. (Vid. in Opp. S. Bern., ed. Mabil., vol. II, p. 1180 et seq.)

[3] *Ditissimi quique*, etiam pessimi.

i vu rendre la parole à un enfant sourd-muet de
issance. — *Hermann :* Moi-même j'ai parlé à cet
fant, au moment où le signe de la croix a été fait
r lui, et il a pu m'entendre et me répondre distinc-
nent. — *L'abbé Frovin :* Une femme s'est présentée
ec son petit enfant aveugle; le signe de la croix lui
rendu la vue. Oh! quelle fut la surprise de cette mère
and son enfant tendit la main vers une pomme que je
i offris! — *Eberhard :* En sortant de l'église, un
mme infirme et paralytique, qui se traînait plutôt
'il ne marchait, se recommanda au saint abbé. A
ine celui-ci l'eut-il touché de son bâton, en ma pré-
nce, que le pauvre malade se sentit guéri et s'en alla
utant de joie[1]..... »

Ces miracles, inscrits brièvement et naïvement à la
ite les uns des autres par les témoins oculaires, for-
ent un trop gros volume pour que nous puissions les
ettre tous sous les yeux de nos lecteurs. Ils se multi-
ièrent d'ailleurs de telle sorte, que les témoins eux-
êmes durent renoncer à les détailler. A Doningen,
ès de Rheinfeld, où ils passèrent le premier dimanche
l'Avent, Bernard guérit dans la même journée neuf
eugles, dix sourds ou muets, dix-huit boiteux ou
ralytiques[2]. Le mercredi suivant, à Schauffhausen,
nombre des miracles grandit encore; enfin le ven-
edi, 13 décembre, ils arrivèrent à Constance. Les
ches de la ville annoncèrent les merveilles qui écla-
ient sous les pas de l'homme de Dieu. Les peuples,
x cris mille fois répétés de *Kyrie eleison! Kyrie
eison! Christ uns gnade!* couraient au-devant de

Phil. de Clarav., p. 1183. — [2] Godfr., Vita S. Bern., lib. IV, p. 1157.

lui et rendaient gloire à Jésus-Christ[1]. Tous louaient le Seigneur, et *pas une seule bouche ne se taisait* au milieu de ces acclamations. La croisade ne semblait plus qu'un incident au milieu de cette agitation universelle. Il parlait, ou plutôt il se montrait; et au seul regard de l'apôtre, au premier son de sa voix, les populations fondaient en larmes; et les esprits, devenus souples et dociles, se rendaient à son appel. Aussi un long séjour dans chaque ville était non-seulement inutile, mais impossible, à cause du concours tumultueux des peuples qui accouraient, avides d'entendre la parole du saint, plus avides encore de voir ses miracles. A Constance, comme à Francfort, il faillit à plusieurs reprises suffoquer dans la foule. On lui arrachait pièce à pièce ses vêtements pour en faire des croix; *ce qui le molestait désagréablement,* ajoute le chroniqueur, et l'obligeait d'accepter fréquemment des habits neufs[2].

Ce fut en cette rencontre que saint Bernard convertit, entre autres, un jeune chevalier *riche en biens de la terre, pauvre de ceux du ciel, et rempli de vices.* Il s'appelait Henri; il avait reçu beaucoup d'instruction; mais en assistant aux prédications évangéliques, *il confessa son ignorance,* et embrassa la doctrine du salut. Comme *il parlait facilement le franque et l'allemand,* il demanda à se joindre au cortége du saint, afin de lui servir d'interprète. Cette heureuse conversion provoqua un autre miracle non moins remarquable, qu'on ne saurait passer sous si-

[1] Phil. de Clarav., loc. cit., p. 1195.
[2] Qui propter hoc ipsum nova frequenter accipere cogebatur. (Voyez Exord. *magn. Cisterc.*, p. 1223, in Mabill.)

lence. Le noble Henri se trouvait à cheval, à côté de Bernard, sur la grande route, lorsque tout à coup il se voit poursuivi par un de ses anciens écuyers qui l'accablait de moqueries et d'insultes. *C'était un homme de Bélial, amateur de toute perversité, et incrédule en toutes choses*[1]; il proférait des blasphèmes contre le serviteur de Dieu, et criait de toutes ses forces au nouveau converti : « *Allez! suivez le diable; et le diable vous emportera*[2]! » Cependant ils continuaient paisiblement leur course, sans s'inquiéter des clameurs de l'impiété qui, semblables aux tourbillons de poussière, insultent le voyageur en passant; lorsqu'arrivés auprès d'un bourg sur la route, on vint supplier l'abbé de Clairvaux de bénir une femme percluse qu'on avait portée jusqu'à ses pieds. Cet incident augmenta la fureur du pauvre écuyer; mais celui-ci, en considérant la femme qui se trouva subitement guérie, tomba à la renverse, comme frappé d'un choc invisible, et demeura étendu par terre, privé de vie et de sentiment. Son ancien maître, désolé d'une mort si funeste, se jette aux genoux de Bernard et le conjure d'avoir pitié de cette pauvre âme *que Satan avait remplie de malédictions :* « C'est à cause de vous, dit-il; c'est parce qu'il a blasphémé contre vous, mon révérend père, que ce lugubre accident lui est arrivé! — A Dieu ne plaise, répondit le saint, que quelqu'un soit frappé de mort à cause de moi[3]! » Et revenant sur ses pas, il se penche

[1] Vir Belial, homo totius pravitatis, et boni totius incredulus.

[2] Ite modo, et diabolum illum sequamini, et ipse vos diabolus apprehendat

[3] Casum lugubrem et occasum... Heu, inquit, ut propter me quispiam moriatur. (Exord. magn., cap. XIX, p. 1222.)

sur le corps inanimé de l'écuyer, et récite à longs traits, d'une voix pénétrée, l'Oraison dominicale. « Tenez-le par la tête, » dit-il aux nombreux assistants; puis, le frottant de sa salive, dont maintes fois il avait fait usage comme d'un baume médicinal, il s'écrie : Au nom du Seigneur, lève-toi! Et il répète : « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, que Dieu te rende ton âme[1]! » A ces mots, proférés au milieu du morne silence des spectateurs, le mort se relève et regarde le ciel.

La frayeur et la stupéfaction, à la vue du cadavre debout et animé d'une nouvelle vie, saisit alors la multitude, et se manifeste par un immense frémissement. A cette première émotion succèdent des cris tumultueux d'admiration et de surprise qui retentissent jusqu'aux nues[2]. Cependant le saint lui adresse la parole : « Maintenant, lui dit-il, quelle est ta disposition; que vas-tu faire? — Je ferai, mon père, tout ce que vous m'ordonnerez, » répondit l'écuyer, totalement transformé. Il prit la croix, et s'engagea dans la milice de Jérusalem. Un des assistants lui demanda si réellement il avait été mort. J'étais mort, dit-il, et j'ai entendu l'arrêt de ma damnation; car si le saint abbé ne s'était hâté d'intervenir, je serais présentement dans les enfers. » Quant à Henri, ému plus vivement que tous les autres d'une action si extraordinaire, il se retira à Clairvaux, où il fit sa profession religieuse; et plus

[1] In nomine Domini, ait, surge; et iterum : In nomine P. et F. et S. S., Deus tibi spiritum tuum reddat! (Exord. mag., cap. XIX, p. 1223.)

[2] Mirantibus præ gaudio et in cœlum voces tollentibus universis qui aderant et viderant manifeste mortuum revixisse. (Idem.)

d'une fois, dans la suite, il raconta à ses frères assemblés, la grâce qui lui avait été faite et l'étonnant prodige dont il avait été le témoin[1].

Saint Bernard ne tarda point à quitter Constance, toujours suivi des mêmes compagnons qui l'avaient accompagné jusque dans cette dernière ville ; sauf l'évêque Hermann, qui céda sa place à un pieux ecclésiastique nommé Wolkemar. Ils passèrent par Zurich, Rheinfelden, Bâle, Winterthur, et arrivèrent à Strasbourg, la veille du quatrième dimanche de l'Avent, le 22 décembre 1146[2]. Les miracles ne discontinuèrent point durant ce mémorable voyage ; et nous craindrions, pour nous servir des expressions d'un biographe, « de n'en dire pas assez, si nous n'en rapportions que quelques-uns ; et de rester trop au-dessous de la réalité, si nous en racontions beaucoup[3]. » Ce qu'il y eut d'admirable dans ses prédications à Strasbourg et dans les autres villes germaniques, c'est que, ne parlant que le latin ou la langue romane (franque), il se faisait pourtant comprendre, et touchait même ceux qui n'entendaient que le tudesque. « Ces peuples, rapporte le moine Godefroy, l'écoutaient avec une affection d'autant plus vive, que, parlant un autre langage, ils étaient émus et pénétrés de la vertu même de sa parole, beaucoup plus que de l'interprétation d'un savant interprète qui expliquait ses discours ; et cela se voyait par la componction avec

[1] Exord. magn., loco sup. cit. — [2] Phil. Clarav., lib. IV, cap. III, p. 1187.

[3] Odon de Diog... Ne si pauca scripsero non credantur plura fuisse ; vel si multa, materiam videar obmisisse. (Voyez Biblioth. des croisades, t. I, p. 229.)

laquelle ils se frappaient la poitrine et versaient des larmes[1]. »

Cependant le jour de la Nativité de Notre-Seigneur approchait. C'était la fête solennelle qui avait été fixée par l'Empereur pour la tenue d'une *assemblée générale*[2] dans la ville de Spire, assemblée à laquelle saint Bernard avait promis de se rendre. Il quitta donc Strasbourg dans la soirée du dimanche 22 décembre, et arriva à Spire le mardi suivant, veille de Noël[3]. Les populations accouraient sur les rives du fleuve, pour voir passer le navire et recevoir la bénédiction de l'abbé de Clairvaux; son seul aspect guérissait les maladies de l'âme et du corps; la grâce extraordinaire qui accompagnait l'homme de Dieu ne tarissait point.

Son entrée dans la ville impériale de Spire a été racontée par un grand nombre de chroniqueurs contemporains. « L'évêque, le clergé et les bourgeois vinrent solennellement au-devant de lui, croix et bannières déployées, chaque corps de métier portant les insignes de sa profession. On le conduisit, au son des cloches et des cantiques sacrés, à travers la ville, jusqu'au portail de la cathédrale, où l'Empereur, entouré des princes germaniques bardés d'or et de pour-

[1] Gaudfr., Vita S. Bern., lib. III, cap. III, p. 1135. — Remarquons toutefois, avec Vilken (Geschichte der Kreuzzuge, lib. III, cap. X), que la langue franque était à cette époque déjà fort répandue parmi les Allemands; car, dit un vieil historien, *lengæ francoise cor parmy le monte et est la plus delitable à lire et à oir que nulle autre.*

[2] Generalem curiam. (Ott. Frising., lib. XXXIX.)

[3] Tertia feria, vigilia fuit dominicæ Nativitatis, et navi venimus Spiram. (*De Mirac.*, lib. VI, p. 1187.)

pre, le reçurent avec tous les honneurs dus à l'envoyé du Pape. Le concours de la multitude était immense. On était venu des lieux les plus éloignés pour entendre la parole apostolique, pour voir le thaumaturge, pour lui demander des prières.

« La procession s'avança depuis la grande porte de la cathédrale jusqu'au sanctuaire, chantant avec allégresse l'hymne de la Reine des cieux, *Salve Regina*. L'abbé de Clairvaux, conduit par l'Empereur lui-même, marchait au milieu du cortége, entouré des flots du peuple et profondément ému à l'aspect de la majestueuse basilique. Mais lorsque les derniers accents de l'hymne de la Vierge eurent cessé de retentir sous les voûtes sacrées, après ces mots : *Filium tuum nobis post hoc exilium ostende!* (*Faites-nous voir votre Fils, après notre exil*), saint Bernard attendri jusqu'aux larmes et transporté d'un élan extatique, ajouta une triple exclamation : *O clemens! O pia! O dulcis Virgo Maria*[1]! »

Ces ardents soupirs, ces aspirations si suaves et si tendres, jaillies spontanément du cœur de saint Bernard, demeurèrent depuis lors attachées à l'hymne du *Salve Regina*, et en complétèrent la sublime poésie. Elles continuent à être chantées dans toutes les églises de la Catholicité, aux temps marqués; mais à la cathédrale de Spire, le *Salve Regina* se chante solennellement tous les jours de l'année, en mémoire de saint Bernard; et cet usage vénérable subsiste encore aujourd'hui. Des plaque d'airain, scellées dans

[1] Voyez *Der Kaiser-Dom in Speyer*, de Mgr. Jean de Geissel, p. 89 et sequent.

le pavé de l'église, désignent à la postérité les traces de l'homme de Dieu, et marquent les endroits où il implora d'une manière si pénétrante *la clémence, la piété, la douceur* de la Vierge Marie[1].

Pourquoi donc, ô Marie, bien-aimée Souveraine et Mère chérie des chrétiens, pourquoi inventons-nous toujours des titres et des expressions nouvelles, pour vous dire notre amour? C'est que nos cœurs sont trop pleins pour s'épandre; nous ne trouvons pas, dans notre langage, le mot propre qui rende nos pensées. Voilà pourquoi il nous faut beaucoup de mots; nous multiplions les titres; nous les réunissons tous; et encore ils ne suffisent pas! *Quibus te laudibus efferam, nescio!*

A Spire toutefois les miracles furent moins nombreux que dans les autres villes, « parce que, dit l'un des compagnons du voyage, la multitude des curieux était trop grande: et ce n'est pas en faveur de la curiosité que Dieu manifeste sa gloire[2]. »

La cour teutonique était au grand complet; la plupart des évêques et des princes de l'empire se trouvaient réunis pour se concerter ensemble sur diverses affaires d'état; et dans cette pompeuse assemblée, la cérémonie du couronnement de l'Empereur dut ajouter encore à l'éclat de la solennité religieuse[3]. Mais la

[1] Nous devons ces renseignements, ainsi que plusieurs autres indications intéressantes, à la bienveillance du savant Dr Weiss (aujourd'hui évêque de Spire). — On trouve, du reste, toutes les traditions se rapportant au séjour de saint Bernard à Spire, dans l'ouvrage, plein d'érudition, que nous avons cité plus haut. *Der Kaiser-Dom in Speyer*, par Mgr Geissel, card. arch. de Cologne. — [2] Phil. Clarav., p. 1187.

[3] Ibi Conradus coronatus est; ibique adfuit episcoporum principumque conventus. (*Phil.* Claraval., loc. cit.)

disposition d'esprit de ces hauts personnages affecta péniblement le saint abbé de Clairvaux. Leurs irréconciliables inimitiés les rendaient inaccessibles à toute influence pacifique; vainement le serviteur de Dieu s'efforçait de neutraliser les griefs réciproques, et d'effacer les intérêts personnels devant la sainte cause de la croisade[1]. Ni les miracles par lesquels il prouvait la divine sanction de son ministère, ni les exhortations graves qu'il adressait aux grands et au monarque lui-même, ne purent triompher de leur inertie. Conrad seul paraissait plus ébranlé que les autres; et ses démarches extérieures trahissaient les luttes de son caractère indécis. Enfin, le troisième jour après Noël, à la fête de saint Jean l'Évangéliste, pressé par les instances réitérées de l'abbé de Clairvaux, il annonça qu'il soumettrait la question de la guerre sainte à son conseil, et que le jour suivant il rendrait une réponse définitive[2].

C'était un moment critique. De la résolution de l'Empereur allait dépendre une incalculable suite d'événements. L'abbé de Clairvaux n'attendit pas jusqu'au lendemain.

Le même jour, il achevait de célébrer le saint sacrifice, en présence de la cour et d'une grande affluence de fidèles, quand, s'abandonnant à un de ces mouvements qui plus d'une fois avaient produit de grandes choses, il se tourna vers l'assemblée, et pro-

[1] Pacem cupiens reformare... Quorum inimicitiis ab exercitu crucis Christi multi detinebantur... (Idem.)

[2] ... A quo (rege) hoc tandem responsum obtinuit, quod deliberaret secum et consuleret suos, sequenti die super hoc responsurus. (Gaudfr., loc. cit.)

nonça une allocution chaleureuse sur les infortunes de la Terre-Sainte. Au milieu du discours, il regarde l'Empereur et l'apostrophe directement; il lui parle, *non comme à un souverain, mais comme à un simple homme*[1]; il lui rappelle les dons qu'il a reçus, les grâces qui lui ont été faites; il lui reproche son ingratitude; puis, plein du Dieu qui l'inspire, il s'écrie d'une voix foudroyante : « O homme, que répondras-tu au jour du dernier jugement?.... » Conrad, ému, et sentant un frisson sacré parcourir tout son être, ne laissa pas achever le prédicateur; il se déclare soumis à Dieu, et réclame à l'instant même le signe béni des croisés : « Je reconnais, dit-il, en versant des larmes, je reconnais que Dieu m'a accordé de grandes faveurs. Avec l'aide du Seigneur, je ne m'en rendrai pas indigne! » et il ajouta : « Je suis prêt à vouer ma vie au Seigneur et à me rendre où il m'appelle! » Il dit; et la multitude attendrie, électrisée par ce triomphe de la piété, lève les mains vers le ciel et fait retentir la basilique de ses acclamations prolongées; la ville entière s'ébranle, et les échos de la terre, dit le chroniqueur, publient avec jubilation les louanges du Dieu tout-puissant[2].

Mais saint Bernard, humble et profondément recueilli après ce *miracle des miracles*, comme s'expriment les biographes, détache de l'autel la bannière sacrée; il la met entre les mains du monarque, et le décore du glorieux symbole du Dieu des armées. Au

[1] Non ut regem, sed ut hominem tota libertate convenit. (Gaudfr., p. 1188.)

[2] Et ecce populus rapiens verbum de ore loquentis, exclamat in laudem *Dei, et resonabat* terra in voces eorum. (Gaudfr., loc. cit., p. 1188.)

même instant, les princes de l'empire, pénétrés d'un même sentiment, s'agenouillent aux pieds du prédicateur, et demandent tour à tour la croix des pèlerins. Parmi eux se distingue le jeune Frédéric de Souabe, neveu de l'Empereur et héritier du trône, si fameux dans la suite sous le nom de Barberousse. Il se croise, malgré les larmes et les supplications de son vieux père. Les barons et les chevaliers suivent avec empressement l'exemple de leurs suzerains; le peuple comme les grands, *les menues gens et les gens du grand air* veulent recevoir la croix des mains de saint Bernard. Une joie toute céleste dilatait les cœurs : la foi, qui seule peut offrir au monde des spectacles si extraordinaires, avait en quelques instants opéré cette transformation, comme par un temps d'orage on voit souvent le rayon victorieux du soleil dissiper instantanément les ténèbres et rétablir la sérénité au ciel et sur la terre. Aucune entrave, aucune considération n'eût pu arrêter cet élan unanime; le grand intérêt de la croisade dominait uniquement toute autre question, toute autre pensée. Les hommes les plus opposés entre eux par leur âge, leurs mœurs, leur condition, leur origine, vinrent s'unir dans la même cause, et s'enrôler sous le même étendard; l'assemblée tout entière, convoquée pour régler les affaires de l'empire, ne s'occupa plus que du sort de Jérusalem. Ce changement soudain passa, comme nous venons de le dire, pour le *miracle des miracles*[1]; un baiser de paix, tombé d'en haut, circula avec un charme magique à travers tous les rangs de la société, et mit le sceau à la

[1] Miraculum miraculorum. (Gaudfr., de Mirac., p. 1158, in Mab.)

réconciliation générale. Tous, oubliant leurs querelles, se réveillèrent comme d'un long assoupissement pour s'enflammer d'une nouvelle espérance, d'une nouvelle vie, et savourer les consolations ineffables de la paix chrétienne. « Chose admirable! s'écrie un auteur con« temporain, on vit accourir des voleurs et des bri« gands qui firent pénitence, et juraient de verser « leur sang pour Jésus-Christ! Tout homme raison« nable, ajoute l'historien, témoin de ces prodiges, y « voyait le doigt de Dieu, et n'en était pas moins « étonné[1]! »

Oh! qui donc opérera de nos jours une révolution semblable? Qui nous unira tous dans une vie commune? Quand verrons-nous l'idée, l'œuvre, le sentiment qui brise l'égoïsme, épanouit les dévouements, ouvre les cœurs et les réchauffe au feu de la foi, au feu d'une charité vive et vivifiante?...

[1] Otto de Frising., Bibl. des crois., t. 1, p. 528.

CHAPITRE VI.

Les miracles se multiplient en Allemagne. — Conversion et mort d'Arnulphe de Majorque. — Retour à Clairvaux.

La mission pour laquelle saint Bernard était venu en Allemagne touchait à son terme. Les admirables succès de cette œuvre, l'extension subite et rapide qu'elle prit dès sa naissance, les heureuses transformations qui en furent les conséquences immédiates, démontrent à la fois la tendance du siècle et la puissance de l'homme qui en dirigea le mouvement. Une telle puissance, quelle qu'en soit l'origine, ne produit de si grandes choses que lorsqu'elle s'applique à des besoins réels et correspond avec l'esprit des hommes au milieu desquels elle se manifeste. Entre certains hommes et les temps où ils vivent, il existe des affinités, des relations réciproques, une action et une réaction d'influences, dont l'histoire doit constater le phénomène. Ces hommes reçoivent de leur siècle le caractère et la force avec lesquels ils le dominent; et le siècle reçoit de l'homme la physionomie et l'esprit qui le distinguent. De là ces grandes figures, en quelque sorte hiéroglyphiques, qui apparaissent à toutes les grandes phases de l'humanité. L'histoire nous les montre, au centre de leur sphère d'activité, infatigables comme ces robustes forgerons qui tour à tour

attisent et maîtrisent le feu dont l'éclat se projette sur leur visage trempé de sueur, et qui font plier sur l'enclume le fer qui brûle et durcit leurs bras nerveux. Ainsi s'explique l'irrésistible ascendant que saint Bernard exerce sur ses contemporains. Nouveau Moïse, il a frappé les eaux; et les ondulations, commencées en France, se propagent, de province en province, à travers les vastes contrées de la Germanie, depuis le Rhin jusqu'au Danube : l'Europe tout entière s'agite, et l'Asie tremble sur ses fondements. C'est une nouvelle ère qui s'ouvre; c'est une régénération totale qui s'opère dans les entrailles de la société, au milieu de douleurs d'un enfantement laborieux : l'Orient et l'Occident se préparent aux combats; et de leur choc sanglant sortira le monde moderne.

Le serviteur de Dieu, après les événements de Spire, pouvait aspirer au repos; et tout autre que lui se fût contenté de lever deux formidables armées, à la tête desquelles il venait de placer le roi de France et l'empereur d'Allemagne. Mais les regards du grand homme ne connaissaient point de bornes; et dans le vaste horizon qu'il embrassait, il n'oublia point les intérêts secondaires que les chefs des croisés avaient généreusement sacrifiés à la cause commune. Le prochain départ de Conrad et de ses compagnons d'armes laissait l'Allemagne dans une situation périlleuse; elle offrait aux Guelfes l'occasion d'attenter à la couronne. Un seul moyen pouvait prévenir ces nouveaux périls; c'était d'enrôler dans l'armée chrétienne ceux d'entre les souverains d'Allemagne qui n'avaient point assisté à l'assemblée de Spire. Saint Bernard en fit la tentative, et elle réussit comme toutes les autres. Il écrivit

en Bavière, où les principaux chefs des Guelfes se trouvaient réunis; et ses lettres, apportées et lues par l'abbé Adam d'Éberach, obtinrent le même succès que ses prédications avaient produit ailleurs. Le vaillant Guelfe, duc de Bavière, prit la croix[1]; un grand nombre de prélats et de barons suivirent son exemple, entre autres le célèbre historien Otton de Frisingen, esprit grave et positif qui, en Allemagne, s'était d'abord prononcé contre la croisade, comme Suger s'y était opposé en France. Bientôt après, d'autres princes de différentes contrées s'engagèrent avec l'élite de leurs hommes d'armes dans la milice de la croix. Ladislas, duc de Bohême; Odoacre, marquis de Styrie; Amédée, duc de Turin; Bernard, comte de Carinthie; Conrad, duc de Zaeringen; une foule de seigneurs et de nobles hommes, firent vœu de combattre les infidèles. Les Saxons eux-mêmes, ces guerriers si braves, si longtemps malheureux, et cependant toujours redoutables à la dynastie de Conrad, s'enrôlèrent sous la bannière sacrée; et à l'ombre de la croix, tous les partis se reposent; tous, Guelfes et Gibelins, s'entremêlent et campent ensemble. « Un profond silence se « fit dans tout l'Occident, dit Otton de Frisingen, et « non-seulement il n'y eut plus d'hostilités; mais on « eût regardé comme un crime de porter les armes « en public[2]. »

Saint Bernard passa les derniers jours de cette mémorable année à Spire où, comme l'apôtre saint Paul, son modèle, *il se faisait tout à tous, pour procurer le salut à tous*. C'était là le but de ses in-

[1] Otto Frising... de Gest. Frid., cap. XL. — [2] Ott. Fris., loc. cit.

fatigables efforts. Quel cœur apostolique! Tout entier à son ministère, il travaille à relever les uns de leurs chutes, à prévenir les défaillances des autres, à réveiller ceux qui dorment, à fortifier ceux qui veillent; rappelant à tous les inévitables jugements de Dieu, et enflammant les courages par la perspective des récompenses éternelles. A le voir, on l'eût pris tantôt pour un habile capitaine qui vole de rang en rang pour animer les soldats, couvrant de son égide l'armée tout entière; tantôt pour un médecin compatissant qui se dévoue au soulagement de toutes les souffrances, déployant les plus énergiques ressources de son art pour guérir toutes les langueurs. Les intérêts même temporels ne sont point étrangers à sa sollicitude; rien n'échappe à son génie prévoyant; et comme on voit aux premiers rayons du jour les ténèbres qui fuyent, ainsi, à la voix de l'apôtre, l'erreur s'efface, les obstacles tombent, les mauvais vouloirs s'amollissent, les démons eux-mêmes tremblent, et tout cède à son ardente parole.

L'heureux disciple de Jésus-Christ se remit en voyage le 4 janvier 1145. A son départ de Spire, l'Empereur, les princes et les nombreux bataillons de croisés aux armures resplendissantes, se réunirent autour de lui pour l'entendre une dernière fois, et lui offrir un dernier hommage. L'orateur sacré leur adressa une exhortation touchante; *ses paroles*, rapporte le moine Philippe de Clairvaux, *n'étaient pas humaines, mais divines*[1]. Enfin le magnifique cortége se mit en marche, avançant avec peine, à cause de la foule im-

[1] *Non humanis*, sed divinis verbis... (Phil. Claraval., cap. V, p. 1188.)

mense qui se pressait dans les rues et les campagnes. Tout à coup un pauvre enfant perclus se jette au-devant du saint et lui demande sa bénédiction : au même moment cet enfant se relève et pousse un cri de joie; toutes ses infirmités avaient disparu. A la vue du miracle, l'Empereur, *qui chevauchait à côté du saint,* et la foule étonnée, laissent éclater leur admiration et bénissent le thaumaturge. Mais celui-ci, récusant toute louange et se tournant vers Conrad : « C'est à cause de vous, dit-il, que cette guérison a « été opérée, afin que vous sachiez que Dieu est avec « vous et que votre soumission lui est agréable[1]. »

Bernard et ses compagnons de voyage, après avoir pris congé de la cour germanique, redescendirent le Rhin jusqu'à Cologne, pour revenir en France par la Belgique et la Flandre. Ils se reposèrent le lundi 5 janvier à Kreutznach; se rendirent le lendemain à Bobart, *vaste bourg situé sur les rives du Rhin*[2], et s'arrêtèrent à Coblentz et à Bingen, où le serviteur de Dieu eut des entretiens graves avec l'abbesse sainte Hildegarde, célèbre par ses prophéties, dont nous aurons à nous occuper longuement dans un des chapitres suivants.

Dans la plupart des villes qu'il traversa, l'abbé de Clairvaux renouvelait ses prédications et ses prodiges; mais nulle part l'édification ne fut plus grande qu'à Cologne[3]. Il connaissait l'impatience de cette

[1] Id., loc. cit.

[2] Vicus magnus qui super Rhenum situs est, et nominatur Bobardus. (De Mirac., p. 1193.)

[3] Magna est civitas; magna illic Dei famulo virtus affuit; magna illum devotio coluit populorum. (Gaufr., Vit. S. Bern., p. 1156. Vid. et De Mirac., p. 1193, in Mab.)

illustre cité pour le recevoir; et afin d'échapper aux honneurs qu'on lui avait préparés, il fit secrétement son entrée le soir. Mais *la gloire suivait celui qui la fuyait, comme l'ombre suit celui qui marche.* A peine la nouvelle de son arrivée s'était-elle répandue dans la ville, que les habitants en masse affluèrent devant sa demeure, manifestant leur joie par de bruyants témoignages qui se prolongèrent toute la nuit et le jour suivant. La foule était si compacte et si *intolérable*[1], dit l'un des disciples, que le saint abbé ne pouvait sortir de la maison. Il se tenait à une fenêtre, du haut de laquelle il bénissait le peuple; et ce fut au moyen d'une échelle posée dans la rue, qu'on lui présentait les infirmes auxquels il rendait la santé[2]. On n'osait ouvrir les portes à cause de l'impétuosité de la multitude qui en assiégeait l'entrée. « Moi-même, raconte le moine Gérard, ayant voulu « rentrer dans la maison, je ne le pus en aucune ma- « nière; et depuis neuf heures du matin jusqu'au soir « je demeurai là, dans la rue, sans pouvoir atteindre « ni la porte ni l'échelle, tellement les avenues étaient « obstruées[3]. » Les compagnons du voyage renoncent à énumérer la quantité de miracles qui furent opérés à Cologne durant les quatre jours (du 9 au 12 janvier) qu'ils séjournèrent dans cette ville. Le diman-

[1] De Mirac., p. 1194. Ex hoc jam erat intolerabilis, ut, etc., etc.

[2] Stabat vir sanctus in fenestra, et per scalam offerebantur infirmi, siquidem ostium domus nullus aperire audebat, tantus erat impetus et tumultus.— Ainsi s'exprime le chapelain Eberhard, dans le journal du voyage. (De Mirac., p. 1194.)

[3] Ego foris adstabam, nec ulla tenus poteram introire; ab hora nona usque *ad vesperam sic* permansi, etc., etc. (De Mirac., p. 1194.)

ie, saint Bernard, après avoir célébré la messe à la
ıthédrale, se disposait à prononcer une allocution;
ais, pour satisfaire aux vœux de tous, il prêcha sur
. place publique, où ses paroles électrisèrent la multude. Des guérisons prodigieuses signalèrent cette
ɔurnée. Une femme qui avait perdu la raison, à la
uite d'une émotion trop vive, lui fut présentée, et
etrouva, au contact de l'homme de Dieu, son esprit
t sa force d'âme. Une autre femme, en proie à des
onvulsions nerveuses, recouvra la santé au même
ıoment où elle fut touchée du signe sacré de la croix.
Jne dame de qualité[1], qui depuis quinze ans était
rivée de l'usage d'un œil, avait renoncé à l'espoir
ıe guérir, après avoir vainement usé de toutes espèes de remèdes; elle se recommanda au serviteur de
ésus-Christ, et instantanément son œil fermé se rouvrit à la lumière. Quatorze autres guérisons se trouvent consignées dans le journal à la date du même
our; et ces miracles, dit l'un des secrétaires, n'ont
pas été faits dans les ténèbres, mais en plein jour,
en public, devant tout le monde, afin que tout le
monde bénisse et glorifie Dieu *qui est admirable dans ses saints*[2].

Et cependant ces cures soudaines n'étaient que la
moindre partie des merveilles que le saint moine opérait dans une sphère moins visible. Il déployait, à
la vérité, toute la plénitude de la puissance que Jésus-Christ donna aux apôtres « chassant les mauvais es-

[1] Mulier honorata, etc. (Mirac.. p. 1159 et 1198.)

[2] Neque in angulo facta sunt, sed in publico, ut ab omnibus Deus glorifietur qui in sanctis suis gloriosus est. (De Mirac., p. 1194, n. 29.)

prits et guérissant toute infirmité et toute langueur[1];» mais ces miracles, comme ceux des apôtres, comme ceux de Jésus-Christ lui-même, renfermaient quelque chose de symbolique, et n'étaient en quelque sorte que les signes extérieurs d'une autre espèce de miracle, d'une opération plus interne, plus mystérieuse, qui s'accomplissait dans la région invisible. La conversion des cœurs, le triomphe de la lumière sur les ténèbres, de la concorde sur les ressentiments, de la justice sur les iniquités, de la piété chrétienne sur la stupide indifférence : tels étaient les grands effets de son divin ministère. Les maladies d'esprit, qui depuis si longtemps rongeaient les mœurs publiques, avaient produit un aveuglement, une surdité, une paralysie bien autrement opiniâtres que les maux physiques; et c'est à ces profondes plaies qu'il appliquait principalement la vertu de sa parole. De là les remarquables dispositions qui caractérisaient un grand nombre de croisés. La réaction vive et véhémente qu'ils manifestèrent en faveur de la guerre sainte, provenait du besoin foncier qu'éprouve la contrition du cœur; car le repentir se sent toujours et irrésistiblement entraîné vers quelque œuvre expiatoire. A ce point de vue, la croisade ouvrait un vaste champ à la pénitence. Œuvre laborieuse et militante, elle convenait aux esprits belliqueux et à l'impétuosité populaire. Mais elle n'offrait pas le même attrait à certaines âmes qui, après être revenues à Dieu, se sentaient attirées au dedans d'elles-mêmes et réclamaient une expiation plus calme, plus intérieure, une vie de re-

[1] *Matth.*, x, 1.

cueillement et de prière. Ces âmes aimantes s'attachèrent plus étroitement à saint Bernard; et dans les seuls environs de Cologne, il y en eut, sans compter les femmes, près de soixante qui abandonnèrent le monde et embrassèrent la vie monastique.

Une autre sollicitude tourmentait le cœur de l'homme de Dieu : c'était le triste état du clergé, dont l'affaiblissement était la cause toujours subsistante de la dégénération des mœurs chrétiennes. Avant de quitter Cologne, il se renferma seul avec les ecclésiastiques du diocèse, leur représentant que la cupidité était la racine de tous les maux et la cause de tous les égarements. C'est pourquoi, leur dit-il avec saint Paul[1] : « Fuyez ces choses, et portez-vous à la justice, à la piété, à la patience, à la douceur. Soutenez le glorieux combat de la foi; gardez le dépôt qui vous a été confié; évitez les nouveautés profanes, et conservez-vous sans tache et sans reproche jusqu'à l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Tels étaient les textes de ses discours, où cependant la sévérité sacerdotale se mêlait à une bienveillance pleine d'onction. « C'est de vous, leur dit-il, que l'Écri-
« ture prophétise, quand elle *condamne ceux qui ne*
« *s'intéressent point aux travaux des hommes et ne*
« *participent point à leurs peines*[2]. Isaïe de même,
« ou plutôt, Dieu par la bouche d'Isaïe, a dit de vous[3]
« *Faisons grâce à l'impie, et il n'apprendra pas »*

[1] Ad Tim. VI.

[2] [illegible]

[3] [illegible]

« *être juste; il commet l'iniquité sur la terre des* « *saints, et il ne verra point la gloire du Sei-* « *gneur*[1]. » Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur les accents prophétiques qui, à cette époque, se firent entendre aux ministres du sanctuaire.

L'abbé de Clairvaux, accompagné d'un nombre toujours croissant de nouveaux disciples, s'était rendu de Cologne à Juliers; puis à Aix-la-Chapelle, où il célébra les saints mystères dans l'église de Charlemagne, *la plus célèbre de tout le monde romain*[2]. « Aix, « ajoute naïvement le chapelain Éberhard, est un agréa- « ble séjour, mais plus agréable aux sens qu'à l'âme. « La prospérité des méchants les tue; et malheur à la « maison indisciplinée! Je ne dis pas cela pour leur « perte, mais pour leur amendement, si toutefois quel- « qu'un lit ces pages; et plût à Dieu qu'un seul se con- « vertisse et vive[3]! » Le même narrateur mentionne le fait suivant, arrivé à Aix-la-Chapelle : « Nous étions à l'autel de la B. Vierge Marie, et j'assistais moi-même le révérend père, quand une jeune fille aveugle lui fut présentée. Il la bénit; et elle guérit; mais la foule était si grande, que nous fûmes obligés de nous dérober en toute hâte[4]. »

Citons encore quelques traits du journal des voyageurs. « *Gérard :* Aujourd'hui les miracles semblent se multiplier. La foule nous suivait partout, et les campagnes étaient aussi peuplées que les villes. Une mère amena sa fille déjà grande, qui était sourde et muette

[1] De Mirac., p. 1193, n. 25.
[2] In illa famosissima toto Romanorum orbe capella, — dit le moine Gaudfr. (In Mirac., p. 1159.)
[3] *De Mirac.*, p. 1195, n. 31. — [4] Ego ipse Patri adstabam, etc. (Id., loc. sup.)

de naissance. Notre charitable père lui imposa les mains, et aussitôt, en notre présence, elle recouvra l'ouïe et la parole. Nous avions à peine fait quelques pas, qu'un homme, également sourd, fut subitement guéri... *Godefroy :* Jusqu'à ce dernier miracle, je marchais devant et je précédais la foule; mais, frappé des exclamations qui à chaque instant retentissaient derrière moi, je m'informai de ce qui arrivait; et j'acquis la certitude que ce jour-là, sur la route, notre saint père avait guéri une fille aveugle, trois sourds, un boiteux, puis cinq autres aveugles... *L'abbé Campesce :* Lorsque nous entrâmes le soir à Juliers, ville qui doit son origine à Jules-César [1], nous aperçûmes prosternée sur les marches de l'église une femme paralysée. Notre père, ému de compassion, la prit par la main, et la releva avec *une facilité d'autant plus grande qu'elle avait une plus grande foi* [2]... *Gérard :* Ce matin, après la célébration de la messe, une femme de grande considération, la nièce du comte de Juliers [3], privée complétement de la vue à un œil, et n'y voyant presque pas de l'autre, au point qu'elle ne pouvait marcher sans guide, fut instantanément guérie par le seul signe de la croix. Ce miracle, comme tous les autres, fait l'objet de l'admiration publique, et le peuple reconnaissant ne cesse de les proclamer aux cris de *Christ uns gnade* [4]! »

Sur toute la route, à Maëstricht, à Liége, Mons,

[1] Vespera venimus Juliacum, quod a Julio Cæsare castrum ædificatum... (De Mirac., p. 1195, n. 31.)

[2] Et elevavit eam quantâ fide, tanta etiam facilitate. (Id.)

[3] Honorata quædam mulier, neptis comitis Juliaci, etc. (Id.)

[4] Id., loc. cit.

Valenciennes, Cambrai, Vaucelles, des prodiges sans nombre accompagnèrent le passage de l'homme de Dieu. Au sortir de Liége, un jeune homme, aveugle de naissance, lui est présenté. Ses yeux n'étaient pas seulement éteints, disent deux des chroniqueurs, mais ils étaient complétement amortis et les paupières fermées. Le saint les ouvre, les touche de ses doigts vénérables, et leur rend la clarté. L'heureux jeune homme, à l'aspect de la lumière qu'il n'avait jamais connue, éprouva une émotion extraordinaire : « Je vois ! s'écria-t-il ; je vois le jour, je vois les hommes, je vois des êtres chevelus ! » Il agitait ses mains et bondissait de joie : « Maintenant, ô mon Dieu, disait-il, je ne heurterai plus mes pieds contre des pierres[1] ! »

Cependant Bernard, malgré le désir qui le pressait de rentrer dans son cloître chéri, crut devoir s'arrêter quelques jours en Flandre, où il savait, comme saint Paul à Éphèse, *qu'une grande et visible porte lui était ouverte*[2]. Les paroles qu'il adressa aux populations de cette province n'avaient pas seulement pour objet la croisade ; elles s'appliquaient surtout aux mœurs et à la doctrine que les nouveaux hérétiques cherchaient à pervertir. L'homme de Dieu opposa une digue inflexible aux adversaires de l'Église, et *jetant son filet dans les flots du siècle, il en retira une abondante capture d'hommes lettrés et de nobles personnages*[3]. Parmi ces derniers, l'annaliste de Cî-

[1] Video diem, video homines, video capillatos, etc. (Gaudfr., de Mirac., p. 1139, et Phil. de Clarav., p. 1198.) — [2] I Cor., XVI, 9.

[3] ... Et nobiles et litteratos viros multos de fluctibus sæculi ad littus conversionis, etc., etc. (Exord. magn., cap. XXII, p. 1125.)

teaux rapporte une conversion éclatante dont les circonstances méritent une mention particulière.

Arnulfe de Majorque était un des seigneurs les plus riches et les plus considérés de la province. Il vivait insouciant dans les vanités mondaines, quand, au passage de saint Bernard, il entendit une prédication qui fit tomber le voile de ses yeux. Touché de la grâce et pénétré jusqu'au fond de son âme, il prend aussitôt la résolution de quitter, à l'exemple des patriarches et des apôtres, sa maison, sa parenté, son pays, ses richesses, pour suivre Jésus-Christ. Mais sa famille était nombreuse; ses fils et ses frères, sa fortune et l'honneur de sa maison réclamaient encore sa présence. Il crut donc devoir ajourner l'accomplissement de son dessein jusqu'au temps favorable, sans confier à personne, pas même à saint Bernard, le secret de sa conscience. Le temps s'écoulait; et Arnulfe, loin de se dégager des liens du monde, s'y enlaçait davantage, lorsqu'un jour il vit arriver un pauvre pâtre qui se jette à ses genoux et lui dit : « Sire, je vous conjure par Jésus-Christ de me conduire à Clairvaux, afin de sauver mon âme et la vôtre. » Arnulfe s'émeut à ce mystérieux avertissement. Il rougit de ses longues résistances; et brisant généreusement les liens qui entravaient sa volonté chancelante, il part pour Clairvaux avec le pâtre que Dieu lui avait envoyé. Il y trouve saint Bernard et lui révèle, avec effusion de larmes, les iniquités d'une longue vie. Mais à sa grande surprise, l'homme de Dieu, après l'avoir engagé à persévérer dans l'ordre de Cîteaux, ne lui imposa pour pénitence qu'une triple récitation de l'Oraison dominicale. « Quoi! charitable père, s'écria le pénitent, est-ce donc que

vous ne prenez pas au sérieux la conversion d'un indigne pécheur? Certes, dix années de jeûne et de mortification ne suffiraient point à l'expiation de mes crimes; et vous ne m'imposez que trois *Pater!* » Le saint lui répondit : « Croyez-vous savoir mieux que moi ce qui vous est nécessaire? — A Dieu ne plaise que j'aie cette présomption! repartit Arnulfe; mais je vous en conjure, ne m'épargnez pas dans la vie présente, afin que je trouve mon bonheur dans la vie future. — Faites ce que je vous dis, reprit le père, et faites-le avec confiance; et quand vous aurez déposé le fardeau de votre corps, vous irez à Dieu sans autre fardeau[1]. » Le ton d'autorité et d'inspiration de cette réponse tranquillisa la conscience d'Arnulfe et lui rendit un calme parfait. Or, peu après, *cet athlète de Dieu* tomba malade d'une inflammation d'entrailles, et le mal fit des progrès si rapides qu'on lui administra les onctions sacrées. Au plus fort de ses souffrances, lorsque le malade sembla rendre le dernier soupir, on l'entendit tout à coup s'écrier d'une voix forte : « Seigneur Jésus, oui, toutes vos paroles sont véritables! » Il réitéra ce même cri, et le répéta si fréquemment que l'un des assistants l'attribua au délire. « Non, non, ajouta le mourant, ce que je témoigne aujourd'hui n'est point l'effet du délire; mais j'atteste avec pleine conscience que toute parole du Seigneur Jésus s'accomplit infailliblement. Il a promis, dans son Évangile, à ceux qui renonceraient à tout pour le suivre, le centuple en ce monde, et la vie éternelle dans le monde futur. Eh bien, j'expérimente en ce moment la vérité de cette parole; les

[1] *Quia deposita mole corporis, mox ad Deum sine molestia pervolabis.*

délices inexprimables que je ressens surpassent cent mille fois les plaisirs du monde que j'ai quitté... » Après avoir proféré ces mots, *il s'endormit d'un sommeil dulcime et très-paisible dans le Seigneur ;* et ainsi s'accomplit la prédiction du saint abbé : Quand vous aurez déposé le fardeau de votre corps, vous irez à Dieu sans autre fardeau[1].

Saint Bernard s'était arrêté en Flandre jusque vers la fin du mois de janvier. Il passa par Laon et Reims, et arriva le 2 février, jour de la Purification, à Châlons-sur-Marne. Dans cette dernière ville se trouvaient réunis les princes français et le roi lui-même, ainsi que les ambassadeurs de Conrad III, qui tous, à la nouvelle de son arrivée, allèrent au-devant de lui et le ramenèrent en triomphe. Il repartit de Châlons le 4 février, se reposa à Bar-sur-Aube, et rentra le jeudi suivant, 6 février, dans sa douce retraite de Clairvaux[2]. Semblable à un arbre toujours arrosé qui fleurit en toute saison, on le revoyait chargé d'une couronne de nouveaux fruits. Son retour fit surabonder la vie et la joie dans cet heureux asile. Trente postulants des environs de Cologne l'avaient précédé à Clairvaux ; trente autres étaient en chemin ou devaient le rejoindre incessamment[3]. On peut juger des sentiments qui animaient ces religieux, par la lettre suivante qu'ils adressèrent à quelques membres du clergé de Cologne. Nous n'en citerons que les passages les plus saillants :

[1] Herbert, lib. I, cap. II. — Lib. de Vir. illustr. Cisterc., dist. 3, cap. VII. Vita S. Bern., ex magn. Exord., lib. VII, p. 1227.

[2] Gaudfr., de Mirac., p. 1200 et seq.

[3] Nam et triginta secum adduxit et totidem fere facto jam voto et constituta die venturos præstolabatur. (De Mirac., p. 1201.)

« Il faut, avant toutes choses, vous rendre grâce, ô « Seigneur notre Dieu, avec la plus vive reconnais- « sance, de nous avoir comblés de vos faveurs et de « vos miséricordes. D'où nous est venue, à nous misé- « rables pécheurs dignes de l'enfer, d'où nous est « venue la grande grâce que vous nous avez faite, « d'oublier nos iniquités et de nous rendre la paix au « sein de votre protection? O bonté ineffable! O abîme « incompréhensible de miséricorde qui s'est étendu sur « votre grand serviteur Bernard que vous avez choisi « pour rassembler dans votre bergerie des hommes « pervers, et les sanctifier sous sa houlette! Nous avons « vu de nos yeux le nombre infini de peuples qui se « sont convertis et ont embrassé la pénitence en pre- « nant la croix pour la gloire de Jésus-Christ. Cepen- « dant ce ne sont que des laïques. Quant à vous, très- « chers frères, si votre justice ne surpasse celle des « laïques, vous n'entrerez pas dans le royaume des « cieux. Les laïques sont dans le monde, et il leur « est permis de penser aux choses du monde; mais « pour vous, il vous a été dit : Vous n'êtes plus de « ce monde, et je vous ai séparés du monde. Ces pa- « roles ont été dites aux apôtres, auxquels vous avez « succédé dans la puissance et dans l'autorité, mais « non dans la conversion, dans la conduite et dans les « œuvres...

« On ne s'étonne pas de voir le troupeau se nourrir « de pâturages terrestres; mais qui ne s'étonnerait en « voyant le pasteur lui-même, courbé vers la terre, « manger les herbes crues et ne penser qu'à la terre? « Rougis, Sidon, dit la mer! Les pécheurs et les publi- « cains vous précéderont dans le royaume des cieux.

« La plaie de ce clergé est incurable ; l'église est en-
« richie de revenus, mais elle est devenue pauvre en
« vertus. Car depuis que le Roi de gloire s'est fait pau-
« vre, les vertus n'ont pu subsister longtemps avec les
« richesses. C'est le plus souvent un grand péril pour
« la sainteté de l'Église, que de lui prodiguer les tré-
« sors et l'abondance des choses de ce monde...

« Que les pauvres chantent donc avec le prophète :
« *Les filets ont été rompus, et nous avons été déli-*
« *vrés !* Nous désirons, très-chers frères, que vous chan-
« tiez avec nous ce cantique ; et que la parole de Dieu,
« qui n'a pas été infructueuse en plusieurs membres
« du clergé de Cologne, ne le soit pas en vous non
« plus, et que vous ne deveniez pas inexcusables, en
« marchant dans les voies de la perdition. Nous sou-
« haitons vous avoir ici pour compagnons dans les en-
« trailles de Jésus-Christ Notre-Seigneur [1]. »

Tels étaient les accents des nouveaux frères. Leur ferveur expansive harmonisait avec la piété plus intérieure et déjà consommée des anciens. Tous vibraient à l'unisson et vivaient d'une même vie, formant autour de saint Bernard un admirable concert de vertus, de grâces et de charité. A les voir si saintement unis entre eux, à entendre leur grave psalmodie, on eût dit que c'était pour eux que le poëte sacré avait écrit ce chant prophétique :

« Oh ! quelle chose douce et délicieuse d'habiter en-
« semble avec ses frères ! C'est comme le parfum qui
« de la tête d'Aaron se répandait sur sa barbe ; oui,

[1] Annal. Cisterc., p. 64, n. 8 et seq. — Voyez aussi Hist. de Cîteaux, t. IV, ch. XVI.

« sur sa barbe ; et qui embaumait les ornements sacrés « du grand-prêtre. C'est comme la rosée qui du mont « Hermon s'épanche sur la montagne de Sion! car « c'est là que réside la bénédiction du Seigneur et la « vie qui jaillit dans l'éternité[1]. »

[1] Psal. 133.

CHAPITRE VII.

Assemblée d'Étampes. — Arrivée du Pape Eugène III en France. — Départ des croisés pour la Terre-Sainte.

A peine le saint eut-il passé quinze jours ou trois semaines à Clairvaux, qu'il se vit obligé de quitter encore une fois son monastère pour assister à l'assemblée générale des barons et prélats du royaume, que le roi avait convoquée à Étampes. L'ouverture *du parlement* se fit le 16 février 1147. Louis le Jeune le présida en personne, et résuma les diverses questions sur lesquelles il appelait les délibérations des conseillers. L'enthousiasme semblait un peu refroidi ; mais à l'aspect de saint Bernard *qui venait de confédérer, pour la milice de la croix, le monarque et les grands du royaume des Teutons* [1], les visages s'épanouirent, et l'assemblée ressentit une émotion de fierté chrétienne qui renouvella toutes les dispositions belliqueuses.

La première journée fut employée à entendre les ambassadeurs de Conrad et les députés de Geisa, roi de Hongrie, annonçant que leurs souverains accordaient aux croisés le libre passage sur leurs terres. On lut

[1] Od. de Diog., II.

aussi les lettres de l'empereur grec, Manuel Comnène, contenant les plus emphatiques protestations d'amitié, en réponse à la notification que le roi de France lui avait faite de la croisade. Le style oriental et hyperbolique de ces épîtres choqua le bon sens français. « L'évêque de Langres, Godefroy, prenant compassion du roi qui rougissait de se voir encensé de tant de flatteries, et ne pouvant plus supporter les interminables phrases du lecteur et de l'interprète, les interrompit : « Mes frères, leur dit-il, veuillez ne pas parler si souvent de la gloire, de la celsitude, de la piété et de la sagesse du roi! Il se connaît, et nous le connaissons aussi. Dites-lui donc plus brièvement et plus droitement ce que vous avez à lui dire [1]. »

Le lendemain, l'assemblée s'occupa de la route qu'il conviendrait de prendre pour gagner la Palestine. Les ambassadeurs de Roger, roi de Sicile, proposèrent le chemin de mer comme le plus sûr et le plus favorable au transport des troupes dans les ports de la Syrie. Ils insistèrent vivement sur les avantages de cette voie, et firent ressortir les nombreux inconvénients, les périls et les vicissitudes inévitables d'un long trajet par terre, au milieu des pays barbares. Mais le principal motif qu'ils alléguèrent à l'appui de leur opinion, fut le souvenir de l'ancienne trahison des Grecs, et leur perfidie à l'époque de la première croisade. La prudence de ces Normands-Siciliens ne fut cependant pas goûtée; et soit que la haine qu'ils por-

[1] Od. de Diog., lib. II. — Ce même chroniqueur, Odon de Deuil, qui faisait partie de la croisade, ne veut pas nommer l'empereur Comnène, *parce que, dit-il, son nom n'est pas écrit dans le livre de vie.*

taient aux Grecs, leurs agresseurs, rendît leur témoignage suspect; soit que la navigation n'offrît point assez d'attraits à l'esprit aventureux des guerriers français, les conseils de Roger ne prévalurent malheureusement point dans l'assemblée. On s'arrêta au projet de descendre la vallée du Danube, pour diriger le gros de l'armée vers Constantinople.

Enfin, le troisième jour, les seigneurs et les prélats, portant leur attention sur les intérêts de la France, durent aviser à la garde du royaume et à son administration, pendant l'absence du roi.

« Donc, après que l'abbé Bernard, dit la chronique, eut fait son oraison pour invoquer la lumière du Saint-Esprit, le roi Loys, refrénant sa puissance par la crainte de Dieu, suivant sa coutume, abandonna le choix des gardiens du royaume aux prélats et aux seigneurs. Ceux-ci se retirèrent pour en délibérer, et rentrèrent au bout de quelque délai, après avoir décidé ce qu'il y avait de mieux à faire. Bernard marchait à leur tête; et désignant du doigt l'abbé Suger et le comte Guillaume de Nevers, il dit : Voilà les deux glaives que nous avons choisis; cela suffit... ! »

« Ce double choix, poursuit le chroniqueur, aurait plu à tout le monde, s'il avait pu plaire à l'un des élus; mais le comte de Nevers protesta qu'il avait fait vœu de se retirer chez les Chartreux; et en effet, il s'ensevelit peu de temps après dans le cloître, malgré les fortes remontrances du roi, et sans que nulle prière ne pût le détourner de sa pieuse résolution [1]. »

Il fallut des remontrances non moins vives pour dé-

[1] Od. de Diog., lib. I, p. 15.

terminer l'abbé Suger à se charger d'une dignité qui lui sembla *une charge et un fardeau bien plus qu'un honneur*. Il s'en défendit longtemps ; mais enfin, vaincu par les sollicitations du roi et *par les ordres du Pape lui-même* [1], il accepta la régence ; et la postérité sait avec quel désintéressement, avec quelle noble intégrité ce ministre fidèle administra les affaires du royaume.

Ces diverses mesures étant donc prises, l'assemblée se sépara, et l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ. De tous côtés, en France, en Allemagne, dans presque toutes les contrées de l'Occident, les populations se mirent en mouvement. On ne voyait plus que des croisés, on ne rencontrait que des pèlerins, des guerriers et des troubadours. Les temps héroïques semblaient renaître; une espèce de honte s'attachait aux chevaliers qui n'avaient point arboré la croix : on leur envoyait, en signe de flétrissure, une quenouille et des fuseaux.

Cependant, après la dissolution de l'assemblée d'Étampes, saint Bernard s'était hâté de retourner à Clairvaux. Il n'y demeura pas longtemps; car les intérêts de la Terre-Sainte, et peut-être d'autres motifs graves, sur lesquels les historiens ne fournissent aucune donnée précise, l'obligèrent à entreprendre un second voyage en Allemagne. Il se trouva le 27 mars à Trèves [2]; et pendant les apprêts de la croisade, les annalistes nous le montrent tantôt à Francfort, tantôt

[1] ... Sub obedientiæ præcepto coegit (Pontifex). (Vita Suggerii, XII.)

[2] Sexto calendas aprilis, ingrediente viro Dei Treverim, obviam ruit ex more *populos universus*, etc., etc. (De Mirac., cap. XVI, p. 1205.)

à Metz, à Toul; puis à Troyes, à Sens, à Auxerre, à Tonnerre, et dans diverses autres villes. Cette seconde mission se rattachait peut-être à une œuvre de haute politique, qu'une partie des croisés allemands dut accomplir. Nous en parlerons plus tard, et nous exposerons les bases sur lesquelles nous appuyons notre conjecture. Quoi qu'il en soit, ce second voyage ne fut ni moins fructueux ni moins riche en merveilles que le premier. Des miracles devenus vulgaires, à force de se multiplier, des bénédictions visibles, des conversions inespérées, signalaient les traces de l'homme de Dieu, tout le long de la route qu'il eut à parcourir.

« Sur ces entrefaites, raconte le moine Odon, et pour qu'il ne manquât aucune grâce à cette sainte expédition, le Pontife romain, Eugène, arriva en France et vint célébrer la Pâque du Seigneur dans la basilique du bienheureux Denis [1]. »

C'était au printemps de la même année 1147. Eugène III voulut contempler de ses propres yeux les grandes choses que saint Bernard avait faites; et outre ce pieux motif qui l'amenait en France, il se proposait encore, pendant que les milices chrétiennes combattraient les ennemis en Orient, de travailler avec l'abbé de Clairvaux à l'extirpation des hérésies qui continuaient à se propager en Occident.

L'arrivée du Pape en France, sur cette terre si éminemment catholique, si invinciblement fidèle, si invariablement soumise et attachée au Chef suprême de l'Église, redoubla l'enthousiasme des croisés et pro-

[1] Post hæc, ne aliquid deesset benedictionis aut gratiæ, romanus Pontifex Eugenius, venit, etc., etc. (Od. de Diog., I, p. 15.)

duisit une allégresse générale. Le roi, accompagné d'une cour brillante, alla au-devant de lui jusqu'à Dijon. Là, dès qu'il l'aperçut, il descendit de cheval et se jeta aux pieds du Pontife, *les couvrant de baisers et de larmes*. Eugène accepta, au nom du Roi des rois dont il tenait la place sur la terre, les témoignages d'humilité et d'amour du roi de France; il loua hautement les vertus héréditaires de l'illustre famille de Hugues Capet, et parla *en termes convenables* de la piété de Henri, frère du roi, qui depuis de longues années pratiquait à Clairvaux la perfection monastique et se distinguait, entre tous les religieux, par l'austérité de sa vie[1].

Après ce discours, qui *édifia très-agréablement les fidèles,* le Souverain Pontife et Louis le Jeune prirent la route de Saint-Denis, où ils arrivèrent la veille de Pâques. Cette solennité fut célébrée dans la royale basilique avec la pompe et la magnificence que commandait la présence du saint Père et de la cour de France. Les principaux chefs des croisés assistèrent aux offices, et parmi ces personnages on remarquait avec un juste orgueil le grand maître des Templiers, et cent trente chevaliers du Temple qui étaient venus exprès de Jérusalem pour se joindre à l'expédition sacrée. Ce beau jour fut pour le roi et tous les hommes d'armes un jour d'allégresse et de saintes consolations. Toutes les grâces semblaient se réunir sur l'armée; et l'Allemagne enviait à la France le bonheur de posséder

[1] Chronic. Mauriniac., in Bouquet, Rec. des Hist. de France, vol. XIII. — *On se rappelle* que le Pape Eugène III avait été, en même temps que le prince *Henri de France, simple* moine à Clairvaux.

dans son sein *le lieutenant du Sauveur du monde*, l'héritier du Prince des apôtres[1].

Cependant le voyage du Pape et son séjour prolongé à Paris amenèrent de notables changements dans la discipline ecclésiastique. Il en résulta quelques murmures; et plusieurs clercs, non contents de protester sourdement contre la cour pontificale, ourdirent contre elle une opposition qui se manifesta par une étrange aventure. « Eugène III, raconte l'abbé Albéric, étant allé processionnellement, le jour des grandes litanies, à Sainte-Geneviève, les clercs de cette église, armés de verges, se jetèrent sur les gens du Pape *qui furent bien battus ;* et le sang coula dans la bagarre[2]. »

Le Pontife, pour châtier les coupables, remplaça le clergé de Sainte-Geneviève par les chanoines réguliers de Saint-Victor, auxquels cette antique église fut octroyée. Mais les mécontents ne se tinrent point en repos; ils fomentaient chaque jour de nouveaux désordres, venant même pendant la nuit *tapager et troubler l'office des matines*. Ils firent tant que le ministre Suger dut employer les moyens extrêmes: *il les menaça terriblement de leur crever les yeux et de détronquer leurs membres*[3].

Cette menace rétablit l'ordre dans Paris.

[1] L'empereur Conrad envoya, à plusieurs reprises, des députés au Pape pour l'engager à venir en Allemagne. La dernière députation, composée de trois prélats illustres, le supplia d'agréer au moins une entrevue avec l'Empereur à Strasbourg; mais le Pontife ne se rendit à aucune de ces invitations, pour des motifs que les historiens interprètent différemment. (Voy. Luden, Gesch. d. Teutschen Volks, t. X, buch. XXI, cap. II, p. 250 et seq.)

[2] Gallicanæ Ecclesiæ multum ex hoc gravatæ sunt. (Chron. Morigny.)

[3] ... Oculorum excæcationem et membrorum detruncationem terribiliter promisimus. (Epit. Suggerii, 59.)

La principale difficulté, au point où en étaient arrivées les choses, consistait à trouver des ressources pour subvenir aux énormes frais de la croisade. Les offrandes des fidèles étaient sans doute considérables ; mais elles ne pouvaient suffire à l'entretien d'une grande armée. Pour se créer de nouveaux revenus, Louis VII leva des impôts, contracta des emprunts, établit des taxes qui furent approuvées et réglées par le Souverain Pontife. La plupart des grands seigneurs, se trouvant dans le même embarras, durent recourir aux mêmes expédients. Il est vrai qu'ils possédaient d'immenses richesses territoriales ; mais ils n'avaient point de ressources pécuniaires, parce que, vivant sans prévoyance, ils dépensaient habituellement la totalité de leurs revenus.

On sait combien ces embarras exercèrent le génie financier de l'époque et contribuèrent à l'œuvre de la civilisation moderne, par les franchises accordées, à prix d'argent, aux bourgeois et aux communes. Des secousses violentes suivirent parfois l'émancipation des peuples ; mais la liberté politique s'équilibra au milieu de ces vicissitudes ; et comme tous les autres progrès de la vie sociale, elle ne prit son essor qu'après des expériences longues et douloureuses.

Pendant que ces incidents se produisaient dans les Gaules, toutes les routes qui mènent à Metz et à Ratisbonne se couvraient successivement d'une innombrable quantité de croisés. La première de ces villes avait été désignée pour point de réunion des troupes françaises ; la seconde était le rendez-vous des croisés allemands. Il avait été convenu entre les deux souverains qu'on laisserait un certain intervalle entre le départ des deux *corps d'armée*, afin que, devant prendre la même route,

ils ne manquassent point de vivres sur la grande étendue de terres qu'ils avaient à parcourir. Conrad ouvrit la marche, au mois de mai; Louis le Jeune dut le suivre dans les derniers jours de juin. L'Empereur, avant de se mettre à la tête de l'armée, fit reconnaître pour son héritier présomptif, le prince Henri, son fils, encore enfant, qui sans aucune opposition reçut le sacre à Aix-la-Chapelle. Ce fait d'une si haute importance et si providentiellement amené, combla de joie le chef de la dynastie des Hohenstauffen, en consolidant dans sa famille le sceptre de la Germanie. Le jeune roi n'était point en âge de gouverner; on choisit pour tuteurs, et en même temps pour régents de l'empire, le vénérable archevêque de Mayence et l'abbé de Corby, versés dans les affaires, qui, l'un et l'autre, prirent en main les rênes des États germaniques avec une loyauté comparable à celle du pieux abbé Suger.

Après ces dispositions, Conrad, entouré de ses frères, Otton de Frisingen et Henri de Bavière; et de son neveu Frédéric de Souabe, ainsi que des plus illustres princes du sud de l'Allemagne, se rendit en grande pompe à Ratisbonne, où l'attendait une armée telle qu'on n'en avait jamais vu dans les siècles précédents[1]. Les chevaliers teutoniques, chargés de brillantes armures d'or et d'airain, étincelaient au soleil; la terre, dit un contemporain, pliait sous le trépignement des chevaux; et dans la vaste plaine ondulaient en tous sens des flots de panaches, des casques, des boucliers de toute magnificence, des cuirasses formidables, et soixante et dix mille lances qui resplendissaient comme

[1] Ott. de Frising., lib. II, p. 23.

des éclairs. Outre les nombreuses phalanges *des nobles hommes*, l'armée traînait encore à sa suite une multitude de chevaux légers, de piétons et de pèlerins, hommes et femmes, en si grand nombre que, selon l'expression d'Otton de Frisingen, les fleuves se refusaient à les transporter, et les plaines n'étaient point assez larges pour en contenir les bataillons. L'armée, commandée par l'Empereur en personne, se dirigea à travers la Hongrie, la Thrace et la Bulgarie, vers Constantinople, où elle dut établir son campement jusqu'à l'arrivée de la croisade française.

Louis VII, le roi Très-Chrétien, s'était préparé à l'expédition par des œuvres chrétiennes; et pour se recommander à la protection de Dieu, *il fit des choses louables et inimitables*, dit la chronique[1]. Il s'en allait, accompagné seulement de deux serviteurs, dans les maisons religieuses et chez les pauvres, leur prodiguant des secours, consolant les infortunes, soignant les malades et poussant l'abnégation jusqu'à visiter les lépreux pour les servir de ses propres mains.

Lors donc qu'il eut accompli chrétiennement les dictées de sa conscience, il se rendit avec ses barons à l'église de Saint-Denis, où l'avaient précédé sa mère la reine Adélaïde, sa femme Éléonore, et une foule innombrable de guerriers. La royale basilique avait déployé en cette circonstance ses plus riches décors. Parmi les souvenirs vivants qu'elle offrait aux regards du pieux monarque, on admirait les images vénérées des héros de la première croisade. Godefroy de Bouillon, Raymond, Tancrède, Baudoin, Hugues de Vermandois,

[1] *Rem fecit* laudabilem, inimitabilem... (Od. de Diog., II, p. 18.)

et leurs immortels compagnons d'armes, brillaient sur les vitraux du sanctuaire, où étaient représentés encore le combat d'Antioche, les batailles de Dorylée et d'Ascalon et la glorieuse conquête de Jérusalem.

« Le Pape Eugène, l'abbé Suger et le clergé de Saint-Denis reçurent, dans le chœur de l'église, le roi Loys lequel, se prosternant très-humblement par terre, demeura longtemps en adoration. Puis le Pontife, assisté de l'abbé de Saint-Denys, ouvrit une petite porte d'or, et en tira solennellement un coffre d'argent, contenant les reliques du bienheureux martyr, afin que le roi, contemplant et baisant celui que chérissait son cœur, devînt plus allègre et plus intrépide. Ensuite, ayant pris l'oriflamme sur l'autel, il donna au Roi le bourdon et la pannetière de pèlerin, avec la bénédiction apostolique. Enfin, la cérémonie étant achevée, Loys, pour échapper à l'empressement de la multitude, se retira dans le cloître des moines, *couchant dans leur dortoir et mangeant avec eux*. Le lendemain, il embrassa tous ceux qui l'entouraient, et s'éloigna, suivi de leurs vœux et de leurs larmes. Je n'essayerai pas, continue le chroniqueur, de décrire cette scène attendrissante. La mère et la femme du roi faillirent tomber en pamoison et perdre toute chaleur vitale, à force de pleurer. Dépeindre un si lamentable spectacle serait chose aussi téméraire que superflue[1]. »

L'armée française n'était ni moins forte, ni moins splendide que l'armée teutonique. Elle comptait près

[1] Non patiebatur moras oppressio populorum; et mater et uxor, quæ inter lachrymas et calorem pene spiritum exhalabant. Sed luctum et planctum qui ibi inerant velle describere, tam stultum est quam impossibile. (Od. de Diog., oc. cit.)

de cent mille croisés, non compris les piétons et les pèlerins hors d'état de combattre. Ce fut à Metz, sur les terres de l'Empire, que cette masse formidable se trouvait campée; de là, elle s'ébranla vers l'Orient.

Mais dès son départ, Louis VII semblait reconnaître la faute qu'il avait commise d'emmener avec lui la jeune reine, Éléonore. Cet exemple autorisait les chevaliers à se faire également accompagner de leurs femmes; et celles-ci, ayant à leur service des *chambrières peu chastes, donnèrent un grand scandale à l'armée*[1]. D'autres éléments de désordre s'introduisirent au milieu de ces troupes indisciplinées. Des spéculateurs, des troubadours efféminés, des aventuriers de diverses contrées, attirés par l'appât du gain et des plaisirs, marchaient à la piste des soldats de la croix, avides de dévorer leur substance.

Il n'était plus temps d'obvier à ces graves inconvénients. Odon de Deuil rapporte que Louis VII fit, à la vérité, des règlements disciplinaires; « *mais*, ajoute-t-il avec naïveté, *je les ai oubliés; car comme ils ne furent point maintenus, je ne les ai pas non plus retenus*[2]. »

L'armée quitta la France le 29 juin 1147, deux mois après l'expédition allemande. Elle passa par Worms, Wurzbourg, Ratisbonne, où elle franchit le Danube, en suivant exactement l'itinéraire de Conrad.

Une troisième expédition, composée en grande par-

[1] ... Quibus cum cubiculariæ deesse non possent, in castris christianis quæ casta esse oportebat feminarum multitudo versabatur; quod utique factum est exercitui nostro in scandalum.

[2] Sed quia ipsæ non bene tenuerunt, eas nec ego retinui. (Od. de Diog., *loc. cit.*)

tie d'Anglais et de pèlerins du nord de l'Allemagne, s'était embarquée peu auparavant dans un port d'Angleterre, pour se rendre en Asie par la route de mer. Cette flotte, longtemps privée de vents favorables, aborda les côtes de Portugal où un brillant fait d'armes consolida, comme nous le verrons plus tard, l'existence de ce nouveau royaume, récemment fondé par un comte de Bourgogne[1].

Dans tout le cours de leur pénible marche, durant un trajet de plus de cinq cents lieues, les deux armées de terre avaient été accueillies avec une généreuse hospitalité. Il n'en fut pas de même dès qu'elles touchèrent le territoire grec. « Partout ailleurs, dit Odon de Deuil, les indigènes nous vendaient honnêtement ce dont nous avions besoin, et nous étions avec eux dans les relations les plus pacifiques. Les Grecs, au contraire, enfermés dans leurs villes, nous passaient avec des cordes, du haut des murailles, les vivres que nous voulions acheter; et on le conçoit, cette manière incommode de nous fournir nos denrées ne pouvait convenir à la foule des pèlerins qui, las de souffrir la disette dans un pays fertile, commencèrent à se procurer par la violence et le pillage les choses nécessaires à la vie[2]. « L'empereur grec, ajoute le même historien, regardait les guerriers d'Occident comme des hommes de fer dont les yeux lançaient des flammes ardentes, et qui répandaient le sang avec la même indifférence que s'ils versaient de l'eau. »

[1] Le Portugal, successivement occupé par les Arabes et les Maures, puis échu en grande partie au roi de Castille, fut élevé au rang de royaume indépendant, par Alphonse de Bourgogne. — [2] Od. de Diog., loc. cit.

On pouvait pressentir, en considérant la malveillance des Grecs schismatiques, et les déréglements qui fermentaient au sein des armées catholiques, la terrible issue que prendrait cette gigantesque entreprise. Notre objet n'est pas d'écrire l'histoire de la croisade. Nous devons nous arrêter, avec le saint moine de Clairvaux, en deçà des mers, où des épisodes d'un autre genre, et qui se rattachent plus étroitement à sa vie, appellent notre attention. Au retour des croisés, et après les faits accomplis, nous aurons à revenir sur les événements de la guerre sainte, pour en apprécier la portée, et pour en constater sommairement les résultats.

CHAPITRE VIII.

Saint Bernard combat les hérétiques en Languedoc. — Il reçoit à Clairvaux deux hôtes illustres. — Leur histoire. — Concile de Reims.

Pendant que les armes des Francs et des musulmans s'entrechoquaient en Asie, le Souverain Pontife portait la sonde dans les plaies intérieures de l'Église, et s'appliquait à en expulser le venin de l'hétérodoxie. Déjà les progrès de l'erreur avaient été arrêtés dans leur essor par l'éclat de la croisade; et l'hérésie semblait avoir perdu l'espèce de charme qu'elle exerçait sur les amateurs de nouveautés, dès le moment où de plus nobles intérêts captivèrent les sympathies publiques.

Mais si l'arbre de la science du mal n'osait plus déployer à la lumière du jour sa couronne d'orgueil, ses racines s'enfonçaient d'autant plus profondément dans les ténèbres de la terre; et ses graines, dispersées par le vent, préparaient pour une autre saison des fruits d'amertume et de mort.

Le Pape, selon les antiques traditions romaines, ne se pressa ni de condamner ni de sévir. Il voulut d'abord écouter les plaintes; et à cet effet, il attendit que le bruit des armes eût cessé de retentir en Europe, pour examiner, au milieu du calme et du silence universel, les doctrines des novateurs. Il établit provisoirement son séjour à Paris, où saint Bernard, revenu de Trèves, ne

tarda point à le rejoindre. Le premier objet qui fixa leur attention fut la doctrine de l'évêque de Poitiers, Gilbert de la Porée. Ce prélat, déjà fort avancé en âge, mais toujours imbu des subtilités d'Abeilard, avait scandalisé quelques membres de son clergé par le rationalisme qu'il introduisait dans les écoles théologiques[1]. Le Pape reconnut les erreurs pernicieuses qui pouvaient naître de cette innovation; mais il ajourna son jugement définitif à l'année suivante, afin de laisser à l'évêque de Poitiers le temps de compléter sa défense et de mettre ses divers ouvrages sous les yeux d'un concile plus nombreux.

Un autre soin souffrait moins de retard. Il était urgent de mettre fin aux ravages que les prédications de Henri de Bruys avaient causés dans les provinces méridionales de la France. Nous avons rapporté ailleurs les doctrines de ce moine apostat, et les sacriléges qu'il commit dans les églises[2]. Eugène III jugea opportun d'envoyer sur les lieux son légat, le cardinal Albéric, évêque d'Ostie, accompagné du savant Godefroy, évêque de Chartres, et de saint Bernard lui-même. Ce dernier se fit précéder d'une lettre qu'il adressa à Hildephonse, gouverneur de la Gaule narbonaise. Il le blâme d'avoir trop longtemps toléré les propagateurs des fausses doctrines, et lui expose avec énergie les maux qui en ont été les suites. « L'infection que cet « homme a répandue dans vos États, lui dit-il en termi- « nant, s'est fait sentir sur toute la terre. Voilà le sujet « du voyage que nous allons entreprendre. Je ne viens « pas chez vous de mon propre mouvement: l'obéis-

[1] *Voy. Mabil.*, Præf. in Bern., n. 52. — [2] Voy. le chap. XXXVII, p. 171 et suiv.

« sance me pousse, la charité m'entraîne. Peut-être me « sera-t-il donné d'arracher du champ de l'Église cette « plante vénéneuse, et ses multiples rejetons. Il est « vrai que ma main est faible pour une telle besogne; « mais je compte sur le secours des saints évêques que « j'accompagne, et sur la puissante assistance que j'at-« tends de vous. A la tête des prélats auxquels le Saint-« Siége a confié le soin de cette importante affaire, se « trouve l'illustre cardinal évêque d'Ostie, fameux dans « Israël par les victoires qu'il a remportées sur les en-« nemis de Dieu. Il est de votre office de faire une ré-« ception honorable à ce prince de l'Église, et de se-« conder, selon le pouvoir que Dieu vous a donné, « une mission qui n'a pour but que votre salut et le « bien de vos sujets [1]. »

Cependant, malgré cette recommandation, et peut-être malgré la bonne volonté du comte Hildephonse, le légat reçut dans la cité d'Albi un ignoble accueil. La grande majorité des habitants de cette malheureuse ville avaient rejeté, avec le dogme de la suprématie du Pape, la plupart des autres enseignements de l'Église; et non-seulement ils refusèrent d'assister au saint sacrifice que le cardinal célébra dans leur cathédrale; mais ils lui témoignèrent, par des huées et par les sons d'une musique discordante, le déplaisir que leur causait sa visite et la haine qu'ils portaient au Saint-Siége. « Ces gens-là, écrit Godefroy, l'accueillirent aux cris « des ânes et au bruit des tambours; à peine se trou-« va-t-il trente fidèles à sa messe [2]! »

[1] Epist. 241.

[2] Cum asinis et tympanis exierunt obviam... ad missam XXX vix convenere, etc. (Gaudfr., epist., n. 10, in Mabill., p. 1210.)

L'abbé de Clairvaux arriva dans la même ville deux jours après le cardinal. Dès le lendemain, *il fit sonner la messe*, dit la chronique; et soit par curiosité de voir l'homme le plus célèbre du temps, soit par les attraits extraordinaires de sa personne, les Albigeois accoururent en si grand nombre à l'église, que la vaste nef ne put les contenir. Le serviteur de Dieu, après la célébration des mystères divins, monta en chaire pour évangéliser cette multitude d'hommes égarés, tous impatients de l'entendre. Il leur parla avec onction et calme, leur expliquant, article par article, les divers points de la doctrine catholique que les novateurs avaient rejetés ou altérés; et non content d'éclairer les esprits, il s'appliqua surtout à reconquérir les cœurs, selon la recommandation du prophète : *Parlez au cœur de Jérusalem* [1] ; ministère qui lui était d'autant plus facile, que sa parole, pleine de charité, jaillissait d'une source intarissable. La grâce évangélique, comme une huile adoucissante, s'insinua jusqu'au fond de ces cœurs opiniâtres et captiva les volontés : telle une onctueuse rosée ranime un champ de blé, et dans les tiges desséchées rappelle la séve et la vie. Les peuples qui l'écoutaient manifestaient leur componction par des larmes; et le discours n'était point fini, que déjà la vérité avait reconquis son empire. « Convertissez-vous donc, s'écria le pré« dicateur en terminant; revenez, enfants égarés, « à l'unité de la famille catholique! Et afin de con« naître ceux d'entre vous qui ont reçu la parole « du salut, qu'ils lèvent la main droite vers le ciel,

[1] Isaïe, XL.

« en signe de leur soumission à l'Église. » Aussitôt tous levèrent la main droite et témoignèrent, par une acclamation spontanée, leur retour dans la voie de la paix et du salut[1].

Godefroy, le biographe, qui raconte cette scène touchante comme un des plus merveilleux effets de la parole du serviteur de Dieu, signale plusieurs miracles opérés en cette occasion à Bergerac, à Cahors, à Vertefeuille, à Toulouse et en d'autres villes. Le fait le plus extraordinaire est celui qui se passa dans le bourg de Sarlat, en Périgord. Là, dit le chroniqueur, après avoir prêché aux hérétiques obstinés, on lui présenta des pains afin qu'il les bénît, selon qu'il avait l'habitude de le faire partout. Lors donc qu'il les eut bénis, il prononça ces mots : « Vous reconnaîtrez que nous vous apportons la vérité et que les novateurs vous enseignent l'erreur, si vos malades recouvrent la santé en mangeant de ces pains. » A cette parole trop formelle, le pieux Godefroy, évêque de Chartres, s'alarme, et il ajoute : « Bien entendu, vous serez guéris si vous les mangez avec une foi vive. — Non, reprit le saint, d'un ton qui respirait une parfaite conviction; je dis que tous ceux qui mangeront de ces pains seront guéris de leurs maladies, afin qu'ils connaissent par ce signe que notre parole est selon Dieu et selon sa divine vérité! » Le pain miraculeux produisit des guérisons innombrables, guérisons qui eurent tant de retentissement parmi les peuples de la contrée, que saint Bernard

[1] Factum est ergo, ut levantibus omnibus dextras in cœlum cum exultatione, ipse sermoni finem imponeret. (God., in Mab., p. 1211.)

se vit obligé de changer d'itinéraire, pour se dérober aux *intolérables ovations* qu'on lui préparait partout sur son passage[1].

A Toulouse, les fruits de la mission ne furent pas moins abondants; mais les marques de vénération et les empressements que lui témoignèrent les habitants de cette grande ville, faillirent mettre sa vie en danger. On rapporte que ses mains furent tant de fois couvertes de baisers, qu'elles enflèrent considérablement, ainsi que *ses bras délicats et amaigris*, à tel point qu'il ne lui fut plus possible de donner la bénédiction[2]. Mais ses infirmités n'atténuèrent point son zèle; et comme une victime toujours prête au sacrifice, il travaillait au salut de ses frères aux dépens de sa propre vie. C'est cette profonde abnégation qui le rendait, entre les mains de Dieu, si propre aux grandes choses. « Qu'attendez-vous, mon « Seigneur et mon Dieu? disait-il un jour; ce peuple « demande des miracles, et nous gagnerons peu par « nos paroles, si vous ne les confirmez par les signes « de votre puissance! » Il proférait ces mots en sortant de la maison des chanoines réguliers de Toulouse, où l'un des ecclésiastiques, frappé de paralysie, était à toute extrémité. L'homme de Dieu n'avait pas encore dépassé le seuil de la porte, que le moribond se jeta hors de son lit, et courut à saint Bernard pour le remercier avec effusion de recon-

[1] Tam ingens multitudo languentium gustando eodem pane, convaluit, ut per totam provinciam verbum hoc divulgaretur, et vir sanctus per vicina loca regrediens, ob concursus intolerabiles declinaverit, et timuerit illo ire. (Vita 2a, aut. Alano, cap. XXVI, n. 75. — In Mabill., p. 1285.)

[2] *Gaudf.*, Vita S. Bern., p. 1222.

naissance de sa subite et parfaite guérison. Les chanoines, effrayés de cette espèce de résurrection, *se sauvèrent en poussant des cris; parce qu'ils s'imaginaient que l'âme était sortie du corps, et que c'était un fantôme.* Le bruit du miracle attira tant de monde, que le saint se cacha dans une cellule dont il fit garder avec soin la porte et les avenues. « Quant à l'ecclésiastique si merveilleusement guéri, ajoute un contemporain, il s'appelait Bernard, et se rendit à Clairvaux, où il prit l'habit religieux. Quelque temps après, le révérend père l'envoya en Languedoc près de Toulouse, pour le mettre à la tête du monastère de Valdeau, qu'il gouverne encore aujourd'hui avec une visible bénédiction[1]. »

Saint Bernard et les légats apostoliques suivirent les vestiges du moine Henri, qui fuyait de ville en ville; partout ils purifièrent les temples qu'il avait profanés, rétablirent le culte antique, et arrachèrent la zizanie du champ de l'Église. « Jésus-Christ est « béni! La foi triomphe; l'infidélité est confondue! « La piété est glorifiée; l'impiété est domptée! ». Tels sont les termes par lesquels s'exprimait l'admiration des contemporains[2]. Sans doute, le scandale était né sur cette terre, et tôt ou tard il dut éclater; mais que d'âmes sauvées du naufrage, grâce au secours que leur porta le saint abbé de Clairvaux!

Après avoir terminé cette campagne si féconde et si laborieuse, il quitta les provinces qu'il avait évangélisées, en leur laissant par écrit la substance de

[1] Godf. de Clarav., lib. III, ex MM. ed. Hortii.
[2] Hist. de Cîteaux, vol. IV, liv. VII, ch. I.

ses instructions. Son épître aux habitants de Toulouse caractérise sa vigilance pastorale. « Je vous renou-« velle, leur dit-il, la vive recommandation de ne re-« cevoir chez vous aucun prédicateur qui n'ait reçu « sa mission du Saint-Siége ou l'approbation de votre « évêque. *Comment prêcheront-ils s'ils ne sont « envoyés?* dit l'apôtre[1]. Ces prédicateurs étrangers « ont une apparence de piété; mais ils n'en ont point « l'esprit; ils cachent le poison sous les dehors de la « douceur; et ils ont l'adresse d'envelopper leurs sédui-« santes nouveautés d'expressions toutes divines. Dé-« fiez-vous de ces gens comme de ceux qui voudraient « vous empoisonner : et reconnaissez sous la peau de « brebis, le loup qui s'y cache[2]! »

La cellule de Clairvaux était toujours le plus cher objet des désirs de l'homme de Dieu. C'était là qu'il restaurait ses forces, puisait de nouvelles lumières au pied de son crucifix, et entretenait les communications les plus intimes avec la source éternelle de la vie. Il put enfin y retourner après tant de fatigues, et goûter quelque repos, en attendant l'ouverture du concile de Reims. Mais son repos n'était jamais sans travail; et du moment où il se retrouvait au milieu de ses enfants, il les nourrissait de la moelle de son cœur, et versait en eux les plus suaves épanchements de son esprit apostolique.

Ce fut vers ce temps que la renommée lui attira deux visites dont les annalistes racontent avec complaisance les intéressants détails.

[1] Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur? (Rom., X, 15.)
[2] *Epist.* 242.

Pierre de Portugal, envoyé par le roi son père, vint remercier l'abbé de Clairvaux de la délivrance de sa patrie, par la conquête qui avait été faite sur les Maures, d'une forteresse importante, avec l'aide des croisés. Il lui déclara que le roi avait formé le vœu, s'il remportait cette victoire, de bâtir dans ses états un monastère de la filiation de Clairvaux; et il sollicitait, pour cette fondation, quelques-uns de ses moines. L'annaliste ajoute que le roi de Portugal avait vu en songe le saint abbé, qui lui promettait la victoire[1]. Cette étonnante députation émut vivement le désert de Clairvaux; et les moines, pénétrés de reconnaissance, entonnèrent tous ensemble le *Te Deum* en actions de grâces.

Mais saint Bernard ne se rendit au vœu du roi de Portugal qu'après avoir consulté Dieu dans le fond de son cœur; puis il adressa une lettre au monarque, et lui écrivit, entre autres, ces paroles prophétiques : « Nous avons été touchés de votre généreuse dévotion « qui vous a suggéré le vœu de fonder un monas- « tère. C'est ce qui m'oblige à vous envoyer quelques- « uns de mes enfants que j'ai nourris, pour Jésus- « Christ, du lait de la doctrine sacrée, afin qu'ils « vous procurent le moyen de réaliser vos louables « intentions. Et quant au monastère que vous allez « édifier, je dois vous dire qu'aussi longtemps qu'on « le conservera dans son intégrité, votre royaume de- « meurera également intègre à votre race; mais quand « on en retranchera quelque chose, votre couronne « sera transférée. Je prie le Sauveur du monde de

[1] Annal. Cisterc., t. II, p. 70.

« protéger Votre Altesse et l'illustre reine votre com-
« pagne, et de vous bénir dans votre postérité, en
« sorte que vous voyiez les enfants de vos enfants se
« réjouir dans la possession de vos domaines et de
« vos états[1]. » Les auteurs remarquent que cette pré-
diction s'est accomplie en 1580, après la mort du roi Sébastien, qui succomba en Afrique dans un combat contre les Maures. Le cardinal Henri, son oncle, qui lui succéda à défaut d'autres héritiers, ayant le premier porté atteinte à l'intégrité du monastère, perdit sa couronne, qui passa de la race des Bourguignons à la maison de Castille[2].

Or, le prince Pierre de Portugal, en s'éloignant de Clairvaux, emporta dans son sein le trait de l'esprit de Dieu qui l'avait pénétré. Des désirs célestes s'élevèrent dans son âme et en bannirent toute autre pensée. Ni l'éblouissement des grandeurs royales, ni les applaudissements que lui attirait sa bravoure, ne purent effacer l'impression profonde qu'il avait reçue à Clairvaux. Dix ans après sa visite, ce prince magnanime foula aux pieds toutes les choses qui paraissent les plus

[1] Epist. 367.

[2] Annal. Cist., t. II, series abb. Alcob., p. 12. — L'historien de Cîteaux donne des détails curieux sur ce monastère fondé à Alcobace, à dix-huit lieues de Lisbonne. Le nombre des religieux, d'abord très-restreint, s'éleva bientôt à plus de mille, qui se succédaient jour et nuit dans le chœur, pour y chanter sans interruption les louanges de Dieu. Dans la suite, les princes enrichirent tellement cette maison, que l'abbé finit par posséder *trente villes*, entre lesquelles il y avait *quatre ports de mer*. Il possédait la juridiction civile et criminelle sur plus de six mille vaissaux. « On ne sait que trop, ajoute un pieux « historien, combien ces grandes richesses et ces avantages temporels sont « dommageables à ceux qui, par leur profession, sont obligés de mener une « vie pauvre, cachée, inconnue, laborieuse, pénitente, et dégagée de tous les [illegible]*ins du monde.* » (Voy. le P. Lenain, Hist. de Cîteaux, vol. VI, p. 475.)

éclatantes aux yeux des hommes; et renonçant au monde pour suivre Jésus-Christ, il fit ses vœux monastiques, et mourut de la mort des saints, en l'année 1165[1].

Une autre visite, non moins mémorable, fut celle du roi de Sardaigne. Voici ce qu'en rapporte l'annaliste de Cîteaux :

« Le roi de Sardaigne, prince très-illustre et très-puissant, nommé Gumard, entreprit le pèlerinage de Tours pour visiter le tombeau du glorieux saint Martin. La réputation de Bernard attira ce personnage jusqu'à Clairvaux pour voir celui dont on publiait tant de choses édifiantes. Le serviteur de Dieu le reçut avec honneur; mais comme il ne pouvait s'empêcher de jeter en toute occasion le filet de la parole évangélique, il entretint ce prince de la grande affaire du salut, et l'exhorta à se mettre en état de comparaître avec confiance devant le tribunal de Dieu.

« Cette parole semblait tomber sur une terre stérile; elle n'excita aucune réaction visible; mais le saint, au moment où Gumard prit congé de lui, le bénit et lui dit ces mots : « J'ai prié Notre-Seigneur avec beaucoup d'instances pour votre conversion, et jusqu'ici je n'ai pas été exaucé. Je vous laisse donc aller; mais sachez que vous reviendrez ici un jour. » Le roi, vivement touché de cette prédiction, n'eut bientôt plus d'autre pensée que de se vouer à Dieu. Longtemps il lutta contre la force qui l'entraînait à Clairvaux; mais cette force était divine : il dut céder. Ainsi, laissant à son fils le sceptre et la couronne, il suivit généreusement sa vocation. La paix du cloître lui parut plus attrayante

[1] Voyez sa vie dans l'*Hist. de Cît.*, vol. VI.

que les vaines joies du monde; l'humilité de Clairv plus précieuse que les pompes du siècle; la compa des hommes angéliques, plus douce que le cortége courtisans; enfin, *le ciel lui sembla plus désir que l'île de Sardaigne.* Notre-Seigneur, qui vo faire de ce prince un nouvel homme, ajoute l'hist de Cîteaux, ne lui ôta pas toutefois son cœur nobl avait comme une inclination naturelle à la royaut en changea seulement le mobile. Il lui fit compre que rien n'est plus beau et plus digne d'un grand que de servir Dieu, et que la vraie puissance consi dominer le monde et ses passions[1]. » Gumard quarante ans lorsqu'il se retira à Clairvaux, et m dans une heureuse vieillesse, vers l'année 1190.

Que le sage lecteur fasse quelques réflexions su conversions extraordinaires! Nous admirons à titre la foi d'Abraham quand, à la voix qui lui di *Sors de ton pays et de ta parenté!* il quitte murmure, et sa maison, et sa famille, et sa patri trouve, dans son sacrifice même, la récompense d fidélité. Mais le sacrifice de ces princes chrétiens moins héroïque? Ce n'est pas seulement leur pa leur parenté qu'ils abandonnent pour Jésus-Christ; un royaume, c'est un trône, c'est le monde tout en Ils ont entrevu la lumière céleste; ils ont pressent attraits du divin amour; ils ont compris le mystè Jésus-Christ; et désormais Jésus-Christ leur tient de tout! Comme des voyageurs qui se dirigent vers royale cité, rien ne les arrête sur leur passage, n montagnes, ni les fleuves, ni les déserts. Impat

[1] *Exord. Cist.*, dist. 3, cap. XXVII. — Hist. de Cît., vol. VI, p. 265 et s

d'atteindre le but où ils tendent, ils sont indifférents à tout le reste, et ne se laissent abattre ni par les privations ni par les fatigues : ainsi ces pieux pèlerins qui obéissent à la voix de Jésus-Christ! Ils le suivent avec une ferme constance; ils s'attachent à lui par les liens d'un généreux amour; ils déclarent avec saint Paul que *ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni quelque créature que ce soit, ne pourra jamais les séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jésus-Christ, Notre-Seigneur*[1].

Ah! si nous étions profondément pénétrés des célestes espérances (ou plutôt des célestes assurances, car l'espérance chrétienne est une assurance), serions-nous si étonnés de l'heureux commerce de ces âmes fidèles qui ont échangé les choses fugitives de ce monde pour des béatitudes qui ne finiront jamais?

Cependant le Souverain Pontife avait convoqué à Reims une assemblée d'évêques. Elle commença ses travaux le 22 mars 1148. Saint Bernard dut prendre son siége au milieu des pères du concile. Suger, le régent de France, en faisait également partie, ainsi que dix-huit cardinaux, et un grand nombre de prélats de la Germanie, d'Espagne et d'Angleterre, qui s'étaient joints à ceux de France. Le concile s'occupa d'abord des questions de doctrine. Il fit comparaître le Breton Éon de l'Étoile qui s'annonçait aux peuples crédules comme le juge des vivants et des morts, et ne laissait pas, malgré sa folie, d'exciter le fanatisme

[1] Rom. VIII, 38.

d'une foule de disciples. Le Pape le jugea plus malheureux que coupable, et le confia à la vigilance de Suger, qui le fit enfermer pour le reste de ses jours. Mais ses disciples, plus exaltés et plus dangereux que lui, redoublèrent d'audace en se produisant comme des apôtres persécutés. Ils ne renoncèrent à ce rôle qu'à la suite de plusieurs défaites, et après que les plus exaltés d'entre eux eurent été livrés aux flammes par le bras séculier.

Le concile s'occupa ensuite de Gilbert de la Porée. Cet évêque fit apporter de gros volumes pour appuyer ses assertions sur l'autorité des Pères. Il était tombé dans l'erreur en appliquant à la Divinité la méthode des catégories d'Aristote ; de manière qu'il établissait une distinction entre Dieu et la Divinité. Le Pape, *ennuyé de si longues lectures,* le pressa de s'expliquer en peu de mots ; et Bernard, pour éviter des discussions subtiles, formula les propositions orthodoxes opposées à celles que soutenait Gilbert. « Vous prétendez donc, s'écria ce dernier, en s'adressant à Bernard, que la divinité est Dieu ? — Sans doute, répliqua le saint ; c'est là ma croyance ; qu'on l'écrive avec une pointe de fer et un poinçon de diamant ! » L'énergie de Bernard mit fin aux récriminations ; et à la clarté de sa parole s'évanouirent les subtilités scolastiques. Le concile condamna les erreurs de Gilbert ; et ce prélat fut si docile au jugement de l'Église, que le Pape le renvoya en paix dans son diocèse, où il termina sa vie saintement, dans les fonctions de son ministère[1].

[1] Coll. Conc., t. I, p. 232. — Annal. Cist., t. II, p. 94, per totum cap. II *et III.* — Voyez aussi, quant à la question théologique traitée à fond, *Præt.*

Après les affaires doctrinales, le concile renouvela les canons de discipline ecclésiastique qui déjà, sous les Pontifes précédents, avaient été mis en vigueur. Le zèle de l'abbé de Clairvaux redoublait et se prononçait avec une extrême ardeur, dès qu'il s'agissait de la correction des désordres introduits dans les coutumes et les mœurs cléricales. C'est à ces dérèglements, et surtout à la coupable facilité avec laquelle on conférait les ordres sacrés, qu'il attribuait les plus grands maux de l'Église. « Il semble, dit-il « dans un écrit publié sur cette matière, que l'Église « se soit beaucoup dilatée, et que l'ordre très-sacré « du clergé se soit étendu pareillement. Le nombre « des frères s'est en effet multiplié à l'infini ; mais, ô « mon Dieu ! Bien que vous ayez augmenté le nom- « bre, vous n'avez pas augmenté la joie ; puisqu'il sem- « ble que le mérite des hommes ait diminué autant que « le nombre s'est accru. On court indiscrètement aux « ordres sacrés, et l'on embrasse sans respect et sans « considération le ministère spirituel qui est redoutable « aux anges eux-mêmes[1]. »

Pour remédier à ces abus, que le saint regardait comme une des plus fréquentes causes de l'hérésie et de la corruption des mœurs, il n'y avait point de plus sûr moyen que le rétablissement des antiques règles de la vie cléricale. Déjà de grandes et salutaires réformes avaient été accomplies ; le concile de

theolog. du P. Peronne S. J., vol. II, p. 94. D'après le savant professeur du collége romain, les critiques modernes ne sont pas d'accord sur les erreurs de Gilbert : « Critici inter se divisi sunt circa veros Gilberti errores (quos ipse tamen revocavit in conc. Remens., etc.). » Loc. sup. cit., p. 94, note e.

[1] De Conver. ad Cler., cap. xx, p. 35.

Reims perfectionna cette œuvre de rénovation, et lui donna plus de sanction et d'autorité. Ainsi s'opérait graduellement et sans secousses la purification interne et extérieure de l'Église, que réclamait instamment la conscience chrétienne.

CHAPITRE IX.

Concile de Trèves. — Examen des révélations de sainte Hildegarde. — Histoire de cette prophétesse. — Ses relations avec saint Bernard. — Coup d'œil sur ses écrits.

L'archevêque de Trèves, Adalbéron, invita le Pape et les cardinaux à venir dans sa résidence métropolitaine, leur offrant *de défrayer pendant trois mois toute la révérende compagnie.* Eugène III accepta; et se rendit, avec saint Bernard et un nombre considérable de prélats, à Trèves, où ils continuèrent les travaux du concile de Reims.

Une grande lumière brillait à cette époque sur les bords du Rhin. Sainte Hildegarde, abbesse des bénédictines du Mont-Saint-Ruppert, près de Bingen, annonçait les choses futures avec les énergiques accents d'un prophète; et du fond de sa cellule éclataient des avertissements terribles contre les ministres du sanctuaire qui, trahissant la sainteté de leur vocation sacerdotale, compromettaient l'œuvre de Dieu, et multipliaient les douleurs de l'Église.

Le tableau de ces lamentables désordres n'était sans doute pas chose nouvelle au douzième siècle. Tous les sectaires avaient commencé par de semblables peintures leurs attaques contre l'Église; et toujours le schisme, l'hérésie, le génie de la révolte et de l'impiété

s'appuyèrent sur l'orgueilleuse prétention de guérir les plaies de la chrétienté, en affichant un grand zèle et une vive sollicitude pour les intérêts de l'Église. Les manifestations de sainte Hildegarde coïncidaient donc, à ce point de départ, avec les clameurs des hérétiques, aussi bien qu'avec les gémissements des âmes vraiment chrétiennes.

Mais son langage, quoique plus sévère et plus incisif que les autres, captiva l'attention du pouvoir spirituel, parce qu'il procédait d'une humble obéissance, signe caractéristique de la vraie piété. Elle parlait évidemment avec mission; et loin de provoquer témérairement la rébellion des peuples, elle ne s'adressait jamais qu'aux légitimes dépositaires de l'autorité spirituelle. Elle écrivait au Pape : « Pauvre et chétive « forme que je suis, l'Esprit me suggère les choses « qu'il faut vous dire. O père des pèlerins, père lumi- « neux, lumineuse égide de l'Église, racine primitive « de l'épouse de Jésus-Christ..... Vous, le premier « nommé après le Christ, chargé du soin de tout le « troupeau; tenant la place de Jésus-Christ même.... « Donnez, je vous en conjure, donnez des préceptes « aux maîtres et des règles aux disciples[1]... »

[1] Pater peregrinorum... o fulgens pater... fulgens lorica, prima radix in novis nuptiis Christi... o pastor magne et post Christum nominate... tu qui es in Christi vice sedens, etc. (Epist. sanct. Hildeg., ad Eug. III, pap., passim, edit. Colon., 1560.)

Nous ne citons ces textes, entre mille autres, que pour les opposer à des citations tronquées dont on a beaucoup abusé dans les temps modernes. Le protestantisme, pour légitimer en quelque sorte sa naissance, s'est créé un patronage, non-seulement de tous les anciens hérésiarques, mais de tous les génies du moyen âge qui déplorèrent les abus de leur temps, et les faiblesses des chefs l'Église. C'est ainsi qu'ils mirent sainte Hildegarde, et même saint Bernard,

Sainte Hildegarde passa longtemps pour une visionnaire ; vierge simple et timide, elle n'osait produire au dehors les dons qui enrichissaient son âme ; mais enfin, du fond de sa faiblesse, Dieu fit surgir une si admirable puissance, que bientôt la gloire succéda à son ignominie ; et les princes de la terre, aussi bien que les pontifes, reçurent en tremblant ses réprimandes et ses conseils.

On se rappelle que saint Bernard, lors de son voyage en Allemagne, s'était détourné de son chemin pour aller visiter la célèbre prophétesse. Voici ce que raconte la chronique de Trithème sur cette entrevue :

« De Francfort, le vénérable abbé descendit aux environs de Bingen, où Hildegarde, religieuse et très-dévote vierge de Jésus-Christ, avait construit un monastère sur le mont Saint-Ruppert. On dit qu'il eut avec elle des entretiens très-doux sur la félicité future ; car cette servante de Dieu était connue de l'abbé de Clairvaux par ses écrits et par ce qu'on lui avait raconté. A son arrivée au couvent, après les cérémonies d'usage, il se fit présenter les livres de l'abbesse ; il les lut avec d'autant plus de soin, que divers critiques les jugeaient à leur manière : les uns respectant ce qu'ils ne comprenaient pas ; les autres les condamnant comme des rêveries. Mais Bernard, *édifié au delà de tout ce qu'on peut dire,* se tourna vers ses compa-

à contribution, pour justifier leurs récriminations contre la papauté et contre la hiérarchie catholique. Nous apprenons que tout récemment il a paru en Allemagne un ouvrage empreint de cet esprit hostile. C'est ce qui nous engage à donner quelque étendue à nos études sur sainte Hildegarde, désirant vivement que ce travail puisse contribuer à éclairer les fidèles sur les publications anti-catholiques, où l'histoire n'est pas moins falsifiée que la religion elle-même.

gnons : Ces révélations, leur dit-il, ne sont pas l'ouvrage de l'homme ; et nul mortel ne les comprendra, à moins que l'amour n'ait renouvelé son âme à l'image et à la ressemblance de Dieu[1]. Cependant l'un des assistants fit observer que beaucoup de personnages savants et ignorants, religieux et séculiers, crucifiaient journellement la servante de Dieu, en répétant que ses visions n'étaient que *des hallucinations du cerveau*, ou des tromperies du démon. Sur quoi saint Bernard répondit : Ne nous étonnons pas, mon frère, que ceux qui dorment dans leurs péchés regardent les choses d'en haut comme des folies, puisque l'apôtre nous affirme que l'homme animal ne comprend point les choses de l'esprit. Oui certes, ceux qui gisent ensevelis dans l'orgueil, dans l'impureté ou dans les autres souillures, prennent pour des rêveries les communications de Dieu ; mais s'ils étaient vigilants dans la crainte du Seigneur, ils connaîtraient les signes certains de l'opération divine. Quant à ceux qui pensent que ces visions proviennent du démon, ils montrent qu'ils n'ont aucune science profonde de la contemplation divine ; ils ressemblent aux juifs qui disaient de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qu'il chassait les démons par la puissance de Belzébub[2]. — Puis,

[1] « Quibus diligenter ex parte revisis, *ultra quam dici potest admirans*, dixisse fertur ad socios ; Hæc scripta non sunt humanitus adinventa, nec potest ea mortalis homo capere, nisi ad Dei similitudinem intus et in anima fuerit reformatus per amorem. »

[2] Reverende pater, vera quidem sunt quæ dixisti, ait monachus quidam devotus et sanctus ; sed multi homines, docti et indocti, religiosi et mundani, animam famulæ Christi, quotidianis oblocutionibus, cruciant, *dum cerebri phantasmata*, aut fallaciter per dæmones, indoctæ feminæ garrulantur *immissa*. *Cui* vir Dei : « Non miramur, inquit, frater carissime, si dormientes in

se tournant vers la sainte abbesse : Pour vous, ma fille, lui dit-il, ne craignez point les propos des hommes, puisque vous avez Dieu pour protecteur : leurs vains discours s'envoleront comme de la paille ; mais la parole de Dieu demeure éternellement[1]. »

Le chroniqueur n'ajoute rien au récit de cette intéressante entrevue ; mais ce qui nous reste des lettres de saint Bernard et de sainte Hildegarde peut nous faire pressentir l'union évangélique et toute vivante qui dès lors s'est établie entre ces deux grandes âmes ; union sainte, étroite et intime, qui n'a pas besoin d'un long temps pour se former ; car elle se contracte dans la sphère spirituelle qui est au-dessus du temps et de l'espace. Elle est le résultat d'une conformité radicale, d'une foncière analogie qui met à l'unisson certaines âmes chrétiennes, et qui produit des sympathies bien autrement attractives et *unitives* que les attraits et les affections de la nature. Ces sortes d'unions sont les fruits rares et inappréciables du plus sublime vœu de

peccatis divinas revelationes existimant somnia, cum sciamus verum dixisse sanctum apostolum : animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei ; stultitia enim est illi, et non potest intelligere, quia spiritualiter examinantur. Omnibus enim in peccatis superbiæ, luxuriæ, avaritiæ, seu aliis vitiis, quasi dormiendo, jacentibus, divinæ admonitiones consueverunt somnia videri, quoniam si vigilarent in timore Domini, signa divinæ operationis vera cognoscerent. Qui autem hæc immitti à dæmonibus existimant, ostendunt se divinæ contemplationis nullam penitus habere scientiam, similes illis judicandi sunt, qui Dominum et Salvatorem nostrum Jesum-Christum in Belzebub potestate ejicere dæmonia dixerunt. »

[1] Ad sanctam quoque Hildegardem per interpretem : « Et tu filia, inquit, non timeas locutiones hominum, cum Deum habeas protectorem, quoniam illorum sermones peribunt ut stipula, verbum autem Domini manet in æternum. » (Trith. in Chron. Hirsaugiensi, ad annum 1147. Apud Bolland. Vit. S. Hildeg. Comment., § III, n. 23, 24. — Act. SS., t. V, Antuerp., 1755.)

Jésus-Christ : « Mon Père, faites qu'ils soient un ! » Dès l'instant où ces liens se forment, ils sont complets, ils sont parfaits, ils sont indissolubles ; ils sont dès le premier abord ce qu'ils seront éternellement : on se voit, on se comprend, on s'aime, sans aucun motif humain. Ce sont des âmes qui, s'accordant avec Dieu, s'accordent conséquemment entre elles et se retrouvent en harmonie avec le foyer central de l'amour.

Tel était le rapport sacré de saint Bernard et de sainte Hildegarde. On en pourra juger par quelques passages de leurs lettres : « Je réponds bien à la hâte, « écrit le serviteur de Dieu, à vos paroles pleines d'af-« fection et de pieuse tendresse ; et plût au ciel que « l'accablement de mes affaires me permît de vous « écrire plus au long ! Béni soit le Seigneur qui vous « comble de ses grâces ! Mais rappelez-vous toujours, « ma fille, que cette grâce est un don gratuit, auquel « vous devez fidèlement correspondre avec amour et « humilité : *car Dieu résiste aux superbes et donne* « *sa grâce aux humbles*. Au reste, quelle instruction, « quelle leçon attendez-vous de moi ? N'avez-vous pas « un maître intérieur qui vous enseigne toutes choses « par son onction ? Je sais que la lumière de l'Esprit « saint vous découvre les secrets du ciel, et vous révèle « ce qui est au-dessus de la portée du commun des « hommes. Lors donc que vous serez devant Dieu, « dans ces heureux moments où votre esprit est uni au « sien, souvenez-vous de moi et de tous ceux avec « lesquels je suis en union spirituelle[1]... »

[1] S. Bern., Epist. 363.

Cette lettre semble répondre à une relation que lui fit sainte Hildegarde, où elle s'exprime ainsi :

« Vénéré père ! vous qui, avec un zèle sublime et « un ardent amour de Jésus-Christ, enrôlez des soldats « sous les drapeaux de la sainte croix !... Je suis tou- « jours fortement pressée par la lumière que je vois en « esprit et qui ne se manifeste point aux yeux de mon « corps... Il y a plus de deux ans, mon père, que « vous-même vous m'apparûtes dans cette vision comme « un homme qui fixe le soleil ; et j'ai pleuré, à cause « de ma faiblesse et de ma pusillanimité. O mon doux « et très-aimable père, je me dépose dans votre âme ; « priez pour moi, parce que j'ai beaucoup à souffrir, « tant que je ne déclare point ce que je vois et en- « tends... Je vous conjure, par la clarté de notre Père « céleste, et par son admirable Verbe, et par la « suave onction de l'Esprit de vérité, et par la sainte « Parole qui parle à toute créature, et par le Verbe « lui-même par qui le monde a été fait, et par la ma- « jesté du Père qui a envoyé son Verbe dans le sein « d'une vierge, où il a pris chair, comme le miel quand « il s'unit au rayon ; je vous conjure de recevoir « mes paroles dans votre cœur ; et n'ayez pas de repos « que vous ne soyez arrivé à Dieu par les élans de vo- « tre âme ; car Dieu lui-même le veut ainsi. Adieu, « mon vénéré père ; fortifiez-vous et soyez intrépide « dans vos saints combats[1]. »

La vie de cette humble servante de Dieu peut offrir aux psychologues de curieuses observations. Dès son enfance, et au sortir du berceau pour ainsi dire, elle

[1] S. Hildeg., Epist. liber, p. 70, 71, 72. — Edit. Colon. 1566.

bégayait les mystères divins et semblait, par une merveilleuse disposition, contempler à la fois les êtres célestes et les réalités terrestres. Ses parents, le comte Hildeberg[1] et la pieuse Mechtilde, ne purent méconnaître en elle les signes d'une précoce sainteté. Ils la vouèrent à Jésus-Christ ; et à peine âgée de huit ans, la jeune fille entra au monastère, et se forma aux exercices ascétiques, sous la direction de la bienheureuse Jutta (Judith), qui la revêtit de la robe des vierges sacrées. Son instruction était simple comme sa vie ; elle apprit à chanter les psaumes et à s'accompagner du psaltérion. Ainsi s'écoula limpidement la première moitié de son existence ; et elle ne se fût sans doute pas distinguée de tant d'autres âmes saintes, inconnues au monde et précieuses devant Dieu, si elle n'eût été malgré elle placée sur le chandelier pour éclairer le sanctuaire de l'Église.

Laissons-la parler elle-même :

« La Sagesse m'illumine intérieurement dans la lumière de l'amour, et m'ordonne de publier comment j'ai été formée à la vision. Elle me dit : O créature, parle ainsi de toi : Dès le premier moment de ma formation, le Seigneur, de son souffle de vie, me vivifia dans le sein de ma mère, et posa en moi le germe de cette faculté de voir... Car l'an 1100 de l'Incarnation, la doctrine des apôtres commença à se refroidir parmi les chrétiens et parmi les ministres de Celui qui est Esprit et Vie. En ce temps je naquis ; et mes parents, après de longs soupirs, me consacrèrent à Dieu. Je n'a-

[1] *Homo rectus et Deo devotus*, dit Jean Trithème, en parlant du père de sainte Hildegarde. (Chron. de Hirs., ann. 1150.)

vais que trois ans, quand tout à coup je vis une vive lumière qui m'apparut et fit tressaillir mon âme. Je ne sus alors comment parler de ces visions qui se renouvelaient fréquemment jusqu'à la quinzième année de mon âge ; et j'écrivis plusieurs de ces choses en tremblant ; car je fus surprise de voir parfois au dehors ce que je n'avais encore vu qu'au dedans de moi ; et demandant à ma nourrice si elle voyait les mêmes choses, elle me répondait que non. J'eus donc de grandes perplexités, et je n'osais plus jamais parler de ces visions à personne[1]... »

La pieuse vierge continue ; elle raconte ses souffrances, ses luttes, ses maladies étranges qui, plus d'une fois, la laissèrent comme morte ; au point qu'un jour on procéda à son inhumation. La crainte des hommes et une certaine timidité pudique l'empêchaient de révéler les dictées de l'Esprit saint.

« J'étais âgée de quarante-deux ans et sept mois, dit-elle, lorsque subitement un rayon lumineux, venant du ciel avec un éclat éblouissant, traversa mon corps tout entier ; il embrasa mon âme, jaillit dans mon cerveau et ma poitrine, et me consuma doucement sans me brûler, ou plutôt me brûla doucement sans me consumer. Je me sentis aussitôt investie d'une lumière nouvelle ; je compris les saintes Écritures : la clef de David me fut donnée ; j'eus l'intelligence des Psaumes, des Évangiles et des autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ; j'en contemplais les mystères, sans toutefois en connaître

[1] Apud Bolland., Act. SS., t. V, Antuerp. 1755. Vit. S. Hildeg., lib. II, cap. I, n. 16, p. 684.

le texte, et sans comprendre la signification littérale des mots et des syllabes[1]. »

De ce moment, sainte Hildegarde, totalement renouvelée et transformée, se rendit à la voix de Dieu qui lui commandait d'écrire ses révélations. Elle obéit; et soudain ses maladies disparurent; elle se releva de son lit de douleur; *mes veines et la moelle de mes os se remplirent de vigueur*[2], dit-elle; et désormais affranchie de toute appréhension humaine, elle promulgua, comme le prophète Jonas, les avertissements et les justices du Très-Haut.

Cependant l'archevêque de Mayence, ne sachant ce qu'il fallait recevoir ou rejeter de ces révélations extraordinaires, jugea convenable de les soumettre à la sagesse du Siége apostolique. C'était le temps où le Souverain Pontife présidait le concile de Trèves. Eugène III mit le plus grand soin dans l'examen d'une affaire si délicate; il voulut prendre connaissance par lui-même des écrits de la célèbre abbesse; *et ce fut l'abbé de Clairvaux, de bienheureuse mémoire,* dit

[1] « Actum est in millesimo centesimo quadragesimo primo filii Dei Jesu-Christi Incarnationis anno, cum quadraginta duorum annorum septemque mensium essem : maxime coruscationis igneum lumen aperto cœlo veniens, totum cerebrum meum transfudit, et totum cor totumque pectus meum velut flamma non tamen ardens, sed calens ita inflammavit... Et repente intellectum expositionis librorum videlicet Psalterii, Evangeliorum, et aliorum catholicorum tam Veteris quam Novi Testamenti voluminum sapiebam; non autem interpretationem verborum textus eorum, nec divisionem syllabarum, nec cognitionem casuum aut temporum callebam. » (S. Hildeg., V. op. quod appellavit *Scivias*, lib. prim., p. 28. Ex lib. trium virorum et trium spiritualium virginum. Emin Paris, ex offic. Henrici Stephani, ann. 1513.)

[2] Venæ autem et medullæ meæ tunc plenæ virium erant. (Vit. S. Hildeg., *lib. II, cap. II*, n. 17, p. 684.)

un ancien biographe, *qui engagea le Pape à ne pas permettre qu'une lumière si admirable demeurât cachée sous le boisseau*[1]. Il envoya plusieurs examinateurs au couvent où vivait la vierge, afin de s'enquérir, *sans bruit et sans vaine curiosité*[2], de tout ce qui pouvait éclairer le jugement du Pontife. Lors donc qu'ils furent de retour à Trèves, ils rapportèrent le livre des révélations de sainte Hildegarde, et l'on en donna lecture en plein concile. Le Pape lui-même, profondément touché, remplit à plusieurs reprises l'office de lecteur; et tous les Pères du concile, admirant la pureté de cette lumière, glorifièrent *de cœur et de bouche* l'auteur de tant de merveilles[3].

Les volumes présentés au concile composent le grand recueil intitulé : Scivias : « *Apprenez les voies de Dieu*[4]. » Ce titre est peut-être un de ces mots mystiques, propres à la sainte, qui jaillissaient parfois de son âme comme les mots d'une langue inconnue. Une foule d'expressions du même genre sont intraduisibles; elles se distinguent par leur énergie

[1] Aderat item ibidem sanctæ recordationis Bernardus abbas Claravalis, quo mediante, cæterisque annitentibus, monebatur summus Pontifex ne tam insignem lucernam silentio tegi pateretur. (Ibid., lib., I, cap. I, n. 5, p. 688.)

[2] Sine strepitu vel curiositatis acumine. (Ibid.)

[3] His Papa recognitis, jubet repræsentari scripta beatæ Hildegardis... et ex manibus propriis tenens, ipseque recitatoris vice functus, archiepiscopo et cardinalibus, omnibusque qui de clero aderant, publice legit, ac responsa virorum, quos ad hæc indaganda miserat, pronuncians, omnium mentes et voces in laudem conditoris, et congratulationem excitavit. (Ibid.)

[4] *Scivias Domini : Connais les voies du Seigneur*. Trois livres de révélations imprimées à Paris chez Etienne, en 1513, avec cinq autres livres mystiques, intitulés : *le Livre des trois hommes et des trois vierges spirituels*. « Liber trium virorum et trium spiritualium virginum. »

Les trois hommes spirituels sont : 1° *Hermas*; 2° *Uquetinus*, d'abord cha-

radicale et l'harmonie de leur forme. Il serait difficile de donner une idée de la science vaste et de la majesté du style qui caractérise les œuvres de sainte Hildegarde. Il faudrait, pour les approfondir, posséder quelques rayons de la lumière qui les a fait naître. La vérité semble y reposer avec plénitude; elle étincelle dans chaque mot, dans l'expression du texte comme dans la profondeur du sens. Selon que le déclare Hildegarde, elle voyait dans son âme le reflet des choses du ciel, pendant que les yeux de son corps contemplaient les mêmes réalités, sous d'autres formes, dans la nature extérieure. De là un admirable symbolisme des phénomènes naturels et des mystères de l'ordre surnaturel qui, se produisant ensemble, ouvre à la contemplation un double horizon. C'est une intuition simultanée des deux mondes, saisis dans leurs rapports et leur pénétration réciproque. Le monde, l'univers, aux yeux de la sainte, est comme transparent; elle plonge, d'un regard lucide, jusqu'à la racine mystérieuse des choses, et jusqu'au point central où les formes finies touchent à l'infini.

Outre les visions qui se rapportent à l'état de l'Église et à ses destinées futures, visions dont nous ci-

noine de Saint-Augustin, puis religieux de Saint-Vincent à Metz; 3° *F. Robert*, dominicain.

Les trois vierges sont: 1° *sainte Hildegarde;* 2° *sainte Elisabeth de Schonau;* 3° *sainte Mechtilde.*

Cet ouvrage a été réimprimé à Cologne en 1628.

Il existe encore de sainte Hildegarde un volume imprimé à Cologne, en 1566, intitulé: *Sanctæ Hildegardis, etc.; epistolarum liber*, qui comprend sa correspondance, plusieurs traités, les solutions de trente-huit problèmes, l'*explication de la* règle de Saint-Benoît, celle du Symbole de saint Athanase, et la *vie de sainte* Hildegarde. Nous n'en connaissons aucune traduction française.

terons quelques fragments remarquables dans le chapitre suivant, le *Scivias* contient un grand nombre de traités sur la nature de Dieu et de l'homme, sur les mystères de la vie, sur les *sons* et les *tons* de la musique divine, sur certaines parties de la médecine et de la science naturelle, sur la vertu des plantes et des éléments. La plupart de ces traités ou contemplations poursuivent une vue générale dans une multitude d'applications diverses. Elle insiste sur la *matière première de toutes choses*[1], création primitive, sagesse créée, qu'elle appelle le *vêtement de Dieu, sa demeure, son siége.* D'après ses indications, *la Sagesse, la Cité céleste, la Vierge, l'Église,* présentent le plus d'analogie avec cette créature primitive[2]. Elle donne aussi le nom de *vêtement de Dieu* à l'humanité du Fils incréé, et elle dit : « Dieu éter-
« nel eut éternellement, dans son *idée* (dans sa Sa-
« gesse), ce *vêtement* qui est l'humanité de son Fils[3]. »

Voici quelques extraits des visions de Scivias :

« Je vis une atmosphère très-pure dans laquelle
« j'entendis les ravissantes harmonies des sons mu-
« sicaux : harmonies de joies, accords de voix di-
« verses, concerts des âmes qui persévèrent éter-
« nellement dans l'amour de la vérité; soupirs et
« transports de celles qui remontent à la lumière,
« après leur chute : exhortation des vertus, s'exhor-

[1] Ad Mogunt., p. 131.

[2] Cœlestis Jerusalem, quæ per summum artificem, scilicet omnipotentem Deum, ornanda erat, coram ipso, quemadmodum materia omnium rerum, ante creationem mundi apparuit.

[3] Ipse enim æternus Deus qui in scientia sua æternaliter habuit tunicam, id est humanitatem Filii. (Epist. ad Mogunt., p. 125.)

« tant les unes les autres, et sauvant les peuples affran-
« chis du joug de Satan[1]. » Cette vision est intitulée : *Symphonie de la Vierge Marie*. Elle s'adresse en ces termes à l'auguste Reine des anges : « Perle res-
« plendissante! en toi je contemple la lumière toute
« pure du ciel ! Dieu, par son Verbe unique, a créé
« la matière première qui fut troublée par Ève. Mais
« en toi, ô perle diaphane, le même Verbe engendre
« et fait renaître toutes les vertus, comme il fit à l'ori-
« gine, quand il produisit toutes les créatures de la
« matière primordiale[2]. »

La sainte parle souvent de la musique comme d'un langage plein de mystère. Elle dit dans une de ses lettres : *L'âme est une harmonie..... une sympho-nie.....* énergique et gracieuse définition ! Elle affirme que la musique divine est la voix de l'Esprit, sublime langage dont la musique terrestre n'est qu'un écho affaibli et une imitation dégradée. Elle veut que cet art, d'origine céleste, soit cultivé avec piété ; et elle donne le nom de *sages* à ceux qui lui servent d'organes et lui prêtent des instruments[3].

[1] Sciv., III, Vit. 13, p. 17.

[2] « O splendidissima gemma! serenum decus solis tibi infusum est, fons saliens de corde Patris, qui est unicum Verbum ejus per quod creavit mundi primam materiam, quam Eva turbavit. Hoc Verbum fabricavit in te hominem, et es illa lucida gemma a qua ipsum Verbum eduxit omnes virtutes, quemadmodum in prima materia omnes protulit creaturas. O tu suavissima virga frondens de stirpe Jesse !... »

[3] On sait que Pythagore exigeait aussi que les disciples de la sagesse, c'est-à-dire, les philosophes de son école, fussent initiés à l'art musical.

Nous avons déjà eu l'occasion d'en faire la remarque : il y a dans les lois immuables de l'harmonie, une secrète vertu, une signification mystérieuse, une *puissance d'expression*, dont la portée est bien au-dessus des effets de la musique *vulgaire*. La musique est une éloquence ; et selon que l'esprit qui l'inspire vient

Nous trouvons ailleurs, au sujet de la constitution du globe terrestre, des paroles d'autant plus étonnantes, qu'elles semblent coïncider avec les travaux des géologues modernes :

« J'ai affermi le globe, dit le Seigneur, dans le « feu, le nuage et l'eau... Les pierres, ossements du « monde, sont sorties en fusion du feu et de l'eau... ; « et l'*humus*, comme une moelle, est sortie verte « sous l'influence de l'eau[1]... »

On remarquera l'analogie de cette explication avec la question naguère controversée en géologie, entre les *neptuniens* et les *plutoniens*; les uns attribuant tout à l'eau, les autres tout au feu : c'est à la fois au feu et à l'eau que sainte Hildegarde, comme les savants de nos jours, rapporte l'ossification terrestre.

Plus bas, parlant de la fin des temps et du repos final des créatures, elle s'exprime ainsi : « Les astres perdront leur mouvement inquiet de circonvolution, parce qu'il n'y aura plus de temps, et que « les choses se reposeront dans l'éternité[2]. » Ici encore l'humble religieuse enseigne ce que plusieurs savants modernes commencent à soupçonner : « La « terre, dit Ritter, cherche peut-être, dans ses révo- « lutions continuelles, le lieu de son repos. » Herschell aussi affirme que tous les globes iront se repo-

d'en haut ou d'en bas, elle produit des émotions sublimes ou grossières; elle remue l'âme ou les sens ; elle seconde l'essor du sentiment religieux, anime la prière et fait couler les larmes ; ou bien elle se prête, en se ravalant, à l'esprit du monde, excite les passions tumultueuses, étourdit la raison elle-même et harmonise toutes les turpitudes.

[1] Angulos orbis... igne, nube, et aqua firmavi... Lapides de igne et aqua sicut ossa fudi, et terram de humiditate et viriditate quasi medullam constitui. (Ep. ad Colon., p. 157.) — [2] Inquietudinem circumvolutionis suæ, etc.

ser dans leur foyer central; et cette assertion a été répétée, sous une forme plus délicate, par Herder, quand il dit « que les fleurs de tous les mondes se « réuniront dans un même jardin. » On aime à constater ces rapprochements entre les observations des savants et les contemplations des saints : l'accord des phénomènes terrestres avec les vérités révélées doit ressortir nécessairement de la science véritable.

Sainte Hildegarde, dans une autre vision, contemple la tour de la Sagesse, tour qui n'est point encore achevée et qui s'élève incessamment vers le ciel. Au pied de la tour s'agitent les hommes de la science spéculative; ils vont et viennent, et n'y entrent pas; les hommes de pratique seuls y pénètrent et se placent, revêtus de robes blanches, aux divers degrés de l'édifice céleste, depuis la base jusqu'au sommet, lequel va lui-même toujours en montant.

Parmi ces tableaux allégoriques se trouvent parfois des jets de lumière qui éclaircissent les points les plus obscurs de l'Écriture sainte. Nous n'en donnerons qu'un seul exemple qui terminera ce chapitre. On proposa la difficulté suivante : Les livres sacrés enseignent, d'une part, que l'Éternel créa toutes choses *à la fois*[1]; et, de l'autre, la Genèse rapporte que Dieu fit l'œuvre de la création *en six jours*. Comment concilier ces deux paroles?

La sainte répond :

« Le Dieu tout-puissant, qui est la vie sans com- « mencement et sans fin, et qui, de toute éternité, a « conçu les existences dans sa divine sagesse (*in*

[1] *Qui vivit in* æternum creavit omnia simul. (Eccl., XVIII, 1.)

« *scientia sua), a créé en même temps la matière* « *des choses célestes et la matière des choses ter-* « *restres*[1]; c'est-à-dire, le ciel, matière lumineuse; et « la terre, matière opaque. Or, la matière lumineuse « dardait comme des rayons d'une lumière condensée « que réfléchissait la matière opaque; en sorte qu'elle « lui était unie. Et ces deux matières, créées simul- « tanément, apparurent comme un même cercle. Et « lors du premier *Fiat*, les anges sortirent avec leur « habitacle de la matière lumineuse. Et parce que « Dieu est Dieu et homme, ils furent créés à la res- « semblance du Père; et l'humanité, dont le Fils dut « se revêtir, fut créée à son image. Ainsi, au com- « mandement de Dieu, chaque créature sortit, selon « son espèce, de la matière opaque. *Car les six jours* « *sont les six œuvres: le commencement et l'ac-* « *complissement de chacune de ces œuvres forment* « *ce qui est appelé un jour*[2]. Et après la création « de la matière première, l'esprit de Dieu fut porté « sur les eaux; et tout à la fois, simultanément, et « sans aucun intervalle, Dieu dit : Que la lumière « soit! *Fiat Lux*[3]! »

[1] Materiam omnium cœlestium et terrestrium simul creavit.

[2] Sex enim dies sex opera sunt : quia inceptio et completio singuli cujusque operis, dies dicitur. — [3] S. Hildeg., Epistolarum liber, p. 208.

CHAPITRE X.

Continuation du chapitre précédent.

La gravité des enseignements de sainte Hildegarde, le puissant intérêt qui s'y rattache, et la sanction dont le concile de Trèves a revêtu ses livres si peu connus de nos jours, justifieront, aux yeux des lecteurs sérieux, l'étendue que nous donnons à cette partie de notre travail. Nous transcrirons ici, en l'abrégeant, une magnifique épître que la sainte adressa au clergé de Cologne; car, dans cet écrit, se trouve la substance des vérités et des visions prophétiques répandues dans la plupart des autres livres. Nous parlerons ensuite des révélations touchant l'Antechrist et la fin des temps.

« Hildegarde au clergé de Cologne[1].

« O mes fils, qui paissez mes troupeaux (dit le Seigneur), comment ne rougissez-vous pas, vous qui violez les préceptes divins, tandis que toutes les créatures obéissent à la loi de leur Créateur! Vous qui, comme le soleil et les astres, avez reçu la mission d'éclairer le

[1] S. Hildeg., Epist. lib., p. 156. — « O filioli, qui greges meos pascitis, quare non erubescitis, cum cæteræ creaturæ, quæ de præcepta magistro suo habent, non deserunt, sed perficiunt? Vos constitui sicut solem et cætera luminaria, ut *luceretis hominibus* per ignem doctrinæ in bono rumore fulgurantes, et ar*dentia corda* parantes... » (Pag. 158.)

monde, de répandre les feux de l'amour et les splendeurs de la science, vous restez muets; et votre front est dépouillé de la lumière qui devrait l'environner, comme l'auréole qui brille autour des étoiles..... Vous êtes semblables à la nuit obscure *respirant les ténèbres* (*nox spirans tenebras*); vous êtes comme des reptiles venimeux qui se plaisent dans les cavernes...

« Hélas! voilà ce que vousêtes! tandis que, d'après l'Écriture, vous devriez être semblables à *la montagne de Sion sur laquelle habite le Seigneur*. Comblés des bénédictions d'en haut, et consacrés par l'auguste caractère du sacerdoce, vous devriez être un vivant sanctuaire embaumé de myrrhe et d'encens (la pénitence et la prière), au sein duquel Dieu lui-même ferait sa demeure et ses délices. Mais c'est ce que vous ne voulez pas. Vous courez avec emportement où les passions du jeune âge vous entraînent; et comme des enfants sans raison, vous ne savez pas même bégayer la parole de vérité...

« Oui, la puissance de Dieu courbera vos têtes altières; parce que vous ne craignez ni Dieu ni les hommes, et que vous ne haïssez pas l'injustice; parce que vous accordez à votre chair tout ce qu'elle demande, et que vous ne faites point vos œuvres pour la gloire de Dieu et le salut des âmes...

« O malice! ô coupable égarement de ceux qui ne désirent vivre ni pour Dieu ni pour les hommes; qui veulent le repos sans travail, la récompense sans sacrifices, qui n'aspirent à la sainteté que par une vaine ostentation! C'est comme Satan, quand il dit: Je suis pieux et saint!..... Ah! c'est de vous qu'il est écrit: *Ils ont des yeux et ne voient point*; des oreilles

n'entendent pas; des narines et ne sentent pas[1]. Car au lieu de voler avec la rapidité du vent, pour répandre l'instruction parmi les peuples, de faire entendre votre voix jusqu'aux extrémités de la terre, vous vous fatiguez à courir après les vains hochets du monde... Vous devriez être des colonnes de feu, marchant à la tête des fidèles, les guidant par vos exhortations et vos exemples, les introduisant dans les voies d'une sainte discipline, *de peur,* dit l'Écriture, *que la colère céleste ne s'embrase et qu'ils ne se perdent en dehors du chemin de la justice*[2].... Mais vous dites : Nous ne pouvons venir à bout ni de ceux-ci ni de ceux-là !... Vous dites : Nous n'avons pas le temps de parler aujourd'hui ! Vous dites : On ne veut plus nous écouter comme autrefois !... A cela je réponds que le pieux Abel, malgré la haineuse jalousie de son frère, n'a pas laissé que de présenter son offrande au Seigneur. Noé, lors de l'épouvantable châtiment du déluge, exécuta les ordres de Dieu, malgré les propos des hommes qui s'écriaient : Que fait celui-là ? les tempêtes vont abîmer son ouvrage ! Abraham offrit son fils en holocauste, sans écouter les protestations douloureuses de son propre cœur. Moïse supporta les contradictions et les outrages des enfants d'Israël, sans leur épargner les menaces du Seigneur, et sans dévier des voies de la sainteté. Les prophètes ont tous donné leur vie plutôt que de négliger la mission d'en haut. Et vous, insensés, pour ne point troubler vos aises,

[1] Ps. CXIII.

[2] *Ps. II.* « Apprehendite disciplinam nequando irascatur Dominus, et pereatis de via justa. »

pour éviter les tribulations passagères de cette vie, vous amassez sur vos têtes, et vous vous préparez pour le siècle futur un immense poids de tourments. Vous devriez être le jour et vous êtes la nuit! car il faut nécessairement que vous soyez l'un ou l'autre : si vous n'êtes point la lumière du jour, vous n'êtes qu'une nuit ténébreuse et profonde [1]... »

Ici sainte Hildegarde, détournant son regard des pasteurs infidèles, s'élève à de hautes contemplations, et considère le sacerdoce catholique à sa source divine :

« Le Fils de Dieu posa les fondements de l'Église, comme autrefois l'arche de Noé, sur la cime des plus hautes montagnes. Il y introduisit, par les portes de la foi, les peuples, les rois, les princes de la terre, les justes et les pécheurs. C'est lui qui, dans la personne d'Abraham, consacra l'obéissance; et le Verbe s'étant fait chair, il se soumit lui-même à l'obéissance jusqu'à la mort... Dans le mystère de la circoncision, il figura le baptême par lequel les apôtres, au nom de la sainte Trinité, ouvrirent les voies du salut, et subjuguèrent l'antique ennemi de l'homme. Une génération nouvelle sortit de ses eaux mystiques par la voie de l'Esprit, voie dans laquelle Ève était demeurée stérile. C'est pourquoi Marie apporta au monde une grâce plus grande que celle qu'Ève avait perdue...

« Et le Verbe étant devenu homme, il plut à Dieu d'établir parmi les hommes une hiérarchie correspondante à celle des anges : les évêques, les prêtres et les autres ordres de l'Église, devant reproduire les divers

[1] Dies esse deberetis, sed nox estis. Nam aut nox, aut dies eritis. » (S. Hild., Epist. lib., p. 162.)

degrés des chœurs angéliques[1]..... Et ainsi le peuple régénéré selon l'Esprit, était en honneur devant Dieu... Mais dans la suite, ils commencèrent à rompre le pacte avec l'Esprit saint; ils négligèrent l'observation des préceptes, pour suivre leur volonté propre, pour se livrer aux déréglements des mœurs et des doctrines, pour s'assujettir de nouveau au joug des passions...

« Et du sein de la lumière, j'entendis une voix qui me dit : O fille de Sion! la couronne d'honneur de tes fils s'est obscurcie; elle leur sera ôtée, et le manteau trop ample de leur abondance sera diminué. Ils ont des mamelles et ne nourrissent point les agneaux; ils ont un gosier, et ne crient pas; ils ont des mains et n'agissent point... Ils recherchent la gloire sans le mérite,

[1] « Et quia Verbum Dei incarnatum erat, Deo placuit, quod omnes ordines angelorum, qui per nomina sua hominibus nota sunt, in spiritali populo spiritaliter designarentur, velut in presbyteris et episcopis, ac in cæteris hujusmodi spiritalibus ordinibus.» (S. Hild., lib., p. 164.)

Et de vivente luce iterum audivi vocem, dicentem : O filia Sion, corona honoris capitis filiorum tuorum inclinabitur, et pallium dilatationis divitiarum eorum imminuetur... Nam et ubera ad nutriendum parvulos meos eis data sunt, quæ ipsis non præbent. Vocem quoque habent et non clamant : opera etiam eis data sunt, et non operantur. Gloriam absque merito habere volunt, et meritum absque opere... (Ibid., p. 165.)

Sed ego qui sum, audientibus me dico : In tempore illo cum istud fiet: per *quemdam errantem populum pejorem erranti populo qui nunc est*, super vos prævaricantes prævaricatores ruina cadet, qui ubique vos persequetur, et qui opera vestra non celabit. Sed ea denudabit, et de vobis dicet : Isti scorpiones sunt in moribus, et in operibus serpentinis. Sed et quasi in zelo Domini de vobis imprecabitur : *Iter impiorum peribit.* (Ps. I, 6.)

... Sed populus iste qui hoc faciet, a diabolo seductus et missus, pallida facie veniet, et velut in omni sanctitate se componet; et majoribus secularibus principibus se conjunget. Quibus et de vobis sic dicent : Quare hos vobiscum tenetis et quare eos vobiscum esse patimini, qui totam terram immaculosis iniquitatibus suis polluunt? Isti enim ebrii et luxuriosi sunt, et nisi eos a vobis *abjiciatis, tota* Ecclesia destruetur. (S. Hild., p. 166.)

et le mérite sans les œuvres... Qu'ils prennent garde de perdre leurs priviléges comme Chanaan, qui perdit sa bénédiction, et devint l'esclave de ses frères... »

Après avoir dévoilé les desseins de Satan sur les hommes qui participent à ses œuvres, la sainte prédit le schisme terrible qui s'est en effet accompli dans les temps modernes; elle en révèle toutes les phases diverses, avec une surprenante précision.

« Moi qui suis Celui qui est, je dis à ceux qui m'écoutent : Quand ces choses arriveront, *un peuple aveuglé par l'erreur et plus mauvais que le peuple qui s'égare maintenant,* prévaricateur lui-même, tombera comme une ruine sur les prévaricateurs. Il vous poursuivra sans relâche, et manifestera vos turpitudes en plein jour. Il les publiera, et dira de vous : Ce sont des scorpions dans leurs doctrines et des reptiles dans leur conduite ! Et, gonflés d'un zèle vaniteux pour la maison du Seigneur, ils vous appliqueront cette imprécation : *La voie des impies périra !* Or les hommes séduits et poussés par le démon, qui en agiront ainsi avec vous, se montreront en public avec un visage pâle et avec les dehors d'une vie régulière. Ils feront alliance avec les princes du monde, et leur diront : Pourquoi souffrez-vous ces impies qui souillent toute la terre de leurs scandaleuses iniquités ? Ils sont livrés au vin et à la débauche; et si vous ne les chassez, c'en est fait de l'Église !

« Et ces gens prendront un costume plus simple et plus grossier que le vôtre; ils se couperont les cheveux d'une autre manière, et paraîtront aux yeux des hommes, saints et irréprochables; car ils ne sont point avares, ils n'amassent point de trésors, et affichent une

grande régularité de mœurs [1]. Cependant Satan est avec eux, cachant son venin, comme au commencement du monde, quand il fit tomber Adam... C'est au moyen des esprits de l'air que Satan communique avec eux ; car la méchanceté des hommes charge l'atmosphère de ces sortes d'esprits qui, comme des essaims de mouches et de moucherons, voltigent en quantité innombrable autour des pervers. »

Sainte Hildegarde signale les différentes apparences de vertu que prendront quelques-uns des séducteurs. Ils pratiqueront, par l'instigation du démon lui-même, le désintéressement, la chasteté et d'autres disciplines. Puis elle continue, en poussant son regard prophétique toujours plus avant dans l'avenir :

« Les hommes qui, en ce temps, faibliront dans la foi catholique, seront pris au piége de ces démonstrations extérieures de la piété. Ils prêteront leur servile ministère aux entreprises des novateurs, et les imiteront autant que possible. Ils s'attacheront à eux, parce qu'ils les croiront justes, et s'uniront à eux dans la persécution des fidèles qui auront persévéré dans la foi. Or, parmi ces derniers, il se trouvera de très-courageux soldats ; et l'on ne parviendra point à ébranler certaines congrégations d'âmes saintes, dont la conduite est sans reproche [2]... car on verra l'accomplisse-

[1] Populus autem qui hoc de vobis dicet, vilibus cappis qui alieni coloris sunt induitur : et recto modo tonsus incedet, atque omnibus moribus suis placidum et quietum se hominibus ostendet. Avaritiam quoque non amat, pecuniam non habet, et maximam abstinentiam imitatur... (S. Hild.)

[2] Sed et quasdam congregationes sanctorum, quorum conversatio sancta *est*, movere non poterunt.... Sed tum secundum quod Heliæ dictum est *(III Reg.,* XIX), multi justorum servabuntur, qui in erroribus istis non con-

ment de ce qui fut dit à Élie : Beaucoup de justes seront sauvés (III Reg. xix) ; et parce qu'ils n'auront point pactisé avec les doctrines de l'erreur, ils ne seront point arrachés de leurs fondements... C'est ainsi, dit le Seigneur, que l'iniquité sera purgée par l'iniquité... car il est nécessaire que la tribulation et la contrition purifient les œuvres de l'homme : il faut que le scandale arrive ; mais malheur à celui par qui il arrive !...

« Or, ces séducteurs ne sont pas ceux dont il est parlé, qui suivront Satan, lorsqu'au dernier jour il s'élèvera jusqu'au ciel pour se faire semblable à Dieu[1], comme il l'a fait dès le commencement ; *ils n'en seront que le germe, pour ainsi dire, et les précurseurs*... Mais l'aurore de la justice se lèvera enfin, et des jours meilleurs commenceront pour vous. Les maux passés vous rendront plus vigilants et vous inspireront la crainte de Dieu. Vous brillerez de nouveau comme l'or pur ; vous vous fortifierez de plus en plus dans cet heureux état ; et vous serez fermes comme les anges fidèles qui ont été affermis dans l'amour, à la chute de Lucifer[2]...

fundentur, nec a fundamentis suis destruentur.... Sic iniquitas quæ iniquitatem purgabit, super vos ducetur, sicut scriptum est.... Nam opportet ut per tribulationes et contritiones prava hominum opera purgentur.... « Necesse est enim ut veniant scandala : verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit. » (Matth., XVIII, 7. — Ad Cler. Colon. Epist. Hildeg., p. 167, 168 passim. Edit. Colon., 1566.)

[1] Ascendam super altitudinem nubium, similis ero altissimo. (Isaïe, XIV, 14.)

[2] Isti autem deceptores illi non sunt, qui ante novissimum diem venturi sunt, cum diabolus in altum volaverit (Isaïe, 14) ut ipse in initio contra Deum pugnare cœpit, sed præcurrens germen illorum sunt : sed tamen postquam ipsi in perversitatibus Baal et in aliis pravis operibus sic inventi fuerint, principes et aliis majores in eos irruent, et velut rapidos lupos eos occident, ubicumque eos invenerint. Tunc aurora justitiæ et novissima vestra meliora

« Maintenant donc, ô enfants de Dieu, écoutez et comprenez ce que l'Esprit vous dit, afin que vous ne perdiez point votre héritage. Et moi, pauvre et timide fille, je me sentais depuis deux années vivement sollicitée de vous transmettre ces avertissements. Mais à cause des divisions qui régnent parmi vous, j'ai tardé jusqu'à ce jour. »

La sainte, dans ses hautes révélations, semble dérouler aux regards des mortels toute la suite des siècles jusqu'au dénoûment final des choses humaines. Elle décrit, en caractères mystérieux, les grandes catastrophes du passé et de l'avenir, qui apparaissent dans leur ensemble à l'œil de son âme. Mais les vérités sur lesquelles elle appelle le plus énergiquement l'attention des chrétiens, sont celles qui regardent l'Antechrist et les derniers jours du monde.

Nous citerons quelques-uns des passages les plus remarquables de ces prophéties, parce qu'il peut être utile de les répéter dans un temps où l'on n'y pense guère. La sainte commence ainsi :

« Il arrivera une époque où les hommes, séduits par le fils de la perdition, mettront en doute la foi de l'Église, et diront avec anxiété : Que faut-il croire de Jésus-Christ?...

« Alors la foi catholique chancellera parmi les peuples. L'Évangile et la doctrine du salut seront négligés ; on perdra le goût de la parole de vie, et la charité

prioribus erunt, ac de omnibus præteritis timorati eritis, et quasi purissimum aurum fulgebitis...

Ipsi namque de præterito timore et de præterito dolere ad justitiam confortabuntur, quemadmodum angeli in casu diaboli in amore Dei confortati sunt. (S. Hildeg., p. 169. ed. Boll.)

se refroidira. O pasteurs, je vais vous révéler des choses qui jusqu'à présent étaient scellées dans les saintes Écritures.... Car le temps est marqué où le fils de la perdition doit venir. Fortifiez-vous donc et prenez courage, ô vous tous qui êtes mes élus, et tenez-vous en garde contre les piéges de la mort. Attachez-vous à la parole divine, et suivez les traces de celui qui a paru dans le monde, non pas avec l'appareil d'une orgueilleuse ostentation, mais dans un état d'abaissement et d'humilité profonde[1].

« Écoutez et comprenez! Voici ce que l'Esprit dit de l'Église pour les temps de la dernière erreur : Le fils de la perdition sera précipité; alors l'enfer vomira sa corruption sur la terre, et le monde verra la mort à découvert dans la perdition de la perdition....

« Mais la tête ne doit pas être sans corps et sans membres. La tête de l'Église, c'est le Fils de Dieu; le corps et les membres, c'est l'Église et ses enfants. Or, l'Église n'a pas encore atteint sa plénitude dans son corps; elle se développe jusqu'au jour où son nombre sera rempli. Alors, dit le Seigneur, je dissoudrai les éléments avec ce qu'il y a de mortel dans la chair de

[1] .... Fides ecclesiasticæ institutionis velut in dubio habenda est, hominibus multo errore dicentibus : Qui est quod dicitur de Jesu? Verumne est an secus? etc..

Sed nunc catholica fides in populis vacillat, et Evangelium in hominibus claudicat..., et cibus vitæ divinarum Scripturarum jam tepefactus est... Sed ego qui sum edissero per eam nova secreta et multa mystica quæ hactenus in voluminibus latuerunt... Convalescite ergo et confortamini, electi mei, præcaventes ne in laqueum mortis cadatis....Vestigia illius imitamini qui vos viam veritatis edocuit cum in mundo cum magna humilitate et non cum superbia apparuit. (Scivias, III, p. 112 et 118. Boll.)

l'homme.... Déjà le sixième nombre s'achève et le septième commence ; c'est un temps de repos...

« Vous donc, ô hommes qui vivrez en ce temps ! vous avez encore une période à parcourir ; puis viendra l'homicide qui entreprendra de renverser la foi catholique... »

Sainte Hildegarde répète avec l'Évangile, que nul ne peut dire le moment où l'Antechrist se manifestera au monde ; les anges mêmes l'ignorent. Mais cette manifestation sera, en quelque sorte, la parodie de l'incarnation du Verbe divin. Elle continue :

« Le Christ n'est venu ni au commencement ni à la fin des temps ; il est venu vers le soir (*ad vesperas*), alors que la force du jour était écoulée. Que se passa-t-il alors ? Il ouvrit les sources de la loi et donna issue aux grands fleuves de la vertu. Il rendit au monde, en sa personne, la sainte virginité ; et les germes divins, fécondés par l'Esprit, purent reprendre racine dans le cœur des hommes régénérés...

« Mais l'homicide à son tour viendra subitement ; il viendra à l'heure où le soleil se couche et où la nuit succède au jour. O fidèles, écoutez ce témoignage, et gardez-le comme une sauvegarde dans votre souvenir, afin que la terreur ne vous trouve point dépourvus ; et que l'homme de péché, venant à l'improviste, ne vous entraîne point dans la perdition. Armez-vous de toutes les armes de la foi, et préparez-vous à un grand combat...

« L'homme de péché naîtra d'une femme impie qui, dès son enfance, aura été initiée aux sciences occultes et aux artifices du démon. Cette femme vivra dans le désert *avec des hommes* pervers, et s'abandonnera au crime

avec une ardeur d'autant plus effrénée, qu'elle s'y croira autorisée par les communications d'un ange. Et ainsi, dans les feux d'une brûlante concupiscence, elle concevra, sans savoir de quel père, ce fils de la perdition. Alors elle enseignera que la fornication est permise ; elle se produira comme une sainte, et sera honorée comme une sainte[1]...

« Lucifer, l'antique et rusé serpent, remplira de son souffle l'ignoble fruit de ses entrailles, et possédera tout entier le fils du péché[2]... Et celui-ci, quand il aura atteint l'âge viril, se posera en nouveau maître et enseignera une doctrine perverse. Bientôt il s'insurgera contre Dieu et contre les saints, et il acquerra une si grande puissance, que, dans son fol orgueil, il voudra s'élever au-dessus des nuées. Et de même que,

[1] Cum enim tempus illud advenerit quo nequissimus ille deceptor horribiliter apparebit, mater illa quæ istum fallacem in mundum parturiet a pueritia in puellari ætate diabolicis artibus plena vitiis, in deserto abjectionis inter nefandissimos homines nutrita est... et in tanta studio turpitudinis cum illis se polluit, velut angelus sanctus fervorem pravitatis illius eam perficere jubeat. Et sic in ferventissimo ardore fornicationis illius filium perditionis concipit, nesciens de quo semine virorum illorum eum conceperit... Fornicationem autem quam perpetravit sanctam dicit. Unde et populus illam sanctam putat et nominat. (Ibid.)

Les récentes doctrines *de la femme libre* seraient-elles un pressentiment ou un commencement de réalisation de cette prophétie du douzième siècle ?

[2] Sed Lucifer serpens scilicet antiquus... coagulationem hanc artibus suis afflat, et eam omnibus viribus suis totam in ventre matris illius possidet. (Ibid., ibid.)

.... Qui cum ad plenam ætatem pervenerit, manifeste contrariam doctrinam docebit : ita mihi et electis meis repugnans, tantam fortitudinem acquirens, ut in magna potestate sua, se supra nubes elevare conetur.

.... Ut diabolus in initio dixit : Similis ero Altissimo, et cecidit ; ita etiam permitto ut idem diabolus in tempore novissimo cadat cum ipse in [illegible] suo dicit : *Salvator* mundi ego sum. (Ibid., ibid.)

dans les premiers jours, Satan dit : Je serai semblable au Très-Haut, et tomba; ainsi dans les derniers temps, il tombera, lorsqu'il dira dans la personne de son fils : Je suis le Sauveur du monde....

« Il fera alliance avec les rois, les princes, les riches, les puissants de la terre; il condamnera l'humilité, et donnera cours à toutes les doctrines de l'orgueil. Son art magique simulera les plus étonnants prodiges; il ébranlera l'atmosphère; il commandera à la foudre et à la tempête, à la grêle et aux orages; il transportera des montagnes, desséchera des fleuves, ranimera dans les forêts la verdure flétrie. Ses tromperies s'exerceront sur tous les éléments, sur l'élément sec et sur l'élément humide; principalement sur l'homme. Il semblera ôter la santé et la rendre; il chassera les démons et même ressuscitera des morts. Comment cela? En renvoyant quelque âme possédée dans un cadavre, pour l'agiter un peu de temps; mais ces sortes de résurrections seront de courte durée...

« A la vue de ces choses, bien des esprits chancelants croiront en lui. D'autres, sans lui accorder une entière confiance, et tout en gardant leur foi primitive, ambitionneront les faveurs de l'homme pervers, ou craindront ses disgrâces. Et ainsi, beaucoup seront séduits parmi ceux qui, n'ayant jamais ouvert l'œil intérieur de leur âme, vivent habituellement dans les choses extérieures... Et l'on dira, dans la perplexité où se trouvera l'Église : la doctrine de Jésus est-elle vraie ou non?

« Alors apparaîtront Hénoch et Élie. Ces deux hommes extraordinaires, vénérables par leur âge et par leur stature, témoigneront devant les enfants de Dieu que le fils de la perdition, le ministre de Satan, n'a passé

sur la terre que pour perdre les hommes. Ils parcourront les lieux où il aura répandu sa doctrine, et opéreront des prodiges par la vertu de l'Esprit saint. Les fidèles seront fortifiés, la foi sera réchauffée; mais les méchants commenceront à trembler[1]...

« Cependant l'homme de péché fera un dernier effort; et se gonflant orgueilleusement en lui-même, il lèvera sa tête au-dessus de toutes choses, jusqu'à se faire adorer. Il montera sur une haute montagne, et de là s'élancera vers le ciel; mais un coup de foudre le terrassera! Et le Seigneur le fera périr du souffle de sa bouche...

« Dès que l'impie sera tombé, beaucoup d'âmes égarées reviendront à la vérité, et les fidèles feront des progrès merveilleux dans la voie des saints. Et de même que David rappela la première femme à laquelle il s'était uni, mais qui s'était souillée par l'adultère, de même le Fils de Dieu rappellera la Synagogue et la fera rentrer en grâce.

« Alors l'épouse du Christ s'élèvera, forte et puissante, avec une admirable beauté, et sa magnificence brillera d'un éclat sans nuage. Tous reconnaîtront que le Seigneur seul est grand : tous confesseront sa puissance; et il régnera à jamais[2]!...»

[1] Au sujet de Hénoch et d'Élie, nous rappellerons que ces deux hommes furent exemptés de la mort. « Hénoch marcha avec Dieu, et il ne parut plus, « parce que Dieu l'enleva, » dit la Genèse (v. 24). « Élie monta au ciel au milieu d'un tourbillon. » (IV Rois, II, 11.)

D'après le catéchisme de Montpellier, la conversion générale des Juifs suivra de près la mission d'Élie et de Hénoch. A l'appui de cette opinion, il cite une foule de textes tirés de l'Écriture et des Pères. (Voy. Cath. de Montp., 1re partie, 2e sect., chap. III.)

[2] *Scivias, lib. III. Ex vis^e XIe*, p. 115 et seq.

Terminons ici l'imposante matière à laquelle le concile de Trèves consacra un examen de près de trois mois. Il nous faudrait un espace que nous refuse ce volume, pour en donner une idée plus complète et plus digne. Le Souverain Pontife, après avoir mûrement éprouvé l'esprit de sainte Hildegarde, lui écrivit de sa propre main des paroles d'encouragement : « Conservez, « lui dit-il, et renfermez précieusement dans votre cœur « la grâce que Dieu vous a faite ; et ne parlez qu'avec « une extrême prudence des choses que l'Esprit de Dieu « vous ordonnera de dire. »

Hildegarde, soutenue par l'autorité apostolique, et devenue de plus en plus célèbre dans l'Église, continua jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, ses mystérieuses fonctions de prophétesse. Le recueil de ses lettres, à la tête desquelles se trouve celle du Pape, que nous venons de citer, constate les saintes relations qu'elle entretenait avec les successeurs d'Eugène, Anastase IV, Adrien IV et Alexandre III, ainsi qu'avec les empereurs, les princes et les plus éminents dignitaires de la chrétienté. Tous reçurent avec frayeur et componction la parole de l'humble vierge. Elle mourut au couvent du mont Saint-Ruppert, le 17 septembre 1179, jour où l'Église honore sa mémoire[1].

[1] Papebroch rapporte avoir vu le corps de la sainte, encore bien conservé, en 1660, époque où cette précieuse relique fut transférée du Mont-Saint-Rupert au monastère d'Eibingen, dans le Rheingau. Sa tête était couverte de quelques boucles de cheveux roux tirant sur le blanc. On conserva dans le même monastère la robe de sainte Hildegarde, et *un canif à manche d'hyacinthe que saint Bernard lui avait donné en souvenir ;* de plus, un volumineux manuscrit en parchemin, contenant la plus grande partie de ses œuvres. (*Comm.* ad vit. S. Hildeg., ch. XIV, n. 206, p. 677, Bolland.)

CHAPITRE XI.

Visite du Pape Eugène III à Clairvaux. — Chapitre de Cîteaux. — Grande célébrité de saint Bernard.

Après un séjour de trois mois à Trèves, le concile étant fini, Eugène III revint en France et prit le chemin de Clairvaux, ayant toujours auprès de lui saint Bernard. Le grand nombre de miracles que le serviteur de Dieu renouvellait partout, attirait une telle foule de peuples sur les traces du Pontife, que celui-ci lui-même en fut un jour *presque étouffé*. Il ne put se tirer de la presse qu'avec la plus grande peine, dit l'historien de Cîteaux[1]. Le voyage fut lent et solennel; mais enfin ils arrivèrent à Clairvaux, où la présence d'Eugène, au milieu des moines, ses anciens confrères, causa autant d'édification que de joie. Voici ce qu'en rapporte l'un des chroniqueurs contemporains : « Les pères du concile s'étant séparés, le Pape visita Clairvaux et exposa aux yeux des pauvres de Jésus-Christ la gloire du Pontificat suprême. Ils admiraient son humilité profonde dans une si haute élévation, et s'étonnaient de voir qu'au faîte de la puissance, il gardât exactement les austérités de la règle monas-

[1] Hist. de Cît., vol. VI, liv. VII, ch. VI. — Annal. Cist., t. II, p. 102, n. 1, 2 et seq.

tique qu'il avait embrassée; en sorte que l'humilité étant jointe à la grandeur, elle rehaussait la dignité, sans diminuer la sainteté. Il portait sur sa chair une chemise de laine; il était revêtu d'une coule durant le jour et durant la nuit; et, conservant intérieurement l'esprit et les sentiments d'un religieux, il paraissait au dehors Souverain Pontife, par ses ornements et la splendeur de sa personne. Ainsi, continue le narrateur, il faisait une chose très-difficile, qui est de représenter dans un même homme la vie et les obligations de deux personnes différentes. On lui portait des carreaux de broderies; et son lit était décoré de riches tentures, de courtes-pointes et d'un élégant pavillon écarlate; mais si vous eussiez levé ces parures, vous auriez trouvé au-dessous un matelas de paille battue, avec une couverture de laine. *L'homme voit le visage, et Dieu voit le cœur:* notre Pape tâchait de satisfaire Dieu et l'homme. Il parlait aux religieux, non sans répandre beaucoup de larmes, et ses discours sortaient du profond de son cœur. Il les exhortait, les consolait et se comportait envers eux comme un frère et un égal, bien plus que comme un maître et un seigneur. Mais comme la grande suite de personnages illustres qui l'accompagnaient ne lui permettait pas de prolonger sa visite, il leur dit adieu, et les quitta de corps seulement; car son cœur demeura toujours parmi eux[1]. »

Au sortir de Clairvaux, Eugène se rendit à Cluny, qui refleurissait sous la main de Pierre le Vénérable. Il visita plusieurs autres monastères de la Bourgogne,

[1] *Vit. S. Bern.*, lib. II, cap. VIII.

et s'arrêta à Cîteaux, l'abbaye-mère de Clairvaux, où il présida le chapitre général des abbés de l'ordre. Il voulut prendre part à leurs travaux, non en qualité de chef de l'Église, *mais comme l'un d'entre eux, par l'amour qu'il leur portait en Jésus-Christ* [1].

Cîteaux, naguère une obscure et impénétrable forêt où quelques pauvres religieux expiaient dans les macérations de la pénitence le luxe des autres monastères, était devenu, depuis la vocation de saint Bernard, la métropole de la vie monastique de toute la catholicité. Les couvents de cet ordre s'étaient multipliés à l'infini, et propagés jusqu'aux confins de l'Europe. C'était dans ces mystérieux asiles de la sainteté que l'esprit de Dieu réparait foncièrement, selon les lois même de la vie, les pertes et les déchets que subissait le corps de l'Église. La vertu, la science, les traditions sacrées y concentraient leurs racines pleines de séve ; tandis que les branches extérieures de la Chrétienté, exposées à l'action délétère de l'esprit du monde, se desséchaient de plus en plus, et tombaient comme des formes mortes. Rome elle-même n'était, pour ainsi dire, plus à Rome ; elle se retrempait dans le désert ; elle puisait, aux sources cachées de la vie ascétique, la force et la grâce dont elle avait besoin pour reparaître avec un renouvellement de puissance au faîte des choses humaines.

La tenue des chapitres de Cîteaux décelait d'ailleurs le fait immense d'une nouvelle organisation, vaste et imposante, récemment introduite dans la hiérarchie monacale. Toute l'Église se trouvait enveloppée d'un

[1] Quasi unus ex eis... (Annal. Cist., t. II, p. 104.)

vivant réseau dont les fils aboutissaient au foyer de Cîteaux. De ce foyer découlait, comme de la profondeur du cœur, le sang qui restaure les organes et vivifie tout le corps. Ce fut sous l'action immédiate de cet esprit nouveau, et grâce à l'heureux contre-poids que le clergé régulier opposa au clergé séculier, que l'unité catholique subsista forte et intacte, à l'heure où elle dut subir ses épreuves.

Si on veut avoir une idée de la piété profonde et active qui animait la congrégation de Cîteaux, il faut lire les lettres que le Pape Eugène adressa aux supérieurs qui composaient le chapitre général de l'ordre. Nous ne craignons pas de nous trop étendre en citant ici quelques extraits si propres à édifier la dévotion chrétienne. Ce fut un an après sa visite à Cîteaux que le Souverain-Pontife écrivit au chapitre la lettre qu'on va lire :

« Nous aurions bien désiré, très-chers fils, de nous « retrouver en personne à votre sainte assemblée; « afin que, n'ayant tous ensemble qu'un même esprit « qui nous lie et nous unit étroitement les uns aux « autres, nous puissions aussi, dans un même accord, « nous concerter sur les moyens de nous avancer dans la « vertu, et de nous rendre dignes de cette joie divine « que l'Esprit saint répand dans les âmes. Mais étant, « par l'ordre de la Providence, appliqué à conduire le « vaisseau de l'Église au milieu de cette mer du monde, « sur laquelle nous sommes agités par les flots et les « tempêtes qui nous assaillent de tous côtés; et les obli« gations de notre poste nous tenant tellement assu« jetti, que la force des choses nous commande souvent « de faire le contraire de ce que nous voudrions; et que

« nous n'avons pas la liberté de retourner auprès de « vous, comme nous le souhaiterions, nous ne pou« vons faire autre chose que de nous rendre présent « au milieu de vous par le ministère de nos lettres, « et d'assister à votre vénérable assemblée par la dis« position de notre cœur et par la dilection que nous « vous portons; vous conjurant et vous suppliant, au « nom de la charité, de vous unir en esprit avec « nous, et d'implorer la grâce du Tout-Puissant. Car « dans la situation où nous sommes, élevé au som« met de la montagne, battu de tous côtés par des « vents impétueux, nous espérons cependant nous « maintenir, si nous sommes assisté du secours de vos « ferventes oraisons.....

« Ne perdez jamais de vue les anciens pères qui « ont fondé votre sainte communauté; et considérez de « quelle manière, après avoir quitté le monde et mé« prisé tout ce qu'il offre, ils ont laissé aux morts le « soin d'ensevelir les morts, et se sont retirés dans « la solitude pour s'attacher avec Marie aux pieds de « Jésus-Christ, afin de recevoir la manne du ciel avec « d'autant plus d'abondance qu'ils se tenaient plus éloi« gnés de la terre d'Égypte... L'éclat et les rayons « lumineux qu'ils ont projetés autour d'eux se sont « répandus sur tout le corps de l'Église; et leurs pa« roles ont rempli les vases de la veuve de Sarepta « avec le peu d'huile qui lui pouvait encore rester. « En effet, ils ont reçu les prémices de l'Esprit; et « cette huile divine qui débordait de leurs cœurs est « venue jusqu'à nous. C'est ce qui vous oblige à ne « point dégénérer de leurs vertus, afin que vous « soyez dans les branches ce qu'ils ont été dans la

« tige ; et qu'ayant reçu d'eux les semences de la vie, « vous reproduisiez les mêmes fruits qu'ils ont portés.

« Vous voyez de quelle sorte ceux qui ont laissé « éteindre leurs lampes désirent que vous leur don- « niez de votre huile ; et avec quelle ardeur les en- « fants du siècle, rentrant en eux-mêmes, après avoir « croupi comme des bêtes dans leur ordure, souhai- « tent de se mettre sous votre direction et d'être for- « tifiés de vos prières..... Mais comme vous n'avez « rien que vous n'ayez reçu, conservez de grands « sentiments de la bonté de Dieu, et ayez des senti- « ments bas de vous-mêmes, afin que vous puissiez « marcher sur les pas de Celui qui vous ordonne de « vous regarder comme des serviteurs inutiles, après « que vous aurez accompli tous vos devoirs. Car si « vous avez reçu le don des langues, la grâce de gué- « rir les maladies, la connaissance des choses à venir ; « si vos paroles sont pleines d'efficacité, si elles sont « plus édifiantes et plus agréables que les senteurs « les plus excellentes ; si le monde a du respect et de « la vénération pour vous, et court après l'odeur de « vos parfums ; tout cela ne vient pas de vous, mais « c'est l'œuvre de Celui qui a dit : Mon Père, depuis « le commencement du monde, ne cesse point d'agir ; « et c'est Lui qui produit ces grâces[1]. »

Nous voudrions encore, pour l'édification des lecteurs, donner en entier la réponse à cette lettre, écrite par saint Bernard, au nom du chapitre de Cîteaux. Mais en voici seulement les premières paroles : « La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans

[1] Inter Ep. S. Bern., ed. Mab. epist. 384.

« notre assemblée, et notre cœur a tressailli d'allé-
« gresse. Certes, les paroles que vous nous adressez
« sont des paroles pures, vives, sages, et toutes brû-
« lantes du feu divin qui consume votre cœur; elles
« exhalent un esprit de vie, un esprit ardent, un es-
« prit qui tonne, qui éclate, qui enflamme; c'est le
« gage de l'amour que vous nous portez : amour de
« jalousie, mais de jalousie selon Dieu...[1] »

Oh! qu'une telle correspondance, à la fois si grave et si douce, exprime bien l'esprit de l'Évangile! C'est à Cîteaux que cet esprit avait rallumé l'étincelle sacrée; et de là, comme d'un vaste embrasement, il réchauffait toute la terre[2].

Eugène III, à son départ de Cîteaux, avait repris le chemin de Rome, tandis que saint Bernard rentra dans son monastère, à Clairvaux. Il était alors à l'apogée de sa gloire. Pierre le Vénérable, dans une lettre qu'il lui écrivit à cette époque, le considère comme

[1] Id., epist. 273.

[2] Cîteaux présente aujourd'hui un triste spectacle; nous avons visité ce désert au mois d'octobre 1839, et cette visite nous a navré le cœur. L'industrie moderne, plus impitoyable que les Vandales de tous les temps passés, a voulu chasser de ces lieux jusqu'au souvenir des cénobites qui les ont défrichés et sanctifiés. Sur les ruines de l'abbaye s'élève une *sucrerie de betteraves*, tombée elle-même en ruine; et une misérable salle de spectacle est à la place de la bibliothèque des moines, peut-être même à la place de leur église! La cellule de saint Bernard, qui existait encore il y a une vingtaine d'années, a dû tomber devant *l'utilité* d'un fourneau! On nous en a montré les décombres. Un château, ou plutôt une maison de plaisance, badigeonnée en jaune, contraste singulièrement avec les pierres tumulaires et les ossemens qu'on foule aux pieds. Nous avons examiné les anciens plans de cet enclos immense qui comprenait plus de deux cents hectares, sans compter les parcs, les fermes, les basses-cours et autres dépendances du monastère. A peine si aujourd'hui on peut en reconnaître l'emplacement; trois villages ont été construits avec les débris du monastère et de ses dépendances.

la *haute colonne qui soutient non-seulement les Ordres religieux, mais toute l'Église*[1]. Un autre saint personnage, l'archidiacre de Châlons, l'appelle le grand arbitre des choses divines et humaines, le maître des chrétiens, le guide et le flambeau de l'Église[2]. Ses contemporains comparent sa renommée à celle de Salomon, dont toute la terre désirait contempler le visage[3]. « Il serait en effet difficile de se persuader, dit un ancien biographe, que le roi d'Israël eût autant possédé l'affection de l'Orient par son règne glorieux, que ce saint abbé n'a conquis celle du monde entier par sa douce humilité. Mais j'ose dire de plus qu'il serait très-difficile de trouver dans toutes les histoires du monde, un homme, encore vivant, qui ait été aussi célèbre et aussi généralement aimé, depuis le levant jusqu'au couchant, depuis le septentrion jusqu'au midi. Car on l'honorait tout à la fois dans l'église orientale où se lève le soleil, et dans l'Hybernie, où le soleil se couche; vers le midi, dans les provinces les plus reculées de l'Espagne, et au nord, dans les îles lointaines du Danemark et de la Suède. De toutes les contrées, il recevait des lettres, de tous côtés on lui envoyait des offrandes; tout le monde lui demandait des prières; enfin, comme une vigne abondante, il étendait ses branches dans toutes les directions de la terre[4]. » Bernard était accablé sous le poids de cette immense réputa-

[1] Petr. Clun., inter Epist. S. Bern. epist. 264.

[2] Divinarum et humanarum rerum maxime arbiter, magister christicolarum, currus Ecclesiæ et auriga ejus. Epist. 133, inter opp. S. Bern.

[3] *Vit. S. Bern.* lib. III, auct. Gaudfrid., cap. VII, p. 114. — [4] Id. loc. cit.

tion, et ne suffisait plus aux affaires multiples qui affluaient à Clairvaux. Il faudrait analyser plus de cinq cents lettres qui nous restent de lui, et qui presque toutes ont rapport aux choses religieuses ou politiques de son siècle, pour comprendre sa prodigieuse activité. La nomination ou la déposition des évêques, les réclamations des églises, les questions de doctrine, les querelles des princes, la défense des opprimés, les souffrances des pauvres; l'arbitrage des procès, la fondation des monastères, en un mot, tous les soins spirituels et la solution de toutes les affaires d'état semblaient confiés à cet homme extraordinaire. Il gémissait de cet accablement, et s'en plaignit à Eugène : « Hélas! lui écrit-il, on dit que c'est « moi qui suis Pape, et non pas vous. De tous côtés « on a recours à moi et on me surcharge de travaux!... « Cependant, ajoute-t-il dans une autre lettre, ma « santé s'en va défaillant chaque jour, et mes forces « diminuent de plus en plus[1]. » Il passa le reste de l'année 1149 à Clairvaux, consumant les derniers jours de sa précieuse vie au service de l'Église; et néanmoins se regardant toujours comme un serviteur inutile, comme un pauvre pécheur, *comme une fourmi attelée à un char*[2]. Il approchait alors de sa soixantième année; et la faiblesse de son tempérament, jointe à l'attrait céleste qui, nuit et jour, le faisait tendre et soupirer vers la sublime patrie, lui donnait le pressentiment de sa fin prochaine. Comme

[1] Epist. 239 et 270. « Aiunt non vos esse Papam, sed me; et undique ad me confluunt qui habent negotia. »

[2] Formica plaustrum trahens. (Ep. 270.)

saint Paul, il désirait ardemment la dissolution de sa demeure terrestre, pour consommer son union avec Jésus-Christ.

Mais une grande et dernière épreuve lui était réservée. Il fallait, pour que son immolation fût complète, qu'il offrît sa gloire en holocauste, et qu'après avoir traversé la carrière de sa vie terrestre, *en faisant du bien,* il recueillit, à l'exemple du divin Maître, l'opprobre et l'ingratitude des hommes.

Au moment où sa renommée brillait du plus vif éclat, elle s'enveloppa tout à coup d'un nuage obscur; et le grand homme, qui tout à l'heure était l'idole des peuples, l'oracle de l'Église, l'arbitre des choses divines et humaines, passa aux yeux du monde pour un imposteur et un faux prophète[1]. Les nouvelles désolantes de la Palestine produisirent ce soudain renversement de l'opinion publique. On avait appris l'issue de la croisade; et cet imprévoyable désastre retomba de tout son poids sur l'abbé de Clairvaux. C'était lui qui avait provoqué la guerre sainte; c'était lui qui l'avait prêchée; qui l'avait cautionnée, pour ainsi dire, par ses prodiges et ses miracles; c'était donc lui qui avait perdu la France et l'Allemagne, qui était la première cause de la destruction des armées chrétiennes, et qui devait assumer sur sa tête le deuil universel. On l'accusa hautement d'avoir compromis l'Église elle-même; et enfin, les rumeurs grossissant de jour en jour, on lui appliqua les paroles que les Juifs disaient de Moïse : Il les a fait sortir d'Égypte par ruse, afin de les livrer à la mort dans le désert[2].

[1] *Vita S. Bern.* lib. IV, cap. IV. — [2] Exod. 32.

Un si formidable murmure n'ébranla point cependant la paix intérieure de saint Bernard. Sa conscience calme et sereine lui rendait témoignage qu'en ces graves circonstances il n'avait agi que par l'ordre de Dieu et du Saint-Siége. Ce fut donc entre les mains de Dieu qu'il remit avec confiance le soin de sa personne et de son honneur; et nous verrons bientôt quelle fut sa ligne de conduite, droite et noble, au milieu des outrages qu'il eut à subir. Du reste, le scandale public ne pesait pas seul sur le cœur de Bernard; ce n'était là qu'une partie des tribulations destinées à purifier son âme. D'autres peines, des blessures plus incisives, des chagrins plus intimes et plus accablants vinrent s'ajouter à sa croix et l'abreuver d'amertume. Il devait, avant de mourir, à l'imitation de l'Homme-Dieu, dont il avait suivi les traces depuis son enfance, boire le calice jusqu'à la lie.

CHAPITRE XII.

Désastres de la croisade. — Afflictions de saint Bernard.

Les sinistres nouvelles du théâtre de la guerre n'étaient que trop véritables. Elles plongèrent dans le deuil tout l'Occident, surtout la France et l'Allemagne. Conrad avait été la première victime de la duplicité des Grecs. Prince intrépide, entreprenant, et plein d'audace dans l'action, il manquait de fermeté dans le conseil, et ne sut pas maintenir la discipline dans les rangs de son armée. Presque tous les pays qu'il traversa eurent à se plaindre de la rapacité de ses soldats. Aussi l'empereur de Constantinople redoutait son approche; et pour s'en débarrasser plus vite, il le pressa de passer le Bosphore; il lui fournit même, avec toutes les démonstrations d'un allié fidèle, les moyens les plus prompts d'effectuer ce passage. Conrad, malgré les conventions antérieures, n'avait point attendu l'arrivée du roi de France pour opérer la jonction des deux armées; il se trouvait déjà enlacé dans les gorges de la Cappadoce, où Comnène lui avait dressé des embûches, quand Louis VII, à son tour, vint échouer aux portes de Constantinople. Car c'était là, dans les conseils de l'empereur byzantin, que se tramaient contre la sainte expédition des entraves mille fois plus redoutables que

les armes musulmanes ; et la perfidie était d'autant plus à craindre qu'elle se couvrait des protestations d'une sincère amitié. L'historien grec Nicétas rend justice en cette occasion à la bonne foi et à la noble droiture du caractère français ; et il n'hésite pas à condamner lui-même les ruses qu'employèrent ses compatriotes pour énerver le courage des croisés[1]. Ceux-ci, cependant, ne tardèrent point à reconnaître la dissimulation de leurs prétendus alliés ; et au milieu des somptueuses fêtes qu'on leur offrait à Byzance, ils acquirent la certitude que Manuel Comnène, digne petit-fils de celui qui faillit perdre la première croisade, entretenait de secrètes relations avec les Turcs pour leur dévoiler les plans de campagne des Latins.

Cette trahison excita une si vive indignation dans le camp des Français, que plusieurs proposèrent de s'emparer de Constantinople. L'évêque de Langres appuya ce conseil de toute l'autorité de sa vieille expérience[2]. « Depuis longtemps, leur dit-il, Constantinople est une « barrière importune entre nous et nos frères d'Orient. « Il faut enfin nous ouvrir le libre accès de l'Asie. Les

[1] Voy. l'analyse des livres de cet historien dans la Bibl. des crois., t. II.

[2] Quelques historiens *philanthropes*, entre autres M. de Sismondi, blâment vivement ce conseil, *comme une honteuse trahison qui eût souillé la France*. (Voyez Sismondi, Hist. des Fr., vol. V, ch. XVI, p. 322.) Il nous semble, au contraire, qu'un pareil coup de main eût illustré la France, sauvé la croisade, et sauvé peut-être Constantinople elle-même. Sans doute M. de Sismondi penserait de même, s'il n'avait pas jugé l'occasion bonne pour qualifier d'une épithète ignominieuse le conseil donné par un évêque catholique ; car, il faut l'avouer, cet étroit esprit de secte est presque l'unique mobile des jugements de l'écrivain protestant. L'Histoire des Français, de M. de Sismondi, lourde amplification des mensonges de Brantôme, est une histoire que le protestantisme a fabriquée contre la France et contre l'Eglise.

« Grecs, vous le savez, ont laissé tomber entre les « mains des infidèles le sépulcre de Jésus-Christ et « toutes les villes chrétiennes de l'Orient. Constanti-« nople, n'en doutez pas, sera bientôt elle-même la « proie des Turcs; et un jour, par son extrême lâcheté, « elle ouvrira aux Barbares le chemin de l'Occident. « Les empereurs de Byzance ne savent ni défendre leurs « états ni souffrir qu'on les défende. Toujours ils ont « paralysé les efforts des guerriers catholiques. Hâtons-« nous de prévenir notre ruine par celle des traîtres, « et ne laissons pas derrière nous une ville qui ne « cherche qu'à nous perdre. »

Ainsi parlait le pieux évêque de Langres; et sous les remparts de Constantinople, les Français ne craignirent point de délibérer sur le sort de l'empire grec. « Pour notre malheur, ajoute l'annaliste, et « pour le malheur de tous les chrétiens qui demeu-« rent fidèles à l'apôtre Pierre, le conseil de l'évêque « de Langres ne prévalut point[1]. » Manuel Comnène, de peur de laisser aux Français le temps de changer de résolution, hâta de tout son pouvoir leur départ, en piquant leur émulation par le bruit qu'il fit répandre de prétendues victoires remportées par les Allemands. Mais à peine l'armée fut-elle transportée sur les rives asiatiques du Bosphore, qu'elle apprit la sanglante déroute des guerriers teutoniques. Frédéric Barberousse, le neveu de l'empereur d'Allemagne, alla lui-même apporter au camp des Français cette foudroyante nouvelle. Bientôt Conrad, couvert de blessures, et traînant à sa suite les débris d'une armée presque entièrement

[1] *Od. de Diog.*, p. 48.

détruite, vint rejoindre Louis VII, qui versa sur lui des larmes de compassion.

Les deux monarques et leurs confédérés renouvelèrent le serment de se rendre ensemble en Palestine. Mais pendant que Conrad reprenait haleine à Constantinople, Louis VII poursuivit sa marche entre le mont Ida et le mont Olympe, et fit des prodiges de valeur sur les bords du Méandre. Les croisés traversèrent la rivière, sous les yeux de deux corps d'armée mulsulmans; et en sortant de l'eau, ils les attaquèrent de front avec une telle vigueur qu'ils réussirent à former leurs bataillons sur l'autre rivage. Ce fut la première et la seule action glorieuse de la croisade. Les guerriers l'attribuèrent à une intervention miraculeuse et se crurent invincibles. La présomption gagna les chefs; leurs querelles et leurs déréglements affaiblirent la discipline; et bientôt les maladies, suites de l'intempérance, commencèrent à moissonner les soldats. Au rapport des historiens, les malheurs de l'armée doivent être principalement attribués à la dissolution des mœurs; la présence des femmes dans le camp énerva l'esprit militaire; et tel fut le désordre, qu'on vit un capitaine, revêtu d'une parure ridicule, commandant une nombreuse troupe d'amazones. Ces excès en amenèrent d'autres plus déplorables encore. Le chef de l'avant-garde, Geoffroi de Rancogne, avait reçu l'ordre d'occuper la crête d'une montagne pour protéger la marche des troupes à travers les gorges difficiles de la Phrygie occidentale. Mais, infidèle à sa mission, il va camper dans une vallée voisine, et abandonne l'armée à un horrible massacre. « A l'entrée de la nuit, nos soldats tombaient les uns après les autres

dans les gouffres que dominaient d'immenses rochers à pic. » Le roi lui-même ne se tira du péril qu'à force de bravoure et de présence d'esprit. Séparé des siens, et assailli par les Turcs, il s'élança sur le flanc d'une montagne et se défendit héroïquement avec son épée, ivre de sang. Il échappa par miracle, et ce ne fut qu'après bien d'autres infortunes qu'il put gagner Antioche pour y rallier les restes de sa chevalerie. Mais là, dans cette ville chrétienne adonnée au luxe et aux mœurs orientales, il reconnut amèrement la faute qu'il avait faite d'emmener avec lui sa femme Éléonore. On connaît ce déplorable épisode de la croisade, et les complications humiliantes qu'il ajouta aux événements contemporains.

Louis VII dissimula, autant qu'il lui fut possible, les infortunes de l'armée et son déshonneur personnel; mais le bruit en retentit en Europe, et produisit une impression accablante. Le ministre Suger s'empressa d'écrire au monarque pour le conjurer de revenir sans retard en France : « Quant à la reine, lui dit-il, je « suis d'avis que vous ne manifestiez point le mé« contentement qu'elle vous cause, jusqu'à ce que, « rendu en vos états, vous puissiez y réfléchir plus « mûrement[1]. »

Cependant le roi passa près d'une année entière en Palestine, cherchant, conjointement avec Conrad qui avait amené quelques renforts, à réparer les échecs de cette campagne. Ce ne fut qu'au mois de juillet de l'année 1149 qu'il reprit la mer; et après un court séjour à

[1] Voy. la corresp. de Louis VII et de Suger, pendant la croisade, dans le *Rec. des Hist.* de Fr., t. XV, p. 502 et suiv.

Rome, auprès du Pape Eugène, il aborda les côtes de France... Il revenait avec quelques centaines de guerriers. Vingt-huit mois auparavant, il était parti à la tête de plus de cent mille hommes !

Le retour de Louis VII ne laissa plus de doute aux tristes appréhensions, et renouvela toutes les doléances. Il n'y avait presque pas de famille qui n'eût des pertes à déplorer : jamais on ne vit en France tant de veuves et d'orphelins ; les plaintes furent générales. Mais, sans prendre en considération les fautes qui pouvaient avoir amené la fatale issue de la croisade, l'animadversion publique ne s'attacha qu'à un seul homme, à celui qui avait été l'âme et le moteur de cette grande entreprise. Dans les premiers moments de stupeur, les amis les plus dévoués de saint Bernard ne surent eux-mêmes que répondre à des accusations en apparence fondées ; ils ne voyaient que les maux incontestables ; ils ne jugeaient que des faits trop réels ; même les miracles qui avaient autorisé leur confiance, leur devinrent un sujet de scandale. Quant à Bernard, il subissait en silence les humiliations dont on l'abreuvait, adorant au fond de son cœur les incompréhensibles jugements de Dieu. Calme et résigné, il laissa passer presqu'une année entière avant d'envoyer au Pape quelques paroles de justification. Mais pendant ces rudes épreuves, combien son âme n'eut-elle point à gémir sur l'ingratitude des hommes ! Ce fut un de ses propres disciples qui lui porta le coup le plus profond. Un religieux de Clairvaux, un homme qu'il avait nourri de sa parole, comblé de sa tendresse ; un homme de son intimité auquel il confiait ses pensées les plus secrètes, sa correspondance, et le soin des plus importantes négociations, le moine Nico-

las, le trahit et le compromit en face de toute l'Église! Nicolas, selon les témoignages de l'annaliste de Cîteaux [1], était un jeune homme doué des plus rares dons de la grâce et de la nature; il était beau, aimable, actif, d'un esprit pénétrant, capable de suivre et de dénouer le fil des affaires. Il avait été admis à la profession religieuse pendant l'absence de saint Bernard, et ne tarda point à captiver l'estime des supérieurs; tous l'admiraient, tous le regardaient comme capable de grandes choses; *mais*, dit le chroniqueur, *semblable à l'ange apostat qui se perdit par la contemplation de ses propres charmes, il s'appropria les dons de Dieu pour les offrir à l'idole que la vanité avait érigée dans son cœur*. L'abbé de Clairvaux le prit pour secrétaire; et cet emploi, qui le mettait en rapport avec les personnages les plus considérables du temps, gonfla son orgueil et en fit un traître.

Ce ne fut qu'en l'année 1151, au milieu de tant d'autres afflictions qui déchiraient son âme, que Bernard découvrit toute l'étendue des prévarications de ce perfide secrétaire. Il le convainquit, en présence de Pierre le Vénérable, d'avoir falsifié son cachet, de s'en être servi pour écrire une foule de lettres en son nom; d'avoir recommandé à la cour romaine, sous ce faux titre, des hommes souillés de crimes; et enfin d'avoir violé odieusement les lois sacrées de la religion et de la société. Nicolas, confus et interdit, ne put supporter la vue des deux serviteurs de Dieu. Il sortit, comme Judas, pendant la nuit, et se retira en Angleterre. Mais là, frustré de ses espérances ambitieuses, et abandonné à l'esprit

[1] *Annal. Cist.*, t. II, p. 17 et seq.

de vengeance, il harcela son bienfaiteur des plus noires inventions de la calomnie, et mit tout en œuvre pour ternir sa réputation.

La grande peine de saint Bernard n'était pas de livrer son honneur outragé : il acceptait ce nouveau trait de conformité avec le divin Maître ; mais il éprouvait un embarras extrême pour dénouer les difficultés que Nicolas lui avait suscitées, et neutraliser les effets funestes d'un si monstrueux abus de confiance. Plusieurs prélats, des magistrats, des supérieurs de monastères, se plaignaient d'avoir été desservis par l'abbé de Clairvaux ; et celui-ci ne savait comment répondre à tant de griefs. Il écrivit au Pape : « Le moine « Nicolas est sorti de chez nous ; mais il n'était pas « des nôtres ; il est sorti, laissant après lui les suites « affreuses de la perversité de son cœur. Outre les « livres, l'or et l'argent dont il s'est emparé, on l'a « trouvé saisi de trois cachets, du sien, de celui du « prieur, et d'un troisième qui était à moi. Ce n'était « pas l'ancien cachet, mais un nouveau que j'avais « fait faire exprès pour éviter les fraudes. Quel moyen « ai-je maintenant pour connaître le nombre infini « de personnes auxquelles il a écrit en mon nom et « à mon insu ? Que ne puis-je effacer les impostures « qu'il a transmises de cette sorte à la cour de Rome ! « Que ne puis-je pleinement justifier ceux qu'il a calomniés ! Je n'oserais souiller ma bouche et vos « oreilles par le récit des crimes dont il s'est rendu « coupable[1]... » Non content de donner ce premier avis au Pape, sa sollicitude le pressa de lui écrire

[1] Epist. 298.

encore, de peur que d'autres fausses lettres ne fussent mises en circulation. « On m'assure, lui dit-il, qu'il « y a beaucoup de ces lettres adressées à divers per« sonnages de la cour romaine. Pour éviter toute sur« prise à l'avenir, j'ai de nouveau changé mon cachet; « et sur celui que vous voyez, j'ai fait graver ma figure « et mon nom[1]... »

L'annaliste de Cîteaux, après avoir flétri avec horreur la conduite du moine Nicolas, s'abandonne à de graves réflexions sur la chute des religieux. Terrible exemple! s'écrie-t-il, qui montre la nécessité d'une humble et continuelle vigilance! L'Église nous avertit que nul homme n'est en assurance; que nulle communauté, aussi sainte qu'elle puisse être, n'est exempte de tentations et de faiblesses; que la régularité des pratiques extérieures ne prouve pas toujours la docilité des esprits et la soumission des volontés; qu'enfin une sainte résidence ne sanctifie l'homme qu'autant que l'homme lui-même sanctifie sa résidence.

Il serait difficile de raconter les incroyables tribulations qui accablèrent toutes à la fois le saint abbé de Clairvaux, en cette dernière heure de sa vie. Chacun semblait avoir le droit de l'attaquer impunément; des personnes de toutes les conditions, des ecclésiastiques, même des prélats sortis de Clairvaux, ajoutaient à ses peines, et croyaient peut-être faire quelque action méritoire en diffamant ce grand homme, si doux et si humble de cœur! Toutefois ils ne purent troubler son immuable tranquillité; et comme l'apôtre saint Paul, dont il reproduisait le caractère et les di-

[1] *Epist.* 274.

vines vertus, « il se montra fidèle en toutes choses, « par une grande patience dans les maux, dans les « nécessités, dans les extrêmes afflictions, dans les « plaies, dans les séditions, dans les travaux, dans les « veilles, dans les jeûnes ; par la pureté, par la science, « par une douceur persévérante, par la bonté, par les « fruits de l'Esprit saint, par une charité sincère, par « la parole de vérité, par la force de Dieu, par les « armes de la justice pour combattre à droite et à gau- « che ; parmi l'honneur et l'ignominie, parmi la mau- « vaise et la bonne réputation ; comme un séducteur, « quoique sincère ; comme un inconnu, quoique très- « connu ; comme toujours mourant, bien que vivant « toujours ; comme châtié, mais non point découragé ; « comme triste, et pourtant dans la joie ; comme pau- « vre, quoiqu'enrichissant les autres ; comme n'ayant « rien, et possédant tout[1] ! »

Ces éminentes qualités de l'homme apostolique ne brillèrent jamais d'un éclat plus pur que dans ce temps d'abaissement et d'ignominie. Les biographes rapportent à ce sujet un trait caractéristique. Un certain postulant, étant venu le trouver à Clairvaux, lui demanda d'un ton courroucé pourquoi il n'avait pas voulu l'admettre au monastère. « A quoi bon, s'écria-t-il, de recommander la perfection dans vos livres, si vous ne voulez la procurer à ceux qui la recherchent ? » Et il ajouta : « Si je tenais vos livres entre mes mains, « je les mettrais en pièces ! — Je crois, lui répondit le « serviteur de Dieu, que vous n'avez lu dans aucun de « mes livres qu'il fallût venir chez nous pour être par-

[1] II Ep. ad Cor., VI.

« fait ; car s'il m'en souvient bien, c'est le changement « des mœurs que je recommande ; et non point le changement des lieux [1]. » Alors cet homme, transporté de fureur, le frappa si rudement sur la joue, que l'enflure succéda à la rougeur. Ceux qui furent témoins de ce sacrilége, ne pouvant contenir leur indignation, allaient se jeter sur le misérable ; mais Bernard les arrêta, et les conjura, au nom de Jésus-Christ, de ne point le toucher, et de le faire sortir sans le molester en aucune manière [2].

Un autre fait, et c'est le dernier que nous citerons, fut plus sensible à l'âme aimante et délicate de saint Bernard : mais, en cette occasion, le péché fit surabonder la grâce. Hugues, simple religieux de Clairvaux, avait été appelé à Rome par le pape Eugène III, qui le sacra évêque d'Ostie et le revêtit de la pourpre romaine. Le nouveau cardinal, à propos d'un moine que l'abbé de Clairvaux refusa de lui envoyer, se tourna avec ressentiment contre son père spirituel; *il le décria en particulier et en public, le menaça et le condamna, sans même s'informer des raisons qui avaient déterminé le refus du saint abbé* [3]. Si l'on considère, ajoute l'annaliste, qu'il se voyait traité de la sorte par un de ses propres enfants devenu cardinal, et cela pour une affaire dans laquelle il n'avait aucun intérêt personnel, on admirera la modestie non pareille que le serviteur de Dieu manifesta dans sa réponse.

Voici cette réponse :

[1] Morum correctionem, non locorum correctionem, si bene memini, in libris *omnibus* commendavi. — [2] Gaudfr., lib. III, cap. VII, p. 1142.

[3] *Hist. de Cit.*, t. IV, ch. XIII, p. 190.

« *Malheur au monde, à cause des scandales*[1] !
« Quoi, je vous scandalise ! Mais comment donc vous « ai-je offensé ? Quel scandale vous ai-je donné ? Qui le « croirait, à moins d'ignorer la mutuelle affection dans « laquelle nous avons vécu jusqu'ici? Triste et inconce- « vable changement qui me cause une bien vive peine ! « Celui qui me soutenait, veut maintenant m'opprimer ; « celui qui m'aimait, m'attaque aujourd'hui et me me- « nace ; il m'accable d'imprécations et d'anathèmes ; il « m'accuse d'ingratitude et de perfidie ! Nos premiers « pères ne furent condamnés qu'après avoir été entendus « et dûment convaincus du plus grand de tous les cri- « mes... Vous me traitez avec moins de justice. On m'a « tellement méprisé, que je n'ai pas été jugé digne, « dans votre pensée, qu'on écoute ma justification. On « me condamne, sans me demander raison de ma con- « duite, sans m'exciter à réparer la faute que j'aurais « pu commettre, sans même m'apprendre au juste quel « est le crime dont on m'accuse, sans m'accorder le « moyen de m'expliquer et de répondre. Ayez la bonté, « je vous prie, de m'entendre et de recevoir mon ex- « cuse ; si elle n'est pas suffisante, du moins sera-t-elle « véritable et sincère. »

Après lui avoir représenté les motifs de sa conduite, il termine par ces paroles chrétiennes :

« Voilà ce que j'ai cru pouvoir dire pour ma défense. « Que si j'ai agi avec imprudence, vous pouvez me re- « prendre et même me punir ; mais je me persuade, « en tout cas, que le juste me reprendra avec miséri- « corde et charité, et non point en me diffamant publi-

[1] Matth., XVIII, 7.

« quement, avec indignation et avec colère... Au reste, « je rends grâce au Seigneur de ce qu'avant ma mort, « il me prive d'une consolation trop douce, en laquelle « je prenais peut-être trop de plaisir, savoir, vos bontés « et votre amitié ; afin que j'apprenne, par ma propre « expérience, *qu'il vaut mieux espérer en Dieu que* « *d'espérer en l'homme*[1]. »

[1] Psal. 117. In Epist. 306.

CHAPITRE XIII.

Apologie de saint Bernard.

Le temps, ce grand consolateur des douleurs humaines, calma peu à peu les orages que les désastres de la croisade avaient soulevés, et permit enfin à la vérité de se faire entendre à son tour.

La guerre sainte n'avait point, il est vrai, répondu à l'attente des hommes ; son issue sembla frustrer toutes les espérances, et démentir les promesses de Dieu lui-même. Cependant sous les ruines des entreprises terrestres, s'accomplit l'œuvre de la Providence : elle se combine avec les actes de la liberté humaine ; et de cette combinaison ressortent à la longue les progrès des voies de Dieu, les profits de la civilisation chrétienne et les conquêtes de l'Église. Sans doute que ces résultats ne se montrent pas subitement à l'œil borné de la raison : ni la politique, ni la gloire nationale, ni la stratégie militaire, ne recueillirent tout d'abord les fruits de l'expédition sacrée. Mais si, au point de vue humain, aucun avantage positif ne put être constaté, sous d'autres aspects, aux yeux de la foi, les résultats furent immenses, et ils n'échappèrent point aux esprits judicieux, même du temps de saint Bernard. Déjà, à cette époque, plusieurs écrivains, éclairés de l'esprit de Dieu, reconnurent, comme une vérité digne d'être ap-

préciée, la grâce qui avait germé dans le sang des croisés : cette grâce salutaire, c'était d'abord la purification d'un grand nombre de pécheurs qui, par leurs souffrances et leur mort volontairement acceptées, enrichirent les trésors spirituels de l'Église. La mort, le sang, le sacrifice, occupent une place considérable dans la chaîne des mystères chrétiens ; et il faut leur laisser une large part, quand on veut envisager les choses de ce monde dans leur liaison avec les choses de l'éternité. Bernard l'avait dit dans sa lettre aux Allemands : « N'est-ce pas une merveilleuse voie de salut offerte « aux criminels, écrivait-il, lorsque Dieu donne aux « homicides, aux ravisseurs, aux adultères, aux par- « jures, aux malfaiteurs que la société repousse, « les moyens de combattre et de mourir pour une « sainte cause? » C'est précisément cette pensée qui s'est accomplie. Nous ne voulons pas répéter ce que nous avons dit ailleurs. Il suffit de se rappeler ce qu'était la chrétienté au sortir de la barbarie du dixième et du onzième siècle, pour apprécier les suites heureuses des croisades. La Providence opposa au débordement des mœurs et des fausses doctrines deux espèces de digues : d'une part, les nouveaux ordres monastiques, tels que Cîteaux, Fontevrault, Prémontré, les Chartreux ; d'une autre part, le champ de bataille de la Terre-Sainte, carrière plus vaste, plus accessible à la multitude, où les soldats de la foi purent offrir leur vie en expiation de leurs crimes, et triompher d'eux-mêmes en mourant pour Jésus-Christ. Oui, certes, cette manière de triompher, dût-elle faire sourire les esprits superficiels, n'est pas sans gloire devant Dieu, ni sans fruits pour les hommes ! Des avantages d'un ordre su-

périeur signalèrent la croisade de saint Bernard. Nul doute que si les guerriers, dociles à l'homme de Dieu, eussent combattu selon les règles de la discipline chrétienne, ils seraient demeurés victorieux et d'eux-mêmes et des ennemis de l'Église. Leurs passions mirent obstacle à cette double victoire : ils succombèrent ; mais, en répandant leur sang au pied de la croix, en livrant leur corps au glaive des combats, aux calamités de la guerre, aux tourments de la mort, ils sauvèrent la vie de leur âme et procurèrent à l'Église un autre genre de gloire. Redisons cette vérité. Depuis le jour où le Christ, mourant sur le Golgotha, a éclairé le monde de la lumière divine, l'Église ne s'est développée, fortifiée, glorifiée, qu'en passant à travers les transformations successives de la mort. Elle ne vit, elle ne marche, elle ne progrédie, elle ne fructifie que dans cette voie. Sans cesse elle se dépouille pour renaître, elle s'abaisse pour grandir, elle s'humilie pour se relever avec plus de majesté. Dès l'origine, elle semble s'éteindre dans le sang des martyrs ; et bientôt après, son divin flambeau illumine toute la terre. Dans les siècles suivants, elle est comme submergée par l'inondation des barbares ; et cependant elle surgit pleine d'avenir, offrant à tous les peuples le rameau d'olivier, symbole de la paix. Au moyen âge, elle va s'engloutir en Orient ; mais, vaincue, elle reste maîtresse du monde ; tandis que le mahométisme victorieux est frappé à mort. De nos jours on l'a vue foulée aux pieds par ses propres enfants ; et l'enfer, conjuré contre elle, s'écriait avec fureur : *Écrasons l'infâme !* Et elle se relève encore, magnifique, et plus féconde que jamais ! Telle est la marche de l'Église : elle ne quitte

pas le chemin de la croix. C'est ainsi qu'elle tombe et c'est ainsi qu'elle se relève, comme l'Homme de douleur dont elle suit la trace ; et au terme de cette voie ascendante, est le repos, la gloire éternelle et la divine immortalité.

Ces considérations, dont l'histoire profane fait peu de cas, n'échappèrent point, comme nous l'avons dit, à quelques pieux écrivains du temps des croisades. Ceux qui répondirent aux détracteurs de saint Bernard insistèrent vivement sur ces vérités, tout en signalant la triste cause des malheurs de la guerre sainte. Parmi les intéressants témoignages recueillis sur des questions si graves, on constate des aveux remarquables. Otton de Frisingen, historien dont le jugement doit être d'autant moins suspect, qu'il parle de ce qu'il a vu de ses propres yeux, et que souvent il se déclare peu favorable à saint Bernard, s'exprime en ces termes : « Si « nous disons que le saint abbé a été inspiré de Dieu « pour nous animer à cette guerre ; mais que, par « notre orgueil et notre libertinage, nous n'avons pas « gardé ses salutaires avis ; et qu'ainsi, la perte des « biens et des personnes par le fer et par d'autres « fléaux a été la juste et inévitable suite de nos désor« dres ; nous ne dirons rien qui ne soit conforme « à la raison, et justifié par les plus notoires exemples « de l'antiquité[1]. »

A ce témoignage, il faut joindre celui de l'Anglais Guillaume de Newbrige, écrivain consciencieux que Mabillon appelle *vir bonæ notæ et fidei scriptorem.* « L'empereur et le roi de France éprouvèrent la per-

[1] *Ott. Fris.* De gentis Fred. II.

« fidiede l'empereur grec, à laquelle les nôtres avaient « donné occasion par leurs excès... Nous lisons dans « l'Écriture sainte qu'une innombrable armée du peu-« ple de Dieu fut infectée par le crime d'un seul « homme; au point que, privée tout à coup de la « protection divine, elle s'énerva et demeura frappée « de langueur. Et le Seigneur étant consulté, il ré-« pondit que le peuple avait été souillé par un ana-« thème: et il dit : Israël, l'anathème est au milieu « de toi! Tu ne pourras triompher de tes ennemis « qu'après que l'auteur du crime aura été exterminé. « Or, notre armée était si remplie de péchés et de « vices opposés, non-seulement aux lois chrétiennes, « mais même aux lois militaires, qu'il n'y a pas lieu de « s'étonner que la protection d'en haut n'ait pas secondé « les desseins de ces hommes impurs et corrompus. « Notre camp n'était point chaste; il était plein d'im-« pudicité[1]. Plusieurs se confiaient en la multitude et « aux forces des troupes; et ainsi, s'appuyant avec « une audacieuse présomption sur un bras de chair, « selon le langage de l'Écriture, ils méconnurent les « lois divines, aussi bien que la puissance et la miséri-« corde de Dieu, pour la cause duquel ils prétendaient « cependant avoir pris les armes[2].... »

De semblables aveux éclairèrent enfin l'opinion publique et dissipèrent peu à peu les nuages qui s'étaient amoncelés sur la tête de saint Bernard. A ce langage de la vérité et de l'humilité chrétiennne, les prédicateurs ajoutaient d'autres pieuses réflexions

[1] Castra illa nostra casta non erant, etc.
[2] Guill. Newbr. Rer. an gal... lib. V, cap. XX.

pour consoler les peuples affligés. Les chrétiens immolés en Orient pour la cause de la foi, disaient-ils, étaient moins à plaindre que les guerriers échappés à la mort, et qui, revenus dans leurs foyers, sont retombés dans leurs anciennes turpitudes *comme des chiens qui retournent à ce qu'ils ont vomi.* On se rappelait les avis de saint Bernard, ses conseils méconnus, et les miracles *plus éloquents que toute parole,* par *la voix desquels* la volonté divine s'était manifestée. Enfin les fidèles plus éclairés comprirent qu'ils devaient pleurer sur eux-mêmes, et non pas sur le serviteur de Dieu.

Nous trouvons parmi les témoignages de sympathie que plusieurs hommes de bien crurent devoir adresser à saint Bernard en cette circonstance, une lettre qui, sous une forme originale, respire une foi si naïve, une candeur et une confiance si religieuse, qu'on nous saura gré de la transcrire. C'est un abbé de l'ordre de Cîteaux, Jean de Casa-Maria, qui raconte une mystérieuse vision qu'il eut au sujet de la croisade. « On « m'assure, lui dit-il, que vous êtes toujours affligé, « mon très-aimable père, de la grande déroute, je « veux parler de la campagne de Jérusalem, qui n'a « pas eu le succès qu'on espérait... C'est pourquoi « j'ose vous déclarer humblement ce que Dieu m'a « mis au cœur à cet égard, pendant que j'en étais « fortement occupé; considérant que le Seigneur ré« vèle quelquefois aux petits ce qu'il cache aux hom« mes les plus éminents; si bien que Jéthro, étranger « au peuple de Dieu, donna conseil à Moïse lui-même, « qui cependant parlait à Dieu face à face. Je pense « *donc,* mon très-honoré père, que le Tout-Puissant a

« tiré beaucoup de fruit de cette croisade; mais non « pas en la manière que les croisés se l'imaginaient. « Que s'ils se fussent conduits en chrétiens, c'est-à-« dire loyalement et pieusement, le Sauveur eût été « avec eux et eût fait triompher leurs armes. Mais « comme ils s'abandonnèrent au crime, et que Dieu, « en leur suggérant cette expédition, prévoyait les « désordres où ils tomberaient, sa providence fit ser-« vir ces adversités mêmes aux desseins de sa misé-« ricorde; et il leur envoya des croix et des échecs, « afin que, purifiés par les souffrances, ils pussent « parvenir au royaume des cieux. Beaucoup de croi-« sés qui sont revenus des combats, nous ont con-« fessé qu'ils en ont vu mourir un grand nombre qui « se réjouissaient de leur mort, de crainte de retom-« ber dans leurs péchés, s'ils rentraient en Europe. « Et afin qu'il ne vous reste aucun doute sur ce que « j'avance, je veux vous confier, sous le secret de la « confession et comme à mon père spirituel, que les « saints martyrs Jean et Paul, les deux patrons de « notre église, ont daigné plus d'une fois me visiter; « et dernièrement, leur ayant demandé quel senti-« ment il fallait tenir sur la croisade, ils m'ont répondu « qu'un grand nombre de chrétiens, morts sur les « champs de bataille, avaient été appelés à remplir « la place des anges déchus[1]. Sachez aussi qu'ils ont « parlé de vous avec de grands témoignages d'hon-« neur, et ont prédit que votre fin était proche. Puis « donc que cette entreprise a atteint son but, non

[1] *Multitudinem angelorum qui ceciderunt de illis qui ibi mortui sunt, restauratam esse.*

« pas selon les hommes, mais selon Dieu, il sied à « votre sagesse de vous consoler en Celui dont vous « recherchez uniquement la gloire. Car c'est dans la « prévision des fruits salutaires de la croisade, que « Dieu vous avait donné la grâce et la force d'en « provoquer l'exécution. Qu'il daigne maintenant cou-« ronner heureusement votre carrière, et m'accorder « à moi-même le bonheur de contempler avec vous, « dans l'éternité, sa divine et adorable majesté[1]. »

La saison des disgrâces, ainsi que Bernard appelait cette rude époque de sa vie, commençait à s'adoucir; et une réaction visible s'opérait en faveur de l'expédition sacrée. C'est alors seulement que le saint adressa au Pape un mémoire, sous le titre d'*Apologie*, qu'il inséra dans le second livre de la *Considération*. Nous n'en citerons que quelques passages. Il dit au Pape : « Nous avons annoncé la paix, et il « n'y a point de paix; nous avons promis le repos, et « il n'y a pas de repos. Avons-nous donc agi témé-« rairement et par notre volonté propre? N'avons-« nous pas suivi vos ordres ou plutôt ceux de Dieu, « en suivant les vôtres[2]?... Tout le monde sait que « les jugements de Dieu sont véritables; mais le der-« nier événement est un si profond abîme, qu'on « peut, ce me semble, appeler bienheureux ceux qui « n'en sont pas scandalisés. Cependant, comment la « présomption humaine oserait-elle reprendre ce qu'elle « ne peut comprendre? Souvenons-nous des actes pro-

[1] Inter Ep. Bern., 386, ed. Mab.

[2] Concurrimus plane in eo, non quasi in incertum, sed jubente te, immo per *Deo, etc...*

« videntiels, accomplis dans les siècles passés, pour « y chercher quelque lumière..... Je parle de choses « que personne n'ignore, et que personne toutefois ne « veut savoir, au temps où nous sommes. Car le « cœur de l'homme est ainsi fait qu'il oublie dans « le besoin, certaines vérités qu'il connaît très-bien « quand il n'en a pas besoin[1]. Moïse, au moment de « soustraire le peuple de Dieu au joug de l'Égypte, lui « promit une meilleure terre; car autrement, comment « ce peuple, qui n'avait de goût que pour la terre, « l'eût-il suivi? Il le fit sortir; mais il ne le fit pas en- « trer dans la terre qu'il leur avait promise. Et certes, « on ne peut attribuer à la témérité du conducteur « ce triste et fâcheux mécompte. Il faisait tout par « l'ordre de Dieu qui prévoyait tout, et confirmait « par des miracles les discours de Moïse. » D'où l'on voit que si les péchés des Israélites les firent périr dans le désert, de même les prévarications des croisés qui les ont imités, ont été la cause de leur défaite. Il rappelle ensuite ce qui arriva aux tribus d'Israël qui, bien qu'elles eussent combattu par l'ordre de Dieu, furent battues deux fois par la tribu de Benjamin. « Or, je vous prie, ajoute-t-il, comment « me traiteraient les croisés, si je les avais exhortés « de retourner une seconde fois au combat, et qu'a- « près une seconde défaite, je leur eusse dit : Retour- « nez-y une troisième fois? C'est cependant ce qui « arriva aux Israélites; et ce ne fut que la troisième « fois qu'ils remportèrent la victoire. »

[1] Nempe sic se habent mortalium corda : quod scimus cum necesse non est, in necessitate nescimus.

Le saint déclare en terminant que sa conscience était à l'abri de tous reproches; et il se résume en ces termes : « Que ce peu de paroles me servent d'apo-« logie, afin que vous ayez quelque raison de me « justifier à vos propres yeux. Quant à mes sentiments « personnels, je ne me préoccupe guère des jugements « de ceux qui donnent au bien le nom de mal, et « au mal le nom de bien; qui prennent la lumière « pour les ténèbres, et les ténèbres pour la lumière. « Et s'il faut absolument que l'une des deux choses « arrive, j'aime mieux, je l'avoue, que les hommes mur-« murent contre moi que contre Dieu... Je supporte « volontiers les propos de la médisance et les blas-« phèmes de l'impiété, pourvu qu'ils s'adressent à moi, « et non pas à Dieu. Ce m'est un honneur extrême « d'entrer de cette sorte en union avec Jésus-Christ, « quand il dit : *Les outrages de ceux qui vous in-« sultaient sont tombés sur moi*[1]. »

Ainsi, la grande catastrophe qui ternit cette guerre, ne troubla ni la confiance ni la sérénité du saint abbé de Clairvaux. Il ne douta point de la sainteté de sa mission; et le principe des croisades demeura pur et sacré, malgré les fâcheux revers qui en obscurcirent la gloire. Constatons encore que l'extermination de la plus grande partie des croisés ne servit pas seulement, comme le remarquait Jean de Caza-Maria, au salut de plusieurs; elle se fit ressentir aussi dans une autre sphère, surtout en Allemagne, où la disparition de tant d'hommes oisifs et de princes turbulents contribua puissamment à pacifier la société.

[1] *Lib.* II, de Consid., cap. I, p. 415 et seq.

Le fameux démêlé des Guelfes et des Gibelins s'effaça presque entièrement à la suite de la croisade; et les historiens s'accordent à attribuer ce résultat à la mort des principaux chefs de parti[1].

Qu'il nous soit permis, avant de quitter ce sujet, de jeter un dernier coup d'œil sur l'ensemble de ces événements. Chose remarquable! la grande armée chrétienne que saint Bernard avait mise sur pied s'était divisée en quatre branches. Les deux premières et les plus formidables, les Français et les Allemands, se déployèrent avec magnificence à travers l'Europe et l'Asie; mais trop confiantes en leurs propres forces, et indociles aux préceptes *du Dieu des batailles* dont elles avaient cependant embrassé la cause, elles périrent; et leur éclat ne servit qu'à rendre leur défaite plus humiliante. Mais deux autres corps d'armée, dont à peine il est fait mention dans l'histoire, se mirent en campagne sans ostentation et sans bruit; et ils firent des choses mémorables. Nous avons déjà signalé le brillant exploit qui eut pour théâtre les bords du Tage. Ce furent les croisés d'Angleterre et des pays maritimes du nord, conduits par un chef inconnu, qui, par un coup de main héroïque, arrachèrent le Portugal aux Sarrasins, et dotèrent la Chrétienté d'un nouveau royaume. Les Maures d'Espagne avaient été plus d'une fois vaincus par le Cid et ses vaillants compagnons. Chassés successivement des provinces qu'ils occupaient, ils s'étaient retranchés dans plusieurs forteresses du Portugal, lorsque la Providence fit aborder sur ces côtes

[1] Voy. Luden, Geschichte d. teutsch. Volks., t. X, Buch. XXI, cap.

la flotte des croisés. Ceux-ci volent au secours de leurs frères ; assiégent et prennent Lisbonne, s'emparent de plusieurs autres villes musulmanes, enlèvent leurs dépouilles, et créent un trône catholique sur lequel monte un prince français [1].

Au même temps, d'autres croisés, qui n'excitèrent pas plus que ces derniers l'attention du monde, tournèrent leurs armes contre les peuples idolâtres des bords de la Baltique. Ces guerriers, composés en grande partie de Saxons et de Danois, se distinguaient par la forme particulière de la croix qu'ils portaient sur leur poitrine : elle surmontait un globe, image de la terre et symbole de l'empire universel de Jésus-Christ. Ainsi se développait et grandissait l'idée des guerres saintes. Dans cette dernière expédition, les avantages matériels ne furent point considérables ; mais d'importantes conquêtes spirituelles ajoutèrent à l'extension de l'Église. Les Saxons traitèrent les Slaves, leurs voisins, comme ils avaient eux-mêmes été traités par Charlemagne. Ils arrivèrent au même résultat ; car, selon le témoignage des historiens, de ceux-là même qui réprouvent hautement les croisades, *ce fut à cette occasion que le christianisme commença à s'introduire dans la Poméranie et la Russie* [2].

Les Saxons ne furent d'ailleurs, en cette circonstance, que les instruments d'une pensée que le Pape leur avait suggérée. Eugène III, d'après les annales de Baronius,

[1] Alphonse de Bourgogne, petit-fils du roi Robert. — On trouve des détails *intéressants* sur cette expédition dans la Biblioth. des crois., t. I, p. 339 et suiv.
[2] *Sismond.*, Hist. des Franç., vol. V, ch. XVI, p. 520.

avait conçu le double plan que les croisés durent exécuter : l'un concernait les infidèles d'Orient ; l'autre les idolâtres des contrées septentrionales de l'Europe[1].

Ne serait-ce point à cette négociation que se rattachait le second voyage de saint Bernard en Allemagne ? Nous n'avons trouvé aucun document positif qui nous permît de l'affirmer. Mais, en considérant l'importance d'une telle mission, et sa coïncidence avec l'arrivée du Pape en France et le voyage de saint Bernard, nous avons hasardé cette conjecture. Du reste, quond on se rappelle la position des princes de Saxe en face de l'empereur d'Allemagne, on conçoit l'influence qu'il a fallu exercer dans les conseils des souverains, pour obtenir que chacun d'eux levât une armée à part et combattît pour son propre compte. La religion seule avait assez de force pour assurer le triomphe d'un si vaste plan. Or, le bras de la religion, le puissant interprète des vœux de l'Église, c'était saint Bernard.

Quoi qu'il en soit, après la seconde croisade, l'œuvre providentielle n'était point terminée. La lutte entre le Christianisme et le Mahométisme, lutte dont les croisades ne furent qu'un mémorable épisode, se continua encore pendant des siècles, sous d'autres conditions, avec plus ou moins d'énergie, jusqu'au jour où la force musulmane vint se briser aux portes de Vienne contre la pieuse intrépidité de Jean Sobiesky. De ce jour, la religion de Mahomet ne sortit plus de ses limites territoriales ; elle demeura frappée

[1] At non simplex in terram sanctam tantum indicta fuit a Papa Eugenio expeditio ; sed duplex : altera in Palæstinam, altera adversus boreales paganos adhuc populos, etc. (Baron. ad ann. 1146, num. 21.)

de langueur, et descendit rapidement la période d
décroissance. Avant les guerres saintes, et pe
leur durée, le mahométisme, débordant sans cess
vahissait audacieusement les États chrétiens, en E
gne, en Sicile, en Afrique, dans toute l'Asie : le g
du Catholicisme osa l'attaquer au cœur, et resta m
du monde.

Tel a été le résultat final des croisades : cette co
sion suffit à l'apologie de saint Bernard.

CHAPITRE XIV.

Mort des plus illustres contemporains de l'abbé de Clairvaux — Le saint prévoit sa fin prochaine.

L'ère de rénovation se développait largement, sous l'action visible de la Providence ; mais les hommes qui avaient guidé le mouvement du siècle disparurent successivement de la scène du monde ; et en moins de deux années, les personnages les plus éminents achevèrent leur course terrestre. Cette liste funéraire s'ouvre en l'année 1152, par la mort de l'abbé Suger, et finit l'année suivante, à la mort de saint Bernard.

Le fidèle Suger, dans ses vieux jours, avait pris à cœur la cause des croisades, et s'en occupait avec une ardeur d'autant plus étonnante, que naguère il avait cherché à en détourner le roi de France. Chaque jour, dit son biographe, l'âme de l'abbé de Saint-Denis s'affligeait de voir qu'il ne restait nulle trace glorieuse de ce grand pèlerinage. Il craignait beaucoup que, par suite des infortunes de l'expédition, la gloire du nom chrétien ne s'éclipsât en Orient [1], et que les lieux saints ne fussent foulés aux pieds des ennemis de Dieu. Il avait d'ailleurs reçu d'outre-mer des lettres lamentables du

[1] Unde satis erat sollicitus ne hujus infortunii occasione christiani nominis in Oriente deperiret gloria, etc.

roi de Jérusalem et du patriarche d'Antioche, qui le conjuraient de leur porter assistance; parce que le prince d'Antioche, Raymond, était mort, et que la ville était sur le point de tomber aux mains des infidèles, si on ne venait promptement la secourir[1]. Enhardi par son zèle, il n'hésita point, conjointement avec l'abbé de Clairvaux, de provoquer une nouvelle croisade : et le pieux Louis VII, digne ancêtre de saint Louis, se montra prêt à arborer encore une fois l'étendard de la croix. On convoqua même une assemblée à Laon pour aviser aux moyens de délivrer les frères d'Orient; mais le courage manqua aux guerriers aussi bien qu'au clergé, et l'on ne parvint à aucune détermination positive.

Toutefois Suger, avec la persévérance qui caractérisait sa volonté, ne renonça point à son dessein. Il ne se proposa rien moins que de lever lui-même des troupes, de se mettre à leur tête et de marcher sur Jérusalem. Déjà sa fortune tout entière avait été consacrée aux préparatifs de cette entreprise, lorsque, dit le chroniqueur, il fut saisi *d'une petite fièvre :* son âme, ferme et pleine de verdeur, lutta quelque temps contre l'abattement de son corps; mais il ne tarda point à reconnaître que l'heure de son retour à Dieu était venue. Se sentant donc appelé à la Jérusalem céleste, il désigna, parmi les plus braves du royaume, un homme de cœur et d'expérience, auquel il fit prêter sur la croix le serment de partir à sa place pour la Jérusalem de la terre : et il le chargea de payer les soldats avec les

[1] Wilh. a S. Dionys. Vita Sugerii, dans le Rec. des Hist. de France, t. XII, p. 110 et suiv. — Le prince d'Antioche, dont il est question ici, fut tué en 1148, selon Guillaume de Tyr. C'est à lui qu'on attribue la complicité des scandales dont la reine Eléonore se rendit coupable en Orient.

trésors envoyés d'avance en Palestine[1]. Quand saint Bernard apprit que son vieil ami était proche de sa fin, il lui écrivit la lettre suivante : « Ne craignez pas, « homme de Dieu, de vous dépouiller de l'homme ter- « restre, dont le poids vous appesantit et gravite sans « cesse vers la terre. Qu'y a-t-il de commun entre vous « et la terre, vous qui, au sortir de ce monde, devez « être couronné de gloire? Vous ne pourrez, ô homme « de Dieu, retourner à Dieu qu'après que vous vous « serez dépouillé du limon qui vous enveloppe, et que « vous aurez rendu à la terre ce que la terre vous a « donné... Je souhaite ardemment de vous voir avant « ce moment, et de recevoir vos bénédictions. Mais « comme nul de nous ne dispose de lui-même, je n'ose « vous promettre positivement ce que je doute de pou- « voir tenir. Cependant je tâcherai de rendre possible « ce qui ne l'est pas présentement. Quoi qu'il arrive, « je vous prie de croire que, vous ayant aimé depuis si « longtemps, je ne cesserai jamais de vous aimer. Je « ne vous perds pas ; je vous envoie seulement devant « moi à Notre-Seigneur ! Mon âme demeurera attachée « à la vôtre dans l'amour éternel. Souvenez-vous de « moi, quand vous serez arrivé au lieu délectable où « vous me précéderez, afin que Dieu me fasse la grâce « de vous suivre bientôt, et de jouir du même bon- « heur que vous ; et soyez convaincu que, malgré notre « séparation, je conserverai précieusement le doux sou- « venir de votre personne[2].... »

L'abbé Suger, noble type d'un ministre intègre, et justement décoré par ses contemporains du beau titre

[1] Vita Sug., p. 110 et seq. — [2] Epist. 266.

de *père de la patrie*, s'éteignit à l'âge soixante-dix ans, le 13 janvier 1152[1]. Sa mort, comme sa vie, ne fut qu'un acte d'abnégation chrétienne. Saint Bernard, auquel il dut sa gloire devant Dieu et devant les hommes, en prononça l'éloge en ce peu de mots : « S'il y a, « écrivit-il à Eugène, quelque vase de prix qui embel« lisse le palais du Roi des rois, c'est sans contredit « l'âme du vénérable Suger. »

La tombe, qui s'était ouverte pour ce digne et vrai chrétien, ne tarda point à recevoir des dépouilles non moins illustres.

L'histoire mentionne en ce même temps la mort de Geoffroy Plantagenet, dont la maison eut une destinée si glorieuse en Angleterre ; celle de Thibaut le Grand, comte de Champagne, qui, durant un règne de cinquante ans, allia constamment la bravoure militaire aux vertus évangéliques ; celle de Raoul, comte de Vermandois, l'inséparable compagnon d'armes de Louis VII. Enfin, Conrad, l'empereur d'Allemagne, suivit de près dans le sépulcre son jeune fils Henri, déjà sacré du vivant de son père. L'empire germanique, aussi bien que la France, subirent les retentissements de ces grandes vicissitudes. Peu de jours après la mort de Conrad, le 4 mars 1152, son neveu et son héritier, le duc de Souabe, ceignit la couronne impériale, et inaugura le fameux règne connu sous le nom de Frédéric Barberousse[2].

Saint Bernard lui-même touchait au terme de sa carrière. Depuis longtemps le serviteur de Dieu se déta-

[1] *Vit Sug.* a Will. S. Dionys., p. 111.
[2] Voyez Luden, vol. X, buch XXII, cap. II et seq.

chait, autant qu'il lui était possible, des soins de ce monde; *sa conversation était au ciel;* et au milieu des affaires multiples et des maux de tous genres, il vivait plus que jamais en lui-même, profondément recueilli dans son cœur, et se disposant au grand passage de la mort à la vie. Il avait survécu à la plupart de ses frères. Le plus jeune d'entre eux, Nivard, celui qui, dès son enfance, avait embrassé le joug du Seigneur, et qui depuis lors n'avait cessé de marcher fidèlement sur les traces de son magnanime frère, Nivard était en Espagne pour y fonder le monastère de Spina, dans le diocèse de Placentia[1]. Bernard avait encore un oncle qu'il chérissait à tous les titres : c'était un preux chevalier du Temple, *homme de renom,* qui s'était illustré sur les champs de la Palestine. Lui aussi se trouvait séparé de l'abbé de Clairvaux en cette dernière année de sa vie; et il avait manifesté le désir de venir exprès de la Terre Sainte pour le revoir avant sa mort. Mais Bernard, dont la pensée se reportait incessamment sur les malheurs des chrétiens d'Asie, craignait de leur ravir un guerrier dont les services pouvaient leur être utiles; et, préférant leur avantage à sa propre consolation, il écrivit à André pour le détourner de ses desseins. Cette lettre renferme quelques-unes de ces belles paroles qu'on doit méditer; parce qu'elles décèlent admirablement les dispositions de l'âme chrétienne au déclin de la vie.

« Le message que j'ai reçu de vous m'a trouvé au lit,
« dangereusement malade. J'ai ouvert votre lettre avec

[1] Voy. la lettre 300 de S. Bernard à Sancie, sœur d'Alphonse le Bon, roi de Castille et de Léon. In Mabill.

« empressement ; je l'ai lue et relue avec joie ; mais « combien eût été plus grande ma consolation, si j'a- « vais pu vous voir vous-même ! Vous m'exprimez com- « bien est vif et pressant le désir que vous avez de me « revoir ; vous m'apprenez les dangers qui menacent « cette terre bienheureuse que le Seigneur a visitée, et « qu'il a consacrée par l'effusion de son sang adora- « ble. Oh ! les princes chrétiens ! qu'ont-ils fait pour « conquérir ce pays ? Ils en sont revenus avec une « étrange promptitude... Hélas ! ils n'ont aucune pitié « de l'affliction cruelle de Joseph ; on les voit asservis « au mal et incapables de faire le bien. Néanmoins « espérons que le Seigneur ne délaissera point son « peuple, et n'abandonnera point son héritage [1]. Le « bras de Dieu n'est point raccourci ; il fera de nou- « veaux prodiges ; il viendra au secours de ses enfants, « pour prouver encore une fois au monde *qu'il vaut* « *mieux mettre sa confiance en Dieu que dans les* « *princes de la terre* [2].

« Je vous loue quand, dans votre lettre, vous vous « comparez à un insecte ; car tous tant que nous som- « mes sur la terre, que sommes-nous, pauvres enfants « des hommes ? Des fourmis, qui nous fatiguons à des « riens et à des bagatelles. Oui vraiment, on peut de- « mander avec le sage *ce que retire l'homme de tout* « *le travail qui l'occupe sous le soleil* [3]. Élevons- « nous donc au-dessus du soleil ; montons jusqu'au « ciel, et que nos âmes y fixent leurs affections et y « établissent leur conversation, avant que nos corps à « leur tour puissent y parvenir ! C'est là, mon très-cher

[1] *Ps.* XCIII. — [2] Ps. CXVII. — [3] Eccl. I.

« oncle, que vous trouverez le fruit et la récompense de « vos travaux. Ici-bas, il faut combattre pour Celui qui « habite au plus haut des cieux. La terre n'est pour « nous qu'un champ de bataille ; mais nous combattons « pour mériter le ciel : la récompense que nous atten- « dons n'est pas terrestre ; elle est céleste et d'un prix « infini. Sous le soleil, on ne rencontre que misère et « afflictions ; au ciel, nous trouverons abondance de « toutes choses et joie durable ; nous y trouverons la « *mesure pleine, pressée, entassée* et surabondante, « que Dieu destine à ses élus [1].

« En me parlant de votre désir de me voir, vous « ajoutez que l'accomplissement de ce désir dépend de « ma volonté, et que vous attendez que je vous écrive « ce que je veux. A cela, je ne sais vraiment que « répondre. Je désire sans doute que vous veniez ; « mais en même temps je désire que vous restiez. Je « me trouve placé entre vouloir et ne pas vouloir. Or, « que faut-il que je fasse dans cette alternative ? La- « quelle de ces deux choses dois-je préférer ? Ne pas « vouloir votre retour, ce serait affliger votre cœur et « le mien ; le vouloir, ce serait priver la Palestine d'un « défenseur qui, à en croire la renommée, lui rend « des services importants. Donc, ce que je n'ose vous « exprimer, je voudrais le voir réalisé. Je désirerais « vous voir avant de mourir ; mais vous êtes mieux « que moi à même de juger si vous pouvez venir sans « préjudice pour la Terre Sainte, et sans dommage « pour vos frères d'armes.

« Peut-être cependant que votre retour ne serait

[1] Luc, VI.

« point inutile ? Dieu pourrait se servir de vous pour in-
« spirer à plusieurs le dessein de vous suivre, lorsque
« vous retournerez en Asie, afin de vous aider à défen-
« dre l'Église de Dieu ; car ici tout le monde vous aime
« et vous honore. Il pourrait donc arriver, Dieu aidant,
« que vous disiez un jour avec le saint patriarche Ja-
« cob : J'ai passé le fleuve du Jourdain, n'ayant qu'un
« bâton, et je le repasse avec deux troupes que Dieu
« m'a données [1].

« Après tout, si vous devez venir, ne différez pas ;
« car autrement vous courrez la chance de ne plus me
« trouver : je suis comme une victime qui a reçu l'asper-
« sion pour être sacrifiée, et je ne pense pas demeurer
« encore longtemps sur la terre. Me sera-t-il donné,
« avant de quitter ce monde, de jouir de votre aima-
« ble présence ? Serai-je assez heureux de vous embras-
« ser avant de mourir [2] ? »

C'est ainsi que le saint abbé de Clairvaux envisageait la mort ; il la contemplait avec sérénité, et l'attendait comme la barque qui transporte le voyageur à l'autre bord. Nulle crainte ne l'agitait en ces derniers jours. Comme le pieux Ézéchias, étendu sur son lit de souffrance, il pouvait dire : *Seigneur, souvenez-vous que j'ai marché en votre présence dans la voie droite* [3]. Comme saint Paul, il pouvait répéter avec confiance : *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de vie que le Seigneur m'a réservée, et qui est destinée, non-seulement à moi, mais à tous ceux qui aiment son avénement* [4].

[1] *Genès.*, 32, 10. — [2] Bern., Epist. 277. — [3] IV Reg., 20, 3. — [4] II Tim., IV, 7.

Oh! sainte Religion! Philosophie sublime qui nous élève au-dessus de ce monde et des plus fâcheux événements! Au sein même de la mort, elle nous pénètre d'un calme inaltérable et nous remplit de bonheur! Devançant par l'espérance le beau jour de l'éternité, le vrai chrétien goûte dès cette vie les prémices des joies futures; bien différent du chrétien infidèle à qui manquent tout ensemble et l'espérance de l'avenir et la sécurité du présent. Ah! certes, si nous avons à gémir, c'est d'être dans une région étrangère, sur une terre d'exil, au milieu des morts, loin de notre patrie. Mais notre consolation, c'est la perspective de l'heureux port qui mène à la Cité de Dieu, demeure immortelle et permanente où il n'y a plus ni combats, ni séparations, ni larmes, ni douleurs!

CHAPITRE XV.

Dernière maladie de saint Bernard. — Son dernier miracle.

Dès le commencement de cette fatale année 1152, saint Bernard vit reparaître ses anciennes infirmités, et éprouvait de longues défaillances, présages de sa dissolution prochaine. Son esprit néanmoins, toujours calme, toujours plein de vigueur, dominait ses membres affaiblis, et les forçait de se prêter encore, dans l'intérieur du monastère, aux fonctions sacrées. Il s'efforçait, malgré son complet épuisement, de célébrer chaque jour le saint sacrifice, disant à ceux qui l'assistaient et le soutenaient à l'autel, que nulle action n'était plus efficace en ce dernier passage, que de s'offrir soi-même en holocauste, en union avec l'adorable victime immolée pour le salut des hommes. Ses paroles, plus rares, mais plus pénétrantes, exhalaient la douce chaleur qui consumait son âme; et souvent, après la célébration des divins mystères, le feu du ciel l'embrasait si ardemment que nul ne pouvait l'approcher sans ressentir en soi-même un redoublement de ferveur et d'amour. Ses frères, ses enfants bien-aimés, compatissaient tristement à ses douleurs, et le retenaient par toute la véhémence de leurs prières, par tous les liens de leur vive tendresse. Jour et nuit, la communauté à genoux demandait à Dieu, avec larmes, la conservation d'un père si

aimé. Il semblait que tant d'instantes supplications fussent exaucées ; car le saint recouvra quelques forces. Mais il réunit autour de lui sa grande famille, et d'une voix touchante et pleine d'amour, il conjura qu'on le laissât mourir. « Pourquoi, leur dit-il, pourquoi re-« tenez-vous ici-bas un homme misérable? Vos prières « l'ont emporté sur mes désirs. Usez envers moi de cha-« rité, je vous prie, et laissez-moi m'en aller à Dieu [1]. »

Cependant, malgré les souffrances extrêmes auxquelles il était en proie, il écrivit encore d'une main défaillante à l'un de ses amis les plus chers, l'abbé de Bonneval. C'est sa dernière lettre ; il faut la lire : « J'ai reçu, « lui dit-il, avec bien de la reconnaissance les marques « d'affection que vous m'avez envoyées ; mais rien ne « peut plus me réjouir. Quelle joie peut goûter un « homme abîmé de maladies ? Je n'ai plus un moment « de relâche, excepté quand je me passe entièrement « de nourriture. Je puis dire, comme Job, que le som-« meil s'est retiré de moi, de crainte que l'assoupisse-« ment des sens ne m'empêche de sentir mes souf-« frances. Mon estomac ne tolère plus aucun aliment, « et pourtant il souffre aussi quand je le laisse tout à « fait sans nourriture. Mes pieds et mes jambes sont « enflés comme un hydropique. Mais, pour ne rien « cacher à un cœur dont l'amitié s'intéresse à tout, je « vous avouerai, peut-être avec un peu d'imprudence, « que parmi ces maux continuels, mon intérieur ne se « laisse point abattre ; l'esprit est prompt dans une « chair infirme. Priez Notre-Seigneur, qui ne veut pas « la mort des pécheurs, de me garder à la sortie de ce

[1] Annal. Cist., t. II, p. 214 et seq.

« monde, et de ne point différer cette sortie ; car il est « temps de partir. Aidez de vos prières un homme dénué de mérites, afin qu'à ce moment suprême, le tentateur ne me surmonte pas. Dans l'extrémité où je me « trouve, j'ai voulu pourtant vous écrire de ma propre « main, pour vous montrer combien je vous aime ; et « qu'en reconnaissant l'écriture, vous reconnaissiez « aussi le cœur ; mais j'aurais été plus content de vous « parler que de vous écrire[1]. »

Bernard reçut, six semaines avant sa mort, la douloureuse nouvelle de la mort du Pape Eugène. Ce saint Pontife, après avoir gouverné l'Église universelle durant l'espace de huit ans et demi, avec la prudence et la fermeté d'un apôtre, mourut paisiblement le 8 juillet de l'année 1153. Il avait triomphé, par les seules armes de la douceur, des plus implacables ennemis du Saint-Siége; et sous son Pontificat, traversé par tant de crises politiques et religieuses, la suprématie de saint Pierre reprit sur les affaires du monde son influence vivifiante; justifiant ainsi, par ses triomphes pacifiques, cette parole de Jésus-Christ : *Beati mites, quoniam ipsi terram possidebunt!* Bienheureux ceux qui sont doux; car ils posséderont la terre.

Le cardinal-évêque d'Ostie consola le saint abbé de Clairvaux, par une lettre dont voici les derniers mots :

« Nous qui connaissions parfaitement ce grand Pontife, nous sommes persuadés qu'il a été enlevé jusqu'au « troisième ciel, sans toutefois nous laisser orphelins ; « car il intercédera pour nous auprès de ce Dieu qui « l'a rendu participant de sa gloire. Quant à vous, qui

[1] *Epist. 310.*

« êtes la tête de la corporation d'où il avait été tiré « pour être placé sur le trône apostolique, ne cessez « pas de prier pour lui, et de le recommander à Dieu, « afin qu'il lui accorde une rémission entière, et qu'il « augmente au ciel sa félicité et sa couronne[1]. »

L'annaliste de Cîteaux témoigne que, bien qu'Eugène III n'ait point été canonisé selon les formes rigoureuses de l'Église, il ne laisse pas d'être honoré, par l'accord unanime des peuples, comme un saint et un bienheureux. La mort inopinée du Pontife, que saint Bernard aimait d'un amour si ardent et si profond, déchira son cœur et fit couler ses larmes. Cette perte acheva de lui ôter toute consolation ; et de jour en jour il devenait plus étranger à ce qui se passait autour de lui. Godefroi, le pieux évêque de Langres, était venu à cette époque, pour le consulter sur une affaire importante ; il s'étonna du peu d'attention que lui prêtait le serviteur de Dieu. Celui-ci devina sa pensée : « Ne m'en voulez pas, lui dit-il, je ne suis plus de ce monde. » En effet, il ne s'appliquait qu'à dénouer les derniers fils qui l'attachaient à la vie terrestre ; tous les rayons de son âme se concentraient en Dieu, le foyer de son amour ; et d'avance, sur les ailes des purs désirs, il s'élançait dans les régions immortelles.

Cependant, un prodige dut couronner la vie du thaumaturge. Il était couché sur son lit de douleur, raconte le biographe contemporain[2], et *se disposait à clore virilement sa carrière terrestre,* quand

[1] Epist. 437, édit. nov. R. Perab. — Voy. la vie d'Eugène III dans l'Hist. de l'ord. de Cit., vol. VI.

[2] ... Lectulo decubans, cursum vitæ viriliter consommaret, etc. (Gaudfr., Vita S. Bern., lib. v, p. 1167.)

l'archevêque de Trèves vint à Clairvaux et se jeta aux pieds du saint, le suppliant et le conjurant de secourir la province de Metz, où se passaient des scènes lamentables. Les bourgeois et les seigneurs, depuis longtemps en hostilité, se livraient une guerre acharnée : déjà plus de deux mille insurgés avaient péri dans les combats, et l'anxiété était au comble. L'archevêque de Trèves, en sa qualité de métropolitain du pays de Metz, était accouru avec la pieuse sollicitude du bon pasteur, pour séparer les combattants et empêcher de plus grands maux. Mais sa voix fut méconnue, sa médiation repoussée ; et le prélat, déplorant son insuffisance dans cette terrible conjoncture, ne vit plus qu'une seule ressource : c'était d'appeler l'abbé de Clairvaux sur le champ de bataille, et de remettre entre ses mains la pacification des partis.

Au récit de ces malheurs, que l'archevêque entrecoupait de larmes, Bernard se sent profondément ému ; un zèle surnaturel ranime ses forces presque éteintes ; ses os semblent se raffermir au dedans de lui-même ; *car,* dit le chroniqueur, *Dieu tenait cette âme entre ses mains et en faisait tout ce qu'il voulait.*

Il se lève donc de son lit de mort et part pour Metz !

Les deux armées étaient campées sur les deux rives de la Moselle ; d'un côté les bourgeois, ne respirant que haine et fureur ; de l'autre, les seigneurs et leurs soldats, ivres d'une première victoire et prêts à recommencer la bataille. Tout à coup l'homme de paix, soutenu par quelques moines vénérables, se présente au milieu des combattants. Il est faible, il ne peut se faire entendre, il n'est pas même écouté ; mais il va *d'un* camp à l'autre, cherche à calmer les passions,

sans entrevoir humainement aucune possibilité de succès. Sa présence n'a d'autre effet que de suspendre momentanément le choc des armes. Cependant il ne désespère pas ; il tranquillise l'inquiétude des religieux qui l'accompagnent : Ne vous mettez point en peine, leur dit-il, car nonobstant les difficultés qui nous traversent, vous verrez le bon ordre se rétablir. En effet, *au milieu de la nuit*[1], il reçoit une députation des principaux habitants de la ville, déclarant qu'ils acceptaient sa médiation. Dès le lendemain, il assemble les plus considérables des deux partis dans *une petite île, sur la rivière,* où viennent aborder de nombreuses nacelles amenant les chefs des diverses troupes. Bernard écoute leurs griefs et les apaise ; il triomphe des esprits les plus obstinés ; les combattants s'émeuvent et déposent les armes ; bientôt le baiser de paix circule à travers tous les rangs !

Une guérison miraculeuse signala cette mémorable journée. Il arriva, *par l'ordre de la Providence,* dit un biographe, qu'une pauvre femme, tourmentée depuis huit ans d'une cruelle maladie, vint se prosterner devant le serviteur de Dieu pour lui demander sa bénédiction. Cette femme était sans cesse agitée de tremblements convulsifs, et son aspect causait autant d'horreur que de pitié. Bernard se recueille ; il fait le signe de la croix ; et à l'instant même, sous les yeux d'une multitude de spectateurs, les agitations de la malheureuse disparaissent, et elle recouvre une santé parfaite[2].

[1] Jam medium noctis transierat, etc. (Gaudfr., lib. v, cap. I.)

[2] Orante Dei famulo, sub oculis omnium paulatim concussione sedata, perfectam adepta est protinus sospitatem. (Gaudfr., p. 1168.)

Le bruit de ce miracle achève de captiver les esprits. La foule des assistants, même les hommes les plus intraitables jusqu'alors, se frappèrent la poitrine et bénirent à haute voix les œuvres de la puissance de Dieu. Cette scène d'attendrissement se prolongea près d'une heure, pendant laquelle, ajoute l'historien, les larmes d'admiration et de reconnaissance *coulèrent sans discontinuer*[1].

Or, l'homme de Dieu, environné d'un immense concours de peuples, et vivement accablé par l'affluence de ceux qui se jetaient à ses pieds et lui témoignaient tumultueusement leur respect, faillit perdre, comme naguère en Allemagne, le peu de souffle qui animait sa frêle existence. *Il fut moult en hasard d'étouffer*; en sorte que les religieux l'emportèrent sur leurs épaules; et l'ayant déposé dans une barque, ils quittèrent précipitamment le rivage. Les seigneurs et les magistrats vinrent le rejoindre : « Nous ne pouvons, lui dirent-ils, qu'écouter avec docilité celui que nous voyons être aimé et exaucé de Dieu; et nous observerons ses recommandations, puisque Jésus-Christ à sa prière, a fait de si grandes choses en notre présence. » Mais Bernard, n'acceptant aucune louange, leur répondit : « Ce n'est pas pour moi, c'est « pour vous que Dieu a fait ces choses[2]. »

Le saint se rendit ensuite à Metz, dans la maison épiscopale, où, par ses soins et son heureuse médiation, le traité de paix fut conclu et signé entre les parties belligérantes.

[1] ... Ut percutientes pectora sua, per horam fere dimidiam cum lacrymis acclamarent. (Id., lib. v, p. 1169.)

[2] *Non propter* me, inquit, sed propter vos facit. (Idem.)

Cette œuvre était terminée!

Ce fut la dernière, ô digne ministre de Jésus-Christ, que vous accomplîtes en ce monde! Ce fut le dernier fleuron que le Dieu d'amour attacha à votre brillante couronne! Vous pûtes dire désormais, avec le patriarche Siméon : Maintenant, ô mon Dieu, laissez aller en paix votre serviteur!

Comme le nautonier, au retour d'une pénible navigation, baisse et replie ses voiles, à la vue du port où il va jeter son ancre; ainsi le disciple de Jésus, après avoir achevé sa course, revint humblement au saint asile de Clairvaux, où, s'étendant sur son lit de douleur, dernière station du pèlerinage de la terre, il attendit avec tranquillité l'heure du repos.

CHAPITRE XVI.

Mort de saint Bernard.

Entrons maintenant dans le silencieux cloître de Clairvaux; et mêlons-nous aux disciples consternés qui entourent la couche de leur père, l'œil baigné de larmes, et contemplant avec une sainte terreur les derniers reflets de cette grande lumière qui disparaît de l'horizon du monde, pour se lever brillant et radieux dans la région des esprits.

Le doux Bernard, comme un fruit mûr et parfait, ne semble plus tenir à l'arbre de l'humanité terrestre que par un fil que la plus légère secousse va rompre. Il a reçu les onctions sacrées et les consolations de l'Église; et dans l'attente de sa délivrance, il s'occupe encore avec amour de consoler ses enfants. Comment dépeindre leur douleur? Rangés autour de lui, ils le regardent avec anxiété, lui parlent sans paroles; ils prient avec larmes; ils espèrent encore; ils espèrent contre toute espérance : car tel est l'aveuglement de l'amour! la tendresse filiale ne comprend pas la possibilité de certaines séparations : elle s'aveugle sur la tombe ouverte d'une mère ou d'un père, comme la mère *s'aveugle* sur le berceau d'un enfant. Il semble que les

cœurs, enlacés les uns dans les autres par une affection pure, ne puissent ni vivre ni mourir les uns sans les autres. Aucun raisonnement, aucune pieuse pensée, pas même la foi chrétienne, n'est capable de détruire cette dernière illusion, tant elle se rattache aux vérités éternelles ! Les apôtres mêmes ne purent s'en défendre ; l'amour encore charnel et humain qu'ils portaient au divin Maître aveuglait leur esprit ; et jamais ils ne comprirent l'annonce de sa mort. « Nous avons tristement expérimenté par nous-mêmes, écrit un des « disciples de saint Bernard, ce que l'Évangile nous « enseigne des bienheureux apôtres, lesquels, quand « Notre-Seigneur leur prédisait sa passion, ne savaient « ce qu'il disait, et ne comprenaient point sa parole ; « le cœur pouvant difficilement croire ce qui le blesse « et lui cause une invincible horreur[1]. » Ainsi les moines de Clairvaux conservaient, et jusqu'au dernier moment, une vaine espérance qui leur cachait la trop réelle perspective de perdre leur père. Mais celui-ci, *touché de compassion jusqu'au fond de ses entrailles*[2], s'efforçait de modérer leur peine et de fortifier leur courage. *Il les réchauffait des plus douces consolations*[3], les exhortant à s'abandonner avec confiance à la bonté divine, et à persévérer dans la céleste charité. Il leur promit que, même en partant, il ne les délaisserait point, et qu'il aurait soin de chacun d'eux, après sa mort. Puis, avec une suavité que nulle expression ne saurait rendre, il les conjura instamment

[1] Gaudfr., lib. v, cap. II, v. 1170.
[2] *Compassionis et misericordiæ visceribus affluens.* (Id., n. 9.)
[3] *Dulcissimis eos consolationibus refovebat.* (Id., id.)

de s'aimer les uns les autres, d'avancer dans les saintes voies de la perfection religieuse, et de rester fidèles à leur vocation, dans la crainte et dans l'amour de Dieu. Enfin, tout absorbé dans l'esprit apostolique, il leur répéta les paroles de saint Paul : « Mes frères, nous vous supplions et vous conjurons, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vivre et de plaire à Dieu, selon que vaus l'avez appris de nous ; afin que le Seigneur vous comble de plus en plus de ses grâces... car la volonté de Dieu est que vous soyez saints[1]. »

Alors il fit approcher de sa couche le Supérieur général de l'ordre de Cîteaux, le vénérable abbé Gozevin, et plusieurs autres abbés et prélats qui étaient venus à Clairvaux pour lui rendre les derniers devoirs. Gozevin fondait en larmes ; car, bien qu'il fût élevé au-dessus de saint Bernard dans la hiérarchie monastique, il l'aimait d'un amour filial, et le reconnaissait hautement comme son maître et son père. Le saint les remercia tous ; et d'une voix émue, leur dit un dernier adieu... Cette scène déchira le cœur des pauvres moines : « Oh ! père charitable, père bien-aimé, s'écrièrent-ils en sanglotant, vous voulez donc abandonner votre famille? Ayez pitié de nous qui sommes vos enfants ; ayez pitié de ceux que vous avez nourris de votre sein maternel, que vous avez élevés, formés, guidés, comme une tendre mère ! Que vont devenir les fruits de vos travaux? Que vont devenir les enfants que vous avez tant aimés [2]?... »

[1] I Thess., cap. IV, 1, 3.

[2] *Numquid compateris nobis, quos tanto pietatis affectu maternis lactasti uberibus?* etc., etc. (Gaudfr., p. 1179, n. 13.)

Ces vives exclamations attendrirent le serviteur de Dieu, et il pleura. « Je ne sais, leur dit-il en levant vers le ciel un regard plein d'une angélique douceur, je ne sais auquel des deux il faut me rendre; ou à l'amour de mes enfants qui me presse de rester ici-bas; ou à l'amour de mon Dieu qui m'attire en haut[1]... »

Il dit; et ce fut son dernier soupir!

Les chants funèbres, accompagnés du glas de la mort, entonnés par sept cents moines, interrompirent le silence du désert, et annoncèrent au monde la mort de saint Bernard.

C'était le vingtième jour du mois d'août 1153, vers neuf heures du matin. Le saint était âgé de soixante-trois ans. Depuis quarante ans il s'était consacré à Jésus-Christ, dans le cloître, et depuis trente-huit ans, il exerçait la dignité d'abbé. Il laissa cent soixante monastères qu'il avait fondés dans diverses contrées de l'Europe et de l'Asie. Et dans la suite des temps, y compris les maisons détruites en Angleterre et dans les royaumes du Nord, on compta jusqu'à huit cents abbayes issues et dépendantes de Clairvaux! Cette source féconde ne s'est jamais épuisée: elle coule encore de nos jours: les Cistersiens, les Bernardins, les Trappistes, perpétuent la vie de leur patriarche, et fertilisent de leurs mâles vertus les champs de l'Église.

On n'entreprendra pas de rapporter quels furent les gémissements des pieux cénobites, quand ils se virent privés de leur père. Chacun d'eux alla donner le baiser d'adieu à ce visage si doux et si calme, que les souf-

[1] Tunc vero ipse flens cum flentibus, et *columbinos* oculos in cœlum porrigens, etc. (Gaufr., p. 1179.)

frances, ni la mort, n'avaient pu dépouiller d'un céleste sourire. Ils regardaient en haut, comme s'ils avaient vu l'âme de saint Bernard, sous la forme d'une colombe, s'élever gracieusement vers le ciel. « O père bien-aimé ! char d'Israël ! s'écria l'un de ces religieux qu'oppressaient à la fois la douleur, le respect, l'admiration et l'amour ; ô mon père ! vous, le port de ceux qui ont fait naufrage, le bouclier des opprimés, l'œil des aveugles, le soutien de ceux qui chancellent ! vous étiez, ô père aimable, le modèle de la perfection, le miroir de la sainteté, le type de la vertu chrétienne ! Vous, la gloire d'Israël, la joie de Jérusalem, la merveille du siècle et l'ornement du monde ! Olivier fécond, vigne abondante, cèdre à mille branches, platane magnifique ! vous êtes le vase d'élection, le vase d'honneur de la maison de Dieu ; le chandelier saint, orné de perles et de pierreries ; la colonne haute et inébranlable de la sainte Église ! Trompette éclatante de la bouche de Dieu, organe harmonieux de l'Esprit-Saint, vous charmiez les âmes pieuses, vous affermissiez les faibles, vous frappiez les impies ! De votre langue et de votre main s'épanchait un baume bienfaisant qui guérissait toutes les plaies de l'âme et du corps. Votre démarche était humble ; votre visage modeste, votre aspect plein de majesté... Heureux le saint, aimé de Dieu et des hommes, dont la vie et la mort ont été précieuses devant le Seigneur ! Il a passé à travers les tempêtes de ce monde ; et maintenant il habite le port tranquille de la céleste Jérusalem. Il a passé du travail au repos, de l'espérance à la récompense, des promesses à la couronne, de la foi à la lumière, du pèlerinage à la patrie, *du temps* à l'éternité, du monde à Dieu ! Heureux pas-

sage ! et triste exil pour ceux qui restent et qui pleurent dans le désert !... »

Ainsi soupiraient les moines ; ainsi s'exhalaient leurs regrets et leur amour...

Et nous aussi, qui écrivons ces lignes, nous mêlons nos larmes aux larmes de ces religieux !

Qu'allons-nous devenir ? Nous perdons, en terminant ce travail, le cher objet qui, durant plusieurs années de souffrance, occupait nos pensées, consolait nos loisirs, dulcifiait bien des amertumes ! Nous nous étions habitués, par l'effet d'une illusion volontaire, à vivre avec notre saint, à l'accompagner partout, à faire nos délices de sa parole ; à nous glorifier de ses œuvres, de ses mérites, de ses triomphes, comme si nous étions l'un de ses enfants, comme si nous avions le bonheur de compter parmi ses disciples ! Et maintenant, voilà la mort, l'impitoyable mort qui nous enlève notre consolation et nous force de déposer la plume !...

O cher et bien-aimé Bernard, recevez mes adieux ! Daignez bénir ce livre et celui qui l'a écrit. Hélas ! qu'avons-nous fait ? N'était-ce point une téméraire entreprise d'écrire l'histoire de votre vie ? N'avons-nous point terni votre gloire, décoloré vos œuvres en essayant de les raconter ? Je le crains ; car il n'est pas possible de comprendre ici-bas les grandes choses que le Seigneur accomplit dans ceux qui le servent, et qui demeurent dans son amour ! Que l'Esprit de Dieu daigne suppléer à l'insuffisance de cet ouvrage ! Qu'il daigne produire dans les âmes de nos lecteurs un de [illegible]

mouvements de grâce que Dieu opérait par la parole et par les prières, et au seul nom de saint Bernard! Qu'il ranime en eux les goûts et les désirs du ciel, la séve de la vertu, les saintes joies de la paix et de la piété; et surtout la charité, la charité fraternelle, la céleste charité, sans laquelle la vie n'a point de charmes; sans laquelle nous ne sommes point frères, ni les enfants du même Père! Puissions-nous obtenir ces précieuses grâces par l'intercession de notre grand et puissant saint Bernard! Nous les implorons, du fond de notre cœur, pour tous ceux qui liront ces pages; et particulièrement pour vous, lecteur bienveillant; si après avoir fermé le livre, vous voulez bien à votre tour accorder une prière au trop indigne biographe et aux âmes qui travaillent avec lui à l'œuvre de Sion.

« Or, le trépas de l'abbé de Clairvaux arriva en la « même année où le bienheureux Pape Eugène, qui « avait été l'un des enfants de saint Bernard, passa de « cette lumière, ou plutôt de ces ténèbres, à la vraie « lumière : sous le Pontificat de son successeur, Anas- « tase IV, chef de l'Église romaine; l'illustre Frédéric, « occupant le trône de l'empire germanique; le très- « pieux roi Louis VII, fils de Louis le Gros, régnant « heureusement en France; Jésus-Christ, Fils de Dieu, « tenant la principauté de l'Église universelle et la mo- « narchie souveraine de toutes les créatures visibles et « invisibles, l'an de son Incarnation, onze cent cin- « quante-trois[1]. »

[1] *Gaudfr.*, cap. V, p. 1071.

Au Dieu unique et trois fois saint, le Père, le Fils et le Saint-Esprit !

A Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Dieu fait homme, crucifié, ressuscité et glorifié !

A notre Mère, la très-heureuse et très-glorieuse Vierge Marie, conçue sans péché !

A tous les Saints et Bienheureux de la Cour céleste ! louanges, bénédictions, honneur et gloire !

Et à nous, pauvres pécheurs, miséricorde et pardon, dans les siècles des siècles. Amen !

FIN DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE.



CHAPITRES COMPLÉMENTAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

Canonisation de saint Bernard.

Par une exception inouïe, le saint abbé de Clairvaux fut solennellement canonisé vingt et un ans après sa mort.

Et comme si cet éclatant témoignage rendu à sa gloire immortelle, ne suffisait pas à la juste vénération de l'Église, le Pape Innocent III, en l'année 1201, voulut dicter lui-même l'office du saint confesseur. Mais dans l'Église catholique, les souvenirs ne s'altèrent pas ; les sentiments sont toujours les mêmes ; les siècles n'affaiblissent ni la gloire des saints ni la reconnaissance des fidèles. Déjà à la Messe de canonisation, célébrée par Alexandre III, en l'honneur de saint Bernard, ce Pontife lui décerna le titre de Docteur. Mais le Pape Pie VIII, d'heureuse mémoire, confirma solennellement ce titre, et voulut que l'office de la fête de saint Bernard fût celui des Docteurs de l'Église.

Voici les lettres apostoliques relatives à la canonisation :

ALEXANDRE, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous ses vénérables frères les archevêques et les évêques, à ses fils bien-aimés les abbés et autres prélats des églises de France, salut et bénédiction apostolique.

Lorsque naguère nous nous rendîmes à Paris, nous avons entendu de grands et de vénérables personnages nous parler

de la canonisation de l'abbé de Clairvaux, Bernard, de sainte mémoire. Ils nous priaient avec instance de réaliser promptement ce vœu dans le concile qui allait se célébrer à Tours. Nous nous occupâmes dès lors de cette affaire avec un vif intérêt, et nous reçûmes incontinent une multitude de suppliques qui nous exprimaient les mêmes vœux. Mais ne pouvant convenablement satisfaire à toutes ces demandes, nous fûmes obligé, pour ne point choquer les uns, de différer, même pour Bernard, ce que nous ne pûmes accorder à tous.

Cependant les nouvelles instances et les pieuses sollicitations des frères de Clairvaux et d'autres excellents personnages ont rappelé à notre mémoire la vie sainte et vénérable du bienheureux abbé qui, prévenu et doué d'une grâce toute particulière, a non-seulement manifesté dans sa propre conduite une sainteté éminente, mais encore a brillé dans toute l'Église de Dieu par la lumière de sa foi et de sa doctrine. Quelle est en effet la contrée, dans la Chrétienté, qui ignore les fruits qu'il a produits dans la maison du Seigneur, par sa parole et son exemple, lui qui a transmis jusqu'aux nations étrangères et barbares les préceptes de la religion, a fondé parmi elles des monastères, et a rappelé à la droiture de la vie chrétienne une multitude infinie de pécheurs marchant dans la voie large du siècle?

Mais c'est surtout la sainte Église romaine, à laquelle nous présidons par la volonté de Dieu, qu'il a soutenue au milieu des orages d'une longue persécution avec un zèle si ardent, une sagesse si sublime, que nous, aussi bien que tous les fils de l'Église romaine, nous devons, plus que tous les autres, vénérer sa mémoire par une perpétuelle dévotion. Nous avons aussi la confiance que les afflictions corporelles, par lesquelles il a crucifié le monde en lui et s'est crucifié lui-même au monde, l'ont fait participer au mérite des martyrs.

Après avoir consciencieusement pesé ces considérations, et les avoir exposées dans l'assemblée de nos frères, nous confiant en la miséricorde du Seigneur, pour lequel Bernard a *combattu* avec tant de fidélité et de persévérance, nous ap-

puyant encore sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et connaissant les mérites du bienheureux confesseur Bernard, nous avons ordonné, par l'autorité du Siége apostolique, qu'il fût inscrit dans le catalogue des saints, et que dès à présent sa fête fût publiquement célébrée.

Vous donc, qui avez l'habitude de suivre pieusement les prescriptions du Siége apostolique, et de glorifier le Seigneur dans ses saints, célébrez de telle sorte sur la terre la vie de saint Bernard, que vous receviez, avec l'aide de ses mérites, la récompense du ciel.

Donné à Anagni, le 15 des kalendes de février. (Anno 1174.)

DU MÊME AU ROI DE FRANCE.

ALEXANDRE, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à l'illustre roi des Français, Louis, salut et bénédiction apostolique.

Votre royale Majesté sait avec quelle joie et quel empressement nous nous prêtons à réaliser ce qui lui est agréable et en même temps utile et conforme à la gloire de Dieu. Mais c'est dans les choses qui concernent plus spécialement cette gloire et l'honneur des saints que nous aimons surtout à faire preuve de ces sentiments, parce que nous savons que rien ne saurait être plus avantageux à vous-même que ce que le Saint-Siége décrète pour le bien de l'Église et la gloire du Roi du ciel.

C'est pourquoi, plein de confiance en la miséricorde de Dieu, nous appuyant sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et appréciant la vie de saint Bernard, de pieuse mémoire, autrefois abbé de Clairvaux, toujours cher à Dieu et agréable à Votre Majesté, aussi bien qu'à tous les peuples de votre royaume, nous avons décrété, pour la gloire de Di-

et l'exaltation de l'Église universelle, et en particulier pour l'honneur de votre royaume, l'acte de sa canonisation, statuant que sa fête serait célébrée parmi celles des bienheureux confesseurs.

Nous engageons donc Votre Majesté très-chrétienne de recevoir, avec une piété toute royale et une joie toute sainte, ce don de la grâce divine, accordé à votre royaume sous votre règne, et de porter à celui qui jouit de la béatitude céleste la dévotion et l'honneur que vous lui accordâtes déjà, quand il vivait au milieu des ténèbres de la terre.

Nous vous recommandons de protéger, en son honneur, le monastère de Clairvaux, qu'il a fondé, et où repose son corps vénérable, de manière à mériter toujours son patronage.

Donné le 15 des kalendes de février, etc. (Ann. 1174.)

DU MÊME PONTIFE AUX RELIGIEUX DE CLAIRVAUX.

ALEXANDRE, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses fils bien-aimés l'abbé Gérard et tous les moines de Clairvaux, salut et bénédiction apostolique.

Votre piété, votre zèle religieux et la solide foi qui vous anime, nous sont depuis longtemps connus, et vous en avez donné des preuves manifestes. J'espère que vous n'avez point dégénéré de la sainteté de votre père ; et Dieu veuille, par le secours de sa grâce, que cela n'arrive jamais ! Cette grâce, qui abondait en lui, l'a sanctifié ; ses œuvres vous ont servi d'exemple ; car vous savez, et vous en conservez sans cesse le respectueux souvenir, combien Bernard, de bienheureuse *mémoire*, premier abbé de votre monastère et votre principal

fondateur, s'est rendu agréable à Dieu par sa vertu et sa piété; à l'Église, par la plénitude de son dévouement et de sa dévotion. Et certes, vous seriez bien coupables si vous négligiez en quelque point que ce soit de l'imiter et de le vénérer. Aussi avons-nous été réjoui de voir le sentiment filial q e vous avez montré pour un père si saint, en demandant avec de louables instances sa canonisation. Et notre cœur, toujours incliné à obtempérer à vos prières, et à contribuer à tout ce qui peut vous être utile, à cause de votre piété, de votre soumission et du zèle religieux qui anime votre maison, a reçu avec clémence l'expression de vos vœux, y a consenti; et nous aimons à vous donner la preuve de notre grâce et de notre bienveillance.

Nous rappelant donc la vie de ce bienheureux confesseur, sa foi, sa sainteté, sa doctrine, qui l'ont fait briller d'une si vive lumière dans l'Église de Dieu; après avoir consulté l'assemblée de nos frères, et plein de confiance dans la miséricorde divine, nous appuyant sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous avons fait inscrire dans le catalogue des Saints celui dont nous reconnaissons les mérites, et nous avons fixé le jour de sa mort au nombre des jours de fête solennelle.

C'est à vous surtout, mes chers fils, qu'il importe d'imiter sa vie, d'honorer sa gloire. Efforcez-vous donc de suivre fidèlement son exemple, de marcher sur les traces de ce Père saint et vénérable; et célébrez sa mémoire de telle sorte qu'après avoir eu le bonheur de vivre en sa société sur la terre, vous vous rendiez dignes de participer à sa béatitude au ciel.

Donné à Anagni, 15 kalendes de février 1174.

CHAPITRE II.

Appréciation de la doctrine et des œuvres de saint Bernard. — Épitaphes [1].

Saint Bernard, fidèle disciple des Pères de l'Église, a mérité de partager avec eux ce titre glorieux. Non-seulement il les a égalés par sa science et sa doctrine, mais Dieu semble l'avoir doué de toutes les qualités éminentes qu'on trouve diversifiées dans les quatre Docteurs de l'Église latine où il a fleuri.

Comme saint Ambroise, il a prêché la pénitence aux peuples et aux rois; il a arraché au monde les grands et les princes, pour en faire de saints pénitents. Les savants du siècle aussi bien que les ecclésiastiques venaient en foule des pays les plus éloignés se mettre sous la discipline de l'abbaye de Clairvaux, où l'on voyait jusqu'à cent novices se consacrer à Dieu en un seul jour.

Comme saint Jérôme, il a été l'*oracle de l'univers*, répondant aux consultations des docteurs, des évêques, des Papes mêmes, des princes, des rois et des empereurs.

Comme saint Grégoire le Grand, il a conduit presque toute l'Église durant sa vie par ses admirables lettres, où respirent son zèle, sa sagesse, sa science. A l'exemple de ce grand Pape qui a expliqué les devoirs des pasteurs, saint Bernard a parlé avec force des mœurs et de la discipline pastorale; il a développé comme lui la morale sublime de l'Évangile, et a explique les dogmes d'une manière aussi solide que lucide.

[1] D'après Mabillon, in fine Op. S. Bern. Voy. aussi Henriquez, Menolog. *Cisters.* et *Hist.* littéraire de Dupin.

Comme saint Augustin, instruit à l'école du Saint-Esprit, il a été l'interprète de l'Église dans ses combats contre les hérétiques et dans l'exposition de la science ecclésiastique. « Il a soutenu la pureté de sa foi et l'excellence de sa doc- « trine, dit l'auteur de l'*Histoire littéraire*, contre les rai- « sonnements vains et trompeurs de certains esprits qui, « enflés d'une science mondaine, attaquaient nos saints mys- « tères, en voulant les soumettre à leur faible pensée[1]. » Marchant sur les traces de saint Augustin, il a pris la défense de la grâce de Jésus-Christ, et a fait voir avec une précision admirable comment elle exerce sa puissance sur le cœur de l'homme, sans blesser sa liberté; et de quelle manière l'homme coopère librement au bien qu'il fait par la grâce.

« Dieu semblait avoir pris plaisir, dit l'abbé Fleury, à réunir en saint Bernard tous les avantages de la nature et de la grâce : la noblesse, la vertu des parents, la beauté du corps, les perfections de l'Esprit; vivacité, pénétration, discernement fin, jugement solide; un cœur généreux, des sentiments élevés, un courage ferme, une volonté droite et constante. Ajoutez à ces talents naturels une bonne éducation, les meilleures études qu'on pût faire de son temps, soit pour les sciences humaines, soit pour la religion, une méditation continuelle de l'Écriture sainte, une grande lecture des Pères, une éloquence vive et forte, un style véritablement trop orné, mais conforme au goût de son siècle[2]. »

L'autorité de saint Bernard, en matière de doctrine, est suffisamment établie par le glorieux titre de *Docteur de l'Église* qui lui a été décerné, et qu'il a mérité, n'ayant été inférieur en rien aux plus grands docteurs qui l'ont instruite, éclairée, défendue par leurs paroles et leurs écrits. Il est à la vérité le dernier des Pères dans l'ordre du temps : mais il ne le cède point aux premiers : *Ultimus inter patres ; sed primis certe non impar*[3].

[1] Dupin; page 404. — [2] Fleur., Disc. 8, n. 4. — [3] Mabil., Præf., n. 23.

L'Église, selon la remarque du savant éditeur des écrits de l'abbé de Clairvaux, donne le nom de *Docteur* à ceux dont elle reçoit la doctrine par une approbation publique, surtout lorsque la sainteté se trouve jointe à l'enseignement; mais elle ne donne le titre de *Père* qu'à ceux qui sont recommandables par leur sainteté, leur science, leur ancienneté, et dont la doctrine est plus appuyée sur l'Écriture et la Tradition que sur des raisonnements philosophiques.

Saint Bernard a mérité le double titre de docteur et de Père de l'Église [1]. Alexandre III le lui donna le premier à la messe qu'il célébra pour sa canonisation; Innocent III lui confirma ce titre dans la collecte qu'il composa pour lui, et où il l'appelle un docteur illustre, *doctor egregius*. Pie VIII ajouta à ce titre une sanction plus éclatante.

Quant au titre de *Père*, saint Bernard le mérita tant par son éminente sainteté et par sa science, que par l'autorité qu'il s'est acquise et par la manière dont il a traité les dogmes de la religion, en ne s'appuyant que sur l'Écriture et la Tradition. « Si quelqu'un doutait, dit Mabillon, de la science sublime de saint Bernard et de sa pénétration dans les choses surnaturelles, il apprendra par la lecture de deux de ses sermons (80 et 81) sur le Cantique des cantiques, où il parle du Verbe et de l'essence divine, que personne, ni avant ni après lui, n'a traité ce sujet avec plus de profondeur et plus de lumière. Nous disons la même chose de la lettre 190e au Pape Innocent II, où il s'explique d'une manière admirable sur le mérite infini des souffrances de Jésus-Christ pour les hommes [2]. »

Sa principale étude fut celle des Livres sacrés. Il s'en était tellement imprimé les expressions dans la mémoire, par la profonde et continuelle méditation de la parole divine, que tous ses discours et ses écrits ne semblent qu'un enchaînement des textes sacrés, illuminant les mystères et réglant les applications du dogme à la morale.

[1] *Mabill.*, id. — [2] Id., Præf. n. 25.

Mais l'Écriture sainte n'était pas la seule source où il puisait. L'étude des Pères l'avait profondément initié dans l'antiquité chrétienne, et il professait pour la Tradition sacrée autant de respect que pour l'Écriture elle-même. Son Traité de la grâce et du libre arbitre suffit pour démontrer combien il avait lu les écrits de saint Augustin ; car ce traité renferme en substance toute la doctrine du saint évêque d'Hippone sur cette matière.

On voit dans sa lettre à Hugues de Saint-Victor, que saint Ambroise ne lui était pas moins familier que saint Augustin ; et il déclare dans cette lettre combien il demeure attaché à ces deux colonnes. Il cite saint Athanase dans son opuscule contre Abeilard, et quelquefois saint Grégoire le Grand. Partout il s'élève contre les nouveautés qui s'éloignent des enseignements de ces illustres docteurs. L'étude des canons de l'Église ajoutait un grands poids à ses paroles ; et ainsi il vérifiait cette sentence de saint Léon : *Verus recti amor in semetipso habet et apostolicas auctoritates, et canonicas sanctiones* [1].

Enfin, pour ce qui regarde le style et la manière d'écrire du saint, on ne saurait mieux le caractériser que ne l'a fait l'éditeur de ses ouvrages dont nous empruntons les paroles : « On y voit briller, dit Mabillon, un esprit naturellement noble, ferme, élevé ; mais doux, chaste, attrayant ; une éloquence née pour ainsi dire avec lui, et plus ornée des grâces de la nature que de celles de l'art, des fleurs d'elles-mêmes écloses ; un style léger et serré, de la hardiesse dans les expressions, de la précision dans le choix des termes ; de la sublimité dans les pensées, de la tendresse dans les sentiments ; en un mot, un langage qui n'offre que de nobles idées de Dieu et des choses célestes. »

[1] Id., n. 24.

Nous résumons ici les autres témoignages rendus à saint Bernard [1].

TÉMOIGNAGES DES SOUVERAINS PONTIFES.

Innocent II (ann. 1140), dans son épître à saint Bernard, s'exprime en ces termes : « La ferme et inébranlable constance avec laquelle vous avez entrepris de défendre la cause de saint Pierre et de notre sainte mère l'Église romaine, durant le schisme de Pierre de Léon, vous posant comme un mur devant la maison de Dieu, a ramené à l'unité de l'Église catholique les esprits des rois et des princes, et une multitude d'autres personnes, tant ecclésiastiques que séculières ; et les efforts que vous avez faits pour prêcher l'obéissance qui est due à saint Pierre et à Nous, se sont justifiés par la grande utilité qui en est résultée pour l'Église, etc. »

Alexandre III (ann. 1170), ainsi que nous l'avons vu dans les actes de canonisation, déclare que le saint abbé ne renfermait pas seulement en lui-même le trésor d'une éminente sainteté, mais que la lumière de sa foi et de sa doctrine éclaira l'Église universelle.

Pie V (ann. 1570) indique parmi les moyens les plus capables de réformer l'ordre de Cîteaux, la lecture des ouvrages de saint Bernard (Voyez sa bulle *Ex innumeris*, etc.). Il recommande aux moines la méditation de ces ouvrages, après celle de l'Écriture sainte et du catéchisme du Concile de Trente.

Grégoire XIV (1390), au rapport de son historien, *Cicarella*, méditait tous les matins pendant une heure *les suaves écrits de saint Bernard*, notant avec soin les passages qui lui faisaient le plus d'impression pour les relire encore.

[1] Voy. *Mabillon*, in fine op. S. Bern., et *Henriquez*, Menolog. Cisters.

TÉMOIGNAGES DE PLUSIEURS ÉMINENTS CARDINAUX ET DOCTEURS DE L'ÉGLISE.

Jacques de Vitré (1230), évêque de Tusculanum et cardinal légat du Saint-Siége (lib. de Historia Occident., cap. 14), dit, en parlant de Clairvaux : « Dès le commencement, le Seigneur a donné à cette nouvelle plantation un cultivateur habile, un homme prudent et saint, selon le cœur de Dieu... Véritable perle de la religion, flambleau de l'ordre monacal, étoile qui brille au firmament, il éclaire l'Église de Dieu... Il a reçu l'intelligence sublime des Écritures, non d'un homme, mais de Dieu même, puisant les eaux célestes sur la poitrine du Seigneur, comme à leur source, pour les répandre dans toutes les régions de la terre. »

Saint Bonaventure, cardinal-évêque d'Albe (an 1260), dans ses Méditations sur la vie de Jésus-Christ, cite à chaque instant les paroles de saint Bernard ; et à ce sujet il dit au chap. 36 : « Les paroles que vous venez d'entendre sont celles d'un grand contemplateur ; elles sont émanées du cœur de saint Bernard. Méditez-les, si vous voulez les goûter ; elles sont non-seulement spirituelles et cordiales, mais encore pleines de beautés et de force pour nous exciter au service de Dieu. Car Bernard est l'homme que je propose à votre imitation : il est doué de la plus sublime éloquence ; son esprit est orné de science et de sainteté. C'est pourquoi il faut vous exercer à mettre en pratique ses avis et ses paroles, etc. »

Saint Thomas d'Aquin (ann. 1260) s'exprime en ces termes dans son sermon sur saint Bernard : Sa bouche a été un vase précieux, une bouche d'or..... Il a enivré le monde entier du vin de sa douceur... Je compare saint Bernard à un vase d'or à cause de la sainteté de sa volonté ; je le compare à une multitude de perles à cause de la multiplicité de ses vertus ; je le compare à un vase précieux à cause de sa chaste virginité... *Il était* orné des neuf pierres précieuses dont parle le

prophète Ézéchiel. Ces pierres signifient les chœurs d'anges; car, en effet, saint Bernard possédait les vertus et remplissait les offices de tous les célestes chœurs...

Auguste Valère, cardinal-évêque de Vérone (ann. 1580), dit que dans les livres de saint Bernard se trouve une certaine onction tellement admirable qu'on ne saurait les lire sans en retirer les plus pures jouissances de l'âme (Voy. lib. de Rhet. eccles., cap. 41.).

Le cardinal Baronius (ann. 1608) donne à saint Bernard les titres les plus magnifiques. Il l'appelle la *trompette du ciel*, le *nouvel Élie*. « L'abbé de Clairvaux, dit-il dans *ses Annales*, fut un homme vraiment apostolique, ou plutôt, un vrai apôtre envoyé de Dieu, puissant en œuvres et en paroles, manifestant partout et en tous la lumière de son apostolat, par des miracles tels qu'on ne saurait le mettre au-dessous des plus grands apôtres. Aussi peut-on l'appeler l'ornement et la splendeur de toute l'Église, surtout de l'Église de France dont il a été l'honneur et la gloire... »

Le cardinal Bellarmin (ann. 1620) déclare que le saint abbé de Clairvaux n'est pas moins illustre par l'éclat de ses miracles que par la splendeur de sa sagesse. Il a fait plus de miracles, dit-il, qu'aucun saint dont la vie a été écrite (Voy. Controv., tome II, liv. 4).

TÉMOIGNAGES DES ÉVÊQUES, ABBÉS, DOCTEURS EN THÉOLOGIE, ETC.

Pierre, abbé de Saint-Rémy à Reims, puis évêque de Chartres (ann. 1160), combat un auteur anglais qui reprochait à saint Bernard de s'être prononcé contre la fête de l'Immaculée Conception de Marie. Il s'exprime ainsi : « Qui oserait mettre en doute la sainteté de Bernard, sa piété, ses mérites? Qui suis-je pour oser le justifier? Sa vie, sa renommée, ses œuvres, ses écrits, ses miracles, sa foi, son espé-

rance, sa charité, sa chasteté, son abstinence, sa mortification, ses paroles, son visage, ses gestes, toute l'attitude de son corps, tout en un mot rendait témoignage à sa sainteté... Il fut le disciple bien-aimé du Seigneur en l'honneur duquel il a construit, pas seulement une seule basilique, mais toutes les basiliques de l'ordre de Cîteaux... Si donc tu oses toucher la pupille de l'œil de Notre-Dame, écris contre Bernard... » (Lib. 6, epist. ult.)

Guillaume, évêque de Paris (1230), dit entre autres, dans son panégyrique de saint Bernard : « Il a vécu dans la plus haute perfection ; il a enseigné avec une grâce éminente ; il s'est signalé par les plus illustres miracles. Sa sagesse ne procédait point de l'instruction humaine, mais de l'inspiration divine... De même que Dieu révéla ses mystères à Moïse, dont le front rayonnait une clarté si vive que les enfants d'Israël ne purent le regarder : ainsi Bernard, initié dans les secrets du ciel, éclaira toute l'Église d'une lumière céleste... »

Théobald, évêque : « Bernard a jeté un tel éclat par ses vertus et sa doctrine, qu'on ne saurait rien comparer à son génie, à ses mœurs, à ses paroles, à son éloquence, à ses actions. C'est lui qui, durant les jours de sa vie, confondait les hérétiques, rappelait les schismatiques, redressait les erreurs, réprimandait les puissants... O Dieu, combien d'églises le souhaitaient voir assis sur un siége épiscopal ! Mais la mitre et l'anneau n'excitaient pas plus son ambition que le râteau et le sarcloir. »

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny (ann. 1140), écrit à saint Bernard : « Si cela m'était permis, si la volonté divine ne s'y opposait, si l'homme avait le droit de disposer de sa vie, j'aimerais mieux demeurer près de vous et vous être attaché par un nœud indissoluble, que d'être au premier rang parmi les mortels ou assis sur un trône, etc... »

Le *P. Aquaviva*, général de la compagnie de Jésus (ann. 1610), avait une dévotion particulière pour la sainte Vierge et pour saint Bernard ; et dans ses doutes comme dans les diverses circonstances les plus graves de sa vie, il obtint

visiblement les effets de leur assistance (Voy. *Joh. Bourgesio* in lib. cui titul. Societas Jesus Mariæ Deiparæ sacra, cap. 4).

Henri de Hesse, docteur de l'université de Paris, qui fut plus tard chartreux, s'exprime ainsi dans un traité qu'il adresse à Jacques, abbé d'Éberhach, contre les détracteurs de saint Bernard (1re partie, chap. 3) : « Où trouver un feu de dévotion, un ruisseau de componction, un stimulant à l'amour de Dieu aussi efficace que dans la vie et la doctrine du bienheureux Père Bernard, abbé de Clairvaux, cet astre de l'Église qui étendit si prodigieusement l'ordre de Cîteaux, excita une si vive ardeur pour la vie monastique, exhorta à la vertu d'une manière si pénétrante ?... Que dire des nombreux et magnifiques discours où il élève jusqu'aux nues la gloire de la bienheureuse Vierge Marie, où il loue sa pureté en termes sublimes, et proclame la gloire de sa virginité sans tache ? Ses doctrines font briller l'édifice de l'Église universelle de l'éclat des pierres précieuses, et l'élégance singulière de ses paroles la fait resplendir avec magnificence. Quel langage soulève le voile mystérieux des Écritures, dissipe les obscurités, détruit les doutes, comme celui de saint Bernard ?... Aussi l'Église, notre sainte mère, après avoir acquis la certitude des témoignages nombreux qui sont requis pour la canonisation des saints, concernant les miracles, la doctrine et la vie du bienheureux abbé de Clairvaux, lui confère, avec les louanges les plus méritées, le titre de confesseur et de docteur, ordonne que les honneurs solennels lui soient rendus, et qu'il soit inscrit avec gloire au catalogue des saints. »

Jean Gerson, docteur et chancelier de l'université de Paris, dans un sermon sur saint Bernard, lui adresse cette allocution : « O bienheureux Bernard, vous êtes, j'en ai la douce conviction, vous êtes dans la société de ces esprits de feu que l'Écriture appelle Séraphins ! Je vous prie donc, je vous supplie, au nom de l'amour qui vous embrase, de prendre un charbon ardent sur l'autel de celui dont le feu brûle dans Sion, et dont la fournaise est à Jérusalem, et de m'en toucher

et de purifier mes lèvres, etc. » Et vers la fin : « En réfléchissant aux circonstances qui ont contribué à faire de saint Bernard un foyer d'amour de Dieu, j'en trouve quatre principales, qui sont : l'amour qu'il eut pour sa mère, ses dispositions naturelles, sa bonne éducation et son goût pour la solitude. » Et plus bas : « Enfin on peut dire que toutes les circonstances favorisèrent saint Bernard, et contribuèrent à en faire un prophète et un thaumaturge. Parmi ses miracles, je mets au premier rang la conversion de ceux-là même qui fuyaient de toutes leurs forces l'occasion de se convertir. »

Louis de Grenade (liv. II de la Relig. chrét., chap. 7) : « Il ne serait pas convenable, dit-il, d'omettre, entre les nombreux et graves docteurs, le très-doux et très-saint Bernard, qui dut à sa profonde humilité et à son grand éloignement pour la vaine gloire une grâce triomphante et le pouvoir de faire des miracles. On raconte de lui (ajoute-t-il au chap. 11) qu'au commencement de son glorieux noviciat, il était tellement ravi en esprit, qu'il avait perdu l'usage de ses sens... car le développement de sa vie spirituelle et le goût de la divine suavité, que l'amour de Dieu inspire, avaient tellement absorbé la puissance de son âme, qu'il n'avait plus de force que pour la contemplation des choses célestes. »

Denys le Chartreux, dans son premier sermon sur la fête de saint Bernard, lui donne ces louanges : « Le bienheureux Bernard reçut du Dieu tout-puissant et tout miséricordieux des grâces si abondantes, qu'on peut dire de lui en vérité ce que le Sauveur a dit de l'apôtre saint Paul : *Vas electionis est mihi iste* (Act. IX, 15), et ce que l'on dit dans l'Ecclésiastique, XLIV, 20 : *Non est inventus similis illi.* Il ne s'en est pas trouvé un semblable à lui. Car de son temps il n'y a pas eu son égal dans le monde, et il fut véritablement l'apôtre de son époque. » Et dans le second sermon : « Bernard, l'élu de Dieu, le plus excellent docteur de tous les religieux, la lumière et la gloire des moines, l'exemple et le miroir des fidèles, fut prévenu de si nombreuses et de si grandes grâces, doué de vertus si rares, orné de tant de dons extraordinaires, qu'il

n'y a pas d'esprit capable de les pénétrer, pas de langue, pas de discours capables de les révéler, de les louer dignement. »

Pierre Canisius, de la compagnie de Jésus (Marial., lib. v, cap. 28), s'exprime ainsi : « Sous Lothaire II et Conrad III, florissait Bernard de Clairvaux, homme de la plus haute célébrité en France, en Allemagne, en Italie, non-seulement à cause de sa doctrine divinement inspirée, mais aussi à cause de la sainteté de sa vie, démontrée par les miracles les plus éclatants. Aucun moine, au dire de Luther lui-même, n'a jamais ni mieux écrit ni mieux vécu. »

Saint Louis de Gonzague, de la même compagnie, selon le rapport de l'historien de sa vie (lib. II, cap. 32), « n'omit jamais, pas même à son lit de mort, la lecture de saint Bernard. Ce saint docteur lui était si cher que, dans sa dernière maladie, il se faisait lire chaque jour quelque chose des sermons sur le Cantique des cantiques. »

Concluons ces témoignages, auxquels nous aurions pu en ajouter beaucoup d'autres, par les divers jugements que les hérésiarques eux-mêmes ont été forcés de rendre à l'illustre Docteur et Père de l'Église.

Luther dit qu'il l'emporte sur tous les autres docteurs : *Bernardus omnes Ecclesiæ doctores vincit*. *Bucer* l'appelle un *homme de Dieu*[1]. *Jean OEcolampade* le loue comme un théologien dont le raisonnement était plus exact que celui de tous les écrivains de son temps : *Excellebat Bernardus exactiore judicio omnes suæ ætatis viros*. *Calvin* l'appelle un *pieux et saint écrivain*, par la bouche duquel la vérité parle par elle-même : *Bernardus abbas in libris de Consideratione ita loquitur, ut veritas ipsa loqui videatur*[2]. Enfin *Daniel Heinsius* (Orat. 3) demande ce qu'il y a de plus suave que les écrits de Bernard. « Il me semble, dit-il, que les médita-

[1] *Martin Luther*, In Colloq. convivial., cap. de Patrib. Eccl. — *Bucerius*, lib. de Concord., art. de Justif.

[2] *Calv.*, lib. IV, Inst., cap. X, § 17, et cap. XI, § 10.

tions de cet abbé sont un ruisseau du paradis, une ambroisie pour les âmes, un aliment angélique, la moelle de la piété. *Quis suavius Bernardo scripsit? cujus ego meditationes rivum paradisi, ambrosiam animarum, pabulum angelicum, medullam pietatis, vocare soleo.* »

Ces témoignages, que la force de la vérité arrachait aux hérésiarques, comme autrefois les témoignages rendus par les démons eux-mêmes au Fils de Dieu, ne sont-ils pas la condamnation éclatante de leurs doctrines si opposées à celle de saint Bernard, et si énergiquement combattues par saint Bernard lui-même?

ÉPITAPHES.

Parmi plusieurs épitaphes du saint, il en est deux qui nous paraissent dignes d'être conservées. La première est attribuée à Adam, chanoine régulier de Saint-Victor de Paris. La seconde se trouve dans les œuvres de Philippe, moine du couvent de Bonne-Espérance, pag. 802. Op. Bern. in Mabill.

I.

Ecce latet Clarævallis clarissimus abbas,
Qui summis summus, si sibi parvus erat.
Religionis apex, lux mundi, laus monachorum,
Flos cleri, legis sanctio, juris amor.
Instructus, velox, sublimis, pauper, abundans,
Artibus, ingenio, sanguine, veste, bonis.
Dura, malum, cunctos tulit, horruit, ædificavit;
Vana, Deum, requiem, sprevit, amavit, habet.

Sous cette pierre obscure repose l'illustre abbé de Clairvaux,
Grand dans les plus grandes choses, il ne fut petit qu'à ses propres yeux.
Prince de l'Église, lumière du monde, gloire des religieux,
Fleur du clergé, appui des lois, défenseur du droit.
Profond par sa doctrine, vif et sublime par son esprit.
Ce pauvre volontaire fut riche de tous les dons,
Riche par ses talents, par son génie, par sa puissance,
Par sa beauté, par ses actions.
Austère et mortifié, ennemi du vice, modèle en toutes choses,
Il méprisa la vanité, n'aima que Dieu
Et trouva ainsi l'éternel repos.

II.

Claræ sunt valles, sed claris vallibus abbas
Clarior his clarum nomen in orbe dedit.
Clarus avis, clarus meritis et clarus honore,
Clarior eloquio, religione magis.
Mors est clara, cinis clarus, clarumque sepulchrum,
Clarior exultat spiritus ante Deum.

Illustres sont ces vallées, mais plus illustre le saint abbé
Qui rendit leur nom illustre dans tout l'univers.
Il fut illustre par ses aïeux, illustre par ses mérites, illustre par sa gloire,
Mais plus illustre encore par son éloquence et par sa piété.
Sa mort fut illustre, sa cendre est illustre, sa tombe est illustre,
Mais plus illustre son esprit qui brille devant Dieu.

FIN DES CHAPITRES COMPLÉMENTAIRES.

APPENDICE.

NOTICE

SUR LE NOM DE CALVAIRE[1].

Le nom de *Calvaire* (en syriaque Golgotha), qui signifie le *crâne*, la *tête*, le *chef*, unissait, dans son sens prophétique, le sépulcre d'Adam au tombeau de Jésus-Christ, tous les sacrifices de l'ancienne loi aux mystères de la loi nouvelle.

L'opinion qui regarde le Golgotha, où avait été posée la croix de N.-S. J.-C., comme le sépulcre d'Adam, n'était point particulière à saint Ambroise, puisque ce docteur illustre invoque d'abord le témoignage des Juifs, chez lesquels cette tradition existait de temps immémorial. Origène l'avait également connue et adoptée : « Le lieu du Calvaire, dit-il, a un privilége particulier, ayant été choisi pour la mort de Celui qui devait mourir pour tous les hommes ; car une tradition qui est venue jusqu'à notre temps, nous apprend que J.-C. a été crucifié au même endroit où Noé avait enseveli Adam[2]. » Voilà pourquoi on représente ordinairement au pied de la croix, sur l'image de J.-C. crucifié, un crâne qui figure la tête d'Adam. « J.-C. devait, dit saint Ambroise, faire éprouver à Adam, par lequel le péché s'est introduit dans le monde, les premiers effets de la rédemption. » Tertullien n'est pas

[1] Au chap. 1er de la 5e époque. — [2] Tract. in Matth.

moins précis : « Le Calvaire, dit-il, est le lieu du *Cal*, du chef ; le premier homme y est enterré ; la tradition nous en a conservé la mémoire ; et c'est sur ce lieu même qu'a été arboré l'étendard de la croix. « Mais saint Athanase est encore plus affirmatif. Voici en quels termes il s'exprime dans un discours sur la passion de N.-S. : « J.-C. ne choisit pas d'autre lieu pour souffrir et y être crucifié que celui du Calvaire qui, selon le sentiment des Juifs, est le lieu de la sépulture d'Adam ; car ils assurent qu'après son anathème et sa condamnation, il y est mort et y fut enterré. Que si la chose est telle, le rapport de ce lieu célèbre avec la croix de J.-C. me paraît admirable ; car il était tout à fait juste que N.-S., venant rechercher et rappeler le premier Adam, choisît pour lieu de ses souffrances celui-là même où il était enterré ; et qu'en expiant son péché, il expiât aussi les péchés de toute sa race. Il avait été dit à Adam : *Tu es terre et tu retourneras en terre ;* et Jésus-Christ est venu dans le lieu où cette sentence avait été exécutée, pour le délivrer de la malédiction. Et à ces paroles : *Tu es terre et tu retourneras en terre*, succéderont ces autres paroles : *Levez-vous, vous qui dormez, et sortez du tombeau.* »

Au temps de saint Basile le Grand, cette tradition était une croyance universelle parmi les chrétiens, bien qu'elle se fût plutôt conservée dans la mémoire des hommes que dans leurs écrits. Néanmoins, saint Épiphane, né de famille juive, assure qu'il a lu des livres qui l'attestent [1]. C'est aussi le sentiment de saint Irénée, de saint Cyrille, de saint Jean Chrysostôme, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Augustin. Nous devons ajouter cependant que cette opinion, appuyée sur tant de respectables autorités, a été révoquée en doute et combattue par saint Jérôme. L'Église ne s'est point prononcée à cet égard. *In dubiis libertas.*

[1] Adv. Hæres. XLV, n. 5.

SALVE REGINA

MÉDITÉ PAR SAINT BERNARD[1].

En saluant la Vierge Marie, je considère d'abord ses grandeurs. Or, est-il une élévation plus sublime que celle d'être appelée Mère de Dieu ? Plein d'amour pour cette céleste Mère, c'est avec un profond sentiment de piété filiale et d'affection respectueuse que je lui dis, en m'adressant à elle : *Salve, Regina,* je vous salue, Reine !

Je veux désormais, oh ! ma Souveraine bien-aimée, vivre sous vos ailes et me mettre tout entier sous votre protection puissante. Guidez-moi dans la vie, et ne laissez pas à mon inexpérience le soin de me conduire moi-même ; car tout ce que j'aurais édifié, il faudrait bientôt le détruire. Du sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, je ne suis que misère. Comment daigneriez-vous, oh ! la plus sainte des créatures,

[1] L'authenticité de ces méditations a été contestée par quelques érudits d'un siècle où l'érudition consistait à introduire dans l'histoire l'esprit de critique que le protestantisme avait introduit dans la religion. Quand on met en question les plus respectables données traditionnelles, on ouvre un champ vaste aux opinions contradictoires. Aussi, sans entrer dans ces discussions oiseuses, nous laissons tout simplement à saint Bernard les écrits qui portent son nom, qui se trouvent dans le recueil de ses autres écrits, et que de tout [illegible] tradition lui attribue.

prendre en main les intérêts d'un être si rempli d'iniquités!

Mais vous êtes la Mère des miséricordes, *Mater misericordiæ*. Et qui a plus besoin de miséricorde que les misérables? Aussi votre sollicitude pour eux est grande. Vous êtes la mère des malheureux; vous les avez adoptés; vous les conduisez comme vos enfants. C'est pourquoi nous vous appelons à juste titre Mère de la miséricorde. Notre consolation, dans tous nos malheurs, est la pensée du ciel, si toutefois il nous est donné de vous suivre, de vous aimer, d'habiter avec vous.

C'est vous qui êtes la vie, *vita*. Oui, vous êtes la vraie vie. Votre humilité à vaincu l'orgueil qui donne la mort; et ainsi par vous nous avons reçu la vie de la grâce. Oh! vie pleine d'onction et d'amabilité! vie digne de tous nos désirs! vie céleste qui nourrissez ceux qui vous invoquent! Que celui qui aspire à vous posséder se renonce, rejette loin de lui les choses du monde et méprise tous les plaisirs de la volupté; car celui-là vous goûtera plus abondamment, qui se sera mortifié plus parfaitement.

Dulcedo, douceur! vraie douceur qui, en nous remplissant de grâces, nous délivre de l'amertume du péché. Oh! douce Reine, votre seul souvenir dulcifie nos tristesses, et pacifie nos pensées tumultueuses. Votre beauté céleste réjouit l'œil qui vous contemple, et votre bonté douce et suave enivre le cœur qui vous médite. Oh! Souveraine des cieux, vous qui ravissez les cœurs, n'avez-vous pas aussi ravi le mien? Dites-moi, je vous en supplie, où vous l'avez caché, afin que je le retrouve..... mais je ne sais plus distinguer mon cœur du vôtre; c'est le vôtre que je cherche et que je demande. Le mien s'est épanoui sous vos chastes caresses; conservez-le dans le sang de l'Agneau, et déposez-le dans le côté ouvert de votre Fils. C'est ainsi que j'arriverai au comble de mes vœux et que je vous salue d'avance comme mon espérance.

Spes nostra! Espérance de tous les hommes! Oui, qu'ils espèrent en vous, ceux-là surtout qui connaissent votre nom; car jamais vous n'avez délaissé ceux qui vous invoquent. Les

forces de ceux qui espèrent en vous seront doublées ; ils prendront des ailes comme l'aigle ; ils voleront vers vous et planeront dans les régions élevées, sans jamais défaillir. Comment ne point espérer en vous? vous vous montrez secourable même envers ceux qui désespèrent. Qu'en vous donc espère celui qui n'espère plus ! Que tous ceux qui faiblissent se jettent avec confiance entre vos bras.

Ad te clamamus exules filii Evæ. Ne vous étonnez point, ô Vierge royale, si nous élevons des cris vers vous. Nous nous étions éloignés de vous ; nous avons dissipé notre part de l'héritage céleste dans des contrées lointaines : voilà pourquoi, *pauvres enfants exilés, nous crions vers vous :* Oh ! Marie ! nous sommes bannis de notre patrie et privés de la vue de notre Dieu ! trop heureux cependant de n'être point aussi privés de la grâce et des consolations d'une mère !..... Oh ! mon âme, comment peux-tu vivre reléguée dans un exil si long ? Comment peux-tu languir si loin des regards de ta souveraine ?..... Vierge puissante, tandis que nous sommes proscrits sur cette terre, faites qu'au lieu de chercher nos consolations dans la patrie terrestre, nous ne cessions jamais de penser à vous et à votre divin Fils ; et que malgré les liens mortels du corps, la conversation des enfants d'Ève soit au ciel.

Filii Evæ ! car en toute vérité nous sommes les enfants d'Ève. Pleins de présomption et de désirs charnels, indociles et orgueilleux comme Ève, nous ne suivons que trop fidèlement ses traces ignominieuses : et comme elle, inclinés au mal, nous gravitons péniblement vers le bien. Et s'il nous arrive de faire parfois quelque bonne œuvre, avec quels labeurs ne la produisons-nous pas ?... Nous faisons le mal avec allégresse, et nos bonnes œuvres ne peuvent le compenser ; nous préférons le mal comme Ève, et comme elle aussi, nous essayons d'excuser nos fautes. Nous aimons mieux acquérir, à la sueur de notre front, des trésors qui périssent, que de savourer les délices et les douceurs ineffables qui nous arrivent par la Vierge notre mère. Nous ignorons même que sans v

Marie, nous serions déjà descendus dans les abîmes de l'enfer.

Ad te suspiramus. C'est pourquoi nous soupirons vers vous, afin de marcher, non pas dans les errements d'Ève, mais à la lumière de vos vertus. Nous soupirons, à cause de notre séparation d'une mère si bonne; nos cœurs s'enflamment à la pensée de vous rejoindre. Nous soupirons vers vous, parce que vos yeux veulent vous voir et vous contempler dans la gloire de votre divin Fils. De toutes les créatures, vous êtes la plus aimable, la plus compatissante et la plus gracieuse. Vous êtes le trône de la Sagesse incréée, le siége de l'éternelle Bonté; et nul ne peut se dérober à la chaleur de votre amour. Qui donc ne soupirerait après vous, ô Marie! Nous soupirons d'amour et de douleur; nous sommes en proie à d'horribles angoisses. Mais vous êtes la consolatrice des affligés, l'espérance des exilés, le refuge des captifs, l'impératrice des guerriers, la reine et la dominatrice de tous les hommes.

Gementes et flentes in hac lacrymarum valle. Gémissant et pleurant en cette vallée de larmes, nous avons soupiré vers vous. Hélas! vous voyez nos douleurs. Notre âme est resserrée; nos larmes coulent; et c'est ainsi que nous traversons cette vallée d'amertumes... Que dirai-je de plus? pourrai-je énumérer les peines, les dangers et les embûches que les mortels trouvent ici-bas?

Eia ergo advocata nostra. Admirable bonté de notre Sauveur qui avez donné une telle avocate aux affligés de ce monde!... Ah! nous ne craignons plus que vous ne preniez en pitié les pauvres pécheurs; car Marie vous incline à la miséricorde.

Illos tuos misericordes oculos ad nos converte. Vous n'avez donc plus, ô Vierge puissante, qu'à tourner vers nous vos regards pleins de miséricorde. Le seul aspect de nos blessures, nous n'en doutons point, excitera votre compassion. Les rayons que laisse tomber sur nous, votre œil maternel, sont pleins d'une douceur ravissante. Par ces regards vous [redacted] *gagnez*, vous captivez notre amour. Par ces regards vous

nous guidez dans la voie du salut, et vous nous délivrez du regard empoisonné de l'antique serpent. La clarté de ces yeux met en fuite les démons, fait resplendir les ténèbres, purifie l'esprit, enflamme les cœurs et les élève jusqu'à l'attrait des pensées célestes. Heureux, ô Marie, ceux que vos regards ont touchés ! Eh bien, Mère bien-aimée, tournez donc vers nous ce regard de miséricorde et de vie.

Et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post exilium ostende ! Montrez-nous, ô Marie, le Fils béni de vos entrailles, le Fils de votre sein. Oh ! sein vénérable qui avez conçu le Sauveur du monde ! Sein digne de tous nos hommages, d'où a surgi le désiré des collines éternelles, d'où est sorti le fleuve de toutes les grâces, la récompense de toutes les vertus !... O sein rempli de charmes, où est né le fruit de délices qui existe de toute éternité : c'est Jésus le Fils du Dieu vivant, le Rédempteur des hommes, notre Seigneur et notre Dieu. Nous vous en supplions, ô divine Marie, faites-nous voir, après l'exil de cette vie, ce Jésus, le fruit béni de vos entrailles. Qu'après l'avoir vu, nous le possédions, et que sa présence nous comble de bonheur.

O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria ! O clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie ! vous êtes clémente pour les coupables, tendre pour les indigents, douce pour ceux qui vous aiment. Vous êtes clémente envers ceux qui pleurent ; pieuse envers ceux qui avancent dans la vertu ; et vous souriez avec douceur à ceux qui vous contemplent..... Enfin, pour abréger, vous êtes toute miséricorde pour les âmes humbles, toute tendresse pour les pécheurs repentants, toute douce et délicieuse envers les enfants de votre cœur.

MÉDITATIONS

sur

LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

De la dignité de l'homme.

Plusieurs savent beaucoup de choses et s'ignorent eux-mêmes ; ils approfondissent les autres et négligent leur propre cause ; ils cherchent Dieu dans les choses extérieures, oubliant de contempler les merveilles qui se passent au dedans d'eux ; et c'est là pourtant qu'ils trouveraient ce Dieu qu'ils poursuivent au dehors. C'est pourquoi, abandonnant les choses extérieures, je m'appliquerai aux intérieures ; et, partant de l'intime du cœur, je monterai jusqu'à celles qui sont bien au-dessus de moi, afin d'apprendre d'où je viens, où je vais, qui je suis et par qui je suis ; et ainsi, en commençant à me connaître, je pourrai parvenir à connaître Dieu. Oui, plus j'avancerai dans la connaissance de moi-même, *plus j'approcherai* de celle de mon Dieu.

Selon l'homme extérieur, je trouve, dans mon esprit, trois choses pour lesquelles je me rapproche de Dieu : je le contemple, je le désire et je l'aime. Ces trois choses sont : la mémoire, l'intelligence, la volonté ou l'amour. Par la mémoire, je me souviens ; par l'intelligence, je comprends ; par l'amour, j'embrasse. Lorsque je me souviens de Dieu, je le trouve dans ma mémoire, et alors je me réjouis en lui et avec lui autant qu'il daigne m'accorder de le faire. Par l'intelligence, je conçois ce qu'est Dieu en lui-même, ce qu'il est à l'égard des Saints, des Anges, des hommes et de toutes ses créatures. En lui-même, il est incompréhensible, parce que, principe et fin tout à la fois, il est éternellement l'un et l'autre. Si j'examine mon être, je reconnais que Dieu ne peut être compris ; car, puisque je m'ignore moi-même, comment connaîtrais-je celui qui m'a fait ? Il est l'admiration de ses Anges ; car ils ne veulent qu'une joie, c'est de le contempler. Il est le bonheur des Saints ; car ils ne se réjouissent qu'en lui. Dans toutes ses créatures, il est digne de louange ; car il les crée avec puissance, il les gouverne avec sagesse, il les nourrit avec prodigalité.

Envers les hommes surtout, il est aimable ; car il est leur Dieu et ils sont son peuple ; il habite en eux comme dans son temple et ils sont vraiment son tabernacle. Il les accueille tous et chacun d'eux. Si l'un de ses enfants garde ses préceptes, il l'aime et il est avec lui. Oh ! nous lui devons beaucoup d'amour ; car, le premier, il nous a aimés ! Il nous a faits à son image, ce qu'il n'a accordé à nulle autre créature. Nous sommes faits à l'image de Dieu ; c'est-à-dire que, comme le Fils, nous sommes intelligence, et que, par lui, nous connaissons le Père et nous avons accès auprès de lui.

Tel est le rapport qui existe entre nous et le Fils de Dieu, que le Fils est l'image substantielle du Père, et que, nous-mêmes, nous avons été faits à cette image. La ressemblance prouve la fraternité ; il ne conviendrait donc pas que nous différassions de notre modèle, et il ne faut pas que nous portions en vain le nom de Celui à qui nous tenons de si près.

Reproduisons donc en nous les traits de cette divine image, par le goût de la paix, l'intuition de la vérité, et l'amour de nos frères. Retenons notre modèle dans notre mémoire, portons-le dans notre conscience, vénérons partout sa présence. Si notre âme est l'image de Dieu, c'est qu'elle est capable de le posséder et de participer à son bonheur. Non, ce n'est point parce que, douée de mémoire, elle se rend compte de ses opérations; ce n'est point parce qu'elle se comprend et qu'elle s'aime, que l'âme porte le cachet de la ressemblance divine; mais c'est parce qu'elle se rappelle, qu'elle connaît et qu'elle aime celui qui l'a faite. Là est la véritable sagesse. Rien, en effet, n'est si semblable à la suprême Sagesse qu'un esprit raisonnable qui, par la mémoire, l'intelligence et l'amour, s'unit à l'ineffable unité. Et il n'en peut pas être ainsi dans cet esprit que lorsqu'il se souvient de son Dieu, qu'il le connaît et qu'il l'aime. Que toujours donc il se souvienne de son Créateur, à l'image duquel il a été créé; qu'il connaisse et qu'il aime celui-là seul avec lequel il peut être éternellement heureux.

Heureuse l'âme où Dieu trouve sa paix, et dans le tabernacle de laquelle il se repose! Heureuse l'âme qui peut dire: Celui qui m'a créée a cherché en moi ses délices, et, en me visitant, il m'a apporté le repos du ciel. Pourquoi donc détournons-nous nos yeux de nous-mêmes et cherchons-nous dans les choses extérieures ce Dieu qui est en nous, si nous voulons être en lui? Oui, il est en nous et avec nous; seulement, nous n'en jouissons encore que par la foi, jusqu'à ce que nous ayons mérité de le voir face à face. Nous savons, dit l'apôtre, que, par la foi, le Christ habite en nous: car Jésus-Christ est dans la foi, la foi est dans l'esprit, l'esprit est dans le cœur et notre cœur est dans le sein. Par la foi, j'honore mon Créateur, j'adore mon Rédempteur, j'attends mon Sauveur. Je crois le voir dans toute créature; je crois le posséder en moi; et, ce qui est encore plus ineffable, plus doux et plus heureux, je crois que je le connais en lui-même. Or, connaître le Père, le Fils avec le Saint-Esprit,

c'est la vie éternelle, c'est la béatitude parfaite, c'est la suprême félicité.

L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme n'a point encore compris la clarté, la suavité et la douceur de cette vision qui nous apparaîtra lorsque nous verrons face à face Dieu, lumière de ceux qui voient, repos de ceux qui combattent, patrie de ceux qui arrivent, vie de ceux qui aspirent, et couronne de ceux qui triomphent.

Ainsi, en moi-même, je trouve une sorte d'image de la Trinité adorable, en me souvenant de cette Trinité même, en la contemplant, en l'aimant et en lui rapportant, comme je le dois, toute ma vie.

Mon esprit, où se trouvent ces trois choses, la mémoire, l'intelligence, la volonté ou l'amour, mon esprit est l'image de Dieu. Nous attribuons à la mémoire ce que nous savons, mais que nous ne tenons point d'elle ; à l'intelligence toute perception de la vérité que nous confions ensuite à notre mémoire. Par la mémoire, nous sommes semblables au Père ; par l'intelligence, au Fils ; au Saint-Esprit, par la volonté ou l'amour ; car rien, en nous, n'est plus l'image du Saint-Esprit que l'amour qui est la plus excellente des volontés. L'amour est un don de Dieu par excellence ; car il est de Dieu, il est Dieu lui-même ; c'est l'Esprit Saint qui l'a dit, cet Esprit d'amour par qui la charité se répand dans nos cœurs et par qui habite en nous la Trinité.

CHAPITRE II.

Des misères de l'homme et de la sévérité du jugement.

Selon l'homme extérieur, je viens de parents qui m'engendrèrent condamné, avant même que je naquisse. Pécheurs, ils enfantèrent un pécheur ; ils le conçurent dans le péché. Malheureux, ils ont amené un malheureux de plus dans cette vie de misère. Je ne tiens rien d'eux, si ce n'est

douleur, le péché et ce corps corruptible que je traîne avec moi. Je marche comme à la hâte vers le lieu où la mort les a déjà déposés. Quand je regarde leur sépulcre, je n'y vois plus rien d'eux, si ce n'est la poussière, les vers, la corruption et l'horreur. Ce que je suis, ils le furent ; ce qu'ils sont, je le deviendrai. Que suis-je donc maintenant? Un homme fait d'un peu de fange. Au moment de ma conception, je fus formé d'une semence humaine; elle prit peu à peu de la consistance ; et, s'accroissant de plus en plus, elle devint ma chair. Alors, pleurant et criant, j'arrivai à cette terre d'exil ; et voilà que déjà je meurs plein d'iniquités et, tout à l'heure, je vais paraître devant le juge sévère pour rendre compte de mes œuvres.

Malheur à moi, lorsqu'il sera venu ce jour du jugement, et que le livre où sont contenues mes actions et mes pensées sera ouvert devant Dieu et lu devant tous! La tête basse alors, couvert de la confusion que donne une mauvaise conscience, inquiet et tremblant, je me lèverai, je me tiendrai debout pour être jugé, repassant en moi-même tous les crimes de ma vie. Et quand il aura été dit de moi : voilà l'homme, et voilà ses œuvres! je jetterai encore une fois les yeux sur mes fautes et sur mes péchés. Je ne sais quelle force divine rappellera dans la conscience de chacun ce qu'il aura fait de bien ou de mal; et, par une intuition claire et prompte de l'âme, tout homme verra, d'un seul regard, le mal qui l'accuse et le bien qui le justifie. Ainsi, à tous et à chacun, le jugement sera manifesté en un même instant, et les choses les plus cachées paraîtront au grand jour. Ce que nous rougissons de confesser sera alors dévoilé devant tous ; et ce que les ténèbres avaient protégé, sera éclairé là par des lueurs vengeresses. Là régnera le feu devenu libre d'exercer ses fureurs, et plus Dieu nous aura longtemps appelés, plus il sera terrible si nous n'avons pas répondu à sa voix.

Pourquoi donc aimons-nous tant cette vie en laquelle plus nous demeurons, plus nous péchons? Oui, plus la vie est longue, plus les fautes sont nombreuses ; tous les jours s'ac-

croît le mal, tous les jours le bien diminue. L'homme est balloté sans cesse entre la joie et la douleur, et il ne sait quand il doit mourir ; car, comme l'étoile se détachant du ciel, brille et disparaît ; comme l'étincelle pétille et retombe, ainsi s'éteint la vie. L'habitant de la terre, cependant, désire y vivre longtemps ; il attend de Dieu de longues années ; il se prépare, il se dispose pour les jours à venir, quand, à l'improviste, la mort se jette sur lui, et souvent, d'un seul coup, arrache son âme de son corps. Une affreuse douleur, une crainte horrible saisit cette âme violemment séparée. Oh ! qu'elle tremble ; car la voilà conduite par les anges, devant le tribunal du juge redoutable ! Là, se souvenant de ses œuvres, voyant clairement ce qu'elle a fait le jour, ce qu'elle a fait la nuit, elle frémit, elle frisonne, elle veut fuir, elle demande un délai, elle dit : Encore un jour, encore une heure !

Alors, toutes ses actions, prenant un langage pour l'accuser, lui disent : Tu nous as faites, nous sommes tes œuvres, nous ne te quitterons plus, nous serons toujours avec toi, nous t'accompagnerons au jugement. Ses ennemis s'élèvent aussi contre elle et l'accablent de faux témoignages, comme si les dépositions vraies ne suffisaient pas pour la perdre. Des démons, d'un aspect sinistre, d'un visage horrible, la poursuivent, se la disputent et vont la saisir, si elle ne trouve point de défenseur. L'âme alors, les yeux clos, la bouche fermée et privée de tous les sens avec lesquels elle pouvait se rejeter sur les choses extérieures, retombe sur elle-même, et, se voyant seule et nue, brisée d'horreur, accablée de désespoir, elle s'affaisse et défaille.

Comme elle avait abandonné l'amour de son Dieu pour l'amour du monde et pour la volupté de la chair, la malheureuse est abandonnée de son Dieu à l'heure de son angoisse, et elle est entraînée par les démons pour être livrée aux tortures de l'enfer.

C'est ainsi que l'âme du pécheur, au jour qu'il ignore et à l'heure qu'il ne connaît pas, saisie par la mort, séparée de

son corps, suivie de ses œuvres, s'avance, tremblante et désolée ; et ne trouvant, cette pauvre âme, aucune excuse dont elle puisse couvrir ses fautes, elle voudrait à toute force ne pas paraître devant Dieu.

Au moment de la séparation, dans la lutte de l'agonie, de quel effroi n'est-elle pas agitée lorsque, se considérant elle-même, elle voit le terme qui approche et ce qui, tout à l'heure, va suivre et ne plus changer que pour l'éternité. Elle pressent combien sera sévère le juge qui arrive, et elle comprend enfin qu'il lui faudra placer sa vie sous les regards d'une rigoureuse justice. Elle sent que, si même elle pouvait se rassurer sur les œuvres dont elle se rend compte, elle aurait encore à redouter que les yeux de Dieu ne vissent des souillures qu'elle n'avait point aperçues. Sa frayeur s'accroît encore en songeant que nul n'a pu marcher sans faillir dans le chemin de la vie, et que ce qui paraissait louable ne serait point trouvé sans tache si, au jugement, la miséricorde était oubliée. Qui pourrait en effet bien compter avec lui-même tout ce qu'il a fait de bien et tout ce qu'il a omis de bien ; car, si l'action mauvaise est un péché, la bonne, négligée, abandonnée, est une faute. Oh ! nous faisons une grande perte quand nous ne saisissons pas l'occasion de faire le bien, quand nous n'y songeons pas et que nous laissons errer notre cœur parmi de vaines et inutiles pensées ! Certes, il est difficile de le préserver toujours de sentiments mauvais ; il est difficile d'être mêlé dans les occupations de la terre sans y rencontrer le péché. C'est pourquoi nul ne peut se juger lui-même ni comprendre parfaitement l'état de son âme ; car, préoccupés de beaucoup de soins, nous nous demeurons inconnus à nous-mêmes, et nous n'apprécions pas tout le poids du fardeau dont nous sommes chargés. Qu'elle craigne donc l'âme qui va être jugée ! Oui, elle doit craindre ; car, si rien ne la trouble dans ses souvenirs, ce qu'elle ne connaît pas doit la faire trembler.

CHAPITRE III.

De la dignité de l'homme.

O âme ! noble image de Dieu ; âme embellie par la ressemblance divine, épousée par la foi, dotée par l'Esprit, rachetée par le sang, comptée parmi les anges, capable de grandes choses, héritière de la grâce, participante des richesses divines, ô âme ! Quoi de commun entre toi et la chair ? D'où vient que tu lui sois si malheureusement assujettie ? A cause de cette chair, les péchés mêmes qui ne t'appartiennent pas te sont imputés, et tes justices ne paraissent que comme un linge souillé. A cause d'elle, qui te cache, tu sembles retournée au néant et tu n'es plus comptée pour rien. Et qu'est-elle donc cette compagne à laquelle tu es si étroitement unie ? Un peu de fange ornée d'une beauté fragile. Et que sera-t-elle ? Un cadavre misérable et infect ; car elle a beau s'enorgueillir, elle reste toujours chair. Destinée aux vers du sépulcre, si tu considères attentivement les membres et à quoi ils servent, si tu examines bien les fonctions matérielles de cette chair, tu n'as jamais vu un plus vil fumier. Si tu ne veux examiner toutes ces misères, vois comme elle est chargée de péchés ! Regarde-la bien ; tu la trouveras toujours excitée par le vice, brûlée par la concupiscence, ballotée par les passions, trompée par les illusions, portée au mal et pleine de honte et d'ignominie. Selon la chair, l'homme est devenu semblable à la vanité ; car, par l'appât de la volupté, la chair l'entraîne, elle le courbe, l'abaisse ; afin qu'il n'aime plus que le mensonge et qu'il n'opère plus que l'iniquité.

Fais attention, ô homme charnel, à ce que tu fus avant ta naissance, à ce que tu es pendant ta vie, à ce que tu seras après ta mort. Assurément, il fut un temps où tu n'existais pas ; puis, formé d'une impure matière, enveloppé d'une vile substance, tu fus, dans le sein de ta mère, nourri d

son propre sang. Ainsi fait et ainsi orné, tu vins à nous; mais tu as oublié depuis combien fut humiliante ton arrivée sur la terre. La beauté, cependant, la faveur du peuple, la vigueur de la jeunesse, l'abondance des richesses, tout cela n'empêche pas que tu sois un homme, et un homme n'est qu'une boue fétide, un vase impur, une nourriture préparée pour les vers. Oui, après l'homme, les vers; après les vers, la corruption; et, ainsi, le corps humain devient quelque chose qui ne s'appelle plus même un homme. Pourquoi donc, toi qui encore en portes le nom, pourquoi t'enorgueillis-tu, ne te souvenant plus que tu fus une vile semence confiée au sein de ta mère? Pourquoi ne songes-tu pas qu'aujourd'hui tu es exposé au péché et à toutes les misères de la vie, et que, demain, tu le seras aux outrages de la mort dans la solitude de ton sépulcre? D'où tires-tu ta gloire, cendre et poussière, dont la conception est une honte, la naissance une misère, la vie une peine, et la mort une angoisse? Pourquoi nourris-tu ta chair avec tant de délicatesse, pourquoi l'ornes-tu avec tant de complaisance, elle qui, dans peu de jours, sera couverte de terre et dévorée par les vers du tombeau? Ah! plutôt, embellis ton âme, orne-la de bonnes œuvres, elle qui va être présentée à Dieu et aux Anges du ciel!

D'où vient, dis-moi, que tu méprises cette âme et que tu lui préfères ton corps? Faire servir la reine, et faire régner la servante, c'est un abus. Le monde entier ne saurait payer le prix d'une seule âme; car, pour tout ce qu'il renferme, Dieu n'eût pas donné la sienne; et pour l'âme humaine, il l'a livrée. De quelle valeur sublime n'est donc point celle qui n'a pu être rachetée que par le sang de Jésus-Christ; et que donneras-tu en échange pour elle, toi qui pourtant la livres tous les jours pour rien? Est-ce que le Fils de Dieu, assis à la droite du Père, ne s'est pas levé de son siége royal? Est-ce qu'il n'est pas descendu pour l'arracher, cette âme, à la force du démon, lorsqu'il l'a vue liée dans les chaînes du péché et déjà entraînée pour être condamnée à la mort *éternelle*? Il pleura sur elle, sur elle qui ne pleurait pas;

il fit plus : il mourut, afin qu'elle fût rachetée par son sang divin. Regarde, ô mortel, quelle hostie a été livrée pour toi! Reconnais, ô homme, la dignité de ton âme, et vois combien profondes furent ses blessures, puisque, pour les guérir, il a fallu que le Christ fût couvert de plaies! Si les tiennes n'eussent point mené à la mort, à une mort éternelle, elles n'aurait point eu besoin d'un si étonnant remède, et le Fils de Dieu ne fût pas mort. Ne vois donc plus sans une amère douleur les coups portés à une âme qui, d'un Dieu si grand, a reçu de telles marques de compassion. Il a versé sur toi des larmes divines; toutes les nuits, baigne ton lit des pleurs de la reconnaissance et de la douleur. Il a répandu pour toi tout son sang; tous les jours, fais couler le tien en affligeant ton corps par les rigueurs de la pénitence; et si tu ne peux mourir pour le Christ, apprends à souffrir un moins rude, mais plus long martyre. Soumets-toi, non à ce que veut le corps, mais à ce que demande l'esprit. Alors, glorieuse sera ton âme, lorsque, purifiée des péchés de la chair, dépouillée de ses souillures et libre de ses entraves, elle retournera vers son Dieu.

Tu dis peut-être : Ce discours est bien dur; je ne puis ainsi mépriser le monde et haïr ma chair! Mais dis-moi aussi où est maintenant la foule éprise du monde qui, hier encore, se mêlait parmi nous? Je ne vois plus rien, sinon un peu de cendre et des vers. Fais attention que, ce qu'ils sont, tu le deviendras. Ils furent hommes comme toi; ils buvaient, ils mangeaient, ils riaient, ils menaient joyeuse vie. Et, un jour qu'ils n'attendaient pas, ils descendirent aux enfers. Là leur chair est rongée par les vers; là leur âme est brûlée par le feu de l'abîme jusqu'à ce que, réunis de nouveau, les malheureux voient enveloppés dans les mêmes douleurs tous ceux qui ont commis les mêmes crimes. Oui, une même peine unira dans les enfers ceux que, sur la terre, un même amour avait liés dans le péché. A quoi donc leur ont servi cette gloire si vaine, ces joies si courtes, cette puissance si fragile, ces voluptés si grossières, ces richesses si nombreuses

et ces familles si nobles et si grandes? Où les ont conduits les ris, les jeux, la jactance et l'orgueil? Après tant d'enivrements, quelle tristesse! Pour une si passagère volupté, quel interminable malheur! D'un si grand éclat, d'une si haute élévation, dans quelle misère, quelle ruine, quels tourments ne sont-ils point tombés! Ce qui leur est arrivé te menace; car tu es homme, tu es terre, tu vis de terre et tu retourneras dans la terre. Quand viendra ce dernier jour qui toujours se cache? Peut-être aujourd'hui. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu mourras; ce qu'il y a d'incertain, c'est quand, comment et en quel lieu. Puisque la mort te poursuit partout, si tu es sage, tu l'attendras partout. Si tu vis selon la chair, tu seras puni selon la chair, et si en elle tu trouves tes délices, en elle aussi tu sentiras les tortures; car la justice de Dieu donne à chacun selon ses œuvres. Ainsi celui qui aura mieux aimé le monde que Dieu, le tumulte que le recueillement, la bonne chère que la sobriété, et la luxure que la chasteté, celui-là suivra son maître; et, avec lui, il ira aux supplices éternels.

Quel sera, penses-tu, le désespoir, quels seront les cris et les larmes des impies, lorsqu'ils seront séparés de la société des justes, privés de la vue de Dieu, et que livrés à la puissance des démons, ils tomberont avec eux dans le deuil et les gémissements? Exilés loin, bien loin de l'heureux paradis, torturés dans l'abîme éternel, jamais ils ne verront la lumière, jamais leurs entrailles ne seront rafraîchies; mais, pendant mille millions d'années, ils seront en enfer pour y souffrir toujours. Là, l'ennemi qui tourmente ne se fatigue point, et le feu qui consume ne meurt point. Là, chaque faute reçoit le châtiment qui lui est propre. Là enfin, on n'entend rien, si ce n'est des hurlements, des pleurs, des cris et des grincements de dents; on ne voit rien, si ce n'est la face horrible des bourreaux et l'épouvantable aspect des démons. Là des vers cruels déchirent l'intime du cœur. Ainsi, dans cette éternelle demeure, la chair est brûlée par la rigueur du feu, et l'âme est rongée par le vers de la conscience. Oh! quelle

douleur intolérable! Quelle crainte horrible! Quelle odeur infecte! Quelle torture de l'âme et du corps! Et tout cela sans espérance de pardon, sans perspective de miséricorde; ils sont morts à la grâce, mais ils vivront dans la justice pour souffrir toujours.

C'est ainsi que l'âme du pécheur sera châtiée en enfer pour ses crimes, tandis que celle du juste se réjouira dans le ciel pour ses mérites. Maintenant, choisissons. Le bien et le mál sont placés là, devant nous! Nous n'avons qu'à étendre la main : si les tourments ne nous effraient pas, plaise à Dieu, que la récompense nous anime!

CHAPITRE IV.

Le bonheur du ciel.

La récompense est de contempler Dieu, de vivre avec Dieu et de Dieu; elle consiste à être en Celui qui nous sera tout en toutes choses et à le posséder, lui qui est le Bien suprême. Là où est l'unique bien, là aussi est l'unique bonheur, la suprême douceur, la vraie liberté, l'amour parfait, l'éternelle assurance et la paisible éternité. Là se trouve la joie, la science, la beauté, la paix, la lumière, la force, l'honneur, le repos, la gloire, la douce concorde, la louange parfaite et la vie éternelle. Ainsi sera heureux dans le sein de Dieu l'homme dont la conscience aura été purifiée. Il verra Dieu selon son désir, il le possédera jusqu'à la volupté, il en jouira jusqu'à l'ivresse. Il rajeunira dans l'éternité, il brillera dans la vérité, il se réjouira dans la bonté de son maître, il aura des jours sans fin dans l'interminable cours des siècles; une facilité sans obstacle pour connaître Dieu; un bonheur sans nuage dans lequel il demeurera toujours. Il sera citoyen de cette Ville sainte dont les anges sont les habitants; le Père, le temple; le Fils, la splendeur, et le Saint-Es-

prit, l'amour. O Cité céleste, habitation paisible, patrie fertile, tu renfermes tout bien ! Ton peuple nombreux est sans tumulte, et tes enfants ne connaissent ni le trouble ni l'indigence. Cité de Dieu, il a été dit de toi des choses merveilleuses : tu es la demeure de tous ceux qui se réjouissent. Les élus poussent des cris d'allégresse ; ils chantent les louanges du Dieu qu'ils aiment, de ce Dieu dont l'aspect est beau, la face divine et la parole délicieuse : lui seul couronne les mérites, lui seul suffit pour la récompense ; les Saints ne lui demandent plus rien ; car tout est en lui, et l'homme possède tout quand il possède son Créateur et qu'il l'aime.

Quelle est donc la folie qui nous pousse à avoir soif de l'absinthe du vice, à nous engager dans les naufrages du monde, à aimer même les souffrances d'une vie qui tombe en ruines et à plier sous la tyrannie de maîtres impérieux ? Ne ferions-nous pas mieux d'élever nos désirs vers la félicité des Saints, la société des anges, les joies d'en haut, les solennités du ciel et les douceurs de la vie contemplative ? Alors nous entrerons dans les domaines de Dieu et nous partagerons les surabondantes richesses de sa prodigalité. Là nous verrons combien le Seigneur est doux, et combien est grande la multitude de ses bienfaits. Là nous contemplerons la beauté vraie de la gloire, la splendeur des Saints, l'honneur du trône royal, la puissance du Père, la sagesse du Fils, et la clémence pleine d'amour du Saint-Esprit. C'est ainsi qu'il nous sera donné de connaître enfin la sublime Trinité. Maintenant, avec les yeux du corps, nous voyons les choses corporelles ; notre esprit même ne se porte guère encore que sur les beautés de la terre ; mais alors, avec les yeux de l'âme, nous découvrirons les profondeurs du ciel. Oh ! la bienheureuse vision en laquelle nous contemplerons Dieu en lui-même et le verrons en nous, et nous en lui ; heureux que nous serons de son bonheur et enivrés de sa félicité ! Tout ce que nous désirons, nous l'aurons ; tout ce que nous verrons, nous l'aimerons ; et ainsi, pour toujours, nous serons plongés dans la douceur de la dilection et

dans la suavité de la contemplation. La vérité sera dans tout son jour, la charité dans toute sa plénitude; l'harmonie rétablie entre l'âme et le corps, l'humanité glorifiée brillera comme le soleil. Pour les anges et pour les hommes, il n'y aura plus qu'une joie, qu'un amour, qu'une langue, qu'un discours, qu'un festin : ainsi sera consommé le bonheur des élus.

Mais qui sera digne de tous ces biens? Assurément ce sera le vrai pénitent, le chrétien obéissant, l'homme pacifique et le serviteur fidèle. Le vrai pénitent, toujours dans le travail et la douleur, gémit de ses fautes passées et fait de continuels efforts pour n'en plus commettre à l'avenir ; il ne connaît point de repos dans son affliction; il pleure sans cesse et s'assure ainsi que désormais il ne fera plus rien qui soit digne de larmes; car celui-là se rit de la pénitence, qui commet encore le péché dont il avait semblé se repentir. Veux-tu savoir si tu es un vrai pénitent? Cesse de mal faire et ne pèche plus.

Le chrétien obéissant livre sa volonté de telle sorte qu'il puisse dire : Mon cœur est prêt, Seigneur; mon cœur est prêt; le voici; il obéira au moindre signe; il est également disposé à vaquer à la prière, à servir le prochain, à veiller diligemment sur ses propres penchants, ou à s'adonner aux doux exercices de la contemplation.

L'homme pacifique se rend serviable à tous et ne veut être à charge à personne. Il est agréable à ses frères, parce qu'il est pieux envers Dieu; il est doux avec le prochain, prudent parmi les choses de la terre. C'est là vraiment le serviteur de Dieu, l'ami de tous et le maître du monde. Il voit ses supérieurs avec joie, ses égaux avec paix, ses inférieurs avec dévouement. Rien ne lui est onéreux, rien ne lui coûte; mais il fait tout de bon cœur pour l'utilité de ses semblables et pour l'honneur de ceux qui sont au-dessus de lui; et ainsi, se laissant posséder, il se possède lui-même.

Le serviteur fidèle est assidu à la contemplation de Dieu, à ses devoirs et à la garde de son propre cœur.

Chrétien, emploie donc d'abord ta vigilance à te garder toi-même; puis, comprenant que toute ta force et toute ton adresse n'y suffiraient pas, demande le secours des anges; implore l'appui de ceux qui te firent du bien sur la terre et qui maintenant, élevés au-dessus de toi, règnent avec le Christ. Cours à tous, supplie chacun, tourne ton cœur vers eux, crie : Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins qui fûtes mes amis! Recevez ce pauvre voyageur attardé, qui pourtant est votre frère, votre allié dans le sang de Jésus-Christ. Voilà qu'il est à la porte, ce pauvre frère, voilà qu'il appelle et qu'il heurte. Ouvrez à celui qui frappe et conduisez-le au Roi, afin que, prosterné devant lui, il lui fasse connaître les nécessités et les misères qu'il endure.

Enfin, mon fils, livre avec candeur ton cœur à un prêtre, afin qu'il ne te reste aucune tache qui n'ait été purifiée par la confession. Pose, comme un sceau, Jésus-Christ sur ton cœur; car, s'il le garde, ce ne sera plus que par lui qu'entreront et sortiront les pensées de ce cœur; et les anges en protégeant les avenues, l'ennemi n'osera fondre sur ces redoutables milices; il tremblera et prendra la fuite à la vue du céleste gardien accompagné de ses anges.

CHAPITRE V.

Comment l'homme se doit examiner et sur quoi se fonde la charité.

Soigneux de l'intégrité de ta conscience, examine ta vie par une recherche de tous les jours. Regarde bien attentivement en quoi tu as avancé, ou si tu as fait quelques pas en arrière. Considère quelles sont tes habitudes et tes affections; vois si tu deviens un peu plus semblable à ton chef et à ton modèle, ou si tu effaces quelque peu cette ressemblance divine; *enfin*, sache bien si tu te rapproches tous les jours de Dieu

ou si tu t'en éloignes, non par la distance des lieux, mais par les affections de ton cœur. Apprends à te connaître ; car tu seras meilleur et tu feras plus de progrès en étudiant ton âme que si, te négligeant toi-même, tu parvenais à te rendre compte du cours des astres, de la vertu des plantes, de la nature des animaux ; et, scrutateur de ton propre cœur, tu seras plus sage aux yeux de Dieu que si tu connaissais tout ce qui se passe au ciel et sur la terre. Porte donc sur toi toute ton attention, si ce n'est toujours, au moins de temps en temps. Modère tes affections, dirige bien tes intentions, redresse tes pas, ne souffre rien en toi qui ne soit selon l'ordre et selon la règle, et rappelle-toi sans cesse tes fautes passées. Traduis-toi devant toi-même, comme si tu étais un autre ; et pleure sur toi, pleure tes iniquités, les crimes qui ont offensé ton Dieu ; montre-lui tes misères ; expose-lui aussi la malice de tes ennemis, et, lorsque tu te répandras ainsi en larmes et en prières, je t'en supplie, souviens-toi de moi.

Qui que tu sois, je te connais en Jésus-Christ : en lui, je t'aime et je fais mention de toi là où une pensée non permise serait un crime et où un acte de charité fraternelle acquiert un double mérite Oui, lorsque, pécheur, mais prêtre, je monte à l'autel, j'y porte ton souvenir ; fais de même, et rends-moi participant de tes prières. Je désire être présent à ton âme quand tu offriras à Dieu, pour toi ou pour les autres, de ferventes supplications. Ne t'étonne pas si j'ai dit : Je veux être présent à ton âme. Car, si tu m'aimes comme étant l'image de Dieu, je te suis aussi présent que tu te l'es à toi-même. Ce que tu es, je le suis ; car l'image de Dieu, c'est l'âme raisonnable ; et celui qui contemple en soi cette ressemblance divine, y contemple aussi son frère et l'y reconnaît en elle ; car l'intelligence est l'œil de l'âme. Si donc tu te vois, tu me verras, puisque je ne suis rien autre chose que ce que tu es ; si tu aimes Dieu, tu m'aimeras, parce que j'en suis l'image ; et moi, en aimant Dieu, je t'aime. C'est ainsi que, cherchant un même bien, tendant à une même

fin, nous nous retrouverons toujours en Dieu, qui est le principe et lien de notre amour.

CHAPITRE VI.

Que l'homme doit se porter avec joie à chanter les louanges de Dieu.

Lorsque tu entres dans le temple pour adorer ou pour chanter avec l'Église, laisse à la porte toutes ces pensées vaines qui t'agitent et tous ces soins de la terre qui te préoccupent, afin de n'y plus trouver que Dieu seul; car comment pourras-tu lui parler si, tout en gardant le silence extérieur, tu t'entretiens tout bas avec le monde qui t'a suivi jusque-là? Porte donc uniquement ton attention à un Dieu qui t'accorde la sienne; écoute-le pour que, lui aussi, écoute et exauce ta prière. En te parlant ainsi, je ne te dis pas ce que je fais; mais ce que je voudrais faire, ce que je me repens d'omettre et ce que j'ai honte de négliger. Mais toi, à qui une plus grande grâce a été accordée, rends-toi le Seigneur favorable, par tes vœux ardents et tes pieuses prières; touche-le par les larmes que tu répandras sur tes fautes, par les soupirs que tu feras monter vers lui; et entonnant les cantiques sacrés, loue-le dans toutes ses créatures, glorifie-le dans toutes ses œuvres. Tu le sais, tels sont les exercices des habitants du ciel; et ces exercices sont agréables au roi de gloire, ainsi que lui-même l'a dit : Je me tiendrai honoré par un sacrifice de louange. Oh! que tu serais heureux si seulement une fois, tu pouvais voir des yeux de l'âme les puissances du ciel se presser en foule autour des voix et des instruments qui célèbrent le Seigneur! Tu saurais alors avec quels tressaillements d'allégresse ils applaudissent ceux qui *les chantent*; avec quel soin ils assistent ceux qui les prient,

inspirent ceux qui méditent, protégent ceux qui se reposent dans la contemplation et aident ceux qui président aux saintes solennités. Tous, ils désirent notre entrée au ciel; car ils attendent de nous que nous allions remplir les grands vides qu'ont laissés de déplorables chutes. Ils recherchent avec avidité le bien que nous avons fait et ils écoutent avec joie le récit de nos bonnes œuvres. Inquiets, ils nous suivent partout; ils se placent entre Dieu et nous, lui portant nos gémissements avec fidélité et nous rapportant avec empressement la grâce. Dans le ciel, ils ne dédaigneront pas de nous donner le doux nom d'amis, ceux qui, sur la terre, se sont faits nos serviteurs. Nous les rendons joyeux quand, convertis, nous embrassons la pénitence. Hâtons-nous donc! et qu'ils applaudissent, qu'ils se réjouissent, qu'ils laissent éclater leur joie!

Malheur à toi qui veux retourner à ton vomissement et qui désires te rouler de nouveau dans la fange! Crois-tu, qu'au jugement, ils plaideront pour toi, ceux que tu auras privés d'une joie si grande et si longtemps attendue? Ils avaient tressailli d'allégresse, lorsqu'ils nous voyaient, revenant à Dieu, échapper aux portes infernales qui s'ouvraient devant nous. Que diront-ils quand, les portes du ciel se refermant, ils verront retourner en arrière ceux qui déjà avaient un pied dans le paradis. Courbons donc, humilions notre corps dans la prière, mais élevons bien haut notre cœur. Courons, non par la vitesse des pas, mais par l'ardeur de nos désirs, de nos affections et de nos soupirs. Courons; car ce ne sont pas seulement les Anges qui nous attendent, mais bien le Créateur des Anges. Oui, le Père nous attend, comme des fils et des héritiers; le Fils nous attend comme des frères qu'il appelle au partage; car il nous a acquis ce droit en offrant pour nous à son Père le prix de sa vie et de sa mort. Il nous attend aussi, le Saint-Esprit; car il est l'amour de toute éternité. Il a donc hâte, n'en doutons point, que tout soit accompli pour notre bonheur et pour notre gloire. Enfin, toute la cour céleste nous appelle et nous désire; tendons aussi vers elle!

sainte ardeur de nos vœux. Ce sera avec bien de la peine, de la honte et de l'hésitation que s'approchera de cette troupe glorieuse celui qui, sur la terre, n'aura point désiré de la voir. Mais, pour celui qui s'y sera uni d'avance par la tendresse de l'espérance et par l'assiduité de la prière; pour celui-là, le départ sera plein de paix et l'arrivée pleine de joie. En quelque endroit que tu sois, retire-toi donc en toi-même, et prie. Si tu es loin de ton oratoire, ne le cherche pas; prie: tu es toi-même un oratoire. Si tu es dans ton lit; prie : tu es le temple....

Oui, prions toujours; et maîtrisant le corps, élevons notre âme vers le Seigneur. En effet, s'il n'y a aucun moment où l'homme ne ressente la bonté et la tendresse de Dieu, il ne doit non plus se trouver dans sa vie nul instant où il n'en conserve le souvenir. Tu me dis : Je prie tous les jours, et, tous les jours, je me retire comme je suis venu, n'emportant avec moi aucun fruit de ma prière. Personne ne m'a écouté, personne ne m'a répondu ni ne m'a rien donné; c'est en vain que je me suis fatigué. Ainsi parle notre aveugle humanité qui ne comprend rien et qui oublie ce qu'a promis la parole vraie : Je vous le dis en vérité, tout ce que vous demanderez, croyez que vous le recevrez et il vous sera accordé. Ne méprise donc pas ta prière; car il ne la méprise pas Celui à qui tu l'adresses; mais elle n'est pas sortie de ton cœur que déjà elle est écrite dans le livre de vie. Nous pouvons nous tenir assurés que Dieu nous accordera ce que nous lui demandons ou qu'il le changera en un don plus utile. Pense donc de ton Dieu tout ce qu'il y a de mieux; et, de toi, tout ce qu'il y a de moindre; et sois bien persuadé que ta misère ne peut comprendre toutes les richesses de sa bonté. Regarde comme perdu tout le temps qui s'écoule sans t'apporter une pensée de Dieu; car, si tout le reste ne nous appartient pas, notre temps est à nous. Emploie-le donc, et, n'importe où tu te trouves, sois attentif à toi-même. Ne te *livre pas*; prête-toi seulement.

Partout, élève tes pensées vers Dieu et médite en ton âme

quelque chose qui serve à ton salut ; car, quand on le veut, tout lieu est propre au recueillement. Que ta joie soit de tenir toujours ton âme entre tes mains ; habite volontiers en toi-même ; et parcourant toute l'étendue de ton cœur, prépares-y au Christ une salle grande et bien ornée : le cœur du sage est toujours près de Dieu. Certes, nous devons avoir sans cesse les yeux attachés sur Celui par qui nous sommes, par qui nous vivons et par qui nous respirons. Il est notre créateur ; car, sans lui, point de vie ; il est notre docteur : sans lui, point de sagesse ; notre bonheur : sans lui point de récompense. Voilà encore une image de la suprême Trinité ; car, ainsi que Dieu, source de l'être, et en même temps sagesse et amour, nous aussi, qu'il a faits à sa ressemblance, non-seulement nous existons, mais nous avons l'intelligence de notre être, et notre bonheur est à la fois de posséder cet être et de savoir que nous le possédons.

Traite-toi donc avec respect, comme le temple du Seigneur ; car, en toi, il y a quelque chose qui est semblable à Dieu. L'honneur souverain que tu dois à ce Dieu, c'est de le vénérer et de l'imiter. Tu le vénères si tu es bon ; car une âme pieuse est un temple saint ; et un cœur pur est un autel sacré. Tu l'imites si tu es miséricordieux, car il est plein de miséricorde ; et le sacrifice vraiment agréable, c'est de faire du bien à tous pour l'amour de Dieu. Agis en toutes choses comme l'enfant de ton Père céleste, afin de devenir digne de Dieu qui a bien voulu te nommer son fils. En toutes tes actions, songe que Dieu est là, présent ; et fais attention qu'il n'y ait rien dans tes regards ou dans tes pensées qui puisse lui déplaire ; retiens la parole, le geste, le signe qui l'offenserait. Encore une fois, il est là et il te regarde. Une grande surveillance t'est nécessaire, parce que tu vis sous les yeux d'un juge qui examine tout. Ne crains rien de lui, si toutefois tu te conduis de telle manière qu'il se plaise auprès de toi. Songe que, s'il n'est pas là comme ami, il y sera comme juge. Malheur à toi, s'il y était ainsi ! mais malheur encore plus, s'il te quittait tout à fait ! car il est

bien irrité, notre Dieu, quand il ne châtie pas le pécheur et que, dédaignant de le frapper, il l'abandonne et le condamne pour l'éternité!

CHAPITRE VII.

Pensée de la mort; retour sur soi-même.

Il est certain que la mort te menace et que le démon se cache près de toi, prêt à saisir ton âme lorsqu'elle sortira de ton corps. Ne crains rien cependant; car Dieu qui habite en toi (si toutefois il y habite), te sauvera de Satan et de la mort. C'est un fidèle ami; il n'abandonne point ceux qui espèrent en lui; l'homme dont il se sépare, l'a toujours quitté le premier; toujours, quand il se retire d'un cœur, c'est que ce cœur lui échappe, emporté qu'il est par de mauvaises et inutiles pensées. Emploie donc toute ta vigilance à retenir et à garder ton cœur de telle sorte que ton Dieu y trouve un lieu de repos; car, dans toutes les créatures qui sont sous le soleil et qui s'agitent parmi les mensonges de la terre, rien de si sublime que le cœur de l'homme, rien de si semblable à Dieu. Aussi veut-il le posséder; et il ne demande autre chose que ton cœur. Lave-le donc par une confession sincère et par une prière assidue, afin que, dans ce cœur devenu pur, tu contemples et tu comprennes ton Créateur. Que Dieu te trouve toujours soumis, attentif et paisible en toi-même! Aime tous tes frères, fais-toi aimer de tous, afin que tu sois l'homme de la paix et l'enfant de Dieu. C'est ainsi que tu deviendras un bon religieux, un chrétien humble, saint et juste; et quand tu seras arrivé là, souviens-toi de moi.

Malheur à moi qui dis ces choses et ne les fais pas, ou qui, si je les fais quelquefois, ne persévère pas longtemps! Je les conserve dans ma mémoire et ne les pratique pas dans mes *œuvres*; je les ai dans le discours et non pas dans la conduite;

tous les jours je lis et je médite ces vérités ; tous les jours je les viole. Je trouve en elles tout ce qui devrait me porter à la piété et pourtant j'aime mieux ma lecture que la prière. Certes, cependant, ces Écritures sacrées ne m'apprennent autre chose qu'à aimer la religion, à conserver l'unité et à posséder la charité ; et moi, malheureux que je suis, je cours bien plus vite à la lecture qu'à l'oraison et j'aime mieux retourner à mon livre que de rester en prière ! Quelqu'un me demande pour me parler de ses embarras ou de ses peines ; et moi, je tiens un livre, je le garde, je le lis ; et je perds ainsi le fruit de la charité, la tendresse de la piété, les larmes de la componction, le mérite du sacrifice, et la contemplation des choses terrestres. Rien cependant de plus doux dans la vie, rien de plus desirable, rien qui sépare mieux le cœur de l'amour du monde, qui raffermisse mieux l'âme contre les tentations et qui excite plus l'homme aux bonnes œuvres et au travail, que la grâce de la contemplation, que la fidélité à l'oraison.

CHAPITRE VIII.

Combien l'homme doit prier attentivement.

Ayez pitié de moi, mon Dieu, parce que je pèche là même où je devrais apprendre à ne plus pécher ! Oui, quoique dans un monastère, souvent, tandis que je prie, je ne fais pas attention à ce que je dis. Je prie de bouche ; mais laissant mon esprit courir au dehors, je me prive du fruit de ma prière ; mon corps se recueille, mais mon âme se dissipe et ainsi mes prières sont perdues. Chanter de la voix seule sert peu, quand le cœur n'y mêle pas son intention : c'est donc une grande indignité et une insigne folie d'oser, dans la prière, parler au Dieu de majesté ; puis détourner nos oreilles, comme

si nous craignions d'entendre sa réponse, et laisser aller nos cœurs à je ne sais quelles puériles pensées. Oh! oui, c'est une inexplicable folie et qui sera rigoureusement punie, quand une poussière vile dédaigne d'écouter son Créateur qui s'incline pour lui parler. Plus étonnant encore l'excès de la Bonté divine, de cette Bonté continuant à jeter un regard d'amour sur nous, malheureux, qui fermons nos oreilles et qui endurcissons nos cœurs! Elle ne se rebute pas; elle ne nous appelle pas moins à haute voix, criant: Revenez, prévaricateurs, rentrez dans votre cœur, réveillez-vous et devenez attentifs; car je suis le Seigneur votre Dieu!

Oui, c'est Dieu qui me parle dans ce psaume que je lis; c'est moi qui lui réponds. Mais je perds si bien l'attention que, tout en continuant à lire, je ne sais plus même ce que le psaume veut dire. Assurément, je fais une grande injure à Dieu, lorsque, le priant, comme si j'attendais quelque chose de lui, je n'entends pas moi-même la demande que je lui adresse. Je prie Dieu de m'écouter; mais, moi qui parle, je ne m'écoute pas moi-même; et, chose encore plus déplorable, roulant dans mon cœur d'impures et inutiles pensées, je me rends horrible et dégouttant à ses yeux.

CHAPITRE IX.

De l'instabilité du cœur humain.

Rien en moi de plus capricieux que mon cœur; souvent il m'échappe, se répand en de mauvaises et inutiles pensées et offense ainsi son Dieu. Il est plein de vanité, de vague et de changement. Aussi, quand il veut penser par lui-même et qu'il ne réclame point le secours divin, il ne s'arrête à rien; mais, plus mobile que le vent, il est emporté çà et là, cherchant le repos, ne le trouvant pas et continuant toujours un inutile et fatigant travail. Ce pauvre cœur ne peut vivre en

paix avec lui-même; car il trouve dans son intime le désaccord et la résistance; il balance ses volontés, change ses desseins, édifie de nouveaux projets, détruit les anciens; puis les reconstruit encore, prenant et laissant, allant d'un désir à un autre, et tout cela parce qu'il veut et ne veut pas et qu'il ne sait demeurer dans un même état. Comme un moulin qui tourne avec vélocité, s'empare avec force de ce qu'on lui présente et le broie, mais s'use et se consume lui-même s'il n'a plus rien qui l'alimente; de même mon cœur est toujours en mouvement et ne se repose jamais. Soit que je dorme, soit que je veille, ou il rêve ou il s'agite dans la fantaisie du moment; et de même qu'un grain de sable use et brise la roue, qu'un peu de poix la salit et l'embarrasse, et que la paille la fatigue inutilement, de même une pensée pénible brise mon cœur, une pensée impure le souille, une pensée puérile le fatigue et l'ennuie. Tant que ce faible cœur ne se mettra point en peine des joies à venir et qu'il ne cherchera point le secours d'en haut, toujours il s'éloignera de l'amour du ciel et toujours il se laissera prendre à l'amour de la terre.

Tandis qu'il se dilate dans ses rêveries et qu'il s'enveloppe dans ses terrestres pensées, la vanité s'en empare, la curiosité le pousse, les désirs le trompent, la volupté le séduit, l'impureté le souille, l'envie le torture, la tristesse le tourmente, la colère le trouble; et, parce qu'il s'est éloigné de Dieu qui l'eût soutenu au-dessus des flots, il reste submergé dans l'abîme de ses vices et de ses malheurs. Le voilà qui se consume en de vains efforts; il cherche de tous côtés, il veut le repos, et ne le trouve pas: il faudra qu'il essaie de rentrer en lui-même. C'est ainsi que, conduit de pensées en pensées, emporté par les alternatives des occupations et des affections fugitives, il éprouve que, s'il peut être distrait et comme rempli par ces choses mouvantes, elles sont si légères qu'il n'en peut être rassasié. Et voilà ce qu'est notre cœur quand la grâce divine s'en va. Rentré cependant en lui-même, il examine ce qui l'a tant occupé et il trouve le vide; car ce

n'étaient pas des œuvres, mais de vaines pensées en lesquelles il a beaucoup travaillé pour ne rien faire, tant il a été abusé par l'imagination, cette faculté dont le démon sait si bien se servir. Dieu demande mon cœur; mais, parce que je ne suis pas obéissant à ce Dieu d'amour, je me deviens rebelle et contraire à moi-même. Toujours guerre intérieure, jusqu'à ce que je lui sois assujetti, et je ne ferai rien d'utile pour moi tant que je ne servirai pas mon Dieu. Je m'agiterai pourtant beaucoup; car mon cœur rêve plus de choses dans un instant que tous les hommes ensemble n'en pourraient faire dans une année; mais, efforts perdus! car quand je ne suis pas uni à Dieu, il n'y a en moi qu'impuissance et stérilité. Or, comment lui serai-je uni, si ce n'est par l'humilité; et comment deviendrai-je humble, si ce n'est par la vérité?

Il importe donc, qu'au flambeau de cette vérité, j'examine combien je suis faible, fragile et toujours prêt à tomber; puis, ayant constaté toutes mes misères, il ne me restera plus qu'à m'attacher à Celui par qui je suis, sans lequel je ne suis rien et ne peux rien faire; et comme c'est en péchant que je me suis éloigné; pour me rapprocher, il faut que je confesse mes fautes. J'avouerai donc et je dirai tout ce qui doit être confessé; car peut-être, jusqu'à présent, n'ai-je jamais bien expliqué ni le mode ni l'intention des péchés que j'ai accusés; peut-être ne me suis-je pas souvenu de tous, à cause de leur ancienneté ou de leur multitude; ou, si je les ai confessés, peut-être, retenu par la honte, ne l'ai-je pas fait avec droiture et avec simplicité. Ne m'est-il pas arrivé de diviser ma confession, afin de partager entre plusieurs prêtres les différentes circonstances de ma vie; perdant ainsi, tout entier, un pardon que j'allais demander en partie. C'est une faute exécrable que d'en agir ainsi; c'est n'attaquer son péché que d'une manière tout à fait superficielle, ce n'est pas vouloir l'arracher jusqu'à la racine. Non, la confession ne sert à *rien, si elle* n'est faite dans la sincérité des lèvres et dans la *pureté* du cœur. Comme il y en a trois dans le ciel qui

rendent témoignage, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; il y en a aussi trois sur la terre: notre conscience, nos lèvres et le prêtre de Jésus-Christ.

Mais tu dis : Il me suffit de me confesser à Dieu; car, sans lui, que ferait le prêtre? Pourrait-il m'absoudre? A cela, ce n'est pas moi, c'est l'apôtre saint Jacques qui a répondu : « Confessez-vous les uns aux autres de vos péchés. » En effet, il est convenable que nous qui, en péchant, avons résisté à Dieu, il est convenable, dis-je, qu'en nous repentant, nous nous soumettions à ses ministres; afin que celui qui a eu besoin d'un Dieu médiateur pour conserver la grâce, ne puisse la recouvrer quand il l'a perdue que par la médiation d'un homme. Qu'il gémisse donc, le pécheur; qu'il soupire, qu'il s'inquiète, qu'il tremble, qu'il s'empresse de chercher des auxiliaires et des intercesseurs; qu'il se courbe enfin devant un homme, lui qui n'a pas voulu se prosterner devant son Dieu! Oui, il est juste, il est salutaire que l'homme qui se repent de cœur, se confesse des lèvres; afin que Dieu, qui déjà avait envoyé sa grâce pour que le cœur fût touché, couronne ce premier don par celui d'un aveu sincère. Que si, à l'heure de la mort, le pécheur repentant était dans l'impossibilité de se confesser, nous devons croire sans hésiter que le Pontife suprême saura bien opérer ce que n'a pu le prêtre. Dieu regarde comme fait ce que voulait accomplir l'homme de bonne volonté; car ce pécheur n'a pas méprisé la confession; mais, par une dure impossibilité, il en a été empêché et privé.

CHAPITRE X.

Confession. Il ne faut pas chercher d'excuse à ses péchés.

Au chapitre des coulpes, où je devais trouver une utile correction, j'ai ajouté des fautes à mes fautes. Lorsqu'on m'a

accusé, je me suis excusé, ou j'ai nié, ou, ce qui est plus mauvais encore, je me suis défendu par de brusques et d'impatientes réponses, comme s'il était un péché auquel je ne fusse exposé, si même je n'en étais pas coupable. Il est donc juste, qu'éloignant à l'avenir toute occasion de mal faire, je promette de me corriger, sans regarder d'où me vient l'accusation, afin que j'obtienne et le pardon du péché que j'ai commis et la grâce de n'y point tomber à l'avenir.

CHAPITRE XI.

Humble confession.

Effrayé de la multitude de mes péchés, je n'ai pas osé reprendre les autres, et ainsi peut-être suis-je devenu la cause de leur perte, ne les avertissant pas de repousser le poison qui allait leur donner la mort.

Je me suis emporté contre ceux qui me reprenaient de mes fautes, et c'étaient ceux-là que je devais aimer.

Les choses qui me déplaisaient, j'ai souhaité qu'elles ne fussent pas. Je savais cependant que, de leur nature, elles sont bonnes et qu'elles viennent d'un bon créateur. Elles me nuisent, il est vrai; mais c'est que je suis mauvais et que j'en use mal. Rien ne m'est plus contraire que moi-même; ce qui me fait mal est en moi; je me suis à moi-même un lourd fardeau.

J'ai désiré que Dieu ne sût pas mon péché ou bien qu'il ne pût ou ne voulût pas le punir; de sorte que j'ai essayé de me créer un Dieu sans sagesse, sans justice et sans puissance. Or, s'il était ainsi, il ne serait pas Dieu. Non, il n'est pas d'orgueil semblable à mon orgueil. Et voilà surtout ce qui m'éloigne de mon salut; car la voix de ce péché s'élève contre moi. Dieu se défie de l'orgueil; il ne peut le souffrir; ou bien sa grâce le détruit ou il retire sa grâce; car ce sont *deux hôtes* opposés l'un à l'autre; ils ne s'arrêtent point aux

mêmes lieux ; et l'on ne verra jamais habiter dans une même âme ceux qui n'ont pu demeurer ensemble dans le ciel. Il y est né, l'esprit d'orgueil ; mais le chemin qu'il a parcouru dans son effroyable chute s'est si bien refermé sur lui, qu'il ne lui laisse plus d'espérance de retour.

Lorsque j'ai été importuné par la pluie, le froid ou la chaleur, j'ai injustement murmuré contre Dieu, ne réfléchissant pas, qu'ayant tourné en fautes pour l'âme ce que Dieu, dans la nature, avait fait pour le corps, il est juste que cette nature, à son tour, s'arme contre nous et que nous trouvions la peine là où nous avons placé l'abus.

Souvent, en célébrant les sacrés mystères, j'ai essayé de rendre mes chants plus doux, me complaisant plus dans les modulations de la voix que dans la componction du cœur. Le Dieu cependant à qui rien n'est caché, ne demande point la perfection des sens, mais la pureté des âmes ; et si ce prêtre qui chante plaît à la multitude par l'harmonie de sa voix, il irrite Dieu peut-être par l'imperfection de son cœur.

N'ai-je point arraché à mes supérieurs, par l'importunité ou par la ruse, la permission de parler ou de faire quelque chose ; ne voyant pas, aveugle que j'étais, que celui-là se trompe lui-même qui met son adresse à obtenir ce qu'il désire du père de son âme.

J'ai voulu peut-être m'approprier tel ou tel objet de peu de valeur et je ne m'en suis point accusé, trouvant fort innocents des désirs si simples et si faciles à satisfaire. Certes cependant le mal n'est point tout dans la chose que l'on veut, mais bien dans l'ardeur d'une volonté qu'il faut toujours réprimer : l'or est bon en lui-même et peut rendre des services ; la soif de l'or est mauvaise et mène à la mort.

Quand j'ai gardé le silence, j'ai laissé mon cœur dans le vague et dans l'oisiveté, ce qui est un mal ; car, quand l'homme se repose, il ne doit pas perdre de vue ce qui est utile à ses frères ; et quand il agit, il ne faut pas qu'il abandonne la *pensée de Dieu.*

Ne me suis-je pas vanté de mes fautes croyant montrer une grande capacité là où je n'avais su faire qu'une grande chute? Des vertus aussi j'ai su faire des vices; car la justice poussée trop loin devient rudesse, et une trop excessive douceur engendre le relâchement; et c'est ainsi que, changeant les noms, nous appelons doux celui qui souvent n'est que paresseux.

J'ai feint d'être ce que je n'étais pas; j'ai dit vouloir ce que je ne voulais pas; ne vouloir pas ce que je voulais, reniant du cœur les paroles de ma bouche et conservant ainsi, sous la peau de la brebis, la conscience du renard; car c'est ainsi qu'il faut nommer cette vie tiède, cette pensée tout animale, cette confession sans douleur, cette obéissance sans dévouement, ces prières sans attention, ces lectures sans édification et ces discours sans prudence et sans utilité pour le prochain.

Oh! qu'elles me sont dures à entendre les choses que je dis là! Oh! comme chaque parole est un rude coup que je donne à la mauvaise nature! Peut-être, cependant, puisque je me reconnais coupable et que je confesse mes fautes, peut-être cet aveu me protégera-t-il près d'un Dieu qui est juste, mais qui est bon. Je dirai donc, oui je dirai toute ma misère pour émouvoir toute sa tendresse, je dirai toute ma vie; car, une humble confession du péché est le commencement du salut.

Je porte grande et large ma tonsure, couronne du moine; austères et réguliers mes vêtements; je garde fidèlement les jeûnes imposés, je prie aux heures réglées; mais mon cœur est bien loin de mon Dieu. Minutieusement soigneux de l'extérieur, je me suis cru en sûreté, ne sentant pas le ver intérieur qui ronge les choses cachées, comme dit le prophète Osée : « Des étrangers ont dévoré ma substance et je ne m'en suis point aperçu. » Et voilà comment, m'arrêtant aux choses qui sont au dehors et ne regardant point celles qui sont en moi, je me suis écoulé comme de l'eau, je me suis trouvé réduit à rien; car j'ai oublié le passé,

négligé le présent et risqué l'avenir. Oui, j'ai été ingrat aux bienfaits, prompt au mal et tardif au bien.

CHAPITRE XII.

Comment chacun doit porter son attention sur soi-même.

Si je ne me considère pas moi-même, je ne me connais pas; mais, si je me regarde, je ne puis me supporter, tant je trouve en moi de choses dignes de reproche et de confusion; et plus je m'examine attentivement, plus je découvre d'abominations dans les replis cachés de mon cœur. Depuis que j'ai pu commencer à pécher, pas un seul jour ne s'est écoulé sans éclairer plus d'une transgression; et loin de cesser maintenant, de jour en jour encore, j'ajoute une faute aux autres fautes : je les vois là, sous mes yeux, et je ne gémis pas. Oui, je vois des choses honteuses et je ne rougis pas, des choses dignes de larmes et je ne pleure pas : c'est un signe de mort, c'est le premier mot de ma condamnation; car un membre qui ne peut plus souffrir est un membre mort; et une maladie qu'on ne sent pas est incurable. Indifférent et léger, je ne me corrige pas; le péché que j'ai accusé, j'y retourne; et, la fosse dans laquelle j'ai glissé et dans laquelle j'ai vu trébucher mes frères, j'y tombe à mon tour. Combien je devrais pleurer et prier pour tant de mal que j'ai fait, tant de bien que j'ai négligé; mais, ô douleur! c'est tout le contraire! je me suis attiédi dans la prière, et me voilà le cœur froid et les yeux secs; car le don des larmes s'est également retiré de moi.

CHAPITRE XIII.

La conscience présente partout.

Je ne puis dissimuler mon péché ; car ma conscience me suit partout où je vais, portant avec elle ce que j'y ai mis de bon ou de mauvais. Elle conserve au vivant, elle restitue au mort, ce dépôt qu'elle a reçu pour le rendre au temps venu. Si j'ai mal fait, elle est là ; si j'ai bien agi, mais que je m'en sois enorgueilli ; elle est là encore : elle m'a suivi pendant ma vie, elle me suit après ma mort. La voilà qui va me couvrir de gloire ou d'opprobre, selon le dépôt que je lui ai confié. C'est donc ainsi, mon Dieu, c'est donc ainsi que, dans ma propre maison, dans ma propre famille, se trouvent les accusateurs, les témoins, les juges et les bourreaux ! La conscience accuse, la mémoire témoigne, la raison prouve, la volupté accable, et le plaisir lui-même devient un instrument de torture. Voilà comment les joies mauvaises bientôt se changeront en dures peines ! Voilà comment les honteuses recherches du vice se changeront en sévères châtiments.

CHAPITRE XIV.

Des trois ennemis de l'homme.

Aidez-moi, Seigneur mon Dieu ; car voilà mon corps, le monde et Satan qui, comme de redoutables ennemis, environnent mon âme. Je ne puis fuir mon corps, ni le chasser loin de moi ; il faut que je le traîne partout ; car il m'est étroitement attaché. Il ne m'est pas permis de le laisser périr ; je suis obligé de le nourrir ; et en le fortifiant, j'aguerris un audacieux adversaire. Oui, quand je l'ai rendu sain et fort, il se tourne contre moi.

Le monde m'environne et m'assiége de tous côtés; il trouve cinq portes pour entrer en moi, qui sont les cinq sens de mon corps, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le tact. Il me lance des flèches et me blesse à mort par ces issues que je lui laisse ouvertes dans mon âme. L'œil regarde et détourne l'attention de mon esprit; l'oreille écoute, et elle attire le consentement du cœur; l'odorat aspire, et il captive la pensée; la bouche s'ouvre, et elle offense Dieu; le tact excite la volupté qui, si elle n'est à l'instant repoussée, s'empare du corps, le réduit et le brûle; et c'est ainsi qu'une pensée, d'abord faible, le subjugue par un entier consentement qu'elle arrache à l'âme vaincue.

Ce n'est pas tout. Voilà le démon que je ne puis voir et que je ne sais comment éviter. Le voilà, il tend son arc, il prépare ses flèches; il va frapper. Il vous occupe, vous flatte pour cacher ses piéges, et il dit : Qui les verra? Il les place dans l'or, dans l'argent, dans toutes les choses dont il nous fait abuser, en nous poussant à les aimer d'un amour enivrant et trompeur. Non-seulement il nous prend ainsi, mais il sait nous retenir; et les filets dans lesquels il nous enlace sont l'amour des richesses, les préoccupations de la famille, le désir des honneurs et les voluptés de la chair. Il sait que toutes ces préoccupations useront nos ailes et que la contemplation ne saura plus nous emporter dans la sainte Sion. Les flèches de Satan sont la colère, l'envie, la luxure et tant de malheureux penchants qui blessent nos âmes. Et quel est celui qui saura éteindre ces traits enflammés? O douleur! trop souvent le cœur fidèle en est transpercé.

Malheur à moi! partout la guerre se déclare, les flèches volent, la tentation guette et le péril menace. Je me tourne de tous côtés sans me mettre à l'abri; je me défie également de ce qui me sourit, de ce qui m'attriste et de ce qui me contrarie. Je crains tout. Hélas! il n'est que trop vrai, la faim et le rassasiement, le sommeil et l'insomnie, le travail et le repos combattent contre moi. Les éclats de la gaieté

sont presque aussi suspects que les fureurs de la colère; car combien de fois n'ai-je pas, en me jouant, scandalisé mes frères? Je redoute autant les choses heureuses que celles qui me sont contraires; les biens, en effet, ne me rendent-ils pas imprévoyant? et les maux ne me remplissent-ils pas de découragement? Le péché que je commets dans le secret, je le crains plus que celui dont je me rends ouvertement coupable; car ce que personne n'a vu, personne ne le blâme; et le tentateur se tient plus sûr de la victoire quand ni conseils ni reproches ne viennent l'empêcher de nous pousser à commettre l'iniquité.

Partout donc guerre, péril, embûche; et, comme dans un pays ennemi, nous devons nous défier de tout, et nous garder de tous côtés. L'affaire du démon est de nous tenter; la nôtre est de ne pas consentir; car toutes les fois que nous lui résistons, nous l'emportons sur l'ennemi, nous réjouissons les anges et nous glorifions Dieu. Alors Dieu même nous appelle au combat et nous aide à remporter la victoire. Il est là, excitant celui qui lutte, soutenant celui qui chancelle et couronnant celui qui triomphe.

CHAPITRE XV.

D'où vient la chair et ce qui vient d'elle.

Ma chair est de fange; et d'elle je tiens des pensées basses et terrestres; du monde, j'en reçois d'inquiètes et de vaines; mais, celles qui sont plus mauvaises et plus nuisibles encore, c'est le démon qui me les apporte. Oui, encore une fois, ce sont bien là ces trois ennemis qui me poursuivent et me combattent, tantôt ouvertement, tantôt dans le secret, *toujours* avec une infernale malice. Satan compte surtout sur *la connivence* de ma chair; car il sait que rien n'est plus

habile à nuire qu'un ennemi domestique ; et cette perfide, née dans le péché, nourrie du péché, souillée des vices de son origine, et plus encore par ses habitudes mauvaises, cette indigne associée a fait alliance avec lui pour me perdre. De là cette lutte opiniâtre contre l'esprit, ces murmures contre la règle, ces impatiences contre la discipline, ces suggestions criminelles, ces résistances à la raison et ce mépris de toute crainte. Le serpent tortueux, qui n'a d'autre desir, d'autre affaire, d'autre étude que de nous perdre et de s'emparer de nos âmes, s'est approché en rampant ; il l'a séduite et maintenant il l'enveloppe dans ses replis.

C'est lui qui complète l'iniquité, qui dit le mensonge, suggère l'artifice, invente la fraude, souffle les pensées dangereuses et enflamme les mauvais désirs. Il fomente la guerre, nourrit la haine, excite la convoitise, ébranle les passions, stimule la volupté, prépare les occasions de tout péché et ne cesse de frapper au cœur de l'homme, tantôt avec ruse, tantôt avec violence. C'est ainsi qu'il nous meurtrit avec le bâton qui devait nous soutenir, et nous lie les mains avec notre propre ceinture. Oui, c'est de cette chair, qui nous avait été donnée pour nous servir de secours et d'organe, qu'il sait faire sortir notre ruine, notre dépravation et notre mort. Oh! le péril et le malheur d'avoir ainsi à combattre un ennemi familier, citoyen, lui, d'un lieu où nous ne sommes que des étrangers; car, ici-bas, sur cette terre, notre corps de boue est dans son pays; et nous, nous sommes des exilés et des voyageurs. Plus terrible encore le combat, plus âpre et plus continue la lutte qu'il nous faut soutenir contre l'astuce de Satan! car l'astuce est une arme qu'il manie d'autant mieux qu'il s'y exerce depuis plus longtemps.

---

car, dans sa folie, il a dit : Il n'y a point de Dieu. Il s'ennuie avec les bons, il se réjouit des maux de ses frères, il se repaît d'immondes pensées, et trouve en elles un plaisir toujours nouveau. Dissipateur, il répand et disperse ce qu'il possède, comme le prodigue; avide, il désire et ravit ce qui est aux autres, comme l'avare. La honte et l'ignominie s'attachent à son nom; et plein de ruse, il achève ainsi de provoquer la colère de Dieu.

Tu le vois; cet homme est né dans le péché et il vit de la substance du péché. C'est l'ami de l'iniquité, le fils de la mort, le vase de colère et d'opprobre qui n'est bon qu'à être brisé. Et cependant quelquefois il raconte les justices de Dieu et il ose, de sa bouche impure, faire sortir les paroles de la loi. Il hait toute règle et il rejette bien loin derrière lui le souvenir du Seigneur. Lorsqu'il voit un larron, il court avec lui; et c'est parmi les adultères qu'il prend sa part des joies de la vie. Il porte le scandale parmi les fils de sa mère, et il s'amasse, sur cette terre, un trésor de colère pour le jour à venir. Il veut t'enlever aussi la portion de ton héritage; et cette injure, tu ne la venges pas; tu la dissimules; et n'osant ni dire un mot de reproche, ni montrer un visage sévère, tu ne sais que sourire à l'ennemi qui te flatte, jouer avec celui qui se joue de ta crédulité; et tu ne vois pas que c'est Ismael qui veut lutter avec toi. Certes, ce jeu n'a ni l'innocence ni la simplicité de ceux de l'enfance : c'est l'illusion de l'âme, c'est la persécution, c'est la mort. Déjà te voilà précipité dans la fosse qu'il t'a creusée! Te voilà énervé, enchaîné, foulé aux pieds! O malheureux, ô homme infortuné, qui te délivrera de ce lieu d'opprobre et de honte! Que le Seigneur se lève et que ce fort armé tombe! Qu'il tombe, qu'il soit terrassé cet ennemi de l'homme, ce contempteur de Dieu, cet adorateur de lui-même, cet amateur du monde, ce serviteur du démon. Que t'en semble? Si tu penses juste, tu diras avec moi : Il est digne de mort! qu'il soit crucifié! Allons, courage! Ne dissimule plus, ne diffère plus, ne lui pardonne plus; mais, promptement et sans faiblesse, at-

tache cet homme à la croix ; attache-le à la croix de Jésus-Christ, sur laquelle est le salut et la vie. Et si, en regardant ce bois sacré, tu jettes un cri du cœur, le Crucifié l'entendra et laissera tomber sur toi cette réponse de paix : Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis.

O tendresse du Christ ! O salut que des malheureux n'osaient attendre ! L'amour de Dieu est si gratuit et si prompt, sa miséricorde est si étonnante, sa prodigalité si grande et sa mansuétude si extrême, que toujours celui qui crie vers lui, il l'exauce : parce qu'il est bon. Oh ! qu'elle est abondante sa bonté miséricordieuse ! et qu'ils sont ineffables les changements qu'opère la droite du Très-Haut ! Hier, tu étais dans les ténèbres ; aujourd'hui, tu es dans les splendeurs ; hier, sous les dents du lion ; aujourd'hui, dans la main du médiateur ; hier, aux portes de l'enfer, aujourd'hui, dans les délices du paradis !

Maintenant, je puis me dire à moi-même : A quoi te serviront tous ces avertissements et ces conseils que tu adresses à tes frères, si tu n'effaces, toi, dans ta conscience, la sentence de mort ? Que te serviront les choses que tu as lues, écrites et comprises, si tu ne te parles et ne te comprends pas ? Applique-toi donc à lire au dedans de toi-même ; et que ce livre te soit toujours ouvert. Lis, afin d'apprendre à aimer Dieu, à combattre et à vaincre le monde et tous tes ennemis. Alors, après les ténèbres de cette vie, tu verras le lever de l'aurore et le midi du Soleil de justice, au sein duquel tu contempleras l'époux avec l'épouse, le seul et unique Dieu de gloire qui vit et règne dans les siècles des siècles. *Amen.*

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Vie scientifique. — *Depuis les débats contre les hérétiques jusqu'à la prédication de la croisade.*

Pages.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Vie apostolique. — *Depuis la prédication de la croisade jusqu'à sa mort.*

Pages.

CHAPITRES COMPLÉMENTAIRES.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

